Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

ŒUVRES D'HÉSIODE,

Traduites en françois, avec des remarques,

Précédées d'un Discours sur l'origine des Fables et sur les différentes manières de les expliquer;

Par l'Abbé BERGIER, Docteur en Théologie.

Numquid faciet sibi homo Deos? Et ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

A PARIS,
Du Fonds de HUMBLOT,
Chez { VOLLAND, Libraire, quai des Augustins, n°. 17;
MERLIN, Libraire, même quai, n°. 29.
1809.

REMARQUES
SUR LA
THÉOGONIE.

SECONDE PARTIE.

Regne de Cœlus, génération des Etres.

ON ne doit pas s'attendre à trouver dans un Auteur Payen des idées juſtes ſur la naiſſance du monde. La maniere dont il a été tiré du néant, n'a pu être connue que par une révélation expreſſe; l'hiſtoire de ce grand événement n'a pu être conſervée que par une tradition authentique; & cette tradition ne ſe trouve que chez les Hébreux, dépoſitaires des Livres ſaints. Elle fut promptement altérée parmi les différentes familles qui ſe ſéparerent après le déluge pour peupler les diverſes contrées de la terre, & les

Grecs n'en retinrent que des notions très-imparfaites. Lorſque les Philoſophes voulurent dans la ſuite rechercher l'origine de l'univers, avec tous leurs raiſonnemens ils ne purent enfanter que des viſions; leurs divers ſyſtêmes ne ſont pas moins abſurdes que la tradition populaire à laquelle les Poëtes ſe ſont arrêtés. Nous ne retrouvons preſque dans celle-ci qu'un ſeul point conforme à l'hiſtoire de la Genèſe; ſavoir, que le monde n'eſt pas éternel, que le chaos, c'eſt-à-dire, le vuide ou le néant a précédé ſon exiſtence. Mais comment & par quelle cauſe l'univers eſt-il ſorti du néant? Voilà ce que, ni Héſiode, ni aucun des Auteurs profanes ne nous apprendra jamais.

Dire avec les Poëtes, que le chaos ou le néant étoit le principe de toutes choſes, c'étoit le comble de l'abſurdité; les Philoſophes le comprirent; ils s'en tinrent à la maxime évidente, que le néant ne peut rien produire; *ex nihilo nihil fit*: n'ayant point l'idée d'une premiere cauſe intelligente, indépendante, éternelle, infiniment puiſſante, qui a créé toutes choſes par un acte libre de ſa volonté ſouveraine; les uns furent obligés d'admettre l'éternité du monde; les autres l'éternité de la matiere ou des atômes; deux ſyſtêmes à peu près auſſi contradictoires que celui des Poëtes,

mais dont l'abſurdité eſt moins frappante.

Delà eſt née dans la ſuite une autre erreur. Quand on eut imaginé avec les Philoſophes une matiere éternelle & informe, dont le monde avoit été fait, on crut que les Poëtes l'avoient entendue ſous le nom de chaos; l'on ne put ſe perſuader qu'ils euſſent voulu dire que le monde étoit ſorti du néant abſolu ſans aucune cauſe; on accommoda donc leur expreſſion au ſyſtême à la mode; conſéquemment, Ovide a rendu le Χαός d'Héſiode, par *rudis indigeſtaque moles*, qui ſignifie la matiere, mais qui ne répond point au terme grec.

Il eſt à propos de remarquer que l'opinion des Stoïciens ſur l'éternité du monde étoit néceſſairement liée avec l'idée qu'ils s'étoient formée des Dieux: c'étoient, ſelon eux, les différentes parties de la nature qu'ils regardoient comme animées; ſi le monde avoit commencé d'être, les Dieux n'auroient pas été de tout temps, & l'on ſentoit qu'ils doivent être éternels.

Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, qui prétendent que les Dieux du Paganiſme ont été des hommes, il eſt fort ſurprenant que, ſous le nom de Théogonie, Héſiode nous donne une Coſmogonie, c'eſt-à-dire, l'hiſtoire de la naiſſance du monde & des diverſes parties de la na-

ture; comment n'a-t-on pas été frappé de cette réflexion? Dès que l'on admet que ces Dieux n'étoient autre chose que les êtres naturels personnifiés & supposés intelligens, comme nous avons vu que tous les anciens le pensoient, Hésiode agit conséquemment, son système ne se dément point.

« Il ne faut point être prévenu, dit un » Auteur moderne, pour n'appercevoir dans » cet ouvrage qu'une histoire physique du » monde; mais il faut bien de la prévention » & de l'aveuglement pour y voir, comme » ont fait quelques Auteurs, des êtres réels, » des peuples révoltés, des invasions de Bar» bares, & des Princes vaincus & détrô» nés »: Voyez l'Antiquité dévoilée par ses usages, liv. 1, ch. 6.

Mais il ne faut pas oublier que cette maniere d'envisager les Dieux n'est pas particuliere à Hésiode; tous ceux qui ont voulu donner une Théogonie chez les différens peuples, l'ont imité. M. l'Abbé Banier observe, après Cudworth, savant Anglois, que *l'opinion des anciens sur l'origine des Dieux étoit toujours mêlée avec celle de l'origine du monde*: Explication historique des fables, tome 1, liv. 2, avant-propos, pag. 74. Il en fournit la preuve par une exposition de la Théogonie, ou de la tradition

des Chaldéens, des Phéniciens, des Egyptiens, des Atlantides, qu'il compare avec celle d'Héſiode. Cette comparaiſon ſeule auroit dû le convaincre que chez tous ces peuples, les Dieux n'ont été autre choſe dans leur origine que les différentes parties de la nature; la ſuite des remarques ſur Héſiode, achevera de mettre cette vérité dans la derniere évidence.

℣. 116. *Le chaos fut avant toutes choſes.* Le chaos. *Chaos*, comme l'obſerve le Clerc, ſignifie un vuide immenſe, ou plutôt le néant. En prenant ce terme dans ſa vraie ſignification, & ſelon l'énergie du grec, il s'enſuit que la matiere n'eſt pas éternelle: Χάος, le vuide, le néant, l'abſence de tous les êtres, exclut formellement la matiere. Lucrèce ne l'a pas conçu autrement, lorſqu'il diſtingue ſi ſoigneuſement le vuide de tout ce qui eſt corps ou matiere: Voyez ſon premier livre *de Rerum naturâ*. Le récit d'Héſiode eſt donc un reſte de la tradition primitive qui nous enſeigne que le néant a précédé l'exiſtence de l'Univers.

Mais on peut très-bien nier ce qu'ajoute le Clerc, que *chaos*, dans le ſens d'Héſiode, préſente la même idée que *Tohu vebohu*, *inane & vacuum*, dans la narration de Moyſe. C'eſt de la terre déja créée & mêlée avec les eaux, ou plutôt noyée dans les eaux,

que Moyſe a dit qu'elle étoit *inane & vacuum*, parce qu'elle ne préſentoit dans toute la ſurface du globe qu'un abyme d'eau, au lieu qu'Héſiode ſuppoſe que le chaos fut avant la terre : *primò omnium chaos fuit, ac deindè tellus lata.*

On auroit pu demander à Héſiode, ſi le néant étoit avant la terre, qui eſt-ce qui a donc créé la terre ? Mais il y auroit bien d'autres queſtions à lui faire ; les Poëtes ne ſe piquent pas de philoſophie, ni de raiſonner juſte.

℣. 117. *La terre, ſéjour des immortels.* Voyez, ℣. 128, en quel ſens la terre eſt le ſéjour des Dieux.

℣. 118. *Les ſommets glacés de l'Olympe.* Cette montagne, ſelon le Clerc, a tiré ſon nom du Phénicien *holamim bo. Immortales in eo*, parce que c'étoit la demeure des Dieux. On pourroit d'abord conteſter ſur le pluriel *holamim*, qui n'eſt point ſelon l'analogie de l'hébreu ni du phénicien, & qui n'a jamais ſignifié les Immortels : mais l'étymologie eſt évidemment fauſſe. Avant que l'on eût imaginé cette demeure fabuleuſe des Dieux, quel nom portoit la montagne ? Il y en avoit au moins ſept appellées de même, trois en Europe, trois en Aſie & une en Afrique ; ſelon Héſychius, il y en avoit quatorze. Sont-ce les Phéniciens qui

les ont toutes nommées, & qui ont fait partout la même alluſion à la fable ? Tout au contraire parce que Ὄλυμπος, formé de *lop*, *lup*, élévation, déſigne le ciel & une montagne, & parce que le Ciel eſt la demeure de Dieu, on a rêvé que les Dieux habitoient ſur le mont Olympe; l'épithéte *nivoſus* que lui donne ſi ſouvent le Poëte, montre que ce n'auroit pas été une demeure fort commode.

Le Tartare.

℣. 119. *Le ténébreux Tartare.* Le Clerc dérive ce terme du phénicien & de l'arabe *Tarah*, *moleſtiam creare*; ſelon l'hiſtoire du Ciel, il vient du chaldéen *Tarah præmonitio.* C'eſt aller chercher bien loin une étymologie peu naturelle. Il vient plutôt de *tar*, *ter*, profondeur, cavité; d'où eſt formé τερέω, percer, creuſer; *tariere*, en françois, eſt un inſtrument propre à faire un trou. *Tar*, *Ter*, eſt le nom de pluſieurs rivieres. La racine eſt doublée dans ταρταρος, pour exprimer un lieu extrêmement profond; *inferi*, en latin, les lieux bas, préſente la même idée.

Dans les profondes entrailles de la terre. Μυχός, que la verſion latine a rendu par *receſſus*, ſignifie plutôt *ſinus intimus* ou *penetralia*, & non pas *remotiſſimus locus*, comme l'explique le Clerc. C'eſt le lieu le plus éloigné du ciel, par conſéquent le cen-

tre de la terre. Il eſt vrai que par la deſcription qu'Héſiode fait du Tartare, ℣. 720 & ſuiv. on ne voit pas trop comment il le concevoit.

L'Amour. ℣. 120. *Et l'Amour.* Enviſager ce perſonnage comme la faculté productive de toutes choſes, que Lucrèce a déſignée ſous le nom de Vénus, ou comme le rapport & l'union de tous les êtres, c'eſt attribuer des idées philoſophiques & ſubtiles à un Poëte qui en a ordinairement de bien groſſieres. Dès qu'il vouloit faire des mariages entre tous les perſonnages qu'il alloit mettre ſur la ſcène, il falloit que l'amour y préſidât. Voyez la fable de Vénus, ℣. 191.

Selon Héſiode, l'Amour ou l'inclination d'un ſexe vers l'autre, exiſtoit déja dans le temps où il ne ſuppoſe encore rien que la terre & le Tartare, c'eſt-à-dire, l'intérieur de la terre le plus profond. La terre eſt par conſéquent le ſeul être réel auquel l'Amour puiſſe être attribué; & quel eſt l'objet de cet Amour? Rien de ſi monſtrueux que ces idées.

En vain l'on chercheroit quelque choſe de mieux dans les autres Coſmogonies, dont M. l'Abbé Banier a donné un précis tiré de Diodore de Sicile: on croit lire les rêves d'une imagination en délire.

Il eſt difficile d'adopter le ſentiment de

M. l'Abbé Banier, qui prétend que les Poëtes auſſi-bien que les Philoſophes ont tiré leurs idées ſur la fondation du monde des traditions Egyptiennes; que par la Terre, Héſiode entend Iſis; par l'Amour, Oſiris, & par le Tartare, Typhon. 1°. Nous avons vu que le ſentiment des Philoſophes ſur la naiſſance de l'univers eſt diamétralement oppoſé à celui des Poëtes. 2°. Un ſi léger rapport entre les idées d'Héſiode & celles des Egyptiens, eſt une foible raiſon pour ſuppoſer qu'elles viennent de la même ſource. Il n'y a pas de milieu, ou il faut admettre un monde & une matiere éternels, ou il faut ſuppoſer que l'un & l'autre ſont ſortis du néant ou du chaos: dès que les Poëtes n'ont pas ſuivi la premiere opinion qui étoit celle des Philoſophes, il falloit néceſſairement qu'ils ſuiviſſent la ſeconde, & il n'a pas été beſoin qu'en cela ils euſſent les Egyptiens pour maîtres. 3°. Le ſentiment de Plutarque eſt bien différent de celui de M. l'Abbé Banier; Plutarque ſoutient qu'Iſis, Oſiris & Typhon étoient plutôt des démons que des hommes, & que leur fable eſt la même que celle des Titans de la Gréce. *De Iſide & Oſiride*, n. 11 & 12.

℣. 123. *Du Chaos ſont nés l'Erebe & la Nuit obſcure; de la Nuit jointe à l'Erebe ſont ſortis le Jour & la Lumiere.*

On ſent combien il eſt ridicule d'enviſager comme des êtres réels qui produiſent d'autres êtres, le chaos ou le néant, les ténébres & la nuit, qui ne ſont que la privation de la lumiere. Cela ne ſignifie rien, ſinon qu'avant qu'il y eût de la lumiere ou un corps lumineux, il n'y avoit que des ténébres, & cela eſt vrai. Mais comment & par quelle cauſe un corps lumineux a-t-il reçu l'exiſtence? Voilà la difficulté qu'Héſiode ne réſout point, qu'il augmente plutôt; dire que le chaos & les ténébres, le néant abſolu & le néant de la lumiere ont produit la lumiere, cela eſt bien plus inconcevable que la création proprement dite.

On peut faire dans notre langue à peu près la même équivoque ſur laquelle Héſiode fonde la génération des êtres. Quand on dit, *je viens de dormir*, cela ſignifie ſeulement que mon ſommeil a précédé le moment préſent, & le peuple dit ſouvent, *je ſors de dormir:* mais quand on dit d'un homme qu'il vient ou qu'il ſort de bon lieu, cela fait entendre qu'il a d'honnêtes parens. Ainſi le même terme qui exprime la filiation ou l'origine, ne déſigne ſouvent qu'une exiſtence poſtérieure. C'eſt dans le dernier ſens ſeulement que le jour eſt ſorti de la nuit. Voyez le Diſcours préliminaire, chap. 10, §. 10.

Ἔρεβος est l'Occident, comme *hereb* en hébreu, le soir; & souvent les Poëtes s'en servent pour désigner l'enfer. Tous les peuples ont distingué par le cours du soleil les quatre points cardinaux du monde; ce rapport est sur-tout évident en françois: le levant est le côté où le soleil se leve, où il monte sur l'horizon; le couchant, celui où il paroît baisser ou tomber. Sur l'océan, les matelots appellent vent d'amont, le vent d'orient, & vent d'aval, le sud-oueſt ou le couchant. Le sud est le côté de la lumiere ou de la chaleur, comme *sudum* en latin: le nord est le même terme que *noir*, le côté des ténébres, par opposition au précédent. Les anciens étoient persuadés que tout le septentrion étoit couvert d'une nuit éternelle; ils appelloient Cimmériens ou Ténébreux tous les peuples du nord: Voyez les noms des vents, ℣. 377. Il seroit aisé de montrer que dans les autres langues, l'analogie est la même. Mais comme l'occident est aussi le côté du soir ou de la nuit, cela met souvent de la confusion entre le couchant & le nord. L'Erebe.

Parce que Ἔρεβος, le soir ou l'occident, est du masculin, & Νύξ, la nuit, du féminin, cela fait un mariage dans les formes; c'est le premier exemple des alliances monstrueuses que nous allons voir dans toute la suite de la Théogonie.

Le Clerc penſe avec raiſon que Αἰθὴρ ne ſignifie point l'air, mais la clarté ou la ſérénité, & qu'il eſt dérivé de Αἴθω, briller ou enflammer; auſſi, ſelon Héſychius, Αἰθὴρ ſignifie inflammation.

Ouranos ou Cœlus. *v.* 126. *La terre produiſit d'abord le ciel.* Selon d'autres, la terre enfanta d'abord Acmon qui fut pere d'Ouranos ou de Cœlus, c'eſt-à-dire, que Ἄκμων eſt le plus ancien nom que l'on ait donné au ciel, & il le ſignifie en effet ſelon Héſychius; qu'enſuite il fut nommé Οὐρανὸς par les Grecs; *Cœlus* ou *Cœlum* par les Latins. Il faut être étrangement prévenu pour enviſager Acmon & Ouranos comme deux perſonnages qui ont vécu; Héſiode ne laiſſe là-deſſus aucun doute: *la terre*, dit-il, *produiſit d'abord le ciel auſſi étendu qu'elle, parſemé d'étoiles, pour qu'il lui ſervît de couverture & de ſéjour aux Dieux:* & c'eſt à ce même ciel qu'il attribuera bientôt les actions d'un homme.

Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment la terre a pu produire le ciel. Cela ſignifie ſeulement, dit le Clerc, que la terre a été avant le ciel; de même que Moyſe nous enſeigne que le ciel a été formé après la terre. Moyſe dit cependant: *au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Il eſt même inconcevable que la terre ait été créée ſans être environnée d'un eſpace; or l'eſpace qui environne la terre, &

qui eſt au-deſſus d'elle, eſt juſtement ce qui eſt nommé le *ciel*. Selon la force des termes dont ſe ſert Moyſe, le ciel c'eſt ce qui eſt au-deſſus de nous, & la terre ce qui eſt au-deſſous, ce que nous foulons aux pieds; toutes les langues du monde les déſignent de même & on ne peut concevoir un deſſus & un deſſous ſans ſuppoſer deux objets.

A la vérité Moyſe, après avoir raconté au premier jour la création de la terre, des eaux, de l'eſpace qui les environne, de la lumiere ou d'un corps lumineux, ajoute que Dieu fit une étendue qui diviſa les eaux d'en-haut d'avec les eaux d'en-bas; c'eſt-à-dire, que Dieu ayant exténué & réduit en vapeur légere une partie des eaux dont la terre étoit environnée, les fit nager dans l'eſpace immenſe qui eſt ſur nos têtes, où par le ſimple ébranlement de l'air elles ſe condenſent & ſe réſolvent en pluie: c'eſt la création de l'athmoſphère qui fut l'ouvrage du ſecond jour; cela ſe conçoit. Il dit encore que Dieu nomma *ciel* cette vaſte étendue dans laquelle il créa enſuite les aſtres; mais cela ne ſignifie point que ce ciel ou cette étendue n'exiſtât déja pas dès le jour précédent

Le premier jour, Dieu créa la lumiere ou un corps lumineux pour éclairer la terre, & mit ainſi une différence entre le jour &

la nuit. Il falloit donc que ce corps tournât autour de la terre, ou que la terre tournât autour de lui; conſéquemment il falloit un eſpace où ſe pût faire cette révolution, & cet eſpace eſt le ciel; le ciel fut donc formé au même moment que la terre. Il eſt ſurprenant que le Clerc qui a fait un ſavant commentaire ſur la Génèſe, n'en ait pas mieux pris le ſens.

Dans la narration de Moyſe, c'eſt la révolution d'un corps lumineux qui produit d'abord le jour & la nuit; ſelon les termes d'Héſiode, le jour eſt un être indéfiniſſable dont on n'apperçoit pas la cauſe. Le Poëte ne la concevoit pas diſtinctement lui-même, puiſqu'il ne connoiſſoit, ni la rondeur de la terre, ni la révolution des aſtres autour d'elle; on le verra dans la ſuite. Autant la phyſique d'Héſiode eſt fauſſe & monſtrueuſe, autant celle de Moyſe eſt claire & intelligible; c'eſt très-mal-à-propos que certains Auteurs affectent aujourd'hui de la contredire & de la décrier.

Héſiode avoit du ciel la même idée que le peuple. Il le concevoit comme une eſpéce de voûte ſolide à laquelle les étoiles ſont attachées, & qui ſert de couverture à la terre. Selon lui, la terre eſt la mere du ciel, qui devient enſuite ſon mari: tout cela forme une généalogie aſſez mal arrangée.

℣. 128. *Pour ſervir de ſéjour aux Dieux.* Comme, ſelon l'opinion de le Clerc, les Dieux n'étoient autre choſe que des hommes, la terre & le ciel étoient ſucceſſivement leur demeure; après avoir habité la terre pendant leur vie, ils étoient tranſportés au ciel après leur mort. Mais cette remarque eſt expreſſément contraire à ce qu'il ſoutient ailleurs. Sur les ℣. 187 & 215 de la Théogonie, & ſur le ℣. 121 des Travaux & des Jours, il dit que les nymphes ou génies errans ſur la terre ſont les ames des premiers habitans de la Gréce: ces ames n'ont donc pas été tranſportées au ciel pour y être des Dieux. Dès que le Poëte a confondu le mont Olympe avec le ciel, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait appellé tantôt la terre & tantôt le ciel, le ſéjour des Dieux.

℣. 129. *La terre enfanta encore les hautes montagnes.* La terre étoit d'abord parfaitement ronde dans ſa ſuperficie, & également couverte d'eau par-tout; Dieu la rendit creuſe en quelques endroits pour y renfermer les eaux. Dès-lors les parties les plus hautes parurent à ſec & formerent des montagnes: Moyſe le raconte de même, Virgile & Ovide s'accordent avec lui: *Quiſquis fuit ille Deorum . . . . . juſſit & extendi campos, ſubſidere valles, fronde tegi ſylvas, lapidoſos ſurgere montes.* Ovide, en admet-

tant une matiere éternelle, ſuppoſe du moins qu'une divinité intelligente a tout arrangé; Héſiode moins raiſonnable, attribue la production & l'harmonie de l'univers à des êtres inanimés dont il fait des Dieux.

Les Nymphes. ℣. 130. *Les montagnes où habitent les nymphes.* D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de nymphes ou d'intelligences, les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes? Il paroît que la peur y a contribué beaucoup. Un homme qui ſe trouve ſeul au milieu d'une forêt ou ſur une haute montagne, ſe ſent ſaiſi d'une eſpéce d'émotion ou d'étonnement dont il n'eſt pas le maître. Dans cette ſituation délicate, le ſouffle d'un zéphir, le mouvement d'un arbre, le ſon renvoyé par un écho, ſont autant de phénoménes dont il eſt puiſſamment affecté. Il croit voir & entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le ſurprendre dans ces circonſtances, l'illuſion augmente, tout s'agite autour de lui, tout eſt animé, tout l'effraye. Il n'en a pas fallu davantage pour ſuppoſer des eſprits ou des génies par-tout. De même que le peuple en pareil cas croit encore voir & entendre des lutins, des ſorciers, le ſabat & le reſte; ainſi les Grecs ont cru voir & entendre des nymphes ou des génies, & l'ont aſſuré fort ſérieuſement.

℣. 131, *La profonde mer.* Ἀτρύγετον, *inexauſtum.*

inexauſtum. Le Clerc traduit ainſi avec raiſon : *infrugiferum* ou *infecundum*, ne convient point à la mer, qui eſt le lieu de l'univers le plus peuplé d'animaux ; Héſiode la déſigne ſous deux noms, πέλαγος & πόντος : par le dernier, le Clerc entend la méditerranée ? & il dérive ce nom de *ponitha*, *in eo terminatus*, parce que la mer borde l'Aſie mineure de trois côtés. Mais eſt-il bien ſûr que les Grecs n'ont donné un nom à la mer qu'après avoir fait le tour de l'Aſie ? *Pontus* eſt le nom général d'eau ou de profondeur ; ποντὸς eſt une riviere de Macédoine, & une autre de Scythie ; ποντινὸς, une riviere de l'Argolide ; on connoît en Italie le marais appellé *Pontina palus : mare*, chez les Latins, n'a pas un autre ſens.

Πέλαγος, eſt purement hébreu. *Peleg* ſignifie eau, ruiſſeau, lac, réſervoir d'eau. Πέλαγος, profondeur, ſelon Héſychius. *Peligni* en Italie étoient des peuples maritimes, & πελασγία en Gréce, le Péloponnèſe pays environné d'eau. On comprend que les idées d'eau & de profondeur ſont inſéparables, parce que l'eau ne ſe trouve que dans les lieux profonds.

Selon notre Poëte, la terre ſeule a produit les montagnes & la mer, le ciel n'y eſt entré pour rien, & immédiatement après il dit le contraire.

L'Océan. ℣. 132. *Bientôt unie au ciel, elle mit au monde l'océan.* Cela signifie, dit le Clerc, que la terre s'élevant d'un côté par des montagnes, & s'approchant ainsi du ciel, s'abaissa de l'autre, & renferma les eaux de l'océan dans cette cavité. On le conçoit; mais n'est-ce pas par la même méchanique que se sont formées la méditerranée & les autres mers? Pourquoi donc ne pas faire intervenir le ciel à leur naissance, comme à celle de l'Océan?

Le Clerc adopte l'idée de Bochart qui dérive Ὠκεανὸς de *hog*, *circulus*, parce que les anciens étoient persuadés que l'océan environnoit la terre; ou plutôt, dit-il, il vient de *aggan* en hébreu; *ogan* en chaldéen, un vase, ou un lac. Il pouvoit ajouter que les racines *gan*, *kan*, sont les mêmes dans toutes les langues, & signifient creux ou profond. Κάνης, en grec une corbeille; *Kan*, *Ken* est le nom de plusieurs rivieres dans les différentes parties du monde. En ajoutant à la racine un Ω augmentatif, Ὠκεανὸς signifie extrêmement profond; c'est ce qu'exprime encore l'épithéte βαθυδίνην, que le Poëte y joint. Selon Pausanias, il y avoit en Lydie un torrent nommé *Océan*.

℣. 134. *Céus*, *Créus*, &c. Ce sont ici selon le Clerc, des noms d'hommes & de femmes mêlés avec des personnages allé-

goriques: mais il n'eſt point queſtion d'hommes ni de femmes; les premiers ſont divers noms du ciel, les ſeconds, différens noms de la terre ou de la mer.

Κοῖος ou Κοῖλον eſt le même que *covum*, en vieux latin *cœlum*, tout comme Αἰων eſt le même que *ævum*. Les Latins changeoient l'ι des Grecs en υ; ainſi Λειὸς a fait *levis*, Κλεὶς, *clavis*, &c. Les racines *Ka*, *Ko*, ſignifient élevation, hauteur, groſſeur, dans ces deux langues. *Caius*, *Dominus*, *Caïa*, *Domina*, *Inchoare*, commencer, faire la tête d'un ouvrage. Κολως, dans Héſychius, des boules ou des pierres. Nous avons déja remarqué que le ciel eſt le lieu le plus élevé, ce qui eſt au-deſſus de nous.

Κρεῖος n'a pas un ſens différent, puiſque Κρεῖον eſt une montagne de l'iſle de Leſbos; au figuré, Κρεῖος ou Κρειὼν eſt un Prince ou un Roi, ſelon le même Héſychius.

On voit par-là comment Οὐρανὸς a ſignifié tout-à-la-fois le ciel & l'Etre ſuprême? le premier eſt le ſens propre; le ſecond eſt le ſens figuré: auſſi Οὐρανὸς exprime encore le palais ou le deſſus de la bouche, tout comme nous diſons en françois *le ciel d'un lit*, pour en déſigner la partie ſupérieure.

Ὑπερίον, autre nom du ciel, eſt dérivé de Ὑπὲρ, *ſuper*. Il a le même ſens que *ſuperior*

en latin & que les noms précédens. Homere donne ce nom au ſoleil, dans ſon hymne ſur Apollon, ℣. 369. D'autres fois il le prend pour une épithéte du ſoleil: *ſol hyperion*, *ſol cœleſtis;* enfin il dit qu'Hypérion eſt le pere du Soleil. *Hym. in ſolem.* Héſiode le dira de même dans la ſuite.

Il eſt donc évident que dans le ſtyle de notre Poëte, les enfans du Ciel ſont divers noms du ciel, comme nous verrons que les enfans de la mer ſont différens noms de la mer, &c.

Japetus. l'Ἰαπετός. La plupart des Savans ont penſé que celui-ci étoit Japhet, fils de Noë, duquel deſcendent les Occidentaux ou Européens. Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome 25, page 3 des Mémoires. Mais il n'eſt guère vraiſemblable que les Grecs ayent eu connoiſſance de ce Patriarche. L'état de barbarie où ils ont été plongés pendant pluſieurs ſiecles, avoit effacé chez eux toutes les anciennes traditions. Son nom eſt formé de Πήττω, *compingo*, ou de πητύα, *coagulum;* il ſignifie la glaiſe ou l'argile. Cela ſera prouvé par la poſtérité qu'on lui attribue, ℣. 507 & ſuiv. On conçoit comment l'argile eſt enfant de la terre, & comment les Poëtes ont appellé les hommes, *Japeti genus*, race pêtrie de limon. Il n'y a pas d'apparence que cette expreſſion

faſſe alluſion à ce qui eſt dit dans les livres ſaints, que Dieu forma l'homme de terre; mais on l'a ainſi imaginé, en voyant les premiers Statuaires faire des figures d'argile.

℣. 135. Théa, Rhéa, Téthys, ſont trois noms de la terre, que l'on donne pour trois de ſes enfans. Cela n'eſt pas douteux pour Téthys, qui, ſelon Euſtathe, a ſignifié d'abord la terre, & enſuite la mer par analogie: la terre, c'eſt ce qui eſt ſous nos pieds; la mer, c'eſt le lieu profond où ſont les eaux; or entre le deſſous, le bas, le fond, la profondeur, la relation eſt ſenſible.

Rhéa eſt encore reconnoiſſable dans les autres langues: *Aréha* en chaldéen eſt la terre; il ſe retrouve dans notre façon de parler: *rès pied*, *rès terre*, *rès-de-chauſſée*, & dans le latin *area*. On la nomme autrement Κυβέλη, même nom que *chebel*, en hébreu, terre ou contrée. *Ops*, *opis*, en latin a le même ſens, il déſigne le bas, comme ὄπη, en grec, un trou, un lieu profond: la Campanie eſt appellée dans Pauſanias *Opique*, c'eſt-à-dire, terre baſſe, terrein uni, où il n'y a point de montagnes.

Théa eſt nommée Tithéa dans la Théogonie des Atlantes: il ſignifie auſſi le bas & la profondeur, la terre & la mer. Τηύθεας eſt une riviere d'Achaïe; Thées, riviere d'Angleterre; Tai, riviere d'Ecoſſe; Teya, rivie-

re d'Autriche. Selon d'autres Poëtes, Théa, Theia, Thoé, ſont filles de l'Océan & de Téthys; auſſi les reverrons-nous parmi les divinités des eaux, ℣. 244, &c.

On demandera peut-être, pourquoi aller chercher l'étymologie d'un nom grec dans celui des rivieres d'Angleterre & d'Allemagne? La réponſe eſt fort ſimple. On ne confronte point ces noms pour trouver l'explication du mot *Théa;* il eſt ſuffiſamment expliqué par Τευθέας, autre terme grec; mais pour faire voir que les noms des objets les plus communs, tels que ſont les montagnes & les rivieres, ſont à peu près les mêmes dans toutes les langues; que ces noms anciens ſont par conſéquent des reſtes de la langue primitive qui a ſervi de fond pour le langage de tous les peuples; & l'on ſuivra conſtamment la même méthode pour établir cette vérité importante, dont quelques Savans s'obſtinent encore à douter malgré la multitude & l'évidence des preuves.

Thémis. Thémis & Mnémoſyne, qu'Héſiode joint aux enfans du Ciel & de la Terre, ſont deux perſonnages purement allégoriques, & non point des êtres phyſiques, comme les précédens. Θέμις, Θέσμος, eſt la loi, l'équité, la juſtice; *Tham*, *Thom*, en hébreu, déſignent la même choſe. On l'a érigée en divinité pour rendre les loix plus reſpectables; on

l'a fait descendre du Ciel, pour faire comprendre que les bonnes loix sont un don du ciel ou de la divinité.

Mais pourquoi supposer la Justice & la Mémoire filles de la Terre? Une équivoque a pu y donner lieu. Θέμις paroît analogue à Θέμα, position ou fondement, qui peut aussi désigner le sol, comme Θεμέλη, & Θεμέλιος: Eschyle dans Prométhée enchaîné, acte I, scène I, dit que Thémis & la Terre sont la même divinité. Θῆμα, dans Hésychius, est un tombeau, une fosse dans la terre. Μνῆμα, Μνημεῖον, expriment la même chose: il n'en a pas fallu davantage pour faire imaginer que Θέμις & Μνημοσύνη, avoient rapport à la terre. Voyez ℣. 497. Nous verrons bien d'autres généalogies qui ne sont pas mieux fondées.

Hésiode a supposé, ℣. 53 & 54, que Mnémosyne étoit fille & épouse de Jupiter, dont elle a eu les Muses; ici elle est fille du Ciel, sœur de Satune, par conséquent tante de Jupiter: en célébrant la Mémoire, le Poëte paroît en avoir manqué; mais comme le Ciel & Jupiter sont originairement le même objet, il n'est pas surprenant qu'ils soient souvent confondus. Si Hésiode étoit l'Auteur, & non pas le simple Historien des fables, on l'accuseroit encore d'avoir eu peu de jugement, en mêlant confusément des personnes poëtiques, comme la Justice

& la Mémoire, avec des êtres naturels, tels que le Ciel & la Mer, & en leur donnant les les mêmes ancêtres.

Phœbé. ℣. 136. Phœbé eſt certainement la Lune; c'eſt le nom que lui donne Ovide, Métam. l. 1, fab. 1; mais elle en avoit bien d'autres : Jana, Diana, Hecaté, Selené, Mené : nous les reverrons la plupart. La couronne dorée de la lune, dont parle le Poëte, eſt le cercle jaunâtre dont elle eſt ſouvent environnée, lorſque le temps ſe diſpoſe à la pluye.

Saturne. ℣. 137. *Le ruſé Saturne* eſt le Temps; ſon nom l'exprime en grec & en latin. Une preuve que ce perſonnage ne déſignoit rien autre choſe, c'eſt que, ſelon Pauſanias, l. 5, c. 14, les Poëtes ont dit que le Dieu *Opportunus*, Καιρὸς étoit le dernier enfant de Saturne. Si l'on doutoit que les Grecs ayent diviniſé le temps, on pourroit s'en convaincre par ces paroles de Sophocle dans Electre, acte 1, ſcène 4. *Le Temps eſt un Dieu dont rien ne peut arrêter la courſe.* C'eſt ainſi que le P. Brumoi traduit ce vers : Καιρὸς γὰρ ἐυμαρὴς θεὸς : *Tempus enim facilis Deus :* Théâtre des Grecs, tome 1, pag. 435. Peut-être pourroit-on traduire : le Temps eſt un Dieu qui nous rend de grands ſervices, auquel nous avons ſouvent de grandes obligations.

Κρόνος

Κρόνος n'eſt donc point le même que *Korna* en phénicien, *radius*, comme le prétend le Clerc; on ne comprend pas même comment cette étymologie peut s'accorder avec ſon ſyſtême, où il prend Chronos pour un homme: Κρόνος eſt ſynonyme à Κρονὸς, révolution ou durée, & à Κορώνη, rondeur, ce qui tourne. Le temps eſt fils du Ciel; 1°. parce que les mouvemens ou les révolutions du ciel marquent le temps. *Saturnus* en latin, n'eſt pas moins analogue à *Turnus* & *Torno: ſturnus*, un étourneau eſt un oiſeau qui tourne en volant. La ſignification de *turnus*, le temps ou la durée, ſe fait encore ſentir dans *diuturnus*, *nocturnus*, *taciturnus*.

Il faut faire attention à la remarque du Poëte, que Saturne eſt le dernier des enfans du Ciel, qu'il eſt né après Hypérion, quelquefois pris pour le Soleil; & après Phœbé, la Lune, parce que le mouvement de ces deux aſtres ſert à diſtinguer les temps: Moyſe l'a obſervé plus expreſſément, Gen. 1, ℣. 14. *Sint in ſigna & tempora & dies & annos.*

L'épithéte *vaſer*, *verſutus*, *verſipellis*, que l'on donne à Saturne, fait encore alluſion à l'énergie de ſon nom, à tour & détour: on appelle les ruſes, les fineſſes, des tours d'eſprit; jouer un tour à quelqu'uns c'eſt lui faire une tromperie.

2°. Le temps eſt encore fils du Ciel dans un autre ſens ; c'eſt que Κρονὸς a déſigné le Ciel auſſi-bien que Οὐρανὸς : or dans le ſtyle de notre Poëte, tous les noms ſynonymes ſont enfans les uns des autres. Μεταχρόνιος, dans Héſiode même, ſignifie *ſublimis* ou *cœleſtis*, ℣. 269. Ce qui s'éleve dans les airs, ou comme parle le peuple, ce qui vole au-deſſus du temps ; ainſi le ciel & le temps ont été confondus en grec comme en françois.

Varron a donné le même ſens à *Saturnus*. Il vient de *ſatu*, dit-il, parce que le ciel eſt le principe de toutes choſes. *De linguâ latinâ*, l. 4, n. 10.

La raiſon de cette confuſion, c'eſt que Κρονὸς dans ſon origine, exprime non-ſeulement la rondeur ou ce qui tourne, mais encore ce qui eſt élevé, tout comme Κορυφὴ qui a ce double ſens : il a donc pu déſigner le ciel auſſi-bien que Οὐρανὸς. Selon Pauſanias, il y avoit à Olympie une montagne Chronos, & ſelon Pline un promontoire *Cronium* en Eſpagne. Cronos a eu d'autres ſignifications que nous verrons ci-après.

3°. Enfin Ouranos perſonnifié eſt père de Chronos, parce que le ſecond de ces deux noms a ſuccédé au premier, pour déſigner la Divinité ſuprême, le Très-haut, ſelon l'expreſſion des livres ſaints ; & ce ſens eſt

une ſuite du précédent ; auſſi dit-on que tous deux ont épouſé la Terre, le premier ſous le nom de Τι, le ſecond ſous le nom de Rhea.

On ne doit pas être ſurpris qu'une fable ſoit née de différentes équivoques, ou des divers ſens abuſifs que l'on a donnés au même mot ; nous verrons la même choſe dans les fables ſuivantes : toute la Mythologie n'eſt qu'un continuel abus des termes.

℣. 138. Saturne eſt appellé le plus violent des enfans de la Terre, l'ennemi du Ciel, par alluſion à la fable que nous verrons bientôt & dont on tâchera de découvrir l'origine.

℣. 139. *La Terre enfanta les Cyclopes.* Les Cyclopes, ſelon le ſentiment commun, ſont les forgerons ou les ouvriers en fer ; on les a regardés comme les enfans de la Terre, parce qu'ils cherchent les mines dans le ſein de la terre, & qu'ils ont ſouvent travaillé dans des cavernes. Bochart, ſuivi par le Clerc, prétend que le nom de Cyclopes vient de *ckek-loub*, *ſinus Lylibætanus*, le golfe de Lylibée en Sicile où ils demeuroient. Mais, ſelon tous les Poëtes, les Cyclopes habitoient le mont Ætna, les iſles Vulcaniennes ou de Lipari, l'iſle de Lemnos & les autres lieux où il y avoit des volcans ; Les Cyclopes.

jamais on ne les a placés vers le cap de Lylibée. Il eſt plus probable qu'ils ont tiré leur nom de leur métier; il eſt relatif à Κολάπτω, frapper, d'où l'on a fait Κέκλαπα, au prétérit moyen, & à l'hébreu *klapah*, une hache ou un marteau. Leur noms propres, Βρόντη, le tonnerre; Στερόπη, l'éclair; Ἄργη, l'éclat ou la blancheur de la flamme, ſont de même empruntés de leur profeſſion: nous remarquerons dans un moment comment l'on s'eſt aviſé d'attribuer la foudre aux forgerons.

L'on a dit de pluſieurs villes de la Gréce que leurs murs avoient été bâtis par les Cyclopes, parce que l'on a quelquefois déſigné ſous ce nom toute eſpéce d'ouvriers qui ſe ſervent du marteau. C'eſt une nouvelle preuve qu'à la naiſſance des fables on ne penſoit guère aux habitans du cap de Lylibée. Les Cyclopes reparoîtront encore dans la ſuite.

℣. 142. *Ils étoient ſemblables aux Dieux.* Le Clerc obſerve avec raiſon que le mot Θεός, dans ſa ſignification primitive, n'exprime point la nature divine, telle que nous la concevons & que nous la devons concevoir, comme un être unique, éternel, infini, ſouverainement parfait; il déſigne ſeulement un être ſupérieur en quelque choſe à l'humanité, digne de vénération & de reſpect. Déjà il l'avoit prouvé plus au long

dans ſon Art critique. Mais il en donne une fauſſe étymologie en le rapportant au chaldéen *Thehah*, *mirari*, comme Θηέομαι en grec. On n'a pas mieux rencontré quand on l'a dérivé après Herodote de τίθημι, *pono*, *conſtituo*, pour marquer que les Dieux ſont d'inſtitution humaine. Il ſeroit aiſé de montrer que *Te* dans toutes les langues exprime élévation, puiſſance, dignité, par conſéquent être ſupérieur, & que tous les peuples ont déſigné la divinité ſous cette même notion. Une preuve que les Grecs n'attachoient pas ordinairement une grande idée à l'épithéte Δῖος, c'eſt qu'Homere la donne indifféremment à toutes ſortes de perſonnes, même à un berger de pourceaux.

℣. 143. *Ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front.* Fable fondée ſur la fauſſe étymologie du mot Κύκλωψ, que l'on dérivoit mal-à-propos de κυκλὸς, cercle ou rondeur, & ὤψ, l'œil. Il eſt évident par cet exemple que le très-grand nombre des fables grecques vient des équivoques & de l'abus des termes anciens dont on ne comprenoit plus la vraie ſignification. Les Grecs avides de merveilleux ont toujours ſaiſi dans l'hiſtoire de leurs Dieux & de leurs héros le ſens qui flattoit davantage l'imagination, & ils ont ainſi changé en narrations ridicules & monſ-

trueuſes des objets fort ſimples & des événemens très-naturels.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec cette diſpoſition ils ayent fait une deſcription ſi groteſque d'un forgeron ; jamais ſpectacle ne fut plus propre qu'une forge à échauffer l'imagination d'un Poëte. De vaſtes fournaiſes d'une noirceur épouvantable qui vomiſſent le feu par leurs ſoupiraux, le bruit ſourd des eaux, des ſoufflets, de la flamme auſſi terrible que celui des vents en fureur ; l'eſpéce de gémiſſement que pouſſent les axes des roues & des poulies, le cliquetis continuel des tenailles, des fourgons, des pêles, des barres de fer ; les coups redoublés d'un marteau énorme qui ſe fait entendre au loin, & produit un bruit ſemblable au tonnerre ; une pluie d'étincelles & d'éclairs que lancent de toutes parts des maſſes de fer brûlant ſous le marteau : au milieu de ces objets, des hommes forts, nerveux, d'un regard terrible, dont la face noircie de ſuie & de charbon, laiſſe à peine appercevoir quelques traits d'une figure humaine, qui n'ont d'autres habits qu'une longue chemiſe & un grand tablier de cuir, qui crient comme des forcenés pour ſe faire entendre dans le fracas qui les environne ; fut-il jamais un aſpect plus effrayant pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés ? Doit-on être ſurpris ſi l'on a ima-

giné que de tels hommes pouvoient forger la foudre?

Si l'étymologie que l'on a donnée des Cyclopes, ne ſatisfait point, il en eſt une autre plus ſimple. Les Cyclopes ſont les compagnons de Vulcain; nous verrons dans la ſuite que Ἥφαιστος chez les Grecs, *Vulcanus* chez les Latins, déſignent les volcans, les lieux où la terre vomit des flammes. Κύκλωπες peut ſignifier les trous ordinairement ronds, par où le feu ſort des volcans; de κύκλος, rond, & ὤψ, un trou. Quand on eut métamorphoſé dans la ſuite Vulcain en forgeron, il fut tout ſimple de lui donner les Cyclopes pour compagnons. Ceux-ci forgeoient la foudre, parce que le feu des volcans reſſemble ſouvent aux éclairs, & qu'il eſt accompagné d'un bruit ſemblable au tonnerre. Les Cyclopes, pris en ce ſens, ſont en effet les enfans de la Terre, puiſque c'eſt de la terre que ſortent les volcans. On peut appuyer cette explication ſur un paſſage de Strabon, qui fait mention de certaines cavernes de Laconie, nommées Cyclopées.

Les Cyclopes étoient ſurnommés Γαστερόχειρες, ventres crevés, de Χεῖρες, *fiſſura*; on en voit la raiſon. Mais en rapportant ce terme à Χείρ, *manus*, on publia que leurs mains étoient attachées à leur ventre: belle

imagination ! Ἑκατόγχειρος βριαρεὼς, *Centimanus Briareus*, eſt à la lettre une montagne qui a cent ouvertures. V. ci-après.

Les Géans. *℣. 147. Il nâquit encore du Ciel & de la Terre trois enfans d'une taille monſtrueuſe.* Il eſt très-probable, dit le Clerc, que les trois Géans dont parle Héſiode, ſont trois chefs de brigands qui infeſtoient la Gréce, & qui furent appellés enfans du Ciel & de la terre, parce qu'ils ſe tenoient, tantôt ſur de hautes montagnes, tantôt dans des cavernes. Mais il tire de trop loin l'explication de leurs noms, & va le chercher dans le phénicien ſans néceſſité. Κοττὸς ſignifie grand ou élevé, ſelon Héſychius il exprime un cheval ou une monture, & Κόττη, c'eſt la tête : *Cottis* eſt un promontoire d'Afrique. Βριάρεως eſt formé de βρὶ augmentatif, & Ἄρης, fort vaillant, c'eſt le nom de Mars. Γύγης eſt le même que Γίγας, géant de haute ſtature. On leur attribue cinquante têtes & cent bras, à cauſe des hommes dont ils étoient accompagnés ; ils reparoîtront ſur la ſcène dans le combat de Jupiter contre les Titans. Voyez ℣. 815 & 817.

Peut-être ce récit n'a d'autre fondement qu'un reſte de tradition ſur les anciens Géans dont l'hiſtoire ſacrée & profane atteſte l'exiſtence. On les appelle enfans du Ciel & de la Terre, par la fauſſe alluſion

que tous les Grammairiens ont faite de Γίγας, Géant, avec Γῆ, la Terre, tandis qu'ils auroient dû le rapporter à Γαῖα, comme nous le verrons bientôt. On a nommé enfans de la Terre les plus anciens habitans d'un pays, ou ceux qui étoient nés dans le canton qu'ils occupoient, ſans qu'ils ſe ſouvinſſent d'être venus ailleurs, & par oppoſition aux Colons étrangers: c'eſt le même ſens qu'*Aborigène* ou *Autochtone*. Et comme on ne concevoit pas que la Terre eût pû les produire toute ſeule, on leur donnoit le Ciel pour pere.

D'ailleurs on a toujours cru que les premiers hommes étoient beaucoup plus robuſtes que leurs deſcendans: les héros d'Homere lancent des pierres que quatre hommes auroient peine à remuer: il n'eſt donc pas ſurprenant que l'on ait dit que la Terre avoit enfanté des géans.

Il eſt bon de ſe rappeller encore que dans le ſtyle ancien, enfant & habitant ſont ſynonymes: ainſi chez les Hébreux les enfans de l'Orient ſont les Orientaux; *filii Baſan*, *filii Sion*, ſont les habitans de Baſan & de Sion. De même chez les Grecs, Phoronée prétendu Roi d'Argos, eſt appellé fils d'Inachus, parce qu'il habitoit les bords de cette riviere; comme la ville de Sparte étoit bâtie ſur l'Eurotas, on en a fait une Nym-

phe fille de ce fleuve. Voyez Pauſanias, l. 2, c. 15, & l. 3, c. 1. Voilà pourquoi la généalogie de tous les premiers Rois de la Gréce & de tous les fondateurs de villes eſt abſolument fabuleuſe.

Malgré la déférence que l'on doit aux opinions des Savans, il me paroît que les géans dont parle Héſiode, ſont des montagnes; 1°. Γίγας, dérivé de Γαῖα, ne ſignifie rien autre choſe que hauteur ou élévation. 2°. Dans le fragment de Sanchoniathon, Caſſius, Liban, Antiliban & Brathys, qui ſont des montagnes, ſont de même appellés des géans. 3°. Chez les Poëtes, l'Etna, le Veſuve & toutes les montagnes qui jettent des flammes, ſont des géans foudroyés. 4°. Les peuples de l'Amérique ſont encore perſuadés que les montagnes ſont habitées par des géans. Dans les tremblemens de terre, ils tirent leurs fuſils & décochent leurs fleches contre les montagnes, pour écarter les mauvais eſprits qui veulent ſortir de deſſous terre & s'emparer du pays: mêmes idées chez tous les peuples groſſiers.

℣. 155. *Ils etoient odieux au Ciel leur pere.* Ici le Poëte commence à parler du ciel comme d'un perſonnage; il confond le ciel matériel avec l'intelligence toute-puiſſante qui en régle les mouvemens; c'eſt ſelon cette idée confuſe qu'il en fera mention dé-

ſormais. Si Cœlus eût été un homme, l'erreur ſeroit encore plus groſſiere.

Le Clerc penſe que l'hiſtoire de Cœlus & de Saturne qu'Héſiode va raconter, fait alluſion à quelques anciens événemens arrivés dans la Gréce, & il tâche d'en trouver l'explication dans les mœurs des hommes de ces premiers temps, mais il n'eſt guère probable que ces anciens Grecs ayent été aſſez barbares pour chaſſer dehors leurs enfans, dès qu'ils étoient devenus grands. On ne voit point cette inhumanité, même chez les ſauvages. Parmi les peuples nomades ou paſteurs, comme les Grecs le furent d'abord, les enfans ne ſont point à charge à leurs parens, ils en ſont au contraire la force & la richeſſe dès qu'ils ſont parvenus à la puberté.

C'eſt encore plus mal-à-propos que l'on nous donne Cœlus pour un Roi qui craint d'être détrôné par ſes enfans; pouvoit-il y avoir des Rois ni aucun lien de ſociété chez des peuples que l'on ſuppoſe aſſez féroces pour méconnoître & haïr leur propre ſang? L'explication hiſtorique de cette fable peche donc eſſentiellement contre les mœurs des ſiecles où il faut placer les événemens.

v. 156. En quel ſens a-t-on pu dire d'Ouranos ou de Cœlus qu'il haïſſoit les enfans

de la terre, qu'il les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, qu'il ne leur laiſſoit point voir le jour? Οὐρανὸς, nom du Ciel, peut avoir un autre ſens, & cette équivoque paroît être la ſource de pluſieurs fables; il peut être dérivé de Οὖρον, l'eau qui déſigne en particulier celle qui ſort du corps humain: Οὐράνια ſont les pluies; Οὐρανὸν, le canal des eaux ou un vaſe propre à mettre de l'eau. La Gréce étant un pays fort aquatique, il fut preſqu'impoſſible de la cultiver dans les premiers temps avant que l'on eût fait des foſſés, des canaux, pour écouler & détourner les eaux: les germes de la terre pourriſſoient dans ſon ſein; voilà l'inimitié marquée entre Ouranos, le Ciel ou la pluie, & les enfans de la Terre. Il ne faut pas perdre de vûe cette ſignification *d'Ouranos*, qui reviendra dans les fables ſuivantes; la plupart font alluſion à l'ancien état du ſol de la Gréce. On verra de même Jupiter, Dieu du ciel, comme Ouranos, ſouvent pris pour la pluie.

Cette fable peut encore avoir un autre ſens qui paroît plus conforme au deſſein d'Héſiode & au but de la Théogonie. Ouranos ou Cœlus cachoit ſes enfans dans le ſein de leur mere, & ne leur laiſſoit point voir le jour, parce qu'il recevoit ſeul les honneurs divins. Seul il étoit adoré, ſans

qu'aucune des différentes parties de la nature ou des Intelligences du ſecond ordre dont on parlera bientôt, reçût aucun culte. Ainſi Cœlus, quoique né de la Terre ſelon Héſiode, eſt cependant ici regardé comme le ſeul maître. Mais on peut juger de quelle eſpéce étoit ſon regne, par la maniere dont Apollodore en parle au commencement de l'hiſtoire des Dieux: *Cœlus*, dit-il, *eſt le premier qui ait regné ſur tout l'univers.* Auroit-on ainſi parlé d'un Roi de Gréce ou de Theſſalie? Il eſt bon de ſe ſouvenir que les peuples qui adoroient un ſeul Dieu habitant dans le ciel, comme les Juifs & les Chrétiens, ont été accuſés par les Payens d'adorer le ciel même & les nuées: *nil præter nubes & cœli numen adorant.* Juven. ſat. 14, ℣. 98. Hérodote a dit la même choſe des Perſes, l. 1, p. 55. Ce qu'Héſiode & les autres Mythologues racontent du regne de Cœlus, eſt donc une confirmation de ce que nous avons ſoutenu dans le diſcours préliminaire, c. 2 & 3, que les Grecs dans les premiers temps ont connu & adoré un ſeul Dieu.

℣. 181. *Saturne mutila ſon pere.* Tous les Mythologues conviennent qu'il faut ici recourir aux allégories; qu'il eſt impoſſible de donner un ſens raiſonnable à toutes les circonſtances de la fable; qu'il ſuffit

d'en découvrir un dans le gros de la narration.

Le Clerc obſerve que Μήδεα, *pudenda*, exprime auſſi *conſilium ;* ainſi la phraſe peut ſignifier à la lettre, il trompa les deſſeins de ſon pere, il rompit ſes meſures. Soit. Mais en ſuppoſant qu'il eſt ici queſtion d'un homme, & non pas du ciel matériel, comment entendra-t-on ce que dit Héſiode, que ſur le ſoir le ciel répandit ſur la terre les ténébres de la nuit? Comment s'accordera-t-on avec Homere, le pere de la fable, qui dans ſon hymne à la Terre, l'appelle *la mere des Dieux, l'épouſe du Ciel brillant d'étoiles?* Enfin comment le Clerc ſe conciliera-t-il avec lui-même? ℣. 132 ci-devant, il a pris le ciel & la terre dans un ſens phyſique, ici il les prend pour un homme & une femme.

On peut enviſager la fable de Saturne, comme celle d'Ouranos, dans un ſens phyſique & dans un ſens hiſtorique.

Dans le premier ſens, une équivoque très-groſſiere a pu donner lieu au conte ridicule de la mutilation de Cœlus; Οὐρανὸς déſigne quelquefois l'eau ou la pluie; nous l'avons remarqué ci-devant. La poſtérité que le Poëte attribue à Ouranos mutilé, montrera qu'il eſt pris ici dans ce ſens. Μήδεα eſt un canal; il déſigne les canaux de l'urine

dans le corps humain, il vient de Μαδάω, *madeo*. Κρόνος peut être aiſément confondu avec Γρώνος, une foſſe, un trou & Κρουνὸς, une fontaine, une ſource d'eau : Pline parle d'un lac ou d'un puits Chronos dans la Médie, nommé par les Latins *puteus Saturni*, liv. 31 ch. 2 : & Ptolomée d'une riviere Chronos, dans la Sarmatie Européenne ; Groſne eſt une riviere de Bourgogne. La phraſe grecque : Κρόνος ἤμησε τὰ μήδεα τῦ οὐρανῦ, ſignifie à la lettre : un foſſé a coupé ou intercepté le cours des eaux. Ces noms, pris dans la ſuite pour ceux de Saturne & de Cœlus, ont fait naître la fable & les circonſtances dont on l'a embellie.

Avant cette opération, Ouranos retenoit les enfans de la Terre dans le ſein de leur mere, c'eſt-à-dire, que les eaux de la pluie répandues ſur la ſurface de la terre, la rendant trop humide, les grains ne pouvoient pas en ſortir & pourriſſoient dans ſon ſein ; mais lorſque l'on eut tiré de la terre les métaux, l'on fit des inſtrumens tranchans, des pioches, des hoyaux, avec leſquels on creuſa des foſſés pour deſſécher les campagnes & les rendre propres à l'agriculture : c'eſt ainſi que Κρώνος ou Γρώνος, les foſſes profondes, les ſaignées retrancherent une partie des eaux répandues. L'hiſtoire des déluges d'Ogygès & de Deucalion prouve

assez que la Gréce, pays très-aquatique, étoit presqu'inhabitable, avant que les anciens Colons eussent fait des travaux immenses pour la dessécher. L'histoire de ces travaux est le fond de la plupart des fables, & le double sens des noms d'Ouranos & de Chronos servira de clef pour en expliquer plusieurs (*a*).

Mais on leur peut donner un sens historique plus analogue au dessein d'Hésiode, Μήδεα peut se rapporter à Μέδω, *impero*, & signifier *imperium*. On a dit de Chronos qu'il avoit retranché l'empire ou fait cesser le regne d'Ouranos, parce que ce dernier nom cessa peu-à-peu d'être en usage pour désigner le Dieu unique & souverain que l'on adoroit: l'on se servit en sa place de Chronos; ainsi celui-ci succéda à son pere.

Voilà pourquoi les Poëtes ont aussi supposé que Jupiter à son tour avoit mutilé Saturne; parce que Jupiter devint le Dieu souverain, comme Saturne l'avoit été avant lui. Voyez Lilio Gyraldi, Syntag. 4, pag. 129.

Cette explication paroît la plus raison-

(*a*) M. de Gébelin dans l'explication des allégories Orientales, pense comme nous que la fable de Saturne désigne l'invention de l'Agriculture.

nable

nable que l'on puiſſe donner à la fable de Cœlus & de Saturne; mais le ſens phyſique n'eſt pas à rejetter pour cela. Il n'eſt pas impoſſible que différentes raiſons ayent contribué à la faire naître, & que l'on ait voulu déſigner par-là le double changement qui arriva dans la ſociété & dans la Religion, lorſque les Grecs commencerent à être moins barbares, à quitter la vie errante & paſtorale pour être plus ſédentaires, à faire les premiers eſſais d'agriculture.

Par le traitement que Saturne fait à Cœlus, il lui ôte, non le pouvoir de produire de nouveaux êtres, puiſque le Poëte continue à raconter la naiſſance de pluſieurs parties de la nature, ℣. 182, mais la faculté de faire violence à la Terre & à ſes enfans, & de les retenir cachés dans les entrailles de leur mere. Il eſt donc probable que l'on a voulu exprimer par-là la chûte de l'empire de Cœlus, ou plutôt du culte rendu à la divinité ſous ce nom. Déſormais Saturne prend ſa place & reçoit ſeul les honneurs divins, juſqu'à ce qu'il ſoit détrôné à ſon tour par Jupiter.

Quelqu'événement que l'on puiſſe imaginer dans l'hiſtoire de la Gréce, pour trouver le dénouement de la fable, il ne pourra jamais lier le ſyſtême d'Héſiode auſſi par-

faitement que la ſuppoſition d'un changement arrivé dans la Religion ; & il eſt bon de remarquer que le Poëte ne fixe point la ſcène de cette révolution, & ne donne aucun lieu d'aſſurer qu'elle ſoit arrivée plutôt dans la Theſſalie qu'ailleurs.

Les Furies. ℣. 185. *Delà ſont nées les furies.* Ἔριννυς ſignifie colere, fureur, vengeance, comme *erino* en ſyriaque ; parce que c'eſt une paſſion violente dont ſouvent l'homme n'eſt plus le maître, on en a fait une eſpéce de divinité ou de puiſſance ſupérieure à l'homme. Voyez ℣. 191, ce qui ſera dit de Vénus.

Les noms propres des Furies préſentent la même idée. Ἀλληκτὼ, qui n'a point de repos : Μέγαιρα, envie, haine, jalouſie ; Τισιφόνη, vengeance de l'homicide. Εὐμενίδες, autre nom des Furies, n'eſt point une antiphraſe, comme les Grammairiens l'ont penſé : Μενὸς ne ſignifie pas ſeulement le courage, mais encore la colere & la fureur ; il eſt employé dans ce ſens par Homere ; dans le ſtyle populaire, *courage* ſignifie ſouvent tranſport de colere. *Eumenides* ſignifie donc grande colere, à cauſe d'εὖ qui eſt augmentatif, & c'eſt l'équivalent du latin *furiæ*. Selon Héſychius, Ποινὴ, la punition étoit auſſi une des Furies, & Pauſanias avoit vu à Mégare une ſtatue de ce monſtre, l. 1, c. 43.

La naiſſance des Furies paroît déſigner les guerres qui ne tarderent pas de regner parmi les hommes; les Poëtes ont ſuppoſé que l'âge d'or avoit été fort court, que bientôt le crime & les diſſentions ſe multiplierent ſur la terre. V. les Travaux, ℣. 134, & Ovide, Métam. l. 1. On ſait d'ailleurs que les Grecs commencerent de bonne heure à faire la guerre entr'eux.

Mais à quel propos le Poëte fait-il naître les Furies du ſang d'Ouranos mutilé? Les Mythologues n'en diſent rien. Ἔριτος, dans Strabon, l. 9, eſt une riviere de la Doride. Ῥύτ, dans Pauſanias, l. 1, eſt un torrent près de Mégare. Ῥίννος, l. 8, c. 23, eſt un torrent d'Arcadie. Ῥῖνες, les narines ſont le conduit des eaux de la tête; Rhyne eſt une riviere d'Irlande. En comparant Ἔρίννυς à cette racine, on a cru qu'il avoit rapport aux eaux, par conſéquent à Οὐρανος, la pluie.

℣. 186. *Les Géans.* Selon le Clerc, ce ſont plutôt des hommes forts & féroces, des guerriers, que des hommes d'une taille extraordinaire, tels que ceux dont parle l'hiſtoire ſainte; puiſque le Poëte les dépeint *couverts d'armes brillantes, avec de longues piques à la main.* Γίγας vient de Γαίω, s'élever, s'enorgueillir, être ſuperbe & inſolent: Γιγεμόρος eſt une montagne de

Thrace dans Pline; Τύγανις est un promontoire de Macédoine: Τύγας, promontoire de la Troade dans Strabon. Il n'est donc pas nécessaire d'en aller chercher la signification dans l'arabe, comme fait le Clerc; mais il est fort incertain si c'est ici un reste de tradition de l'existence des géans.

Pourquoi les a-t-on supposés enfans d'Ouranos mutilé? Par la même équivoque dont on a montré la source au ℣. précédent. Τυγαῖος est un lac de Lydie: Guigot est un nom de fontaine dans quelques patois. On a donc pû croire qu'il avoit rapport aux eaux ou à la pluie. Toute cette généalogie semble confirmer l'explication de la fable d'Ouranos.

Les nymphes Mélies.

℣. 187. *Les nymphes Mélies.* Le même Critique est persuadé que Νύμφη est l'hébreu *nepheſc*, *anima*, que Μελίαι vient de *malé*, *plenus*, que sous ce nom les Payens ont entendu les ames qui avoient accompli le temps de leur vie, & qui, après la mort des corps qu'elles animoient, étoient errantes par toute la terre. C'est à la vérité l'opinion qu'Hésiode a suivie dans les Travaux, ℣. 108: mais ici il la contredit, puisqu'il suppose que les nymphes Mélies sont nées du sang du Ciel; contradiction qu'il est impossible d'expliquer dans le système de le Clerc, & dont on tâchera de donner le

dénouement. L'étymologie qu'il donne, eſt d'ailleurs forcée.

Νύμφη ſignifie *velata*, *occulta*; on nommoit ainſi les nouvelles mariées, parce que c'étoit leur coutume de ſe voiler: c'eſt auſſi une petite peau, une membrane, par conſéquent une couverture. On appelle encore ainſi les abeilles non formées qui ſont enveloppées dans une eſpéce de maillot, & le bouton d'une roſe avant qu'elle ſoit épanouie. On a donc appellé *nymphes*, les Intelligences inviſibles que l'on croyoit répandues dans les diverſes parties de la nature, dans les forêts, les montagnes, les cavernes, les rivieres, les fontaines, les Poëtes en ont mis par-tout. Les déeſſes qui occupoient un rang conſidérable dans la Mythologie, telles que Junon, Vénus, Diane, Téthys, en avoient pluſieurs à leur ſuite pour leur faire cortége, & qui ne leur coûtoient rien à entretenir.

Μελίαι eſt formé de *mel*, qui ſignifie ce qui eſt bon & doux; delà eſt venu Μέλι, le miel, & par analogie une nature bonne & bienfaiſante. Μείλιχος, doux, indulgent. Jupiter avoit pluſieurs autels & pluſieurs ſtatues dans la Gréce, ſous le nom de *Melichius* ou Débonnaire: Pauſanias, l. 1, c. 37, l. 2, c. 9 & c. 20. Μειλίσσειν, dans Héſychius, plaire, être agréable. *Meliæ* eſt donc

le même terme que Virgile a rendu par *faciles : ſed faciles nymphæ riſere ſacello, faciles venerare napæas.* On les regardoit comme des Intelligences bienfaiſantes, portées d'inclination à inſtruire, à ſecourir les hommes; ſi quelquefois les Poëtes les ont accuſées d'avoir fait du mal, ils ont toujours ſuppoſé qu'on pouvoit aiſément les appaiſer. Pluſieurs pouvoient être appellées *Meliæ* & *Faciles* dans un autre ſens, puiſqu'on a raconté que ſouvent elles avoient eu commerce avec des Dieux ou avec des hommes.

Nymphes Mélies pourroit encore être tiré d'une autre alluſion. Par les Nymphes, les Poëtes entendent communément les Intelligences qui habitoient dans les eaux: Pauſanias, l. 1, c. 40, parle d'un acquéduc appellé des nymphes Sithnides, l. 5, c. 22; d'une fontaine nommée les nymphes Ionides, l. 8, c. 35; d'une autre fontaine, appellée *Nymphaſia* en Arcadie, c. 34, d'un lieu aquatique dans la même contrée, appellé *Nymphas;* enfin, liv. 3, c. 23, d'un étang de Nymbée. *Nymphæus* eſt une riviere d'Italie; *Nymphæum*, un bain ou un lavoir; aucun fleuve dont on n'ait invoqué les nymphes: delà les nymphes Acheloïdes, Anigrides, Tibériades, &c.

D'autre côté, Μέλας, Μέλης, eſt le nom

de ſept ou huit rivieres : Νύμφαι Μελίαι peut donc ſignifier ſimplement génies des eaux; par-là on conçoit comment Héſiode les fait naître du ſang du Ciel, ou plutôt du ſang d'Ouranos, c'eſt-à-dire, de la pluie: nous avons vu cette ſignification d'Ouranos plus haut.

Dans cette ſuppoſition, le nom de *nymphes* & celui de *Mélies* ſeroient exactement ſynonymes. Ce pléonaſme ne doit pas étonner; nous en verrons pluſieurs exemples: cela eſt venu de ce qu'on ne comprenoit plus la ſignification des anciens noms, & ſur-tout des noms propres.

Se peut-il faire, dira-t-on toujours, que la Mythologie ne ſoit autre choſe qu'une confuſion continuelle des idées & du langage? Ce doute eſt naturel; mais on eſpere de le diſſiper par un ſi grand nombre de preuves, que l'incrédulité la plus opiniâtre ſera forcée de s'y rendre.

Héſiode dit dans les Travaux, *v.* 108, que les nymphes ou génies répandus ſur la terre ſont les ames des hommes qui ont vécu ſous Saturne; comment peut-il ſuppoſer ici qu'elles ſon nées du ſang du Ciel? Cette contradiction doit incommoder pour le moins autant les Mythologues hiſtoriens que les allégoriſtes; auſſi ne ſe ſont-ils pas donné la peine de concilier les deux paſſages.

Ils ne font qu'une légere difficulté dans notre ſyſtême, où il faut admettre un ſens phyſique & un ſens hiſtorique perpétuellement confondus dans les fables. Les nymphes Mélies ſont nées du ſang du Ciel, non-ſeulement parce que leur nom fait alluſion à la pluie, mais encore parce qu'elles n'ont commencé à être connues qu'aprés le regne de Cœlus. Dans le ſtyle d'Héſiode, la naiſſance d'une divinité ne déſigne ſouvent que le temps où elle a été connue & révérée.

Ces deux circonſtances de l'empire de Cœlus détruit, & de la naiſſance des nymphes Mélies ou des Intelligences du ſecond ordre, nous amenent au regne de Saturne qui eſt la ſeconde époque de la Religion Grecque, & la troiſiéme partie de la Théogonie. Il ſeroit difficile d'aſſigner la date préciſe de cette révolution; nous ignorons en quel temps les premiers Colons ſont arrivés dans la Gréce, & combien ils y ont demeuré avant que de commencer à cultiver les arts & à faire uſage des métaux; on ne peut donc ſavoir quelle a été la durée du regne de Cœlus, ni de celui de Saturne, c'eſt-à-dire, pendant combien de temps les Grecs ont adoré la Divinité ſuprême & unique ſous l'un ou l'autre de ces noms. Tout ce que nous apprend Héſiode, c'eſt

que

que le regne de Jupiter a commencé à la fondation de Sicyone, environ 400 ans après le déluge: l'hiſtoire grecque ne remonte pas plus haut; encore ſont-ce là les temps fabuleux ſur leſquels on n'a débité que des rêveries.

Avant que d'en venir à la nouvelle époque, jettons un coup d'œil ſur l'explication que le ſavant Bochart a donnée de la fable de Saturne. Selon lui, Saturne eſt Noë. Mais 1°. leur nom n'a rien de commun. 2°. Saturne eſt fils du Ciel, ce qui ne peut convenir au premier. On le dit fils de l'Océan & de Téthys, ſur le témoignage de Platon dans le Timée, parce que Saturne eſt venu en Italie par mer. Cela ne convient pas mieux à Noé qui n'a jamais été en Italie; & ſi on a dit que Saturne y avoit regné, c'eſt que l'on a voulu y trouver l'âge d'or comme chez les Grecs. 3°. Bochart ſuppoſe que Jupiter a mutilé Saturne, au lieu que c'eſt celui-ci qui a mutilé Cœlus. Cette fable eſt née, dit-il, de ce que Cham, qui eſt Jupiter, *nuntiavit ſe vidiſſe verenda patris ſui*, en prenant *Jagad*, *nuntiavit*, pour *Gadad*, *abſcidit*. L'explication eſt tirée de trop loin; & il faudroit montrer la même équivoque dans le grec. 4°. Dire que Saturne dévoroit ſes enfans, parce que Noé prédit que les hommes ſeroient détruits par

le déluge, c'eſt une raiſon peu ſatisfaiſante. 5°. Par quelle voie les Grecs auroient-ils appris l'hiſtoire de Noé, & par quelle raiſon auroient-ils choiſi un de ſes enfans pour leur principale divinité? 6°. La comparaiſon des enfans de Saturne avec chacun des fils de Noé, n'eſt juſte dans aucun point.

Les Poëtes ont encore dit que l'iſle des Phéaciens ou de Corfou étoit appellée Ἀρπη & Δρέπανη, parce que Saturne y enterra la faux dont il s'étoit ſervi pour mutiler ſon pere. C'eſt une alluſion ridicule. L'iſle eſt ainſi nommée, parce que du côté de l'orient elle a la figure d'une faux armée de dents; & c'eſt ainſi qu'elle devoit paroître à ceux qui venoient de la Gréce Voyez la carte de l'ancienne Gréce par M. d'Anville.

Selon Strabon, liv. 7, la côte voiſine du promontoire *Rhium* dans l'Achaïe étoit auſſi nommée Δρέπανον, parce qu'elle avoit la même figure.

Il ne ſera pas inutile d'ajouter ici la liſte des perſonnages dont Héſiode a placé la naiſſance ſous le regne de Cœlus, ou ſous la premiere époque de la Religion Grecque, afin de pouvoir les comparer avec les Dieux poſtérieurs dont il parlera dans la ſuite, & de ſentir comment l'on doit enviſager les uns & les autres.

Le Chaos, la Terre, le Tartare, l'Amour. Du Chaos ſont nés la nuit & l'érebe; de ceux-ci le jour & la lumiere. De la Terre ſeule ſont venus le ciel, les montagnes, la mer. Du Ciel & de la Terre, l'Océan; Céus, Créus, Hypétion, autres noms du Ciel: Japetus, l'argile: Théa, Rhéa, autres noms de la Terre: Thémis ou la Juſtice & la Mémoire: Phœbé ou la Lune; Téthys, la Mer, Saturne ou le Temps: les Cyclopes: les Géans, les Furies, les nymphes Mélies. Pluſieurs reparoîtront ſous les regnes ſuivans, mais ſous d'autres noms.

Au premier coup d'œil que l'on jette ſur cette liſte, il eſt difficile de ſe perſuader que le Poëte ait voulu mêler l'hiſtoire des premiers Souverains de la Gréce, avec la formation des différentes parties de la nature. On conçoit au contraire que nous donnant tous les êtres phyſiques, pour des Dieux, il n'a pu raconter leur naiſſance, ſans remonter à l'origine du monde; que dans cette généalogie, tous les perſonnages ſont à peu près de même eſpéce; qu'il n'y a d'autre confuſion, ſi ce n'eſt entre ceux qui ſont purement allégoriques & les êtres naturels. Mais comme Héſiode n'avoit aucune notion de la maniere dont l'univers a été formé, il n'a pu fonder la ſucceſſion & la deſcendance de ſes diverſes parties que ſur des con-

venances, ſur des alluſions arbitraires, ſur des équivoques de langage; ou plutôt il n'a pu nous donner ſur cet objet que la tradition fauſſe & groſſiere qui s'étoit établie long-temps avant lui chez les Grecs.

TROISIÉME PARTIE.

Regne de Saturne & des Titans : ſeconde époque de la Religion Grecque.

PAR ce qui a été dit du regne de Cœlus dans les remarques précédentes, on comprend déja de quelle maniere on doit enviſager celui de Saturne qui lui a ſuccédé. Loin d'y trouver quelques veſtiges de l'ancienne hiſtoire politique de la Gréce, on y voit, ſous une allégorie continuelle, la maniere dont les Grecs joignirent à la Divinité ſuprême, des Intelligences du ſecond ordre, pour animer & conduire les diverſes parties de la nature. Il n'y eſt donc pas queſtion d'une ſuite d'événemens, mais d'une ſucceſſion d'idées par laquelle ces peuples devinrent inſenſiblement polythéïſtes & idolâtres. Nous y retrouvons la même confuſion entre les êtres phyſiques que l'on ſuppoſe animés, & des perſonnages imaginaires, ouvrage du cerveau des Poëtes. La

ſeule différence que l'on y peut appercevoir, c'eſt qu'une partie de ceux qui vont paroître ſur la ſcène, ont fait une plus brillante figure dans la Religion Grecque & dans la Mythologie que les précédens.

℣. 188. *Saturne jetta incontinent au milieu des flots ce qu'il avoit ôté à ſon pere.* Le texte porte : *projecit è continenti*, & l'on a cru qu'il s'agiſſoit ici du lieu, & non du temps. Le Clerc paroît ſe tromper en dérivant Ἠπείρος, le continent, de l'hébreu *haphar*, *pulvis*; il eſt plutôt formé de Ἠ négatif, & de πεῖρος, πῆρος, coupé, retranché : il ſignifie ce qui n'eſt pas coupé ou ſéparé, par conſéquent le continent. Mais ici il ſemble être un adverbe de temps comme le latin *continuò*, incontinent.

Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, on ne ſauroit donner un ſens raiſonnable à cette action de Saturne ; perſonne ne s'eſt encore aviſé de l'entendre à la lettre. Selon l'explication que nous avons donnée de la fable dans les remarques précédentes, tout ſe ſuit : Chronos, les cavités de la terre qui abſorbent les eaux du ciel ou de la pluie, les conduiſent dans la mer par des canaux ſouterrains. C'eſt un phénoméne de phyſique qui ne paſſe point la portée des peuples les plus groſſiers.

℣. 191. *De l'écume qui s'en forma, nâ-* Vénus.

quit une nouvelle divinité. C'eſt Vénus. M. l'Abbé Banier, tome 2, liv. 1, ch. 11, p. 160, convient « qu'il n'eſt pas poſſible » de rien conclure de raiſonnable de ce que » diſent les Grecs au ſujet de cette déeſſe, » que toutes leurs narrations ſe trouvent » mêlées de phyſique, de morale & d'hiſ- » toire. Ils regardent Vénus, tantôt com- » me une femme débauchée, tantôt comme » une déeſſe; ils la conſidérent quelquefois » comme une planete, & quelquefois ils » en parlent comme d'une paſſion ». Ce ſeroit donc un temps perdu de vouloir démêler ici des événemens hiſtoriques d'avec les épiſodes que les Poëtes y ont ajoutés: tout y eſt de même geure, fable pure, allégorie groſſiere.

Par cet aveu, M. l'Abbé Banier convient aſſez clairement que dans la fable de Vénus, ſon ſyſtême ſe trouve en défaut; & il eſt eſſentiel de le remarquer: ce qu'il dit de Vénus, eſt également applicable à toutes les autres divinités. Jupiter, chez les Mythologues, eſt tantôt pris pour le maître des Dieux, tantôt pour le ciel matériel, tantôt pour la pluie, enfin pour un Roi de Crète, d'Egypte ou de Theſſalie. Junon eſt tout-à-la-fois la Reine des cieux, l'air, la lune, la pluie ou une Reine d'Argos, &c. Il faut donc les ranger dans la même

claſſe que Vénus, & les regarder comme autant d'êtres imaginaires.

L'explication que l'on va donner de la fable de Vénus, prouvera peut-être trop clairement que tous les peuples qui l'ont adorée, l'ont enviſagée de même; que tous ſes noms ſignifient la paſſion de l'amour, & ce qui la cauſe, la beauté, les attraits, & même ce qu'il y a de plus groſſier dans cette paſſion. Je me garderai bien d'entrer dans des détails qui préſenteroient des idées obſcenes; je ne ferai qu'indiquer à ceux qui entendent le grec, des expreſſions qu'ils liſent ſans crainte dans les Auteurs profanes, parce qu'ils ſont communément d'un âge ou d'un état à n'en pas redouter l'impreſſion.

1°. Selon l'opinion de Cicéron *de Nat. Deor.* l. 2, n. 61, Vénus eſt une divinité purement allégorique, & ſes paroles ſont remarquables : « comme le pouvoir de tou» tes les paſſions eſt tel qu'on ne peut » le modérer ſans le ſecours d'un Dieu, » on a donné le nom de Dieu à la paſſion » même. Ainſi Cupidon, la Volupté, Vé» nus, ſont devenus des noms ſacrés, quoi» qu'ils déſignent des affections vicieuſes & » contraires à la nature, ... parce que » ces vices mêmes la maîtriſent ſouvent » avec trop d'empire ». Les divers noms de

Vénus s'accordent parfaitement avec l'idée que nous en donne Cicéron : ils nous montrent que la plus honteuse des passions avoit été divinisée par les Payens, à cause de l'empire qu'elle exerce sur l'humanité ; on s'étoit persuadé qu'un penchant si impétueux & qui cause tant de désordres, étoit l'effet d'un génie supérieur aux forces de la nature. Le portrait qu'en fait Lucréce au commencement de son poëme, est une nouvelle preuve de ce sentiment. Triste exemple des égaremens auxquels la raison humaine est capable de se livrer lorsqu'elle est abandonnée à sa foiblesse.

2°. Il est clair que c'est la fausse allusion de Οὐρανίη, surnom de Vénus avec Οὐρανὸς, le Ciel, & de Ἀφροδίτη avec Ἀφρὸς, l'Ecume, qui a fait dire que Vénus est fille du Ciel & de l'Ecume. Mais nous avons déja remarqué que Οὐρανίη peut venir de Οὔρεσι ; voilà pourquoi c'est une nymphe des eaux, Théog. ℣. 350 ; & alors la signification est fort différente. L'on sait aussi que Ἀφρὸς a été pris dans un sens obscene par Aristophane. On me dispensera de donner la traduction littérale de ces deux termes. On peut voir dans Saint Clément d'Alexandrie, l. 1, pédag. c. 6, comment un ancien Philosophe entendoit le nom Ἀφροδίτη ; il lui donnoit le même sens qu'A-

riſtophane : on le trouve encore dans Iſidore, Orig. livre 8, chap. 11.

Dans Homere, Iliad, l. 5, ℣. 370, & dans Apollodore, l. 1, Vénus eſt fille de Jupiter & de Dioné : il ne faut pas croire que cette généalogie ſoit différente de la précédente : le Ciel & Jupiter ſont le même objet ; Διωνη eſt une nymphe des eaux, Théog. ℣. 353. Son nom vient de Διαι'νω ; & il n'eſt pas néceſſaire de faire remarquer la relation de ce terme avec les autres noms de Vénus. On voit déja que les Romains n'avoient eu que trop de raiſon de ſurnommer Vénus *Cloacina*, la déeſſe des ordures, la déeſſe qui préſide aux égoûts du corps humain. Le nom *Migonitis* que lui donnoient ſouvent les Grecs, montre qu'ils n'en avoient pas une idée plus honnête. Pauſan. l. 3, c. 22.

On en peut conclure ce que c'étoit que Vénus Ουρανιη, adorée dans le temple d'Aſcalon en Paleſtine, & dans l'iſle de Cythère, ſelon Hérodote, l. 1, p. 44, & Pauſan. l. 3, c. 23. C'a été une étrange mépriſe d'entendre ſous ce nom *Vénus céleſte*. Cette divinité honteuſe n'avoit rien de commun avec le Ciel que l'équivoque du nom ; ceux qui ont été aſſez vicieux pour l'adorer, ne penſoient guère au Ciel ; les myſteres infâmes que l'on célébroit à ſon hon-

neur dans les temples de Cypre & de Cythère, auroient dû détromper les Mythologues. Tertullien, Apol. c. 23, nous apprend que Vénus Uranie, nom très-mal traduit par *Virgo Cæleſtis*, étoit la déeſſe qui promettoit la pluie : nouvelle preuve de la ſignification des mots *Ouranos* & *Uranie* dans la fable de Vénus ; c'eſt ſur ce fondement que nous avons pris la Muſe *Uranie* pour l'élégie & les pleurs, ℣. 75.

3°. Vénus eſt, dit-on, la même qu'Aſtarté, déeſſe des Sidoniens, & en général des Phéniciens ; mais cette opinion n'eſt pas abſolument certaine. Pluſieurs anciens Auteurs, comme Lucien & S. Auguſtin, ont penſé qu'Aſtarté étoit Junon ou la Lune : quoi qu'il en ſoit, on peut s'en tenir au ſentiment commun. Les Savans les plus habiles dans les langues orientales, Bochart, Selden, le Clerc, M. Pluche, ont donné une étymologie du nom *Aſtoreth* ou *Aſtarté*, qui ne nous apprend rien. Il vient, diſent-ils, de l'hébreu *Aſcherah*, *lucus*, bois ſacré ; quel rapport y a-t-il entre Vénus & les bois ſacrés ? On conſacroit des bois à toutes les divinités.

Aſtarté paroît être le même que le chaldéen *Eſther* ; celui-ci eſt la traduction de l'hébreu *hadaſſah*, qui ſignifie belle ou aimable. Voyez *adaſch*, dans le Dictionnaire

Polyglotte d'Angleterre. Les Grecs prononçoient *Atoſſa* pour *Hadaſſah*, & ils nomment ainſi la fille de Cyrus.

Eſthera ou *Hiſtarah* eſt le paſſif de *ſarah*, qui dans les divers dialectes des langues de l'orient, ſignifie lier & demeurer, unir & aſſembler, plaire & engager. Voilà pourquoi *Aſtaroth* en hébreu ſignifie un troupeau, une multitude raſſemblée; ce qui a fait croire à pluſieurs que Aſtoreth, Aſtaroth, Aſtarté, étoit la divinité tutélaire des troupeaux & des bergers. Ce même nom eſt donné encore à pluſieurs bourgs, villes ou hameaux de la Paleſtine, parce qu'il exprime en général le lieu où l'on demeure, où l'on eſt raſſemblé, où l'on eſt réuni en ſociété. Et comme les mêmes termes qui ſignifient lier & retenir, expriment auſſi dans le ſens figuré, engager, attirer, enlacer, les noms précédens ont déſigné la beauté, les attraits, les graces, le plaiſir, la volupté : telle eſt l'énergie des noms *Eſther* & *Aſtarté*, très-propre par conſéquent à caractériſer Vénus. Toutes ces idées ſont analogues, & toutes les langues ont ſuivi les mêmes rapports: Varron, *de linguâ latinâ*, n. 10, dérive le nom de Vénus de *vincire* ou *viere*, lier, unir.

Ainſi Aphrodité en grec ne ſignifie pas ſeulement la déeſſe Vénus, mais encore la

beauté, les agrémens, tout ce qui plaît; & enfin la passion de l'amour; il conserve cette signification dans ses composés Ἐπαφρόδιτος, Ἀναφρόδιτος, &c. C'est ce que les Spartiates exprimoient très-bien, lorsqu'ils appelloient Vénus *Morpho*, la belle ou la beauté. Pausan. l. 3, ch. 15. Quand le Clerc a voulu expliquer *Aphrodité* par le phénicien *Aphradatah*, *separata à viro*, il a pris le sens diamétralement opposé à ce qu'il signifie.

Il est encore à remarquer qu'il y avoit plusieurs villes nommées *Aphrodisium*, en Arcadie, en Laconie, en Italie, en Afrique, & qu'il est fort incertain si ce nom avoit aucun rapport à Vénus, tout comme les villes nommées *Astaroth* n'en avoient aucun avec la déesse Astarté.

4°. Personne n'ignore que *Vénus* chez les Latins avoit la même énergie que les termes précédens, & qu'il la conservoit dans ses composés *Venustas* & *Venustas*. Lorsque Cicéron le faisoit descendre de *Veniendo*, il ne rencontroit pas tout-à-fait mal, parce que leur racine est la même. *Convenire* signifie se rassembler & se plaire ensemble. Le peuple se sert chez nous du terme *revenir*. Dans le même sens, il dit *cet homme ne me revient point*, pour *cet homme me déplaît*.

Il y avoit auſſi en Italie une ville nommée *Venuſium*. Si l'on ſuppoſe qu'*Aſtaroth*, *Aphrodiſium*, *Venuſium*, ſont la même choſe que Beaulieu, Belleville, Beaumanoir en françois, l'alluſion à la ſignification du nom de Vénus ſera encore plus ſenſible.

5°. Les noms qui déſignoient la même divinité chez d'autres peuples, ſe rapportent toujours au même ſens. Les Arabes, dit-on, l'appelloient *Alytta*, & les Aſſyriens *Melytta* ou *Mylitta*: la racine eſt *lyt*, *lut*, en hébreu, lien, charme, enchantement. Les Perſes & les Arméniens l'honoroient ſous le titre d'*Anaïtis*; or *na*, *ne*, dans les langues orientales, ſignifie la beauté, les agrémens, les attraits: *naü*, en hébreu *pulchri*. Iſ. 52, ℣. 7. Quelques peuples de la Gréce nommoient Vénus *Pytho*, même terme que πείθω, attirer, engager, perſuader; πόθος, amour, deſir; d'autres faiſoient de *Pytho*, la perſuaſion, une divinité différente de Vénus, Enfin les Cypriotes l'appelloient πανδέμις, de πᾶν ou πάντα, & δέμα, *vinculum*: ce nom ſignifioit donc le lien ou l'union de toutes choſes; c'eſt l'idée que Lucréce nous donne de Vénus. Pauſanias parle auſſi d'une Vénus πάνδημον, révérée chez les Athéniens, l. 1, c. 22.

℣. 192. *Elle aborda à l'iſle de Cythere, & bientôt après en Cypre.* Nouvelle fable

fondée ſur les noms Κυπρις & Κυθερεια, que l'on donnoit à Vénus. Mais ces noms avoient-ils rapport au culte qu'on rendoit à cette déeſſe dans les iſles de Cypre & de Cythere? On en peut douter, quand on compare le premier avec *Cupio* & *Cupido* des Latins, & que l'on voit les Ecrivains Grecs s'en ſervir pour exprimer la paſſion de l'amour. L'iſle Κυπρος a été ainſi nommée, à cauſe d'un angle extrêmement long & pointu qu'elle fait du côté de l'orient; c'eſt un ſynonyme de Κεραστις, iſle cornue, qui étoit ſon autre nom. Κυπρος déſigne auſſi le caprier, arbriſſeau qui a des épines recourbées en forme de cornes ou d'hameçon.

Κυθερεια eſt analogue à l'hébreu *Kitther*, lier, ceindre, environner; *Ketourah ligata;* & Héſychius lui donne un ſens qui n'a aucun rapport à l'iſle de Cythere. Cette iſle n'a été ainſi appellée qu'à cauſe des rochers dont elle eſt environnée comme d'une ceinture; Κυθερων eſt une chaîne de montagnes de la Béotie qui formoit une enceinte. La fameuſe ceinture de Vénus doit encore ſon origine à l'alluſion de Κυθερεια avec *Kitther*, ceindre, lier. Tous ces noms nous ramenent à l'idée primitive de lien, union, à laquelle on a rapporté celui de Vénus. Elle ne l'a donc point tiré de ces deux iſles; au contraire, c'eſt l'alluſion de

leur nom à celui de Vénus, qui a fait penſer à y établir le culte de cette divinité, & qui a donné lieu de dire qu'elle y étoit arrivée à ſa naiſſance.

Selon Hérodote, l. 1, p. 44, les Phéniciens ſont les premiers qui ont apporté le culte de Vénus dans les iſles de Cypre & de Cythere; cela peut être : mais cela ne prouve point que la Vénus des Phéniciens ſoit différente de celle des Grecs, ou que ce ſoit un perſonnage hiſtorique. Au contraire, nous avons montré que le nom d'*Uranie* que lui donnoient les premiers, n'avoit pas un ſens différent d'Aphrodité. Ce ſeroit une vaine imagination de croire que Vénus Uranie étoit dans ſon origine l'étoile ou la planete que l'on a nommée dans la ſuite Vénus : le nom des divinités n'a été donné que fort tard aux planetes. Celle dont nous parlons, étoit appellée par les Grecs, Ἕσπερος, l'étoile du ſoir, quand elle paroiſſoit après le ſoleil couché, & φωσφόρος, *Lucifer*, quand elle devançoit l'aurore; & jamais on ne prouvera que les Phéniciens ni les Grecs l'ayent adorée.

C'eſt avec auſſi peu de fondement que l'on a regardé Vénus & Adonis comme deux perſonnages qui avoient regné dans la Syrie. *Adonis* eſt évidemment le même que l'hébreu *Eden*, & le grec Ἡδονη, plaiſir,

volupté. Selon Lucien & ſelon Pline, Adonis étoit une riviere de Syrie, voiſine de Biblos; voilà la ſeule raiſon qui a fait placer en Syrie la ſcène des aventures de Vénus & de ſon amant.

Enfin, il eſt difficile de goûter le ſentiment de M. l'Abbé Banier, qui prétend qu'Adonis eſt le ſoleil, & Aſtarté la lune, que l'on a ſuppoſé que ces deux aſtres étoient la demeure d'un Roi & d'une Reine de Syrie, comme les Egyptiens le croyoient d'Oſiris & d'Iſis, tome 1, l. 7, ch. 2, page 547. Les noms Adonis & Aſtarté n'ont rien de commun avec ceux du ſoleil & de la lune; & nous avons prouvé dans le diſcours préliminaire que les fables Egyptiennes ou Phéniciennes ne ſont point l'origine de celles de la Gréce. La riviere Adonis a pu être auſſi nommée Oſiris, parce que *Siris* eſt le nom de pluſieurs rivieres; voilà tout le rapport que l'on peut imaginer entre ces deux perſonnages.

Cicéron prétend qu'il y a eu quatre Vénus différentes. *De Nat. Deor.* liv. 3, n. 59. Mais il eſt aiſé de montrer qu'elles ſe réduiſent à une ſeule; & déja ce point de Mythologie a été ſavamment diſcuté. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. tome 7, page 1 des Mém. Il ſe peut faire ſans doute que dans la ſuite des ſiecles, le nom de Vénus ait été donné

donné à pluſieurs femmes, aux unes à cauſe de leur beauté, aux autres à cauſe de leur libertinage; & que les aventures de ces dernieres ayent donné lieu à quelqu'une des infamies que l'on attribuoit à cette divinité; mais le fond exiſtoit déja dans l'idée uniforme, quoiqu'abſurde, que les divers peuples avoient conçue d'une paſſion qui eſt à peu près la même dans tous les climats, & que l'on a diviniſée à cauſe de ſa puiſſance. Aucune nation n'a eu beſoin d'emprunter de ſes voiſins le déréglement des mœurs & l'aveuglement d'eſprit qui en ſont la ſuite. Lorſqu'Héléne dans l'Odyſſée parle de ſon voyage à Troye, elle dit que Vénus en fut la cauſe, liv. 4, ℣. 261 : & elle le répéte dans la tragédie des Troyennes d'Euripide; Hécube lui répond fort bien : *c'eſt votre foibleſſe qui vous a tenu lieu de Vénus.* Ainſi l'on ne trouva point de meilleur moyen d'excuſer les folies & les crimes inſpirés par cette aveugle paſſion, que de les attribuer au pouvoir ſupérieur d'une divinité. Pouvoit-on pouſſer plus loin le déréglement, que de bâtir des temples à *Vénus la proſtituée*? Quel opprobre! tandis que l'encens fumoit dans toute la Gréce à l'honneur de l'amour impudique, il n'y avoit pas un ſeul autel érigé à l'amour conjugal. Les Payens

mêmes ont fait cette réflexion. Voyez Athénée Deipn. l. 13.

Si l'hiſtoire de différentes perſonnes étoit l'origine de la fable de Vénus, comment tous les peuples idolâtres ſe ſeroient-ils rencontrés dans les mêmes idées? L'on peut encore moins comprendre qu'une ſeule femme ait pu fournir la matiere d'un roman auſſi ſcandaleux. Les Payens ſans doute ont pu ſe faire une idole d'une paſſion impérieuſe dont ils ſe ſentoient ſouvent maîtriſés preſque malgré eux; mais on ne concevra jamais qu'ils ſe ſoient aviſés d'ériger des autels à une femme libertine ou à pluſieurs. Il faut donc convenir que Vénus eſt un être purement allégorique, & qui n'a jamais exiſté.

Selon Pauſanias, on lui donnoit pour cortége les nymphes Génétyllides ou Gennaïdes, c'eſt-à-dire, les nymphes qui préſident à la naiſſance des enfans.

℣. 200. *Ses inclinations ne démentent point ſon origine.* Ce ſeul vers dont il eût été indécent de faire une traduction plus littérale, ſuffit pour nous apprendre ce que c'étoit que Vénus.

℣. 201. *L'Amour & le beau Cupidon.* Ἔρος καὶ Ἵμερος, l'amour & le deſir ou la paſſion; ces deux autres perſonnages poëtiques étoient ordinairement réduits à un

ſeul, que les Latins nommoient *Cupido*. On le diſoit fils de Vénus. On en avoit encore imaginé un autre qui lui étoit contraire, qui ſe nommoit Ἀντίπος ou Antipathie. Pauſan. liv. 1, ch. 30.

Les Grecs ont ainſi créé autant de divinités ou de génies qu'ils avoient de termes différens pour exprimer un même objet, ou pour rendre des idées analogues; le même Pauſanias parle d'un temple de Vénus *Praxis* dans la ville de Mégare, où l'on voyoit l'Amour, le Deſir & la Paſſion repréſentés par trois ſtatues, comme autant de perſonnages différens, liv. 1, ch. 43.

On adoroit encore une Vénus Apoſtrophia ou Epiſtrophia, c'eſt-à-dire, préſervatrice, qui détournoit les hommes des deſirs contre nature; nouvelle preuve de l'idée que l'on s'étoit formée de cette divinité. Il ſeroit trop long de parcourir tous les autres ſurnoms que l'on donnoit à Vénus; les uns étoient tirés des lieux où elle étoit ſinguliérement honorée; les autres faiſoient alluſion à ſes différentes fonctions; on peut voir tous ſes titres dans Pauſanias. Si Vénus n'avoit été originairement qu'une femme, ſe ſeroit-on aviſé de lui attribuer un ſi grand pouvoir & tant de ſoins différens?

℣. 207. *Le Ciel donna alors à ſes enfans le nom de Titans.* Les Titans. Le Clerc a raiſon de re-

jetter l'étymologie que donne Héſiode du nom de *Titans*, qu'il rapporte à τιταίνειν, *plectere*, comme s'il ſignifioit puniſſables ou dévoués au châtiment; mais il n'en a pas donné une plus juſte, en le rapportant à l'hébreu *tit*, de la boue ou du mortier. Ce nom a pu être donné à la vérité à ceux que l'on regardoit comme enfans de la Terre, qui eſt nommée Titée dans la Coſmogonie des Atlantes, rapportée par Diodore; par conſéquent il á pu convenir aux maçons & aux mineurs qui travaillent ſous terre & dans les carrieres. Delà on a dit de certaines villes qu'elles avoient été bâties par les Titans. Mais il a été auſſi donné aux aſtres: *Titaniaque aſtra* dans Virgile: *ſol Titan*, dans les autres Poëtes, & *Titanis* la lune; on ne voit pas quel rapport il peut y avoir entre les aſtres & la boue. Voyez ℣. 697.

Selon la méchanique ordinaire de la compoſition des mots, la racine de celui-ci eſt *tan*: *ti* eſt le redoublement de la conſonne principale, comme dans τέτανος, participe de τείνω. Or *tan* a deux ſignifications contraires; il exprime le haut & le bas, le deſſus & le deſſous, l'élévation & la profondeur: dans le premier ſens, il convient aux enfans du Ciel; dans le ſecond, à ceux de la terre. τίτανος, dans les Géo-

graphes, eſt une montagne de Theſſalie, & une autre de Sicyonie dans Pauſanias, liv. 2, ch. 11. Τίτανον eſt un promontoire de l'iſle de Crète. τιτήνη, dans Héſychius eſt une Reine, une femme élevée en dignité. Il paroît d'ailleurs que, ſous le nom de Titans, les anciens ont entendu, ou des géans, ou des êtres ſupérieurs. τιτανός exprime par conſéquent l'élévation au propre & au figuré; & c'eſt dans ce ſens qu'il a été donné aux aſtres.

Tan, dans le ſens oppoſé, ſignifie bas & profond : *Titanus* eſt une riviere d'Eolide, ſelon Pline; τανὸς, riviere de l'Argolide; Titana, riviere d'Aſſyrie. C'eſt ſelon cette idée de bas ou de profond que l'on a nommé *Titans* les mineurs & les maçons. Il ne ſeroit pas difficile de montrer des exemples de cette double ſignification de *tan* dans les langues orientales; mais cela n'eſt pas néceſſaire. Nous verrons ailleurs pourquoi les Dieux anciens, les premiers Dieux des Grecs ont été nommés Titans.

V. 210. *Dont la vengeance devoit retomber ſur les races futures.* Il eſt impoſſible d'accorder ce qu'Héſiode raconte des maux arrivés ſous Saturne, avec le ſiecle d'or que les autres Poëtes & lui-même ont placé ſous ce regne. Voyez les Travaux,

v. 109. Ce prétendu ſiecle d'or eſt une fable ; 1°. comment y ajuſter la révolte de Saturne contre ſon pere ? 2°. Comment le concilier avec ce que l'Ecriture raconte des crimes commis ſous les premieres races ? 3°. L'ignorance groſſiere où l'on vivoit alors, doit nous donner mauvaiſe opinion des mœurs ; une valeur féroce tenoit lieu de toutes les vertus, & a ſuffi pour faire mettre de prétendus héros au nombre des Dieux. Il eſt très-faux que les ſciences nuiſent à la pureté des mœurs. 4°. Si les crimes arrivés ſous Saturne, c'eſt-à-dire, parmi les plus anciens habitans de la Gréce, n'étoient pas vrais, les Poëtes n'auroient pas oſé les forger, & l'on n'auroit pas cru ces faits qui étoient déshonorans pour la nation : en vain l'on prétendroit que cet âge d'or eſt un reſte de la tradition primitive ſur l'état d'innocence ; il eſt difficile que les premiers colons de la Gréce, au milieu des ténèbres de la barbarie où ils étoient plongés, en euſſent pu conſerver la connoiſſance. 5°. Les Poëtes latins ont placé le regne de Saturne en Italie, tout comme les Grecs l'avoient ſuppoſé chez eux. Le ſeul fondement que l'on puiſſe donner à cette tradition de l'âge d'or ſous Saturne, c'eſt que par l'invention de l'agriculture l'état des hommes devint beaucoup

moins malheureux qu'il n'étoit auparavant.

v. 211. *La Nuit enfanta la Parque cruelle*, &c. Le Poëte parlera encore ailleurs de ces perſonnages, & nous verrons l'origine de leurs noms. Il attribue à la Nuit tout ce qu'il y a d'odieux & de fâcheux dans la nature, la mort, le chagrin, la vengeance, &c. Quand un homme meurt, ſes yeux ſe ferment à la lumiere; delà on a regardé l'état des morts comme une nuit éternelle, & on les a nommés *lumine caſſi*. Voir le jour ou la lumiere, c'eſt vivre ſelon le ſtyle des Poëtes. Pendant la nuit, les chagrins ſont plus cruels, les paſſions plus violentes, les douleurs plus aigues, parce que l'on n'eſt plus diſtrait par les objets extérieurs. La nuit ne peut donc manquer d'être regardée de mauvais œil, & nous voyons encore des preuves de cette prévention dans le langage du peuple des provinces, pour exprimer qu'un homme n'eſt bon à rien, que c'eſt un mauvais ſujet, il dit, *c'eſt la nuit*.

v. 212. *Le Sommeil & les Songes*. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on les attribue à la nuit ſeule; nous n'avons coutume de dormir & de rêver que la nuit. Voyez dans le Diſcours prélim. ch. 11, §. 9, les raiſons qui ont fait diviniſer le Sommeil.

v. 214. *Elle accoucha de Momus*, Mo- Momus;

mus, censeur de tout le monde, médisant d'inclination & de profession, a tiré son nom de *moum*, en hébreu, vice, tache, défaut, blâme; delà sont formés Ἄμωμος & Ἀμέμπτος, irrépréhensible, à couvert de blâme. Μῶμος est donc celui qui censure les autres, médisant, calomniateur; on le suppose enfant de la Nuit, parce que la médisance cherche les ténèbres, n'oseroit se montrer au grand jour. C'est l'explication de le Clerc; & il n'y a pas d'apparence qu'on prenne jamais ce personnage pour un homme.

Les Hespérides. ℣. 215. *Des Hespérides qui gardent au-delà de l'Océan les pommes d'or que portent les arbres de leurs jardins.* Il ne seroit pas aisé de rassembler tout ce que les Mythologues ont écrit sur les Hespérides. Leur nom signifie les nymphes de l'occident: les pommes d'or, selon le sentiment ordinaire, sont les oranges & les citrons. Les Grecs, dit-on, ont raconté des fables sur ces fruits, qui parurent une merveille à ceux qui en virent pour la premiere fois, sur les jardins où ils croissoient, & les anciens ne se sont point accordés sur le lieu où ils étoient placés. Héſiode, ℣. 334, nous dira que ces pommes d'or étoient gardées par un dragon terrible; les autres Poëtes ont publié qu'Hercule les avoit enlevées, après avoir tué

tué le dragon; c'eſt un de ſes plus fameux travaux.

Selon M. de la Barre, les Heſpérides ſont les Canaries; le dragon qui les gardoit, eſt le détroit de Gibraltar. Mais Héſiode ne connoiſſoit point l'Eſpagne; comment auroit-il connu le détroit & les Canaries? Vainement on cherche hors de la Gréce le fond des fables anciennes; ceux qui les ont inventées, n'avoient vu que leur pays; encore le connoiſſoient-ils aſſez mal.

Nous avons montré, ℣. 187, que les *nymphes* ne ſignifient point des ames, comme le Clerc le prétend. Il ſuppoſe ſans fondement que l'on a cru les Heſpérides occupées à garder des jardins, parce que, ſelon l'ancienne opinion, les ames des morts étoient errantes ſur la terre, ſe tenoient ſous les arbres & dans les jardins qu'elles avoient fréquentés pendant leur vie. On verra bientôt que les Heſpérides ne ſont, ni des femmes, ni des jardinieres.

C'eſt encore plus mal-à-propos qu'il fait venir Ἕσπερος, l'étoile de Vénus, la belle étoile, de l'hébreu *Aſchpiri, pulcher;* Ἑσπερα, l'occident ou le ſoir, n'en eſt point dérivé; c'eſt au contraire l'étoile qui a tiré ſon nom du précédent, c'eſt l'étoile du ſoir: on a nommé le ſoir & le coucher du ſoleil, avant que de remarquer la planete de Vé-

nus. Une preuve de cette allusion, c'est que Vénus n'étoit ainsi nommée que quand on la voyoit le soir; on l'appelloit φοσφόρος, *Lucifer*, quand elle paroissoit le matin. Ἑσπερίδαι désigne donc sans aucun détour les nymphes du soir ou de l'occident.

Mais il y avoit des oranges & des citrons en Asie; si les Grecs en manquoient, il leur étoit plus aisé d'en faire venir de l'orient que de l'occident: la Gréce a dû être peuplée & cultivée avant l'Espagne & l'Italie. Les savantes conjectures que l'on a faites sur ce sujet, péchent toutes par le même endroit; aucune ne s'accorde avec l'état contemporain de la Gréce & du reste de l'univers.

Dans le style ordinaire d'Hésiode, les nymphes sont des eaux ou des fontaines; *Hesperié*, dans Ovide, Métam. liv. 11, fab. 11, est une nymphe des eaux: les noms propres des Hespérides ne nous désignent pas autre chose. Αἴγλη, est dans Virgile une Naïade ou Nymphe aquatique. Ἀρεθοῦσα est le nom de quatre fontaines connues. Ἐρυθία vient de Ῥυτος, participe de Ῥυω, *fluo*; Ἐρυθείη, dans Hésiode même, est une isle, un terrein environné d'eau. Voyez ci-après, ℣. 290: d'autres l'appellent Ὑπερεθοῦσα; c'est le même sens qu'Aréthusa ci-devant.

Les pommes d'or ont été imaginées sur

l'équivoque de Χρυσόμηλον. Il peut désigner une pomme d'or; mais il a aussi un autre sens fort différent. Μέλας, Μελής, est le nom de sept rivieres; par conséquent, Χρυσόμηλον peut très-bien être synonyme à Χρυσορρόας & Χρυσορροής, qui est celui de plusieurs autres fleuves. L'allusion apparente de ces termes à Χρυσὸς, de l'or, a fait croire que ces derniers étoient ainsi nommés, parce qu'ils charioient de l'or dans leurs sables; c'est une erreur. Χρύσας est une riviere de Sicile; Χρύσην est un golfe de Scythie & une riviere des Indes, selon Pline: Χρυσίον, selon Hésychius, est le canal de l'urètre dans les enfans. Χρυσοδίνης, ne signifie certainement pas *qui a des gouffres d'or*, mais *qui a des gouffres profonds*: Χρυσόμηλον peut donc signifier eau profonde ou canal profond. Ce n'est pas un prodige que les Hespérides, qui sont des fontaines, ayent eu des eaux profondes; mais, comme on vouloit absolument du merveilleux dans les fables, on n'avoit garde de s'attacher à une idée si simple.

Le prétendu dragon qui gardoit les pommes des Hespérides, est, selon Pline, une riviere qui serpentoit; nous retrouverons souvent la même équivoque: elle vient, non-seulement de ce que les ruisseaux & les rivieres vont ordinairement en serpentant,

mais encore de ce que ὄφις, un ſerpent, eſt le nom d'une riviere d'Arcadie : mais ici Δράκων, un dragon, eſt mis pour τράχων, un lieu eſcarpé ; il eſt tout ſimple que des rochers eſcarpés forcent les eaux des fontaines de couler dans un canal étroit & profond.

Nous prouverons fort au long dans l'explication du bouclier d'Hercule, que le nom de ce héros prétendu, déſigne une digue pour arrêter les eaux. Il ne s'agit plus que de ſavoir où l'on doit placer les Heſpérides & le dragon qui les gardoit.

Selon la carte de l'ancienne Gréce, par M. d'Anville, Chyſorrhoës, le même que Chryſomeles, eſt une riviere de Troëzene dans l'Argolide, qui couloit de l'occident à l'orient ; cette circonſtance achéve d'expliquer la fable.

Les Heſpérides étoient probablement trois fontaines à l'occident de Troëzene, qui formoient le ruiſſeau Chryſomeles, dont le cours étoit extrêmement tortueux : on fit une digue & un canal qui conduiſoit directement ces eaux ; voilà comme Hercule enleva les pommes, ou plutôt les eaux des Heſpérides, & tua le dragon : c'eſt ſans doute ce canal qui fut dans la ſuite appellé fontaine d'Hercule à Troëzene, c'eſt-à-dire, fontaine arrêtée ou fermée par une digue. Voyez Pauſanias, liv. 2, ch. 32.

Mais, dira-t-on, les Heſpérides, ſelon Héſiode, étoient au-delà de l'Océan. Si cela eſt vrai à la lettre, elles étoient donc en Amérique. Nous verrons que dans le ſtyle de notre Poëte, toutes les fontaines coulent *au-delà de l'Océan ;* ou traduiroit mieux : *au travers d'un baſſin profond ;* Ὠκεάνος ne ſignifie rien autre choſe.

On a ſuppoſé les Heſpérides, filles de la Nuit, à cauſe de leur nom, ou parce qu'elles ſortent des cavités profondes & obſcures, ou enfin parce qu'elles étoient ſituées à l'occident de Troëzene, l'un des principaux ſéjours d'Hercule.

Voilà tout le merveilleux de la fable des Heſpérides réduit à fort peu de choſe ; l'on a bâti celle de la toiſon d'or ſur le même fondement.

℣. 217. *Les Déeſſes fatales, les Parques ſont enfans de la Nuit.* Μόρος, le Deſtin ; Μοῖραι, les Parques, peuvent être dérivés, comme dit le Clerc, de Μείρω, *divido*, parce qu'elles ſont la part ou le ſort de tous les hommes. La racine *mar*, *mor*, exprime dans toutes les langues, diviſion, part, portion. Κῆρες, autre nom des Parques, a le même ſens, puiſque Κήρ ſignifie perte ; Κείρω, couper ; il n'a aucun rapport à l'hébreu *Kor*, *frigus*. *Parca*, chez les Latins, peut venir en effet du chaldéen *parac*, rompre ; Les Parques.

diviſer; mais ce n'eſt pas un terme étranger à la Langue Romaine, *porcus* & *porca* ſignifient un ſillon, une rupture de la terre. *Fatum*, le Deſtin, vient de *fari*, comme l'ont remarqué les Grammairiens Latins; c'eſt l'arrêt prononcé par une cauſe inconnue qui entraîne toutes les autres cauſes par une néceſſité inévitable. Voyez dans le Bouclier d'Hercule, ℣. 251, l'affreux portrait qu'Héſiode fait des Parques.

Leurs noms propres ne forment aucune difficulté: Κλωθὼ eſt la fileuſe, celle qui tient la quenouille; Λαχεσις, celle qui met le fil ſur le fuſeau, de l'hébreu *Lachaſſ*, lien, & au figuré faſcination. Ἄτροπος, celle qui coupe le fil de la vie, de *Tarap*, couper. Les anciens repréſentoient la durée de la vie humaine comme un fil continu que la mort venoit couper. On ſera peut-être ſurpris de voir partager entre deux perſonnes l'opération de filer, qui peut être exécutée par une ſeule; mais il faut faire attention que pour apprendre à filer aux jeunes filles, on les fait commencer d'abord par tourner le fuſeau, tandis qu'une autre tient la quenouille & dirige la filaſſe. C'eſt ainſi que cela s'eſt fait, lorſque l'art de filer étoit encore imparfait.

℣. 219. *Qui diſtribuent le bonheur & le malheur aux hommes à leur naiſſance.* Ainſi

les peuples du Nord imaginerent des Nornes ou Fées qui assistoient à la naissance des enfans & régloient leur destinée par les dons heureux ou malheureux qu'elles leur faisoient. Voyez l'Edda des Islandois. C'est ce qui a fait le sujet de la plupart des Romans des siecles passés. On supposa que c'étoit des divinités féminines & des vieilles, parce que ce sont ordinairement des femmes âgées qui assistent aux accouchemens.

L'idée d'un génie bon ou mauvais, d'un pouvoir invisible qui nous conduit dès la naissance, subsiste toujours parmi le peuple grossier; soit qu'il attribue ce pouvoir aux astres, sous l'aspect desquels nous sommes nés, soit qu'il n'en ait qu'une idée confuse: de même il attribue au diable tout le mal qui lui arrive. Si la Religion ne servoit de frein à l'aveuglement & à la superstition, les folies des Grecs ne tarderoient pas longtemps à renaître. Quoiqu'elle n'ait pas entiérement déraciné l'erreur, elle en empêche du moins les effets: c'est une obligation que nous avons à l'Evangile, & que le genre humain ne peut assez reconnoître.

℣. 220. *Ce sont elles qui punissent les crimes des Mortels & des Dieux.* Le Clerc conclut de ces paroles, que ceux qui sont ici appellés *Dieux*, ne sont autre chose que les premiers habitans de la Gréce déï-

fiés; ſans cela, dit-il, comment pourroit-on comprendre que la Mort & le Deſtin euſſent du pouvoir ſur les Dieux mêmes? On pourroit lui répondre d'abord qu'il y a bien d'autres choſes dans la Théogonie que l'on ne comprend point, & où le Poëte ne paroît pas raiſonner conſéquemment. Quand on ſuppoſeroit encore que les anciens Dieux avoient été des hommes, du moins depuis qu'ils étoient devenus Dieux, c'eſt-à-dire, depuis leur mort, ils n'étoient plus ſoumis aux Parques ni à la mort; on ne meurt pas deux fois. La ſuppoſition de le Clerc ne rend donc point ce paſſage d'Héſiode plus intelligible, ni ce qu'il dit, *v.* 766. que la mort eſt l'ennemie même des Dieux immortels. Tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt qu'il reſtoit toujours au milieu des fables du Paganiſme une notion confuſe d'un pouvoir ſuprême & d'une loi ſouveraine à laquelle tout étoit ſoumis; & que jamais ces idées n'ont pu être entiérement effacées. C'eſt ce qu'Homere, Virgile & tous les Poëtes ont reconnu, lorſqu'ils nous peignent Jupiter même ſoumis aux loix immuables du Deſtin. Voyez ſur ce ſujet les judicieuſes réflexions du P. Brumoy: Théâtre des Grecs, tome 1, p. 379.

Les Grec s'étant forgé des Dieux vicieux qui faiſoient beaucoup plus de mal

que de bien, il fallut néceſſairement borner leur pouvoir : le monde n'auroit pas été habitable, ſi des Dieux ſi enclins à mal faire, n'avoient été retenus par les loix inviolables du Deſtin.

Punir les crimes des Dieux. Quelle affreuſe idée les Payens avoient-ils donc de leurs Dieux ? Des Génies capables de commettre des crimes, & ſouvent dignes d'être punis, méritoient-ils l'encens qu'on leur offroit ? Tel eſt l'égarement de la raiſon humaine, que jamais la Philoſophie ne ſeroit venue à bout de détruire.

Néméſis.

℣. 223. *L'odieuſe Nuit mit au monde Néméſis.* Νέμεσις, ne paroît point dérivé de Νέμω, *Divido* ; il a plus de rapport à Μισὸς, haine, indignation, vengeance. C'eſt la vengeance divine qui pourſuit les criminels, qui leur fait ſentir des remords, & qui quelquefois les corrige : Héſiode, dans les Travaux, ℣. 199, entend par Néméſis, la Correction : *enfin*, dit-il, *la Pudeur & la Correction habillées de blanc ont quitté la terre pour retourner au ciel*, c'eſt-à-dire, que les hommes ſont devenus incapables de rougir & de ſe corriger. Le P. Brumoy l'appelle la Déeſſe des imprécations, tome 1, page 432.

℣. 224. *La fraude, les Amours criminels, la Vieilleſſe, la Diſcorde.* On com-

prend assez que la Fraude & les Amours criminels sont appellés les enfans de la Nuit, parce qu'ils cherchent les ténébres; mais il n'y a d'autre raison de lui attribuer la Vieillesse & la Discorde, que la tristesse qu'elle inspire. Voyez ci-devant ŷ. 211.

ŷ. 226. *La Discorde à son tour enfanta le Travail, les Soucis, les Combats*, &c. Ἔρις, la Discorde, ne signifie souvent que la rivalité, sentiment très-différent de l'envie ou de la basse jalousie; Hésiode les distingue dans les Travaux, ŷ. 11; mais il paroît qu'il prend ici ce terme dans le sens le plus odieux.

Tant de personnages imaginaires mêlés confusément avec la postérité des Dieux, doivent nous convaincre que ceux-ci ne furent jamais des personnages réels, & que toute leur histoire est pure allégorie: on ne conçoit pas comment les Mythologues ont pu l'envisager autrement.

Nérée. ŷ. 233. *La Mer eut pour fils aîné le bon Nérée.* Νηρεύς signifie riviere & les eaux en général. Sans qu'il soit besoin de recourir à l'hébreu *Nahar*, Νηρὸς, Ναρὸν en grec, signifie humide. Ἄναυρος est une riviere de Thessalie; *Naro*, riviere de Dalmatie; Nar, riviere des Sabins; Nerre, riviere de Berry; Nurre, riviere d'Irlande, &c.

℣. 234. *On l'appelle le vieux Nérée*, parce que c'eſt un des plus anciens noms de la mer chez les Grecs.

℣. 237. *De l'union de la Mer avec la Terre ſont nés Thaumas, le vaillant Phorcys, la belle Céto & l'impitoyable Eurybie.*

Θαύμας, pere de l'Iris, fils de la Mer & de la Terre, eſt ſans doute le Dieu des nuées & des vapeurs, le Dieu de la pluie. Son nom ne vient point de Θαῦμα, *Mirum*, parce que l'on admire ce météore, comme le Clerc l'explique, mais plutôt de l'hébreu *Damah*, pleurer, répandre des gouttes d'eau; *Demah*, goutte, larme, liqueur. Tame eſt une riviere d'Angleterre; Tom, riviere de Sybérie; Tamine, riviere de Suiſſe. *Thaumas* ſignifie donc pluvieux : on le verra par ſa poſtérité. Thaumas.

Φόρκυς, dit le Clerc, eſt ſans doute quelqu'habile navigateur, & ſon nom eſt tiré du ſyriaque *pherag*, s'éloigner, voyager. Cela n'eſt pas vraiſemblable; il n'y auroit pas de raiſon de mêler un homme avec des météores : celui-ci vient plutôt de l'hébreu *pharag*, ſuc ou humidité : πρωξ, πρωκες, dans Héſychius, goutte, diſtillation; φόρκες, des foſſés; βροχη, la pluie; c'eſt le même que Thaumas ſon frere. Phorcys.

Κῆτος ſignifie une baleine, & généralement tous les grands poiſſons; mais ici c'eſt Céto.

probablement un nom de la mer ou des eaux en général. Κητιος eſt une riviere de la Troade; Keth, riviere d'Ecoſſe; Kat, ruiſſeau de Siléſie. Il eſt donc inutile de le dériver comme fait le Clerc, de *Kout*, en hébreu, dégoût, averſion, Κητωεσσα, humide, profond ſelon Héſychius.

Eurybie. Εὐρυβίη eſt un autre nom de la mer, formé de εὐρυ, grand, large; βίη, lac ou canal, comme *bié* en françois. Βίας eſt une riviere de Meſſénie; Bé, riviere d'Afrique; Biette, riviere d'Artois. Εὐρυβίας, dans Pindare & d'autres Poëtes, eſt un ſurnom de Neptune.

Le Clerc n'explique point quels perſonnages ou quels objets Héſiode a voulu déſigner par Céto & Eurybie : celle-ci eſt nommée impitoyable, à cauſe des naufrages qu'elle cauſe & des monſtres qu'elle nourrit dans ſon ſein. Il eſt viſible que le Poëte range de ſuite tous les noms ſynonymes, & les fait deſcendre les uns des autres.

℣. 240. *Nérée & Doris ſon épouſe, fille de l'Océan ont produit la nombreuſe famille des Nymphes marines, Proto, Eucratè*, &c.

Doris. Δωρίς, fille de l'Océan, épouſe de Nérée, eſt encore un nom de la mer ou des eaux; c'eſt le même que Δώρα, fontaine

d'Arabie, ſelon Pline; Δυ'ρας, riviere de Theſſalie; βυθ'ωρος, riviere d'Eubée, Dorius, riviere de Portugal; Durias, trois rivieres d'Eſpagne; Duria, deux rivieres d'Italie; Adour, trois rivieres de Gaſcogne; Dor, riviere d'Angleterre; Dur, riviere d'Irlande, &c. On appelloit Doriens, les peuples de l'Achaïe & ceux de l'Ionie; ainſi Achéens, Doriens, Ioniens, ſignifient peuples maritimes.

Les nymphes marines, ſelon le Clerc, ſont les ames de ceux qui ont péri dans la mer, ou de ceux qui ont habité les premiers les iſles de la Méditerranée, auxquelles les Poëtes ont donné des noms à leur fantaiſie : mais ces noms ſignifient quelque choſe; & en les examinant, peut-être trouverons-nous qu'il n'eſt point ici queſtion d'ames ni de perſonnages réels.

Les nymphes marines.

Toute la longue ſuite de ces nymphes marines ou Néréïdes, ne renferme preſqu'autre choſe que des ſynonymes. Homere, Iliad. liv. 18, ℣. 39, & Apollodore, l. 1, les ont nommées à peu près de même qu'Héſiode; le premier les a raſſemblées pour en faire le cortége de Téthys. Virgile les ſuppoſe logées dans la fontaine Cyrène, ſource du fleuve Pénée. Georg. liv. 4, ℣. 336. Ce ſont, 1°. différens noms de la mer ou de l'eau en général; 2°. des épi-

thétes de la mer qui expriment quelques-unes de ſes propriétés, ou quelques-unes de ſes parties; 3°. des noms d'iſles; 4°. des épithétes de ces iſles ou des côtes de la mer; 5°. quelques-uns paroiſſent être des noms de vaiſſeaux : auſſi dans Virgile, Æneid. l. 9, ℣. 120, les vaiſſeaux d'Enée ſe trouvent tout-à-coup changés en nymphes marines.

Quelqu'ennuyeuſe que puiſſe être l'explication de tous ces noms, l'on ne peut ſe diſpenſer de la donner; 1°. pour montrer de plus en plus quelle eſt la méthode d'Héſiode & le foible du ſyſtême de le Clerc, qui voit des hommes & des ames où il n'y en eut jamais; 2°. parce qu'il eſt néceſſaire d'en prendre le vrai ſens pour l'intelligence des fables.

℣. 243. Πρωτὼ, ſignifie les flots ou le bruit des flots, comme Ῥόθος. C'eſt le même nom que *Proteus*, autre divinité marine; Ῥῶτος, Ῥῦτος ſont dérivés de Ῥέω, Ῥύω, *fluo*. Ῥῶθων eſt le né ou les narines, le canal des eaux de la tête. Ou ſi l'on veut, Πρωτὼ eſt formé de πρὸ augmentatif, & de θὼη profonde, comme au ℣. 245.

Εὐκράτη, fort profonde, de εὖ augmentatif, & Κρατὴρ, vaſe, vaiſſeau, profondeur; Κράθις eſt une riviere d'Achaïe, & une autre d'Italie chez les Brutiens.

Σάω a le même sens ; *seah*, en hébreu est un vase profond, comme *seau* en françois. Σαο'ς dans Ptolomée ; *Saus* dans Pline, ou *Savus*, la Save, riviere d'Hongrie ; *Sas o*, riviere de Campanie ; Save, riviere de Suisse ; Saw, riviere d'Angleterre ; Saux, riviere de Champagne, &c.

Ἀμφιτριτ'τη pour Ἀμφιῤῥυ'τη, *Circumfluens*. Τριτω'ν est le nom de quatre rivieres ou fontaines, une en Crète, une en Arcadie, une en Béotie, & une en Afrique. Il sera parlé de Triton, ℣. 930.

℣. 244. Εὐδω'ρη est le même nom que Δω'ρις ci-dessus, avec εὖ augmentatif ; il signifie beaucoup d'eau.

Θε'τις est la même que τηθυ'ς, ℣. 135. Τευθρεας est une riviere d'Achaïe, & τυθό'η, une riviere d'Arcadie. Théeth, riviere d'Ecosse ; Tet, riviere du Roussillon.

Γαλη'νη est le temps serein ou la tranquillité de la mer ; on l'attribuoit à une nymphe ou à un génie.

Γλαυ'κη, la couleur de la mer, le vert bleuâtre : c'est le nom d'une fontaine de Corinthe dans Pausanias, & il y avoit plusieurs rivieres nommées Γλαυ'κος. On a fait de Glaucus un Dieu marin.

℣. 245. Κυμοθὸη, de Κῦμα, flot ou vague, & Θοη, profond ; c'est une fontaine d'Achaïe selon Pline. Θο'ας est l'ancien nom

du fleuve Acheloüs; Theu est une riviere des Pays-Bas, & Tuë, riviere de Normandie; Thau, étang de Languedoc.

Σπεί'ω, même nom que Σπέος, caverne ou abyme; Speï est une riviere d'Ecosse.

Θό'η, profonde, vient d'être expliqué.

Θαλί'η, même nom que τηλί'α, un seau; une cuve, un vaisseau profond; Καςαλί'η est le nom de deux fontaines; l'une de Delphes, l'autre d'Antioche.

℣. 246. Μελί'τη, peut être l'isle de Malte ou l'isle Meleda dans le golfe Adriatique. On peut encore le rapporter à l'hébreu *Melet*, grotte ou caverne profonde; Μαλαί'τας est une riviere d'Arcadie; Μέ'λας, Μέ'λης est le nom de sept rivieres; Μελί'τη est un lac d'Acarnanie dans Strabon.

Ἐυλιμέ'νη, est formé de Λί'μην, un port; ou de Λί'μνη, lac, étang, réservoir d'eau; Lime, riviere d'Angleterre; Lima, riviere de Portugal; *Limæa* dans Pline, Limia, riviere d'Espagne.

Ἀ'γαυὴ, est le même nom que le françois *Gave* donné à trois rivieres qui sortent des Pyrénées. *Gavia* en latin, est une poule d'eau, un oiseau aquatique. *Gav*, *Gev*, en hébreu, vallée ou profondeur; *Gué*, dans notre langue, lieu où l'on baigne les chevaux.

℣. 247. Πασιθέ'η, de πά'σι, *tota*, & Θέ'η, *profunda*:

profunda : Tai, riviere d'Ecoſſe; Thées, riviere d'Angleterre; Teya, riviere d'Autriche; Ta, riviere de la Chine.

Ἐρατὼ de Ῥέω, couler, inonder; Ῥητοί, dans Pauſanias, des courans d'eau. Arathis, riviere d'Italie, dans Pline; Rat, riviere de France dans l'Armagnac; Grate, riviere d'Italie.

Εὐνεΐκη, formé de ἐυ augmentatif, & du ſyriaque *neka*, couler, inonder, ſe répandre; Nekre, riviere d'Allemagne; Νεῖκηται, dans Héſychius, avoir humecté.

Ψ. 248. Δωτὼ, eſt le même que l'hébreu *doudah*, vaſe creux, chaudiere, marmite: *Dis. Ditis*, en latin les Enfers. Cette Néréïde Doto avoit un temple à Gabala près de Corinthe. Pauſanias, l. 2, ch. 1. *Dotii campi* dans Strabon, l. 9, eſt une plaine ſur le lac Bœbéis.

Πρωτὼ eſt expliqué ci-devant, Ψ. 243. Comme la plupart de ces nymphes ſont des rivieres ou des fontaines, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y en ait eu pluſieurs de même nom.

Φέρουσα, de Ῥυσις, flux, écoulement: Ἴχαρσα eſt une riviere de Scythie; Ruſſ, riviere de Suiſſe; Roſſ, riviere d'Ukraine; Ἄμφρυσος, riviere de Theſſalie.

Δυναμένη eſt un pléonaſme: Δυ'ν, creux ou profond, comme Δίνη, gouffre; Duna,

riviere de Ruſſie; *Aduna*, riviere de la Suſiane; Μέν, Μάν a le même ſens; Μάνης, un vaſe; *Mœnus*, le Mein, riviere d'Allemagne; Σμήνος, riviere de Laconie; Min, riviere de la Chine; Minius, Minio, riviere de Portugal; Ἄμινιος, riviere d'Arcadie, &c.

℣. 249. Νησαίη, de Νῆσος, une iſle, ou de Νῆσσα, ce qui nage, le lieu où l'on nage, dérivé de Νάω; Neſſe, riviere d'Allemagne; Neiſſe, riviere de Siléſie; Neſſe, riviere d'Ecoſſe; Νέστος, riviere de Thrace.

Ἀκταίη, vient de Ἀκτή, bord, rivage. C'eſt l'ancien nom de l'Attique, contrée environnée de la mer; ainſi Ἀττικη a été dit dans la ſuite pour Ἀκτικη & Ἀκταίη. Voyez Pauſanias, l. 1, c. 2.

Πρωτομέδεια, eſt formé de πρωτοῦ, *fluctus*, comme au ℣. 243, & de Μέδω, *impero*, il ſignifie celle qui commande aux flots; Μέδεια peut ſignifier ſimplement les eaux, & ce ſeroit un pléonaſme: *Medus* eſt une riviere de Perſe; Εὐρυμέδων, riviere de Piſidie; dans ce ſens il eſt dérivé de Μαδάω.

℣. 250. Δωρις. On l'a déja vu ci-devant, ℣. 240.

Πανόπη, de πά, creux ou profondeur, d'où eſt venu Σπάω, avaler, & de Νόπη,

eau; *Napap*, en hébreu, couler & arroſer; Ἴναπος, riviere de l'iſle de Délos; Ἄναπος, riviere d'Acarnanie; *Anapis*, riviere de Sicile & de Scythie dans Hérodote; *Panopée*, ville ſur le Cephiſſus dans la Phocide.

Γαλαθηια eſt compoſé de Γάλ, l'eau ou les flots; *Gal*, fontaine en hébreu, & *Gallim*, les flots; Γαλλος, riviere de Bithynie, & de θεία, profond, comme au ℣. 247.

℣. 251. Ἵππόθοη vient de Ἵππος, eau ou boiſſon; Ἵππος eſt une riviere de Colchide. Voyez ℣. 5 ci-devant; θόη ſignifie profonde, comme au ℣. 245.

Ἵππονόη, ſource d'eau; Νόα, fontaine chez les Laconiens, ſelon Héſychius; *Noüe* eſt la même choſe dans quelques provinces de France; Οἶνον, fontaine d'Arcadie dans Pauſanias; Νόης, riviere de Thrace; Ἀρσινόη, fontaine ou acqueduc de Meſſénie; Noya, riviere de Catalogne; Nay, riviere d'Angoumois.

℣. 252. Κυμοδόκη eſt formé de Κῦμα, flot, & δόκη, arrêt, conſiſtance. Δοκεύω ne ſignifie pas ſeulement penſer & juger, mais arrêter, ſtatuer, ſe tenir ferme. Δοκάω, s'arrêter, attendre, être en embuſcade. Cymodocé eſt donc celle qui arrête le mouvement des flots.

℣. 253. Κυματολήγη, de Κῦμα, & Λήγω,

ceſſo, *deſino*; celle qui appaiſe les flots irrités; c'eſt l'explication qu'Héſiode lui-même donne de ces deux derniers noms.

Dans le précédent, Δόνη peut ſignifier l'eau ou les flots, auſſi-bien que Κῦμα, par un pléonaſme ordinaire : Pauſanias, l. 3, c. 20, parle d'une fontaine πολυδόκης, & *Docaim* en hébreu ſont les flots, Pſ. 93, ℣. 3.

℣. 254. Ἀμφιτρίτη, & ℣. 255, Κυμοδόκη ſont déja expliqués.

Ἠιόνη vient de Ἠιών, rivage; c'eſt la même ſignification qu'Ἀκταίη, ci-deſſus, ℣. 249.

Ἀλιμήδη, de Ἅλς, ἅλος, la mer ou le ſel, & de Μαδάω, *Madeo*. Il peut ſignifier eau ſalée ou eau de la mer. Voyez ℣. 249, πρωτομήδεια.

℣. 256. Γλαυκονόμη, de Γλαυκός, la mer ou le vert de mer, & Νομή, poſſeſſion, habitation; il déſigne celle qui habite dans la mer.

Ποντοπόρεια, de πόντος, la mer, & de πορεύω, faire aller, tranſporter. Il ſignifie donc celle qui fait aller ſur la mer; ce paroît être le nom d'un vaiſſeau.

℣. 257. Λειαγόρη eſt compoſé de Λεῖος, *lævis*, uni, poli, & de γόρ, couler; Γοργύρα, canal ou acqueduc : il exprime ce qui coule doucement ſans faire des ondes.

Εὐαγόρη fait le même ſens, ce qui coule bien.

Λαομέδεια vient de Λαός, eau en général; c'eſt le nom d'une riviere de Macédoine & d'une autre en Italie; Μεδέα vient de Μαδάω, comme nous l'avons déja vu.

℣. 258. Πυλυνόμη, de πύελος, lavoir, lieu plein d'eau, & Νομή, habitation; il ſignifie ce qui habite dans les eaux. Il pourroit encore être formé de πολύ, *multùm*, & Νομή dérivé de Νάω, comme Νᾶμα, liqueur; il ſignifieroit beaucoup d'eau. Νημέα eſt une riviere du Péloponnèſe.

Αὐτονόη vient de Νάω, couler; il déſigne ce qui coule de lui-même; c'eſt le nom d'une fontaine.

Αυσιάνασσα peut être dérivé de Λύω, rompre, briſer, & Νάσσα, ce qui nage, un vaiſſeau, comme *naſſe* & *naſſelle* en françois; il exprime ce qui briſe les vaiſſeaux, c'eſt une épithéte de la mer.

℣. 259. Εὐάρνη, de εὖ augmentatif, & Ἄορνος, gouffre profond; c'eſt le nom d'une caverne de Theſprotie & du lac Averne en Italie. La fauſſe étymologie que l'on a donnée de celui-ci, a fait naître une fable: on a cru qu'il faiſoit alluſion à Ὄρνις, un oiſeau; & l'on a publié qu'il ſortoit du lac Aornos une exhalaiſon qui faiſoit périr les oiſeaux. Voyez Pline, l. 4, *Præm. Arnus*

eſt une riviere de Toſcane ; Arnon, riviere de Suiſſe, & une autre du Berry ; Orne, riviere de Normandie ; Ὄρνεαι, riviere du Péloponnèſe, &c.

℣. 260. Ψαμαθη vient de ψαμμός, ſable ou rivage ſablonneux. Il y avoit une fontaine de ce nom dans l'Argolide, & une autre dans la Béotie, ſelon Pline.

Μενίτιππη, de Μέ, eau, d'où eſt venu *Meïo*, & de Νίπτω, *lavo* ; Ἐνιπεύς, deux rivieres de Theſſalie, & une dans le Péloponnèſe.

℣. 261. Νησω eſt un iſle.

Ἐυπομπη eſt fait de ἐυ augmentatif & de πομπη, miſſion ou voyage : ce peut être le nom d'un vaiſſeau. Il paroît que notre ſubſtantif *pompe*, inſtrument à jetter de l'eau, a la même origine.

Θεμιστω reſſemble beaucoup à *Temes* en hébreu, liquide ou aquatique ; Tamiſe eſt une riviere d'Angleterre.

Προνοη vient de προ augmentatif, comme en latin, & Νοη de l'eau. Voyez ℣. 251.

℣. 262. Νημερτης, de Νᾶμα, eau ou liqueur, dérivé de Νάω ; Νάματα, des eaux ou des fontaines dans Héſychius ; ἐρτης ; baſſe ou profonde, puiſqu'ἐνερθε ſignifie en bas ; *Hertha* chez les Germains déſignoit le bas ou la terre.

Il paroît prouvé par toutes ces étymo-

logies que tous les noms primitifs qui ont désigné les objets les plus communs, comme l'eau & les autres élémens, ont été les mêmes chez toutes les nations de l'univers, & presque tous monosyllabes : les noms des fleuves & des Naïades dont Hésiode parlera dans la suite, confirmeront encore cette vérité : c'est très-mal-à-propos que certains Savans modernes affectent de la révoquer en doute, veulent nous persuader que les langages des différens peuples n'ont aucun rapport & n'opposent que de froides railleries aux preuves que l'on apporte du contraire. Il est plus aisé sans doute de tourner en ridicule ce genre d'érudition que de nous donner quelque chose de meilleur.

℣. 263. *Telle est la postérité du bon Nérée, cinquante jeunes nymphes d'une conduite irréprochable.* On a vu que toutes ces nymphes prétendues ne sont que divers noms de la mer ou de ce qui y a rapport. Quelques-uns peuvent convenir à des vaisseaux ; or dans le style des Orientaux, ceux-ci sont nommés les filles ou les nymphes de la mer ; c'est l'origine de la fable des vaisseaux d'Enée changés en autant de nymphes, comme nous l'avons remarqué.

℣. 265. *Thaumas eut pour épouse Electra, autre fille du profond Océan.* Ἠλέκτρη est une

Naïade ou nymphe des eaux, ℣. 349 ; c'eſt le nom d'une riviere de Meſſénie dans Pauſanias, l. 4, c. 33 ; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on lui faſſe épouſer le Dieu de la pluie.

tis. ℣. 266. *Celle-ci enfanta Iris.* Ἶρις, l'Arc-en-ciel, a pour racine ἴρ, ce qui fait un cercle ou un arc ; c'eſt le même que l'ancien terme *vire*, anneau en blaſon : auſſi ἶρις déſigne encore le cercle qui environne la prunelle de l'œil ; ἴρω, dans Héſychius, faire un nœud ou un anneau. On ſuppoſe Iris fille de Thaumas & d'Electra, c'eſt-à-dire, de l'eau & de la pluie.

Iris, dans un autre ſens, eſt la Renommée ; il vient de ἴρῶ, ἴρέω, parler ; ἴρα, diſcours : delà on a feint qu'Iris étoit la meſſagere des Dieux : enſuite la confuſion d'Iris meſſagere, avec Iris l'arc-en-ciel, a fait dire que celui-ci étoit une eſpéce d'échelle par laquelle la meſſagere des Dieux deſcendoit ſur la terre ; & Héſiode lui donne l'épithéte de *celer*, tout comme on peignoit Mercure avec des aîles aux pieds. C'eſt ainſi que ſur une fauſſe alluſion l'on a mêlé la fable avec la phyſique.

Chez les Poëtes, Iris eſt ordinairement envoyée par Junon, parce que celle-ci eſt ſouvent priſe pour l'air agité & pluvieux : l'on ſait aſſez que l'arc-en-ciel ne paroît que quand l'air eſt pluvieux.

℣.

℣. 267. *Les Harpyes.* Le Clerc a prouvé que ce ſont les ſauterelles. On dit qu'elles ſont filles de Thaumas & d'Electra, de l'eau & de la pluie, parce que les pluies chaudes font éclorre les œufs des ſauterelles, & qu'elles paroiſſent alors en grande quantité. Leur nom Ἁρπυία eſt dérivé de Ἁρπάζω, *rapio; Harpa*, en latin eſt un oiſeau de proie; *harper* en françois c'eſt prendre au collet. Ce nom convient aux ſauterelles qui dévorent les fruits de la campagne & dévaſtent ſouvent les pays orientaux. Ἄελλω paroît être le même que Ἄελλα, vent impétueux, parce que c'eſt ordinairement le vent qui amene les nuées de ſauterelles, & qu'elles ſuivent la direction du vent. Ὠκυπέτη vient de Ὠκυ, *celeriter*, & πέτη, de πέτομαι *volans*. Les Harpyes.

℣. 269. *Elles s'élevent au plus haut des airs.* Il y a dans le grec, *elles volent au-deſſus du temps:* Μεταχρόνιαι; preuve que l'air, le ciel, le temps ont été confondus en grec comme en françois.

℣. 270. *Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naiſſance.* Il n'eſt pas aiſé de deviner ce que les anciens Grecs ont entendu par les Grées, ni quelle eſt l'origine de cette fable; le Clerc n'en a point donné d'explication, & les ſavantes diſſertations que l'on a faites ſur ce ſujet, ne nous ont pas beaucoup inſtruits. Il y a bien de Les Grées.

l'apparence qu'il s'agit de deux rochers fameux de la mer Egée : ce ſont vraiſemblablement les mêmes dont parle Homere, Odyſſ. l. 4, ℣. 507, & qu'il appelle Γυραὶη πέτρη, où il prétend que Neptune fit périr Ajax. Ils ſont nommés Γρηΐαι dans Timée, hiſt. l. 2. Voyez *Natalis Comes*, pag. 28 : par conſéquent, ce ſont les rochers du promontoire Γηραϊϛος, à la pointe méridionale de l'iſle d'Eubée. On confondit aiſément Γυραὶη & Γρηΐαι avec Γραῖα, une vieille ; on imagina enſuite qu'ils étoient ainſi nommés, parce qu'ils étoient tout blancs, *à canitie canas.*

Grées eſt donc le même terme que *Grès* ou *Grais* en françois, pierre dure ; on dit qu'elles ſont filles de Phorcys & de Céto, c'eſt-à-dire, de l'eau & de la mer, parce que ces rochers étoient baignées par les flots, & ſembloient ſortir de la mer. Leurs noms propres confirment cette conjecture.

℣. 272. Πεφραδὼ ſignifie lieu éminent, que l'on apperçoit de loin, un ſignal : πέφραδα eſt le prétérit de φράζω, montrer, faire voir, indiquer. Ἔνυω vient de Νεύω, *nato*, & ſignifie *enatans*, ce qui paroît au-deſſus des eaux. Le Poëte ajoute qu'elles ſont toujours couvertes d'un ſuperbe voile, c'eſt-à-dire, d'un nuage ou des brouillards de la mer. Selon Apollodore, elles avoient le caſque de

Pluton ou de l'enfer, *Orci galeam*, Ἀϊδος Κυνῆν; Homere ſe ſert de ce terme pour exprimer une nuée fort obſcure, un brouillard épais.

Le Clerc obſerve qu'Héſiode, en diſant que les Grées ſont ainſi nommées par les Dieux & par les hommes, nous fait entendre que ce nom eſt fort ancien & dans le vieux langage de la Gréce; cela eſt vrai. Voilà pourquoi l'on n'en comprenoit plus le ſens, comme nous n'entendons plus aujourd'hui les noms propres impoſés depuis deux ou trois ſiecles.

Quelques Mythologues ont admis trois Grées, au lieu de deux, & nomment la troiſiéme *Dino*. Ce nom eſt une nouvelle preuve de ce que l'on vient de dire. Θίν, Δίν, en grec eſt le même que *Dune*, en françois, montagne de ſable ou de rochers ſur le bord de la mer. On a dit encore que les Grées n'avoient qu'une dent & qu'un œil pour elles trois; c'eſt-à-dire, qu'un de ces trois rochers étoit plus pointu que les autres, & qu'il y avoit un trou rond en forme d'œil.

℣. 274. *Céto fut encore mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'Océan.* L'explication la plus ſatisfaiſante que l'on ait donnée des Gorgones, eſt celle de M. Fourmont, tome 7 des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, page 220. Il prétend que Les Gorgones.

ce ſont trois vaiſſeaux, & probablement les premiers vaiſſeaux à voiles que virent les Grecs, & dont ils firent une deſcription ſinguliere. Selon Héſiode, les Gorgones habitoient au-delà de l'Océan, du côté de la Nuit; c'eſt-à-dire que ces vaiſſeaux, qui étoient une flotte de Marchands Phéniciens étoient venus de Carthage, d'Eſpagne ou des iſles Caſſiterides, & avoient paſſé de l'Océan dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar.

La deſcription que d'autres font des Gorgones, caractériſe encore mieux des vaiſſeaux; elles étoient coëffées de couleuvres, à cauſe des banderolles flottantes & des cordages attachés aux mats, qui de loin reſſembloient à des ſerpens : elles avoient de grandes aîles, ce ſont les voiles : elles n'avoient qu'une dent ſemblable à une défenſe de ſanglier; c'eſt le bec de la proue garni de fer ou d'airain, ſelon l'ancien uſage. Elles n'avoient qu'un œil, c'eſt à-dire, une eſpéce de fenêtre à l'avant du vaiſſeau pour ſervir à la manœuvre; elles avoient des griffes de lion aux pieds & aux mains; ce ſont les ancres attachés devant & derriere le navire: elles transformoient en pierres ceux qui les regardoient, à cauſe de l'étonnement que leur vûe cauſa aux Grecs, c'eſt une exagération. On ſait ce que les Navigateurs ont raconté de la ſurpriſe que

cauſa aux habitans de l'Amérique la vûe des premiers vaiſſeaux Européens.

Quelque vraiſemblable que paroiſſe cette explication, il eſt difficile de l'admettre, dès qu'il faut avoir recours à des Phéniciens; d'ailleurs elle ne s'accorde pas avec la ſuite des fables. Sans ſortir de la Gréce, il paroît que toute l'hiſtoire de Perſée & des Gorgones n'eſt qu'une deſcription plate & groſſiere de quelques fontaines, de leurs propriétés, de leur cours. Il ſuffira pour nous en convaincre, d'examiner la ſignification des termes, & de rapprocher du texte d'Héſiode quelques circonſtances ajoutées par Apollodore, l. 2.

1°. Selon Apollodore, les Gorgones ſont des nymphes. Or ſous ce nom les Poëtes entendent ordinairement les Eaux ou les Génies qui demeurent dans les eaux. Γοργὼ ſignifie une fontaine, un courant d'eau; Γοργὸς eſt le nom d'une riviere de l'ancienne Province Adiabène dans Ptolomée; Γοργὰς, dans Héſychius, ſignifie marin, & Γοργόδες ſont les filles de l'Océan. Pauſanias, l. 10, c. 38, parle d'une certaine Γοργὴ, fille d'Oeneus, & celui-ci eſt une riviere; Γοργύρα eſt un canal, un aqueduc; Γόργυλος, riviere de Laconie; Γοργὼ eſt donc évidemment le même terme que le françois *gorge* & le latin *gurges*. *Goûrgo*, en Languedocien, eſt un con-

duit de fontaine. Nous retrouverons ci-après Gorgé & Gorgophone au nombre des Danaïdes, ℣. 319, & ſelon Apollodore, l. 2, p. 66, leurs maris étoient fils des Gorgones.

2°. En rapprochant les trois noms des Gorgones, nous trouverons la même choſe. Σθεινὼ eſt une gorge, un paſſage ou un canal étroit : Μέδουσα, peut ſignifier coulante, comme Μέδεια, ℣. 249. Ἠυρυάλη, eſt la grande mer, de ἴυρυς, grand, large, & Ἅλς, ἅλος, la mer. En rapprochant ces trois noms, ils expriment à la lettre *ce qui coule dans la mer par un canal étroit.* Pauſanias, l. 2, c. 21, place les Gorgones près du lac Tritonide; c'eſt ſur une équivoque du nom τρίτων, qui ſignifie la mer ou les eaux en général; & Diodore a fait de ce Triton un prétendu Roi d'Afrique, tome 2, page 124.

3°. Les Gorgones ſont des monſtres qui ont le corps & la tête de ſerpens: on ſait la coutume des Poëtes de peindre ainſi le cours tortueux des fontaines & des rivieres: elles habitent du côté de la nuit, parce qu'elles ſortent des cavités obſcures de la terre: elles ſont au-delà de l'océan; c'eſt ainſi qu'Héſiode parle de toutes les fontaines, & nous avons développé cette équivoque: enfin elles ſont voiſines des Heſpérides; on a vu que celles-ci ſont des fontaines auſſi-bien que les Gorgones, ℣. 215. On ajoute

que Méduſe a eu commerce avec Neptune, ℣. 278. Cela ſe conçoit, dès que c'eſt une fontaine, qui coule dans la mer.

4°. L'hiſtoire de Perſée eſt inſéparable de celle des Gorgones. Περσεὺς eſt le bouillonnement des eaux, lorſqu'elles coulent avec impétuoſité. Selon Pauſanias. l. 2, c. 16, il y avoit une Fontaine Perſea dans la ville de Mycènes. Aigue-Perſe en Auvergne eſt eſt une fontaine qui bouillonne. Περσηΐς, dans Héſiode même, ℣. 356, eſt une nymphe des eaux, une Naïade, par conſéquent une fontaine: Περσιθέα, dans Héſychius, eſt Vénus que l'on ſuppoſoit née de la Mer; περσικὸν eſt une pêche; ce fruit n'a pas été ainſi nommé, parce qu'il eſt venu de Perſe, mais parce qu'il répand beaucoup d'eau dans la bouche. Perſée.

Perſée, dit-on, eſt fils de Danaë & petit-fils d'Acriſius, prétendu Roi d'Argos. Acriſius eſt un ruiſſeau de l'Argolide, puiſque Κρισίη, ℣. 359, eſt une nymphe des eaux. Danaë ſa fille eſt une fontaine qui s'y jette; en ſtyle poëtique, toutes les fontaines ſont filles des rivieres, parce qu'elles ſont moins conſidérables: le nom de celle-ci eſt dérivé de Νάω, couler. Perſée eſt enfant de Danaë & de Jupiter changé en pluie: on n'ignore pas que quand il pleut, les fontaines augmentent & coulent à gros bouillons.

Selon d'autres, Prœtus avoit corrompu Danaë; c'eſt à-peu-près le même ſens; Προῖτος eſt le même que πρωτω, nymphe marine, ℣. 243. Il peut ſignifier un torrent; il n'eſt pas étonnant qu'en ſe mêlant à une fontaine, il la trouble & en précipite le cours. Nous verrons d'autres exemples de ces prétendus commerces: dans le langage des Poëtes, un torrent qui trouble une fontaine, eſt un Dieu qui corrompt une nymphe.

Perſée avoit pour fille Τοργόφονη, bruit de fontaine, murmure des eaux: qu'une fontaine qui bouillone, faſſe du brit en coulant, c'eſt ſans doute un profond myſtere de phyſique.

5°. Perſée, ſelon Apollodore, va trouver les Grées pour ſavoir le chemin qui conduit aux nymphes. On ſe ſouvient que les Grées ſont des rochers. Cela ſignifie donc que les fontaines enflées par les pluies trouvent dans les rochers un chemin pour s'écouler & ſe réunir aux rivieres. Les Grées, en ce ſens, ſont les ſœurs des Gorgones, parce que les fontaines coulent ordinairement au travers des rochers, & qu'il eſt peu de rochers où l'on ne trouve des fontaines.

6°. Perſée coupe la tête à Méduſe, ℣. 280, tandis que les Gorgones ſont endormies; c'eſt-à-dire, qu'une eau impétueuſe mêlée avec une eau dormante rompt les digues de

cette derniere, force ſouvent une fontaine à changer de canal, & à s'ouvrir un chemin par un autre endroit. Il fait cette expédition avec le ſecours de Ἀΐδος Κυνη, l'obſcurité de l'enfer, par des conduits ſouterrains. Avec la tête de Méduſe, il change en rochers les habitans de l'iſle de Sériphe. Il y avoit apparemment dans cette iſle une fontaine Danaë & une fontaine Perſéa, comme dans l'Argolide; voilà pourquoi Apollodore y fait demeurer Perſée avec ſa mere. L'une des deux charioit peut-être du tuf, & formoit des pierres ſur ſes bords: delà les Grecs ont publié qu'elle avoit produit tous les rochers dont l'iſle eſt environnée.

7°. ℣. 281. Il naît du corps de Méduſe Chryſaor & Pégaſe, enfans de Neptune. Chryſaor. Les Mythologues ſont bien embarraſſés d'expliquer ce que c'eſt que ces deux nouveaux monſtres. On ne s'arrêtera pas à copier toutes leurs conjectures; elles ſont ſans fondement, & n'ont aucune liaiſon avec la fable que nous expliquons.

Chryſaor eſt évidemment le même nom que Chryſaoras, riviere de Lybie, ſelon Etienne de Byzance; il eſt formé de Χρυσα, creuſé ou profond: Chryſas, riviere de Sicile; Χρυσα, golfe de Scythie & riviere des Indes ſelon Pline: Χρυσος riviere de l'Aſie mineure. Creuſe, riviere de Touraine

& de Poitou. Auſſi, ſelon les fables, Chryſès étoit fils de Neptune. Pauſan. l. 9, c. 36. *Or*, *our* ſignifie l'eau en hébreu, en grec, & dans les autres langues : Aure, Oure, riviere de Normandie; Ourt, riviere des Pays-Bas; Oron, riviere de Dauphiné; Or, riviere d'Angleterre; Orr, riviere d'Ecoſſe; Oria, Oro, deux rivieres d'Epagne, &c.

Chryſaor eſt donc ſynonyme à Chryſorrhoas, qui a été dit de pluſieurs rivieres, de celle qui coule à Damas en Syrie, du Phaſe dans la Colchide, du Pactole en Lydie, de celle qui paſſe à Troezène dans l'Argolide; & c'eſt de celle-ci ſans doute qu'il eſt queſtion dans la fable. Comme les Grecs rapportoient ce nom à χρυσος, de l'or, ils ont cru bonnement que toutes ces rivieres charioient de l'or, fait qui n'a jamais été vérifié.

Chryſaor, né de Méduſe, eſt un ruiſſeau né d'une fontaine à laquelle on a coupé la tête, c'eſt-à-dire, que l'on a fait changer de baſſin : voilà où ſe réduit le monſtre, & nous allons voir que Pégaſe ſon frere n'eſt pas autre choſe.

Pégaſe. Πήγασος ἵππος eſt à la lettre une eau froide, une eau glacée, ou une eau qui ſort d'un rocher. πηγὰς, πηγὴ πάγη, παγος, ſignifient un lieu élevé, un rocher, une

fontaine, de la glace & du ſel. Pline, l. 5, c. 29, parle d'un étang Pégaſien dans l'Ionie, *Pegaſeum ſtagnum*; & l. 31, c. 27, de certaines ſources d'eaux chaudes appellées *Pagaſæi fontes*, parce que l'on en tiroit du ſel. Πηγασος eſt de l'eau; on n'en a fait un cheval que par une groſſiere équivoque. Voyez ci-devant, ℣. 6.

Strabon, l. 8, dans la deſcription de Corinthe, nous indique l'origine de la fable & le lieu de la ſcène. Il parle de la fontaine Piréne ſituée preſqu'au ſommet de la montagne, & dont les eaux deſcendoient dans la ville par des conduits ſouterrains. On diſoit que Pégaſe buvant dans cette fontaine avoit été ſurpris par Bellérophon, & que Pirène étoit une nymphe ſœur de Pégaſe. Bellérophon, comme on le verra ci-après, eſt un trou dans lequel l'eau s'engloutit: ainſi l'hiſtoire de Pégaſe, de Pyréne, de Bellérophon, des Gorgones, eſt une deſcription mal-entendue des fontaines de Corinthe & de l'Argolide.

Le Clerc qui a pris Pégaſe pour un cheval, comme tous les autres Mythologues, a cru qu'Héſiode vouloit dire par-là que les chevaux avoient été apportés en Gréce par des vaiſſeaux qui venoient d'Afrique. Cette ſuppoſition paroît une erreur. Selon l'ordre des migrations du genre humain,

la Gréce, & ſur-tout la Theſſalie, a dû être peuplée beaucoup plutôt que les parties occidentales de l'Afrique; & le climat étant plus tempéré, eſt plus favorable à la propagation des animaux. La cavalerie Theſſalienne a été eſtimée dès les temps les plus anciens : d'ailleurs, ſelon la tradition des Grecs, l'art de monter à cheval eſt né dans ce pays-là, & on en étoit redevable aux Centaures & aux Lapithes. Voyez le bouclier d'Hercule, ℣. 178.

L'on a dit à la vérité que le cheval étoit une production de Neptune; mais on vient de voir la ſource de cette fauſſe tradition. Neptune étoit ſurnommé Ἵππιος, c'eſt-à-dire, aquatique; en le rapportant à *Hippos*, cheval, on a cru qu'il ſignifioit cavalier; on a conclu que Neptune étoit le pere des chevaux & le maître de l'équitation par excellence. Voyez le Diſcours préliminaire, chap. 10, §. 14. Pauſanias, l. 6, ch. 21, parle de deux rivieres, Eripha & Parthenias, changées en cavales.

De même, quelques-uns ont pris les Gorgones, qui étoient des fontaines, pour des jumens de Numidie, &c. L'erreur a paſſé chez les Latins; ils traduiſirent *Hippios* par *Conſus*; d'où ſont venus les jeux *Conſualia*, à l'honneur de Neptune cavalier; de-là enfin on lui a conſa-

cré l'Hippopotame ou le cheval marin.

Une autre équivoque a contribué à cette confusion. L'on dit : monter un vaisseau, monter un cheval, monter un char; comme l'art de monter les vaisseaux venoit de Neptune, en qualité de Dieu de la mer, on lui a attribué de même le talent de monter les chevaux & de conduire les chars; en un mot, toute espéce de monture.

Il est bon de se souvenir encore que chez certains peuples, les vaisseaux légers étoient nommés *chevaux* ou coursiers; d'où plusieurs Mythologues ont conclu que Pégase cheval aîlé n'étoit autre chose qu'un vaisseau à voiles. Voyez M. l'Abbé Banier, tome 2, l. 2, c. 4, page 297.

℣. 282. *Pegase fut ainsi nommé, parce qu'il étoit né près des sources de l'Océan; & Chrysaor, parce qu'il portoit à la main une épée d'or.* C'est ainsi qu'Hésiode bâtit les fables sur de fausses étymologies; & ces deux exemples ajoutés à tant d'autres, doivent nous convaincre que toutes sont nées de la même source.

℣. 285. *Il s'est envolé de dessus la terre au séjour des Immortels, où il porte le tonnerre & la foudre.* On ne voit pas d'abord si c'est de Pégase ou de Chrysaor qu'Hésiode veut parler : il paroît vraisemblable que c'est du second, & qu'il imagine cette

nouvelle circonſtance, en prenant Χρυσάωρ dans le même ſens qu'Homere, lorſqu'il donne cette épithéte au ſoleil; alors il ſignifie lumiere dorée, ou lumiere brillante, comme celle de l'éclair. Les Cariens qui adoroient Jupiter-Chryſaor, entendoient ſans doute la même choſe. Voyez Strabon, l. 14.

Géryon. *v.* 287. *Chryſaor époux de Callirhoë, fille de l'Océan, fut pere de Géryon, monſtre à trois têtes.* Callirhoë ſignifie belle eau, belle fontaine; il y en avoit une de ce nom à Athènes, une près du fleuve Acheloüs, une en Achaïe, & pluſieurs autres. Celle-ci eſt fille de l'Océan, comme toutes les nymphes des eaux. Son mariage avec Chryſaor acheve de démontrer que celui-ci étoit un ruiſſeau : mais qu'eſt-ce que Géryon leur fils?

Rien de conſtant, rien d'uniforme dans les anciens ſur ce Géryon. Selon Héſiode, il regnoit dans l'iſle Erythie, que l'on ſuppoſe voiſine des colonnes d'Hercule, & pluſieurs diſent que c'étoit un Roi d'Eſpagne. Selon d'autres cités par Bochart, il étoit à Ambracie en Epire. Pauſanias, l. 1, ch. 35, raconte que les Lydiens montroient chez eux les veſtiges de ſa demeure. Quelques-uns prétendent que c'étoit un Roi des trois iſles Baleares; & c'eſt pour cela qu'on

lui ſuppoſe trois têtes. Juſtin. liv. 44, dit qu'on a voulu déſigner par-là trois freres étroitement unis. Le Clerc prétend que ce ſont trois troupes des ſoldats de Géryon. Cette diverſité d'opinions vient de ce qu'on exagéroit la beauté des bœufs de ce Roi prétendu; il falloit par conſéquent le placer dans un pays d'excellens pâturages. Or on en connoiſſoit de tels en Epire, & on vantoit ceux d'Eſpagne. La fertilité de ce pays étoit ſi célèbre parmi les Grecs, qu'Homere y a placé les Champs Elyſées.

On raconte qu'Hercule enleva ces bœufs. Si c'eſt en Eſpagne, cela ne peut convenir à l'Hercule Thébain qui n'y a jamais été; & comme on ſuppoſe qu'il a fait encore une expédition ſemblable en Italie contre Cacus, il eſt clair que toute cette hiſtoire n'eſt qu'un conte forgé à plaiſir ſur de pures équivoques.

Le lecteur ſera ſans doute bien ſurpris de l'explication que l'on va donner de ce monſtre prétendu. Géryon eſt un marais; ſon nom eſt formé de τὸ Γ'υων, terre abreuvée ou arroſée, de Γ'υω, couler ou arroſer: Γ'υας, dans Ariſtote, *perfluens*: dès-lors on comprend ſans peine comment il eſt fils de Chryſaor & de Callirhoë, d'un ruiſſeau & d'une fontaine. Selon Pauſanias, l. 8, ch. 3, le Poëte Sthéſicore avoit fait

un poëme ſur Jupiter Géryon ; c'eſt Jupiter qui arroſe la terre. Géryon avoit trois têtes, & ſelon Apollodore, trois corps qui ſe réuniſſoient en un ſeul ventre ; c'eſt-à-dire, qu'il étoit formé par trois ſources qui y dépoſoient leurs eaux. Il eſt bon d'obſerver qu'au lieu de τριχάρηνον, *tricipitem*, comme l'appelle Héſiode, en ôtant une ſeule lettre, on aura τριχρήνον, trois ſources. Au-deſſous du ventre, il avoit l'extrêmité de trois corps, parce qu'il en ſortoit trois canaux ou trois ruiſſeaux.

On comprend encore comment il demeuroit dans une iſle, puiſque c'étoit un terrein environné d'eau : c'eſt ce que ſignifie Ἐρυθεί'η, à quoi le Poëte ajoute encore l'épithéte *circumflua*, pour le mieux déſigner. Ἐυρυτίων, celui qui gardoit les bœufs de Géryon, eſt le ruiſſeau même qui l'environnoit ; Ῥυτὸν, dans Héſychius, ſignifie un ruiſſeau. Ὄρθος, Ὄρθρος ſignifie enceinte ou enclos ; d'où eſt venu *hortus* des Latins ; il eſt ici métamorphoſé en chien, parce que Κύων, qui ſignifie ordinairement un chien, déſigne auſſi quelque choſe de creux, ſelon Héſychius. Ὄρθος κύων τῆ Τηρυόντι, exprime à la lettre *l'enceinte creuſe du marais* ; Κυνία eſt un lac d'Acarnanie dans Strabon.

Les bœufs gardés dans cet endroit ſont les

les eaux, par l'équivoque de βοῦς avec βίας, eau ou riviere; c'eſt le nom du Phaſe dans la Colchide : βόσφορος ou βόσπορος ſignifie trajet d'eau, & non pas trajet de bœufs, comme on l'entend ordinairement. Ces bœufs, ou plutôt ces eaux étoient rouges, ſelon Apollodore, c'eſt-à-dire, rouſſâtres, comme ſont ſouvent les eaux croupiſſantes. Géryon les nourriſſoit de chair humaine, parce que ces eaux cauſoient des maladies par leur infection, ou parce que pluſieurs perſonnes avoient péri dans ce marais.

℣. 291. Hercule les conduiſit à Tirynthe. Au lieu d'Hercule, il y a βίη Ἡρακληείη, qui ſemble ſignifier *vis Herculea*, & c'eſt ici la premiere fois que le Poëte en a parlé : mais il faut ſe rappeller que βίη ſignifie un canal dans Εὐρυβίη, ℣. 239, & que βίας eſt une riviere de Meſſénie. Ἡρακληείη eſt compoſé de Ἡρα pour Ἀρα, particule augmentative, & de Κλείω, fermer. En dialecte ionique, on diſoit Κληείν pour Κλείειν. Ces deux termes ſignifient donc un canal fermé, une écluſe; d'où nous devons conclure que les eaux du marais Géryon étant arrêtées plus haut par une digue, on les conduiſit par un canal dans la riviere de Tirynthe. Si l'on veut jetter un coup d'œil ſur la carte de l'ancienne Gréce, par M.

d'Anville, on verra que cette riviere de Tyrinthe eſt formée par pluſieurs ruiſſeaux qui s'y déchargent; qu'après avoir paſſé près de la ville, elle ſe précipite dans un gouffre appellé *clauſtra Tirynthis;* qu'à peu de diſtance de ce gouffre, il y en a un autre où tombe la riviere Aſtérion & les eaux de Mycènes.

Les fables que nous venous de voir, ne ſont donc qu'une deſcription mal entendue des rivieres, des fontaines, des marais, des rochers de Corinthe & de l'Argolide, où l'on a placé la poſtérité de Perſée; la ſuite nous en convaincra de plus en plus.

On ſera ſans doute indigné de voir Hercule changé en digue ou en écluſe; mais on doit ſe ſouvenir que la Mythologie eſt le pays des métamorphoſes : celles d'Ovide n'ont pris racine que parce que le ſol étoit fait pour les nourrir. Avant que de ſe révolter contre celle-ci, il faut que le lecteur ait la patience d'attendre l'explication de la fable d'Hercule, qui eſt à la tête des remarques ſur le poëme du Bouclier : quand il l'aura vûe, il ſera en état de décider ſi toutes celles que l'on a données juſqu'ici des travaux & des actions de ce héros, ſont plus vraiſemblables, & donnent mieux raiſon de toutes les circonſtances.

V. 295. *Callirhoë enfanta encore la redoutable Echidna.* Ἔχιδνα, une vipere femelle, le mâle se nomme Ἔχις, & ce terme peut signifier toutes sortes de serpens: mais *Echidna* peut aussi désigner une eau qui serpente, de Ἄχ, Ἔχ, l'eau, & ἴδνα, torse: ἰδνόω, tordre, courber, rendre tortu. Ἄχαιος, riviere de Scythie; Ἀχαΐη, fontaine de Messénie; Ἐχεδωρός, riviere de Macédoine; Aiche, riviere de Suabe; Aiche, riviere de Lorraine; Yche, riviere des Pays-Bas; Ouche, riviere de Bourgogne, &c. La confusion des deux sens d'Echidna fait tout le fond de la fable. 1°. C'est un monstre composé de deux natures, puisqu'il désigne une nymphe, c'est-à-dire, de l'eau & un animal; il a le visage de nymphe, parce que ce terme est du féminin. 2°. Il est fils de Callirhoë, ce qui coule; cela s'entend de l'eau: mais le serpent peut aussi être appellé enfant des eaux, parce qu'il nage très-bien & se plonge même dans les rivieres pour prendre les petits poissons dont il se nourrit. 3°. Il est taché de diverses couleurs & vit de carnage: point d'animal plus carnassier que le serpent, on en a vu d'assez petits avaler des grenouilles & des crapauds tout entiers. 4°. Il se tient sous terre sous les rochers: cela est vrai des serpens & des fontaines. 5°. Il est immor- Echidna.

tel & ne veillit point : on peut l'entendre, & des ſources d'eau qui ne tariſſent point, & des ſerpens qui ſemblent ſe rajeunir en changeant de peau. 6°. Il eſt placé ἐν Ἄρμοις : ce nom peut ſignifier la Syrie, ou en général les montagnes. On verra bientôt la raiſon de cette topographie. Hérodote l. 4, c. 8, rapporte que ſelon les Grecs de la province du Pont, Hercule avoit eu trois enfans d'Echidna. Cela ſignifie qu'avec le ſecours d'une digue on fit trois canaux pour aligner le cours d'un ruiſſeau ou d'une riviere qui ſerpentoit.

Typhon. *V.* 306. *On dit que Typhon a eu commerce avec elle.* Qu'eſt-ce que Typhon mari d'Echidna ? C'eſt tout ce qu'il plaît aux Poëtes, parce que ce nom peut ſignifier divers objets. 1°. Selon Héſiode, c'eſt un vent orageux, un tourbillon qui ſubmerge les vaiſſeaux : voilà pourquoi quelques-uns ont dit que Junon ou l'Air l'avoit conçu, en recevant les vapeurs de la terre dans ſon ſein. Il a eu commerce avec Echidna, avec l'eau qui tourne & qui ſerpente ; parce que τύφαον peut également ſignifier un tourbillon d'eau & un tourbillon de vent. 2°. Il déſigne une riviere ou un gouffre, τῖφος en grec eſt un marais ou un lac ; *Tipho* en ſyriaque, un ruiſſeau ou un fleuve ; Τύφων, ſelon pluſieurs Auteurs, étoit

le nom de l'Oronte, riviere de Syrie, parce qu'elle ſe jette dans un gouffre & tourbillonne en pluſieurs endroits : voilà l'alliance de Typhon avec Echidna dans la Syrie. Selon Plutarque, *in Anton.* Les Egyptiens appelloient les exhalaiſons du lac Serbonide, *Typhonis exhalationes*; c'étoit auſſi le nom de la mer chez les Egyptiens, conſéquemment on a placé un autre Typhon en Egypte. 3°. D'autres ont pris Typhon pour un géant, parce que ce nom peut ſignifier élévation au propre & au figuré: τύφος, faſte, fierté, arrogance; τυμφαῖοι étoient les habitans du mont Pindus; τυφοίος, montagne d'Elide dans Pauſanias; 4°. enfin le plus grand nombre l'ont pris pour un volcan, pour ces tourbillons de fumée & de flammes qui ſortent des volcans, parce que τύφος ſignifie de la fumée, & τύφω, brûler, enflammer. Ces deux derniers ſens n'ont aucun rapport à la fable d'Echidna; mais nous les trouverons dans la deſcription du mont Etna, *v.* 820. Tous les lieux ſulfureux & remarquables par des volcans ou des feux ſouterrains ont été nommés le domaine de Typhon & le pays des Géans.

Comme Homere avoit ouï parler d'un Typhon en Syrie, qui eſt une riviere, & d'un Typhon en Sicile, qui eſt un volcan,

On ſait que les Grecs regardoient les cavernes & les gouffres comme les bouches ou les ſoupiraux de l'enfer : dès-lors nous comprenons comment Typhon & Echidna, c'eſt-à-dire les eaux tournantes qui tourbillonnent, ont enfanté ce monſtre, ont produit les gouffres où elles s'engloutiſſent.

Héſiode donne cinquante têtes à Cerbere, ℣. 312. Il n'en avoit originairement que trois, ou plutôt trois gueules, & on les avoit imaginées à l'occaſion de quelque caverne où il y avoit trois ouvertures; mais il n'en coûtoit rien de les multiplier, le monſtre en devenoit plus terrible. On l'a placé à la porte de l'enfer, non-ſeulement parce qu'il ſignifie gueule de l'enfer, mais encore pour s'accommoder à l'uſage ancien d'avoir des chiens pour garder les maiſons, & Homere n'a pas manqué d'en mettre un à la porte du palais d'Ulyſſe. Comme le chien des enfers ne pouvoit pas être un chien ordinaire, il a fallu en faire un monſtre.

Selon la remarque de Pauſanias, l. 3, c. 25, Homere parlant du chien qu'Hercule tira des enfers, Odyſſ. l. 11, ℣. 622, ne le nomme point, & n'en fait aucune deſcription; ce ſont les Poëtes qui ſont venus après lui, qui en ont fait un tableau d'imagination.

V. 313. *Il en eſt venu encore l'Hydre de Lerne.* Ὑδρα eſt un ſerpent qui vit dans les lieux marécageux & aquatiques; il tire ſon nom de Ὕδωρ, l'eau. On prétend que l'Hydre du marais de Lerne avoit un grand nombre de têtes; qu'à meſure qu'Hercule en coupoit une, il en renaiſſoit une autre; qu'enfin il fut obligé de ſe ſervir du feu pour les empêcher de renaître: cela ſignifie, dit-on, qu'il y avoit beaucoup de ſerpens dans ce marais; & que, pour parler populairement, plus on en tuoit, plus il en revenoit: qu'Hercule ayant imaginé de mettre le feu aux joncs & aux herbes, lorſqu'ils furent deſſéchés pendant l'été, cela fit périr les ſerpens & leurs œufs, & il n'en revint plus. Hercule fit cette expédition par le conſeil de Minerve, c'eſt-à-dire, par un trait de prudence & d'induſtrie dont perſonne ne s'étoit aviſé avant lui. Jolaüs, dont il emprunta le ſecours, peut ſignifier du bois, comme l'hébreu *Elah* & le grec Ὕλη. L'Hydre de Lerne.

Tout cela eſt très-bien; mais à quel propos faire deſcendre ces ſerpens de Typhon & d'Echidna? En quel ſens a-t-on pu dire que Junon les avoit nourris? Pauſanias prétend que cette Hydre n'avoit qu'une tête, que c'eſt le Poëte Piſandre qui lui en a donné pluſieurs, l. 2, c. 37. Il parle auſſi d'une fontaine Lerna dans la ville de Corinthe, *ibid.* c. 4.

Cette remarque nous indique le vrai ſens de la fable. On ne diſconviendra pas que Ὕδρα dans ſa premiere ſignification ne ſoit de l'eau; elle a été changée en ſerpent par les Poëtes; mais Héſiode ne lui donne point ce nom. *Junon l'avoit nourrie par haine contre Hercule*, ℣. 315. Jupiter & Junon, Dieux de l'air, ſont ſouvent pris pour la pluie; nous en verrons pluſieurs exemples: ce n'eſt pas une merveille que les lacs & les marais ſoient augmentés par les eaux de la pluie. Junon, toujours ennemie d'Hercule, c'eſt la pluie qui fait enfler les eaux, rompt les digues & les écluſes qui les arrêtent; nous avons vu que βὶη Ἡρακλείη ne ſignifie rien autre choſe; Ἰόλαος pour Ἰούλος, déſigne, ſelon Numénius cité par Athénée, une cavité dans la terre, par conſéquent un canal; ainſi le myſtere ſe développe.

Hercule, par le moyen d'Iolaüs, tue l'Hydre de Lerne, c'eſt-à-dire, qu'une digue & un canal arrêtant & détournant les eaux, font ſécher ce marais. En effet, ſelon la carte de l'ancienne Gréce par M. Danville, ce marais n'eſt plus conſidérable, parce qu'il a une iſſue; il ſe décharge par deux canaux dans la mer.

Servius donne la même explication à la défaite de l'Hydre de Lerne; mais elle étoit trop ſimple pour être du goût des Mytholo-

gues hiſtoriens. Apollodore la confirme, en diſant qu'Hercule trouva l'Hydre près des ſources de l'Amymone. Cela ſignifie donc qu'avant que l'on eût fait une digue & un canal pour conduire directement dans la mer les eaux de l'Amymone, elles ſe jettoient dans le marais de Lerne & inondoient les environs. Il ajoute qu'un cancre donnoit du ſecours à l'Hydre, & mordit Hercule au pied. Καρκίνος ſignifie un cancre marin & un chancre, maladie qui ronge les chairs & fait un ulcere; celui-ci déſigne donc une veine d'eau qui mina le terrein ſous la digue, & y fit une ouverture.

Remarquons encore qu'Euripide dans ſon Hercule furieux, appelle Κύνα cette prétendue Hydre de Lerne; or Κύνα ne déſigne certainement pas un chien dans cet endroit, mais une cavité, un lieu profond où ſe raſſemblent les eaux, comme Κυνὶα, lac d'Acarnanie dans Strabon.

℣. 319. *Echidna enfanta encore la Chimere, animal monſtrueux .... Bellérophon avec Pégaſe s'en reydit maître.* La Chimere.

Selon les Hiſtoriens, la Chimere eſt une montagne de Lycie, de laquelle il ſortoit ſouvent des flammes, comme il en ſort de pluſieurs autres volcans. Homere, Iliad. l. 6, ℣. 180, en a fait la même deſcription qu'Héſiode; la difficulté eſt de ſavoir ce:

que c'eſt que ce compoſé de trois animaux. Bochart prétend que ce ſont trois chefs de brigands Piſidiens, appellés *Solymi*, dont l'un s'appelloit la chevre, l'autre le lion, l'autre le ſerpent, ou qui avoient ces animaux pour ſymboles ſur leurs drapeaux. Le Clerc réfute cette explication, & ſoutient que les trois têtes & les trois corps de la Chimere ſont trois ſommets de la montagne, dont l'un repréſentoit une tête de lion, l'autre la tête d'une chevre, le troiſiéme la tête d'un ſerpent; cela n'eſt pas aiſé à comprendre. Χίμαιρα vient, ſelon lui, de l'hébreu *Camar*, brûler, parce que cette montagne jettoit du feu.

Il y a un dénouement beaucoup plus ſimple à ce myſtere. La Chimere paroît avoir eu en effet trois ſommets: le premier étoit nommé Λεών ou Λείων, qui en dialecte ionique ſignifie également un lion & un lieu plein & uni; c'étoit le lieu le moins élevé de la montagne, ſur lequel il y avoit une eſpéce de plate-forme, un terrein applani: le ſecond ſommet s'appelloit Χίμαιρα, qui déſigne une chevre ſauvage & *le lieu le plus haut*. Χίμαιρα étoit une eſpéce de château ſitué à la cime des monts Acrocérauniens; Χειμέριον, une montagne de Theſſalie & un promontoire de Theſprotie. Nous avons déja remarqué, ℣. 19, l'équivoque de *chevre*,

animal & montagne : le troiſiéme ſommet portoit le nom de τραχὺν, ſcabreux, eſcarpé, & les Lyciens prononçoient Δράκων, qui exprime un ſerpent ; *Draco*, montagne d'Ionie dans Pline. Voilà le monſtre compoſé de trois natures, de trois têtes & de trois corps ; & nous n'avons pas beſoin des autres langues pour développer l'énigme.

Bellérophon.

Mais croirons-nous que Bellérophon, l'un des deſcendans de Perſée, que l'on ſuppoſe né dans l'Argolide, ait paſſé la mer monté ſur Pégaſe pour aller vaincre ce monſtre prétendu ? Dès que nous ſaurons ce que c'eſt que Bellérophon, nous ſerons bientôt détrompés. Ῥοφῶ, Ῥοφέω, ſignifie avaler, engloutir : βέλ doit exprimer de l'eau, puiſque βέλος eſt une riviere de Syrie dont on fait deſcendre les Bélides ou Danaïdes, qui empliſſent, dit-on, dans les enfers un tonneau percé. Βελλεροφόντης, eſt donc à la lettre *glutiens aquam*, un gouffre où l'eau s'engloutit. On le dit fils de Glaucus, Dieu marin & frere de Piréne, fontaine de Corinthe ; cette généalogie nous le fait encore mieux connoître. Voyez ℣. 281.

Où trouverons-nous dans l'Argolide la Chimere qu'il vainquit ? Pauſanias nous y indique une riviere Χείμαρος, ou plutôt Χειμάῤῥοος, c'eſt-à-dire, qui coule pendant l'hiver, par conſéquent un torrent, & un

autre torrent Χείμαρρον dans la Theſprotie; l. 8, c. 7. L'on ſait déja que πηγασὸς ὕδωρ eſt de l'eau glacée, de l'eau de neige. En rapprochant les trois perſonnages, Bellérophon qui dompte la Chimere par le moyen de Pégaſe, eſt un gouffre, qui formé par la violence des eaux de neige, engloutit le torrent Χείμαρος ou Χιμαίρα; voilà le premier canevas de la fable. Comme les Grecs confondoient les objets les plus diſparates ſur le moindre rapport de noms, ils prirent le Χείμαρος de l'Argolide pour le Χιμαίρα de Lycie, dont ils avoient oui parler confuſément, & firent ainſi voyager leur Bellérophon au-delà de la mer.

Les Danaïdes. Une autre fable qui a rapport aux précédentes, dont l'Argolide eſt le théâtre, & de laquelle Héſiode ne parle point, eſt celle de Danaüs & des Danaïdes. Selon Apollodore, l. 2, p. 63 & ſuiv. Danaüs & Ægyptus étoient deux freres dont le premier avoit cinquantes filles, & le ſecond cinquante fils qui les épouſerent. La premiere nuit de leurs noces ils furent tous égorgés par leurs femmes, excepté Lyncéus qui fut épargné par Hypermneſtre, parce qu'il n'avoit point attenté à ſa virginité. Les autres Danaïdes, en punition de leur crime, furent condamnées à remplir dans les enfers un tonneau percé. Cependant il eſt dit qu'elles furent

expiées ou purifiées par Minerve & par Mercure, selon l'ordre de Jupiter.

Il faut un talent supérieur pour expliquer cette narration dans un sens historique; c'est une gloire à laquelle nous n'osons prétendre. Que deux freres ayent eu l'un cinquante fils, l'autre cinquante filles, sans aucune diversité de sexe dans l'une ni l'autre famille; ce prodige est difficile à croire. Mais que les Argiens qui n'avoient ni fontaine intarissable, ni riviere, excepté l'Inachus qui étoit souvent à sec, ayent été obligés de faire des trous dans la terre pour y renfermer l'eau de pluie, que ces citernes ayent été nommées Δαναΐδες, amas d'eau, & Αἴγυπτος, eau renfermée ou arrêtée; il n'y a point là de miracle.

Ces deux personnages étoient fils de Βῆλος, un pic, une pioche, un instrument pointu; on a dit qu'ils étoient Egyptiens, à cause du nom Ægyptus. Si l'on veut se donner la peine de parcourir les noms des femmes & des filles de Danaüs dans Apollodore, on y retrouvera la plupart des nymphes marines ou des fontaines dont Hésiode a parlé, sur-tout celles qui étoient voisines de l'Argolide; Amymone, Gorgophone, Glaucé, Hippoméduse, Gorgé, Pirené, &c. Leurs maris portent des noms de rivieres ou de ruisseaux, Ister, Lycus, Alcés, Potamon,

Lixus, &c. Toutes ces alliances ſont aiſées à comprendre.

Après une pluie abondante, les Danaïdes tuerent leurs époux dans une ſeule nuit, c'eſt-à-dire, rompirent les digues qui arrêtoient leurs eaux. Hypermneſtre, qui ſignifie *ſuperfluens*, épargna le ſien, parce que ſes eaux coulerent par-deſſus. Il eſt bon de remarquer que Λυγκεὺς, Lynceus, époux de cette Danaïde, eſt dérivé de Λύγος, ſaule ou faſcine, d'où vient Λυγέω, lier, arrêter, retenir; il déſigne une digue faite de faſcines. Les Argiens furent donc obligés de creuſer des puits plus profonds, & peut-être de les tailler dans le roc. Les Danaïdes expiées par Minerve & par Mercure, ſont les eaux de pluie purifiées par l'induſtrie & par les veine de rocher où elles paſſent: *Hermès*, Mercure, eſt auſſi un rocher ou une pierre. Les Danaïdes, quoique purifiées, furent ainſi condamnées à remplir dans les enfers, ou dans le ſein de la terre, les muids ou réſervoirs qu'on leur avoit creuſés.

Strabon nous apprend, Géogr. l. 8, que les Argiens attribuoient aux Danaïdes les puits de leur contrée, qui étoient leur ſeule reſſource pour avoir de l'eau dans les temps de ſéchereſſe. La tradition même nous conduit donc au vrai ſens de la fable, & con-

firme l'explication que nous avons donnée à celle des Gorgones, ℣. 274; j'en demande pardon aux Mythologues hiſtoriens, mais quand cette allégorie devroit leur donner encore plus d'humeur, je ne puis me refuſer à ſon évidence.

℣. 326. *La chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx.* On ſait que le Sphinx étoit originairement une figure Egyptienne, une eſpéce de monſtre qui avoit le viſage d'une femme, le corps d'un lion & les aîles d'un oiſeau. Quand nous ſaurons ce que les Egyptiens vouloient exprimer par cette figure bizarre, nous comprendrons par quelle voie un pareil monſtre a pu ſe trouver tranſplanté en Béotie. Dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, tome 34, p. 28 des Mém. M. de Guignes obſerve que chez les Egyptiens le Sphinx déſignoit le débordement du Nil, & il dérive ce mot de *ſaphac*, *ſphik*, effuſion, débordement. C'en eſt aſſez pour nous mettre ſur la voie. Il y avoit dans le voiſinage de Thèbes une chaîne de montagnes qui forme une enceinte ou un demi-cercle : elle eſt nommée Κύθερων au midi, & Σφίγξ, φίξ ou φίκιον vers le nord : ces deux noms ſignifient l'un & l'autre lien ou ceinture, ce qui ſerre & qui environne. Les Béotiens ayant oui parler ou ayant vu des Sphinx d'Egypte, ima-

Le Sphinx.

ginerent ſur la ſeule reſſemblance du nom, qu'il y avoit eu chez eux un monſtre ſemblable qui avoit donné le nom à leur montagne Sphinx.

Ils racontoient que ce monſtre propoſoit des énigmes aux paſſans, & dévoroit ceux qui ne pouvoient pas les deviner; qu'Œdipe venu de Corinthe ayant heureuſement expliqué l'énigme, le Sphinx alla ſe précipiter dans la mer.

Cette narration ridicule avec toutes ſes ſuites, ſemble faire alluſion à l'hiſtoire naturelle de ce pays-là. Il devoit être bien connu à Héſiode, puiſqu'il en étoit. En comparant les circonſtances de la fable avec la carte géographique, & en expliquant tous les termes, on trouvera peut-être le dénouement. Il faut remarquer que dans cette plaine entourée de montagnes, il y a un lac & pluſieurs rivieres. Selon Héſiode, la Chimere unie au chien Orthos, a produit le Sphinx. La Chimere, Χειμάῤῥοος ſont les eaux de l'hiver, comme dans la fable précédente: le chien Orthos eſt un creux ou lieu bas environné; on l'a vu, ℣. 287; Σφίγξ, ce qui reſſerre, par alluſion à Σφίγγω. Cela ſignifie donc que les eaux groſſies pendant l'hiver & reſſerrées de toutes parts, mettoient les habitans de la plaine fort à l'étroit; voilà les énigmes du Sphinx, ou plutôt les embarras

qu'il causoit: peut-être quelques personnes périrent dans ces eaux rassemblées, & furent ainsi dévorées par le Sphinx. Οἰδίπους, que l'on traduit par *pieds enflés*, signifie aussi *eau enflée*, de Οἴδος, enflure, & Ὕπος, de l'eau: il y avoit une fontaine de ce nom à Thèbes, selon Pausanias, l. 9, c. 18. Κορύνθος est le terme générique de montagne, qui a donné le nom à la ville de Corinthe; Κορυνεύς, élevé dans Hésychius. *Œdipe venu de Corinthe* est donc l'eau enflée & descendue des montagnes. On conçoit que ces eaux devenues plus fortes par leur abondance, se firent une ouverture du côté de la mer, & allerent se jetter dans le golfe Hilyca, où elles tombent encore aujourd'hui: ainsi Œdipe dissipa l'énigne ou l'embarras, & força le Sphinx de se précipiter dans la mer.

On peut voir dans Strabon, l. 9, où il décrit la Béotie, les divers changemens que les eaux avoient faits dans cette contrée, p. 391.

Sous le regne de cet Œdipe, il y eut une contagion à Thèbes; il n'est pas surprenant qu'après les eaux écoulées, le dessèchement des terres l'ait causée. L'Oracle déclara qu'elle étoit arrivée, parce qu'Œdipe avoit tué son pere Laïus, & épousé sa mere Jocaste. Λάος est une riviere de Macédoine; ἔλαιος, riviere de

Bithynie; Ὑλαῖος, riviere de Médie; Laye, riviere des Pays-Bas; Layon, riviere d'Anjou, &c. Apparemment l'une de celles qui couloient dans la plaine dont nous parlons, portoit le même nom, mais les eaux enflées en effacerent le lit ou le détournerent; voilà comme Œdipe tua Laïus, après avoir défait le Sphinx, qui étoit enfant de Laïus ſelon quelques-uns. Voyez Pauſanias, l. 9, c. 26. Ces mêmes eaux s'éleverent juſqu'à une fontaine nommée *Jocaſte* & s'y mêlerent; ainſi Œdipe épouſa ſa mere. L'on verra, ℣. 356, qu'Ἀκάλλη eſt une nymphe des eaux, par conſéquent une fontaine.

De ce commerce naquirent Eteocle & Polynice, deux autres ſources d'eau. Ἐτεοκλὴς ſignifie fermé chaque année, & Πολυνείκη, qui coule abondamment, ℣. 247. La premiere étoit à ſec pendant l'été, l'autre couloit pendant ce temps-là: tel eſt le ſens du regne alternatif d'Etéocle & de Polynice, Rois de Thèbes auſſi réels que leurs ayeux. En voilà ſuffiſamment pour développer le canevas ſur lequel les Poëtes ont fait de ſi belles tragédies, & que les Mythologues hiſtoriens ont pris pour une narration authentique.

Le lion de Némée.

℣. 327. *Le lion de Némée.* S'il étoit ici queſtion d'un animal, à quel propos le feroit-on naître de la Chimere & du chien Orthos, qui ſont des eaux? D'ailleurs eſt-il

bien prouvé que l'on ait jamais vu dans la Gréce des lions, qui ſont des animaux propres aux pays Méridionnaux? Mais il y avoit dans la forêt de Némée un Λεῖον, un lieu plein & uni dont les eaux croupiſſantes infectoient les environs: ſelon quelques-uns, il étoit né de Typhon ou d'un ruiſſeau; cette généalogie n'eſt pas contraire à la premiere. Il avoit été nourri par Junon ou par la pluie: il fut tué par Hercule, par une digue & un canal bien fermé qui détourna les eaux ailleurs. Tout cela n'eſt pas difficile à comprendre; Λεωπέτρα, dans Héſychius, déſigne une pierre liſſe & unie. D'ailleurs Λέον peut très-bien déſigner de l'eau ou un marais, puiſque *Aleos* & *Aleon* ſont deux rivieres d'Ionie ſelon Pline; Laye, riviere des Pays-Bas; Layon, riviere d'Anjou; Lée ou Léa, riviere d'Ecoſſe; Léo, riviere d'Irlande; Lée, riviere de Franconie.

Au reſte, ce n'eſt pas ſans fondement que l'on ſuppoſe de fréquentes inondations dans la Gréce; la tradition s'en étoit conſervée: rien de ſi connu que les déluges d'Ogygès & de Deucalion. Ils ſont la clef de la plupart des fables héroïques.

Le dragon des Heſpérides.

℣. 333. *Enfin Céto & Phorcys engendrerent le dragon des Heſpérides.* Après ce qui a été dit, ℣. 215, ſur les Heſpérides, l'on n'eſt plus en peine de ſavoir ce que c'eſt que

les pommes d'or & le dragon qui les gardoit, ni pourquoi il eſt né de Céto & de Phorcys, des eaux & de la pluie.

Un Ecrivain célèbre qui ſe fait gloire de contredire toutes les opinions anciennes & modernes, & dont le nom ſeul tient lieu de raiſon à la plupart des lecteurs, a prétendu mieux indiquer la ſource des fables que l'on a compoſées ſur les ſerpens. « Parmi les animaux, dit-il, le ſerpent dut paroître aux » hommes doué d'une intelligence ſupérieure, parce que voyant muer quelquefois ſa » peau, ils dûrent croire qu'il rajeuniſſoit. Il » pouvoit donc, en changeant de peau, ſe » maintenir toujours dans ſa jeuneſſe; il étoit » donc immortel : auſſi fut-il en Egypte, en » Gréce, le ſymbole de l'immortalité. Les » gros ſerpens qui ſe trouvoient auprès des » fontaines, empêchoint les hommes timides » d'en approcher: on penſa bientôt qu'ils » gardoient les tréſors. Ainſi un ſerpent gardoit les pommes d'or des Heſpérides; un » autre veilloit autour de la toiſon d'or; & » dans les myſteres de Bacchus, on portoit » l'image d'un ſerpent qui ſembloit garder » une grappe d'or ». Philoſophie de l'hiſtoire, chapitre 6.

Aucune de ces obſervations n'eſt vraie ni réfléchie: 1°. Il eſt faux que le ſerpent fût en Egypte & en Gréce le ſymbole de l'im-

mortalité; il étoit le ſymbole de la vie, parce qu'il eſt le plus vivace de tous les animaux, & parce que ſon nom dans les langues orientales déſigne auſſi la vie: nous ne connoiſſons qu'une ſeule fable qui faſſe alluſion à ſon changement de peau. On repréſentoit l'éternité par un cercle ou par un ſerpent qui ſe mord la queue, parce que l'éternité eſt une révolution perpétuelle, qui ſemblable à la ligne circulaire, n'a ni commencement ni fin; mais cette figure n'a rien de commun avec la jeuneſſe du ſerpent. 2°. Il eſt faux que les gros ſerpens ſe tiennent près des fontaines; ils cherchent plutôt les ruiſſeaux & les rivieres où ils peuvent pêcher. Les ſerpens aiment la chaleur, & ordinairement l'eau des fontaines eſt d'un froid inſupportable pour eux. 3°. Quand ils auroient habité près des fontaines, quelle relation cela peut-il avoir avec le ſoin de garder des tréſors? Y a-t-il la moindre apparence de liaiſon entre ces deux idées? 4°. Les prétendus ſerpens qui gardoient les pommes des Heſpérides & la toiſon d'or, ſont des eaux qui ſerpentent, & rien davantage; l'équivoque eſt ſenſible en grec, & cent fois répétée dans les Poëtes. 5°. Le ſerpent accompagné d'une grappe d'or dans les myſteres de Bacchus étoit évidemment la figure du ſep de vigne, bois tortueux

auquel les grappes de raiſin ſont attachées; jamais les Mythologues n'ont ſuppoſé le moindre rapport entre Bacchus & les ſerpens. 6°. L'on voit aiſément le but de notre Philoſophe: il veut inſinuer que l'hiſtoire du ſerpent qui tenta Eve, n'eſt qu'une fable ou une allégorie, comme tant d'autres que l'on racontoit chez toutes les nations; mais cette conſéquence eſt auſſi fauſſe & auſſi déplacée que les obſervations par leſquelles il a eſſayé de nous y préparer. Ce n'eſt pas ici le lieu d'en dire davantage.

℣. 336. Telle eſt en détail leur poſtérité. Il eſt bon de rappeller en peu de mots toute la poſtérité de Céto & de Phorcys, c'eſt-à-dire, des eaux & de la mer, pour faire ſentir la ſuite & la liaiſon des fables; 1°. les Grées qui ſont des rochers; 2°. les Gorgones qui ſont des fontaines; 3°. Géryon, marais de l'Argolide; 4°. Echidna, les eaux qui tournent, & Typhon, les rivieres & les gouffres; 5°. Orthos, enceinte aquatique; 6°. Cerbere, gouffre ou caverne; 7°. l'Hydre de Lerne, lac ou marais; 8°. la Chimere ou le torrent qui coule en hiver; 9°. le Sphinx, embarras cauſé par les eaux; 10°. le lion de Némée, autre marais; 11°. le ruiſſeau formé par les Heſpérides. Tous ces objets ont une relation évidente avec les eaux ou avec les divinités marines; ſi on les entend

rend autrement, cette relation ne subsistera plus. C'est par-là que pèchent principalement les explications données jusqu'ici par les Mythologues; celles que l'on vient de voir, sont peut-être moins savantes, mais elles paroissent mieux liées au principe que nous avons établi dans le discours préliminaire, que les fables des Dieux sont le tableau de la nature en général; celles des héros & des monstres, la topographie des différentes contrées de la Gréce.

V. 337. *De Téthys & de l'Océan sont sortis les Fleuves les plus fameux.* On se souvient que Téthys est un des noms de la mer: elle est épouse de l'Océan, parce que celui-ci est masculin, & l'autre du féminin. Il n'y a pas d'apparence qu'Hésiode ait été assez bon Physicien, pour savoir que ce sont les eaux de la mer réduites en vapeur qui font la pluie, & qui sont la source des fleuves. Malgré l'opinion de le Clerc, il est probable que le Poëte fait ceux-ci enfans de la mer, à cause de la ressemblance de nature, & parce qu'ils sont moins considérables, tout comme il suppose les fontaines filles des rivieres. Les Fleuves.

Par l'énumération qu'il fait des fleuves, on voit que ses connoissances géographiques ne s'étendent pas bien loin; à la réserve du Nil, du Pô & du Danube, il ne

parle que de ceux de la Gréce & de l'Aſie mineure. Hérodote qui a vécu 400 ans après lui, n'en ſavoit guère davantage; il n'avoit que des notions très-confuſes de la ſource & du cours du Danube. Voyez l. 4, n°. 150.

Cette ignorance de la géographie avoit fait naître chez les Grecs une infinité de fables ſur les fleuves. Les Sicyoniens diſoient que le Méandre, riviere d'Ionie, reparoiſſoit chez eux ſous le nom d'Aſope: ceux de Délos prétendoient que leur fontaine Inope venoit du Nil. Quelques-uns racontoient que l'Euphrate, après s'être perdu dans les ſables, renaiſſoit en Ethiopie, & prenoit le nom de Nil; Pauſan. l. 2, c. 5.

℣. 338. *Le Nil.* Le Clerc remarque très-bien que Νεῖλος n'eſt point un nom propre, mais le nom appellatif de riviere en général, & le même que l'hébreu *nahal*, fleuve ou ruiſſeau: Νεῖλος, dans pluſieurs Auteurs, ſignifie un canal ou un abyme. Il ajoute que les peuples qui habitent ſur les bords d'une riviere, l'appellent ſimplement l'eau ou le fleuve, ſans lui chercher un diſtinctif. Cette obſervation qui eſt fort juſte, ſera confirmée par l'étymologie de tous les noms des fleuves dont Héſiode va parler. L'on peut déja conclure que *Sihor*, nom hébreu du Nil, ne ſignifie point noir,

comme on le dit communément, puiſqu'il eſt donné à un ſimple ruiſſeau, Joſ. 13, 3. C'eſt donc le même que *Siris*, qui, ſelon Pline, eſt le nom du Nil en Ethiopie, & celui d'une riviere d'Italie près de Tarente: *Sier*, riviere de Savoye; Σύρος, riviere d'Arcadie, &c. Ce n'eſt point par alluſion à ce fleuve que la Canicule a été nommée Σείριος, puiſqu'il ſe dit auſſi du ſoleil & de tous les aſtres. Selon Diodore, tom. 1, pag. 133, le Nil étoit appellé dans les premiers temps *Ægyptus*, c'eſt-à-dire, le fleuve d'Egypte; l'Ecriture le déſigne de même, parce qu'il eſt la ſeule riviere de ce pays-là.

L'Alphée, Ἀλφειός, riviere d'Elide dans le Péloponnèſe. C'eſt auſſi un lac dans Pline, & un ruiſſeau de l'iſle de Ténédos. Il y avoit encore un Alphée dans l'Ionie, & un autre en Acarnanie, ſelon Pauſanias, l. 8, c. 38. On fait mention d'un ruiſſeau Ἅλαφος en Arcadie: c'eſt par conſéquent le nom général d'eau ou de riviere: il eſt inutile d'en puiſer l'étymologie, comme Bochart, dans le phénicien *halaph*, *ſecare*. Alp eſt une riviere de Suiſſe, & Chinalaph une riviere d'Afrique (*a*).

(*a*) On fait la fable que l'on racontoit ſur le fleuve Alphée & la fontaine Aréthuſe, en Sicile. On prétendoit

Le Pô, Ἠριδανός. On appelloit de même une petite riviere qui couloit près d'Athènes: Pausan. l. 1, c. 19. Ce nom est formé de Ῥί ou ἔρι, eau ou riviere; Δάν, profonde, même terme que *Rhodanus*, le Rhône. Les syllabes *ra*, *re*, &c. signifient de l'eau dans toutes les langues; Ῥᾶ, le Volga, grande riviere de Tartarie; Rô, riviere des Pays-Bas; Rey, Rie, Riie, trois rivieres d'Angleterre; Ῥῆνη, lac d'Arcadie, &c. Pô, nom moderne, ne signifie rien que profond; c'est le nom d'un puits dans quelques Provinces; Pô est une riviere de la Chine; *Padus*, en latin avoit le même sens, comme *Pader*, riviere de Westphalie.

✻. 339. Le Strymon, riviere de Thrace ou de Macédoine; Στρυμών est le même que *Struma* en latin, écrouelle, humeur froide qui coule de quelque partie du corps. Le racine est *Rum*; Ῥεῦμα, fluxion, qui a passé dans notre langue; Rhume & Prume sont des rivieres d'Allemagne; Ῥῦμος, dans Strabon, est une riviere du Pont.

---

que celle-ci conduisoit ses eaux au travers de la mer pour aller se mêler avec l'Alphée. Selon Pline, l. 2, c. 103, ce que l'on jettoit dans l'Alphée, se retrouvoit dans la fontaine Aréthuse en Sicile. C'auroit dû être tout le contraire. Il est peu de pays où l'on ne raconte de pareilles fables. Comme il y avoit plusieurs fontaines de ce nom, on a confondu l'Aréthuse qui se jettoit dans l'Alphée, avec celle de Sicile.

Μαιάνδρος, le Méandre, riviere de l'Asie mineure. Son ancien nom étoit Μαῖον, de Μαΐ, eau ou riviere, comme *Mei* en hébreu; d'où eſt venu *Meio*; Mayenne, riviere d'Anjou; Mahon, riviere de Berry; Mai, riviere d'Irlande & de Picardie. On y ajouta l'épithéte Ἀνδρος, qui tourne, qui ſerpente, comme *hadar* en chaldéen: le Méandre étoit remarquable par ſes replis tortueux.

Ἴστρος ou Ἴστηρ, le Danube, même nom que Ὕστρος, le ventre, les inteſtins, le dedans, la profondeur; Οἶστρος, riviere de Pamphilie, dans Pomponius Mela; Καΐστρος, riviere d'Ionie; Heſtrun, riviere des Pays-Bas. *Danube*, nom plus moderne, eſt formé de *Dan*, profond, & *ub*, eau ou riviere; Ubaye, riviere d'Italie. Les Allemands prononcent durement Thonaw, de Ton, profond, aw, de l'eau.

V. 340. Φασίς, le Phaſe, riviere de la Colchide, & une autre de l'Arménie; Hyphaſis, riviere des Indes.

Ῥῆσος, riviere de la Troade, vient de Ῥέω, *fluo*; Ῥοῖζος, dans Héſychius, flux impétueux; Ῥίζιος, riviere du Pont; Rize, riviere du Comté de Foix.

Ἀχελῶος, riviere de la Gréce proprement dite, qui ſort du mont Pindus. Ce nom, ſelon Héſychius, ſignifie en général toute ſorte d'eau: auſſi y avoit-il encore deux au-

tres rivieres appellées de même, une en Theſſalie & une en Arcadie. L'ancien nom d'Acheloüs étoit *Thoas*, qui ſignifie profond. Voyez ℣. 244. On a débité ſur ce fleuve une fable que l'on verra dans l'explication des Travaux d'Hercule.

℣. 341. Νέσσος ou Νεσσέος. Il y a deux rivieres de ce nom, l'une dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie; & c'eſt auſſi le nom d'un Centaure fameux; Neſſ, lac d'Ecoſſe; Neiſſe, riviere de Siléſie; Nieſter, riviere de Tartarie.

Ῥόδιος, riviere de la Troade, eſt le même que Ῥοδία, nymphe des eaux, ℣. 351 ci-après; Rhodé, riviere de Scythie; Rhœdias, riviere de Macédoine; tous ces termes ſont dérivés de Ῥέω, *fluo*; Rodden, riviere d'Angleterre.

Ἀλιάκμων, riviere de Macédoine, eſt formé de Ἄλι, riviere, comme Ἅλυς dans l'Aſie mineure; *Allia* en Italie; Allier en France; Halle en Franche-Comté; Ἄκμων, profond; *Agmon* en hébreu eſt un étang ou un lac.

Ἑπτάπορος eſt une épithéte du fleuve Rhéſus ci-deſſus, parce qu'on peut le paſſer à gué ſept fois en faiſant la même route. Voyez Strabon, l. 13; cependant Homere, Iliad. l. 12, ℣. 20, le diſtingue du Rhœſus auſſi-bien qu'Héſiode.

℣. 342. Γρήνικος, le Granique, riviere de

Myſie, fameuſe par la victoire d'Alexandre ſur l'armée des Perſes, a pour racine Ῥῆν ou Ῥηνὶν, riviere; *Rhenus*, le Rhin en Allemagne; Rheno en Italie; Renne en Franche-Comté; Ῥεῦνος, torrent d'Arcadie; *Granius*, riviere de Perſe dans Pline; Graan, riviere d'Hongrie.

Ἀισηπος, riviere voiſine de la précédente, eſt formé de Α ou Ἀϊ augmentatif, & Σήπος, eau ou riviere; Ἀσωπὸς eſt le nom de quatre rivieres de Gréce; Ζάλη, la mer en vieux grec; *Sapis*, riviere d'Italie; *Sapa*, la ſeve, l'humeur qui circule dans les plantes.

Σιμοεὶς, le Simoïs, riviere de la Troade; il y en a encore un de ce nom en Sicile; Semoi, dans les Pays-Bas; *Suemus*, dans la Thrace ſelon Pline.

℣. 343. Πηνειὸς, riviere de Theſſalie, & une autre dans le Péloponnèſe, eſt analogue à πανεὺς, riviere de Colchide & fontaine du Liban; φερεὸς, lac d'arcadie; Penne, riviere des Pays-Bas.

Ἔρμος, riviere de Phrygie qui ſe jette dans le Pactole; Armène & Armine en Italie; *Hirminum* en Sicile; *Armua* en Afrique ſelon Pline; Armançon en Bourgogne, ont la même racine.

Καΐκος, riviere de Myſie, vient de Χαίω, être ouvert ou profond, ou Χαίνω; Caïa, riviere d'Eſpagne; Coïc, ruiſſeau d'Alep en Syrie, &c.

℣. 344. Σαγγάριος, riviere de Bithynie: nous retrouvons *Sanga* chez les Basques, *Sangona* pour la Saône; *Sagra* & *Sagrus* en Italie.

Λαδών, riviere d'Arcadie; c'est aussi le nom du Pactole en Lydie, Laud en Afrique, Aled en Angleterre, *Ledum* dans les Gaules, selon Méla, Lydd en Angleterre, Λυδίας en Macédoine, Lida en Suéde; ainsi les voyelles se changent chez les différentes nations.

Παρθένιος, riviere de Paphlagonie, & autre d'Arménie; παρθενίας, riviere d'Elide, sont formés de πὰρ ou παρὰ augmentatif, & θὲν, profond; Teyn, riviere d'Angleterre; Tenu, riviere de Bretagne, &c.

℣. 345. Εὐηνὸς, riviere d'Etolie; il y en a une de même nom en Ionie; Βῆνος en Laconie; Œnus, l'Inn en Allemagne, Aîne en Champagne, Venne en Languedoc, Aven en Bretagne & en Angleterre, sont le même terme.

Ἀρδήσκος, riviere de Scythie, appellée *Ordessus* dans quelques Auteurs, vient de Ἄρδω, couler, arroser; Ardesche est une riviere de Languedoc; Wardach, riviere de Soüabe.

Σκαμανδρος, riviere de la Troade, est dérivé de Σκαμμ, creux ou canal; Σκάμμα, un fossé, & Ἀνδρος, tortueux, comme dans Μαιανδρος ci-devant.

Il eſt prouvé par ce détail que tous ces noms de rivieres n'expriment autre choſe que l'idée générique d'eau, de profondeur, de canal, qu'il ſeroit inutile de leur chercher d'autre étymologie dans les langues orientales ou ailleurs. Ce fait deviendra plus évident encore par les noms des Naïades ou Nymphes des eaux, c'eſt-à-dire, des fontaines dont Héſiode va faire une longue énumération. Il ſuppoſe que ce ſont des génies féminins, parce que leur nom eſt de ce genre: quelques-unes de ces nymphes ont eu de célébres aventures.

Voilà donc les fleuves mis par Héſiode au nombre des Dieux; on ſait en effet qu'il eſt peu de rivieres qui n'ayent reçu un culte de ceux qui en habitoient les bords. L'utilité qu'on en retiroit, les ravages qu'elles cauſoient quelquefois en ſe débordant, firent croire qu'elles étoient habitées & conduites par un Génie, tantôt débonnaire & tantôt irrité: l'intérêt & la crainte ſont les deux grands reſſorts de la Religion des peuples: mais ſi on avoit commencé par déïfier les hommes, quelle relation auroient-ils avec les fleuves?

Les Naïades.

V. 346. *Téthys eſt encore la mere des Nymphes qui habitent les fontaines, auxquelles les jeunes gens conſacrent leur chevelure auſſi-bien qu'au grand Apollon & aux*

Fleuves. D'où a pu venir l'uſage de conſacrer la chevelure des jeunes gens aux fleuves & aux fontaines ? De tous temps, le plaiſir de prendre le bain & de nager a été du goût des jeunes gens, & il devoit être plus familier aux Grecs qu'à nous, parce que leur climat eſt plus chaud que le nôtre. Après les exercices du corps qui leur étoient journaliers, la lutte, le diſque, le ſaut, la courſe, on ne manquoit pas d'aller ſe jetter dans la riviere. Sans doute il arrivoit ſouvent dans ce temps-là comme aujourd'hui aux nageurs & aux plongeurs de ſe noyer, & quelquefois il y en eut qui furent accrochés par les cheveux aux branches ou aux racines des arbres qui croiſſent ſur le bord des eaux. La perſuaſion où l'on étoit que tous les fleuves étoient habités par un Génie, fit dire que c'étoit le fleuve qui avoit ſaiſi le noyé par les cheveux. Ceux qui en échapperent, ſe crurent obligés de conſacrer leur chevelure au Dieu ou Génie du fleuve qui les avoit épargnés, & bientôt la coutume s'établit de couper ainſi ſes cheveux & de les offrir aux fleuves, pour ne pas être arrêté par-là en ſe baignant. On fit la même cérémonie à l'honneur d'Apollon, parce qu'il préſidoit aux exercices des jeunes gens. De longs cheveux pouvoient incommoder beaucoup les lutteurs ; on jugea qu'il valoit mieux s'en défaire & les

vouer au Dieu, que de les conſerver: c'eſt peut-être la raiſon qui introduiſit chez les Grecs & chez les Romains l'uſage de ſe raſer la tête ou de porter les cheveux fort courts.

Il eſt aiſé de comprendre que la même raiſon qui avoit fait déifier les rivieres, fit auſſi décerner un culte aux fontaines. Il n'étoit pas aiſé aux Grecs de deviner d'où pouvoit venir une ſource d'eau qui ne tariſſoit point; ils conclurent qu'un Génie obligeant ſe chargeoit de la faire couler.

℣. 348. *Tel eſt le ſort qu'ont reçu de Jupiter, Pitho, Admète*, &c. Nous verrons dans la ſuite comment Jupiter a réglé le ſort de tous les Dieux, & leur a diſtribué leurs emplois. On paſſera le plus rapidement qu'il ſera poſſible ſur toutes ces étymologies de noms propres, dont pluſieurs ont déja été expliqués parmi les précédens.

℣. 349. Πείθω ou πυθώ étoit un nom de fontaine, puiſque, ſelon Pline, il y en avoit une nommée *Pythia* ou *Phinthia* en Sicile; il ſignifie creux ou profond, comme πίθος, tonneau, & *puteus* en latin; voilà pourquoi il avoit auſſi déſigné la caverne de Delphes, où ſe rendoient les Oracles d'Apollon. Voyez ℣. 499.

Ἀδμήτη, ſource d'eau; Ἀδά, ſelon Heſychius, eſt une fontaine; Μήτη, eau ou li-

queur; Μέθυ signifie le vin & l'ivreſſe; *matus*, humide en latin, *moite* en françois.

Γάνθη exprime de l'eau; Anté, riviere de Normandie; Anthie, riviere de Poitou; Went, riviere d'Angleterre; *Avantus*, riviere d'Italie.

Ἡλέκτρη, coulante, comme *helec* en ſyriaque: c'eſt le nom d'une riviere de Meſſénie dans Pauſanias, & il le rapporte à une nymphe, fille d'Atlas, l. 4, c. 33. Voyez ℣. 265.

℣. 350. Δωρὶς eſt déja mis ci-devant au nombre des nymphes de la mer; ℣. 241.

Πρυμνώ, de Ῥύμη, écoulement, comme au ℣. 339.

Οὐρανίη, de Οὖρον, *urina*, de l'eau; *urinator*, nageur; Οὐρία, lac d'Acarnanie dans Strabon.

℣. 351. Ἵππω, c'eſt une riviere de Colchide: ce nom a pu être donné à pluſieurs fontaines; Ἵπος, liqueur ou boiſſon. Voyez ℣. 251.

Κλυμένη eſt analogue à Εὐλιμένη, ℣. 246; Κλυμενός étoit un trou profond près d'Hermione dans l'Argolide, Pauſan. liv. 2, ch. 35. Il peut être dérivé de Κλύω pour Κλύζω, laver.

Καλλιρόη, *pulchrè fluens*, belle eau: il y a eu pluſieurs fontaines de ce nom. Pline en cite une en Paleſtine & une en Ar-

ménie. Il a été parlé de cette nymphe, ℣. 287.

℣ 352. Ζευξώ. Il seroit difficile de montrer ce nom ailleurs; il a quelque ressemblance avec Ζύχις, lac d'Afrique dans Strabon, l. 17.

Κλυτίη, profonde, comme *glutio* en latin, avaler, engloutir; il peut encore venir de Κλύζω.

Ἰδυῖα, de Δεύω, verser, répandre; *Addua*, riviere d'Italie.

Παστθόη, même nom que Παστθέη ci-devant, ℣. 247.

℣. 253. Πληξαυρη est formé de πλήξ, eau, comme *Pleysse*, riviere d'Allemagne; Αὔρη, coulante; Αὔρας, riviere de Mœsie, Aure en Normandie, &c.

Γαλαξαύρη, de Γαλαξ, eau, comme Γέλας, riviere de Sicile, & Αὔρη dans le nom précédent.

Διώνη, de Διαίνω, humecter, arroser; c'est celle-ci que plusieurs donnoient pour mere à Vénus; de-là est encore venu Διώνυσος, Bacchus.

℣. 354. Μηλοβοσίς. Μῆλο, *aqua*; Mello, riviere d'Italie; Μέλας, nom de cinq rivieres; βόσις, profonde; *Bosa*, riviere de Sardaigne; βῆσα, fontaine de Thessalie.

Θόη, profonde, a déja été remarqué plusieurs fois.

Πολυδώρη, de πολὺ, *multùm*; Δώρη, voyez Δωρὶς ci-devant.

℣. 355. Κερκνὶς est le même que Κερκίος, *Cercius*, riviere d'Etrurie.

Πλουτὼ, profonde; delà est venu *Pluto* des Latins, le Dieu des enfers. On supposoit celle-ci mere de Tantale, marais de Phrygie. Pausanias, l. 2, c. 22.

℣. 356. Περσηὶς est le même que *Persea*, fontaine de Mycènes, dans Pausanias, l. 2, c. 16; Aigue-Perse en Auvergne est une fontaine d'eau bouillante.

Γαλειρα est formé de Γα augmentatif, & Νεὶρ, de l'eau, comme dans Νηρὸς, humide, & Νηρεὺς, la mer. Cette nymphe est la même que Δειανειὰρα, Déjanire, épouse d'Hercule dont nous verrons l'histoire.

Ἀκαὶρη, de Α augmentatif & Κάρη, profonde; Χάσκω, être creux, être ouvert; Καρὸρ, animal aquatique; Κέρρος, riviere de Pisidie.

Ξάνθη, nymphe du fleuve ξάνθος en Lycie, & du Scamandre dans la Troade; il y avoit encore un Xantus en Epire.

℣. 357. Πετραὶη peut signifier pierreuse ou qui coule entre les rochers, de πέτρη, *petra*.

Μηνεσθὼ, de Μὴ, eau, d'où vient *Meïo*; Νέσθω, *fluo*; Νεσὸς, riviere de Thrace; Nieſter, riviere de Tartarie.

Εὐρώπη. On pourroit croire que c'eſt l'Europe, une des quatre parties du monde; mais il eſt ici queſtion d'une nymphe aquatique, d'une fontaine ſemblable aux précédentes. Son nom vient de εὖ augmentatif, & Ῥοφῶ, Ῥόφαω, avaler, engloutir; Ῥόφιον, *fluctus*, dans Héſychius: c'eſt la nymphe qui fut enlevée par Jupiter changé en taureau; cette fable ſera expliquée ailleurs.

℣. 358. Μῆτις, eau ou liqueur, comme dans Ἀνδρομήτη ci-devant; Μαθις, riviere d'Illyrie; Ἀμαθες, riviere d'Arcadie: celle-ci fut encore épouſe de Jupiter.

Εὐρυνόμη, de εὖρυ, ce qui coule; Heure, riviere des Pays-Bas; Νόμη, habitations; il ſignifie ce qui habite dans les eaux.

Τελεθῶ, même nom que *Telis*, riviere du Rouſſillon dans Méla; Thiéle, riviere de Suiſſe; Teols, riviere du Berry; Thelley, riviere d'Angleterre. Θοὴ, pour θοὴ, profonde.

℣. 359. Κρισίη, analogue à Ῥίζιος, riviere du Pont; Ὁριζιος, riviere de Myſie.

Ἀσίη peut venir de Ἄσις, boue, limon; Ἀσίος, boueux. Il paroît que le Poëte n'entend point ſous ce nom l'Aſie.

Καλυψὼ reſſemble aſſez à Κάλπης, riviere de Bithinie, à *Colapis*, la Kulp, riviere d'Hongrie. Cette Calypſo eſt fameuſe par ſes aventures avec Ulyſſe. V. ℣. 1016.

℣. 360. Εὐδώρη, de εὖ augmentatif, & δώρ, couler? Ὕδορ, de l'eau.

Τύχη. Il n'y a pas d'apparence qu'Hésiode entende ici la fortune; ou bien il en fait une divinité des eaux, à cause des divers accidens auxquels on est exposé dans la navigation. Pausanias, l. 4, c. 30, remarque de même qu'Homere n'a parlé de τύχη, que comme d'une nymphe marine, & non point comme d'une divinité qui préside à tous les événemens. Cette idée est des siecles postérieurs. Le nom de la premiere est le même que τεῦχος, *vas*, *alveus*; *Tichis*, riviere d'Espagne, selon Pline.

Ἀμφιρὼ pour Ἀμφιρὸη, *Circumfluens*.

Ὠκυρόη, *Celeriter fluens*.

℣. 361. Στύξ, Στύγος, fontaine d'Arcadie, dont l'eau qui distille d'un rocher, est d'un froid mortel; voilà pourquoi on l'a regardée comme un fleuve d'enfer, ou parce qu'elle tombe dans une caverne. Il y en avoit une de même nom en Egypte, & une autre dans l'Arabie heureuse, selon Ptolomée. C'est le même nom que Σταγὼν & Στάγμα, *gutta*, ce qui distille, comme le froid resserre & engourdit, & que *serment* dans toutes les langues est analogue à *serrer*, on a feint que jurer par le Styx étoit un serment irrévocable parmi les Dieux.

℣. 361. Hésiode ajoute que c'est la plus

reſpectable de toutes les eaux, à cauſe de cette circonſtance; il en parlera encore, ℣. 383 & 775.

Quand on fait attention à cette multitude de fontaines célèbres chez les Poëtes, l'on n'eſt plus ſurpris de la bizarrerie des fables qu'ils ont forgées ſur les nymphes; ce ſont des deſcriptions groteſques de ces fontaines, de leur cours, des effets qu'elles produiſoient, des propriétés vraies ou fauſſes que l'on y remarquoit. Si ces nymphes avoient été des femmes, comment auroit-on pu ſe ſouvenir de tant d'aventures que l'on mettoit ſur leur compte, & qui ne valoient pas la peine d'être rapportées: auſſi la plupart de ces contes ſont inintelligibles dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens.

℣. 362. *Telle eſt la poſtérité de l'Océan & de Téthys*, &c. L'on a vu, ℣. 129, que la peur a contribué beaucoup à faire peupler de nymphes les montagnes & les forêts: l'admiration ſtupide des phénoménes de la nature en a fait placer dans les fontaines & les rivieres. D'où peut venir cette eau dont la ſource ne tarit point & dont on n'apperçoit pas le réſervoir? C'eſt ſans doute une Intelligence qui ſe plaît à la faire couler ainſi par un pouvoir ſupérieur. A plus forte raiſon faut-il un pouvoir divin pour gouverner un élément auſſi admirable que la mer: il en

est de même de toutes les autres parties de la nature. Au lieu que parmi nous, le peuple éclairé par la Religion soulage son ignorance, en pensant qu'un seul Dieu souverainement sage & puissant conduit toutes choses : les Payens ne trouvoient de ressource à la leur qu'en multipliant les divinités autant qu'ils les jugeoient nécessaires.

Le Soleil. ℣. 371. *Thia, épouse d'Hypérion, enfanta le Soleil*, &c. Le Clerc a raison de remarquer que Θεία dans son origine est le même que *thohu*, qui en hébreu signifie le vuide & la profondeur; mais ce n'est point le chaos, comme il le soutient. Hésiode a dit, ℣. 135, que Thia étoit fille du Ciel & de la Terre; c'est donc la mer, & nous avons vu ce nom plusieurs fois parmi les divinités des eaux. Hypérion est le Ciel : ils ont enfanté le Soleil, la Lune & l'Aurore, parce que le soleil en se levant paroissoit aux Grecs sortir de la mer Egée, tout comme il se couchoit dans la mer Ionienne.

Ἥλιος, le Soleil ne vient point de *helio*, *altus*; mais il est analogue à *hel*, le feu, la lumiere; ἕλη, εἵλη, ἕλα, ἐλέια, en grec, chaleur & lumiere; *Sol*, chez les Latins, a le même sens, comme Σέλας, clarté; delà est venu Σελήνη, la Lune, & non pas de *Lanah*, *pernoctavit*.

Aurora eſt l'hébreu *or*, *our*, lumiere, de même que Ἠώς en grec, vient de Ἀΐω, luire. L'Aurore.

La fonction de l'Aurore dans Homere eſt d'ouvrir les portes du ciel: les Latins lui avoient ſubſtitué *Janus*, qui ſignifie la lumiere ou le ſoleil; voilà pourquoi Horace, Sat. 6, l. 2, ℣. 20, l'appelle *matutinus pater*; & en rapportant ſon nom à *Janua*, ils lui mirent une clef à la main. On le peignoit avec deux, & quelquefois avec quatre viſages, pour rendre l'idée d'Homere, qui dit que *le ſoleil voit & entend toutes choſes*, ou qu'il répand la lumiere de tous côtés: Odyſſ. l. 12, ℣. 323: auſſi le diſoit-on fils d'Apollon. Il eſt aiſé de voir par-là que Janus, non plus que l'Aurore, n'a jamais été un être vivant. *Janus*, le ſoleil, *Jana*, la lune, ont été ainſi prononcés au lieu de *Dianus* & *Diana*; la ſyllabe *Dia*, ſe prononce *dja* chez pluſieurs peuples, & enſuite *ja*. *Diablintes* eſt aujourd'hui *Jublains* dans le Maine.

℣. 375. *Euribia, femme de Crius, fut mere d'Aſtræus, de Pallas, de Perſès.* Crius & Eurybie, dit le Clerc, auſſi-bien que leurs enfans, ne paroiſſent être nés d'aucune des parties de la nature, ni de l'ancienne hiſtoire mal entendue, mais du cerveau des Poëtes qui mentoient de propos délibéré. Malgré ſon avis, nous avons vu, ℣. 134 & 237, Les Aſtres.

que Crius eſt le ciel, & Euribie la mer, ou les eaux en général : Ἀστραῖος leur fils eſt dérivé d'Ἄστρον, un aſtre, une étoile, tout ce qui luit dans le ciel. Les Grecs voyoient les aſtres ſortir de la mer au commencement de la nuit, tout comme le ſoleil à ſon lever ; Πάλλας eſt le même que φαλός, clair, & Ἀπόλλων, le ſoleil ; Πέρσης eſt analogue à πέρσω, brûler ; il ſignifie la chaleur. Dès qu'on ſuppoſe que le Ciel & la Mer ont enfanté les Aſtres, il eſt tout ſimple de dire qu'ils ont produit en même temps la clarté & la chaleur : mais comme tous ces termes ſont tirés du vieux langage de la Gréce, qui n'étoit plus en uſage au temps des Poëtes, ils en ont fait des perſonnages. Le peuple ſait-il parmi nous que *Aigue-Perſe* ſignifie eau bouillante ?

Les Vents. ℣. 377. *Aſtræus marié avec l'Aurore, a fait naître les Vents impétueux, Argeſtès & Zéphyre, le rapide Borée, l'humide Notus.* Aſtrée eſt ici l'époux de l'Aurore, parce que la clarté de l'aurore ſuccéde immédiatement aux aſtres de la nuit ; ou, ſi l'on veut, parce qu'elle eſt la premiere lueur du plus brillant de tous les aſtres ; mais on donnoit à l'Aurore pluſieurs autres maris. Elle eſt la mere des vents, parce que les vents ont coutume de ſe lever avec l'aurore, particuliérement ſur mer.

Ἀργέστης, selon le Clerc, est une épithète de Zéphyre, vent du couchant; & c'est un des noms de ce vent, selon Pline & selon Strabon.

Ζέφυρος, vent d'oueſt ou du couchant, a tiré son nom de Ζέφ, le soir ou l'obscurité, comme Ζόφος, & ὦρος, le vent, & non pas de Ζόηφορος, qui porte la vie; comme disent les Grammairiens. L'on appelle de même le vent frais qui souffle après le coucher du soleil, de quelque part qu'il vienne, pour la même raison, parce que c'est le vent du soir.

Βορέας, selon l'explication qu'en donne Hésychius, signifie gauche ou de travers, parce qu'en regardant à l'orient, on a le nord à la gauche. *Aquilo* en latin, & *haquil* en hébreu, paroissent avoir le même sens. *Nord* en françois est le même que *noir*, *bise*, de même; pain bis, couleur bise. Lorsque la bise souffle en hiver, le septentrion paroît extrêmement noir. Dans les Travaux, ℣. 553, il est dit que Borée amene de Thrace de sombres nuages.

Selon la fable, Borée enleva Orithye, qui traversoit la riviere d'Ilissus; Ὠρείθυια est formé de Ὦρα, beauté, & Ἀίθυια, un plongeon, ce qui va au fond: c'est une épithète des eaux de l'Ilissus dont on a fait une nymphe. On sait que le vent du nord fait sou-

vent enfler les eaux, qu'il les enleve même; les diſſipe & les réduit en vapeurs. Il naquit de ce rapt Ζήτης, le bouillonnement des eaux; Κλεοπάτρα, ce qui fait du bruit; Χίων, de la neige, & Χάλαις, de la grêle. Voyez Apollodore, l. 3, p. 200. L'on conçoit aiſémen tcette poſtérité.

Νότος eſt le vent de la pluie, de Νότις, humidité (*a*).

℣. 381. *L'Aurore accoucha encore de l'Etoile du matin & des Aſtres.* On pourroit conclure delà que les aſtres ſont donc différens d'Aſtræus, dont le Poëte a parlé cidevant; mais ce n'eſt pas ici le premier exemple du même objet préſenté ſous différens noms, ni du même nom répété pluſieurs fois.

℣. 383. *Pallas & Styx produiſirent l'Ardeur bouillante & la Victoire, la Force & la Valeur.* Tous ces perſonnages étant purement allégoriques, il n'eſt pas convenable d'en chercher l'origine dans l'ancienne hiſtoire de la Gréce, comme le Clerc s'obſtine à le faire. Rien n'eſt plus mal entendu à la vérité que de faire naître de Styx, fontaine d'un froid mortel, Ζῆλος, l'Ardeur bouillan-

(*a*) C'eſt aux Navigateurs que nous ſommes redevables de la diſtinction exacte des vents; mais au ſi cle d'Héſiode, la navigation étoit encore bien imparfaite chez les Grecs. Voyez *les Travaux & les Jours*, ℣. 678.

te; Νίκη, la Victoire; Κράτος, la Valeur; βίη, la Force. La seule relation que l'on peut imaginer entre ces divers objets, c'est qu'en joignant Pallas, la lumiere ou le feu, à Styx, l'eau froide, on la fait bouillir.

Mais l'équivoque des noms peut avoir contribué à cette généalogie; Πάλλας peut venir de Πάλλω, lancer, pousser avec force; Ζῆλος vient de Ζέω, bouillir ou bouillonner; que Styx, épouse de Pallas, c'est-à-dire, une eau chassée avec force ait bouillonné, ce n'est pas une merveille. Nous avons vu, ℣. 247, que Νίκη ou Νείκη peut signifier coulante; Κράτος se confond aisément avec Κραθίς, nom de trois ou quatre rivieres; βίη, signifie un canal, ℣. 239. Ainsi la famille de Styx ne désigne rien autre chose que l'impétuosité du cours de cette fontaine ou de ce ruisseau d'Arcadie qui tombe dans la riviere Crathis. Voyez la carte. Mais ces êtres physiques pris dans la suite pour des êtres moraux de même nom, sons devenus la matiere d'une généalogie fausse & ridicule.

℣. 392. *Ceux qui combattroient avec lui contre les Titans.* Nous montrerons dans la suite que le combat de Jupiter & des Dieux contre les Tirans n'est qu'une allégorie sous laquelle Hésiode a désigné le changement qui arriva dans la religion grecque, quand,

au lieu du Dieu unique & souverain, adoré d'abord sous le nom d'Ouranos & ensuite de Chronos, on commença d'adorer Jupiter avec une foule d'autres divinités. Supposer que dans les temps dont nous parlons, & avant qu'il n'y eût aucune ville bâtie dans la Gréce, un Roi de Thessalie a été assez puissant pour rassembler sous ses drapeaux, les habitans du fond de l'Arcadie & des bords du Styx, c'est imaginer un monarque fameux chez les Hurons ou chez les Esquimaux. Les Royaumes & les Empires ne se sont formés que chez les peuples déja civilisés; or, avant la fondation des premieres villes grecques, ce pays étoit très-peu peuplé, ses habitans étoient errans & nomades, étoient réduits à quelques familles dispersées ça & là.

℣. 397. *L'immortelle Styx arriva la premiere.* Le Clerc n'est pas peu embarrassé d'ajuster toute cette narration à son système. Cela signifie, dit-il, que les habitans de l'Arcadie qui demeuroient près de la fontaine Styx, furent des premiers à se ranger du parti de Jupiter, & contribuerent beaucoup à sa victoire: mais on a vu ci-devant ce que c'est que la famille du Styx, le Zèle, la Victoire, la Valeur, la Force, tous personnages aussi réels que Jupiter, & très-dignes d'être ses soldats. Cette histoire n'est forgée que

que pour rendre raiſon bien ou mal du prétendu ſerment des Dieux par l'eau de Styx.

℣. 404. *Cœus rendit Phœbé mere de Latone.* L'on a dit, ℣. 134, que Cœus eſt un nom du ciel, & que Phœbé eſt la lune: ſelon la méthode de notre Poëte, autant elle a eu de noms divers, autant nous allons voir de différens perſonnages.

Λητω, Latone, ſelon le Clerc, vient de l'hébreu *lout*, faſcination, enchantement, parce qu'Apollon & Diane, enfans de Latone, ont préſidé à la magie. Selon l'hiſtoire du ciel, il eſt le même que *Lethoa*, un lezard; c'étoit un ſymbole du débordement du Nil. Ces étymologies ſont arbitraires, tirées de trop loin, ne rendent raiſon de rien, ne montrent point la liaiſon des fables; Λητω eſt plutôt l'hébreu *lath*, enfanter ou enfantement, 1 Sam. 4, 19. Nous verrons bientôt le pouvoir que les anciens ont attribué à la lune ſur la naiſſance des enfans. C'eſt pour cela que Latone, l'enfantement ou la fécondité, eſt regardée comme fille du Ciel & de la Lune; dès-lors on comprend pourquoi on l'a nommée la mere des Dieux, & pourquoi Héſiode dit qu'elle fait la joie des Dieux & des hommes: Λητω a donc la même racine & le même ſens qu'Ειλειθυια, *Lucina*, l'accoucheuſe, ſurnom de Diane, Latone.

qui eſt la lune; mais ce terme n'eſt point étranger à la langue grecque; Λήθεδον, dans Héſychius, ſignifie élargiſſement ou délivrance; Λήθω, oublier, laiſſer ſortir ou échapper de ſa mémoire; Λήθη, l'oubli, ce qui nous échappe. Le Clerc en a pris le contreſens; ſelon lui, Latone eſt celle qui lie, qui faſcine; au contraire, c'eſt celle qui délivre. Cette étymologie ſera confirmée dans la ſuite.

℣. 409. *Phœbé mit encore au monde la brillante Aſteria, dont Perſès fit ſon épouſe, & qui fut mere d'Hécate.* Φοίβη, Ἀστερίη, Ἑκάτη ſignifient brillante; ce ſont trois épithétes de la lune que l'on fait naître l'une de l'autre. Ainſi le Poëte continue à reproduire le même objet ſous différens noms, & en fait autant de perſonnages. Il n'eſt donc pas néceſſaire de recourir comme le Clerc à l'hébreu *ſathar*, ſe cacher. Aſteria, ſelon lui, ſignifie la Déeſſe qui ſe cache, parce qu'elle eſt fille d'une magicienne. Cette étymologie bizarre & fauſſe ne nous apprend point qui étoit Aſteria.

Perſés, que le Clerc prend pour un être imaginaire, eſt la chaleur, comme on l'a obſervé, ℣. 375. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on lui donne pour épouſe la lumiere des aſtres; ce ſont eux qui produiſent la chaleur & la lumiere. Feu, chaleur, lumiere, ſont exprimés par les mêmes racines dans toutes les langues.

Hécaté est encore la lune, le Clerc le reconnoît; mais il dérive assez mal son nom de l'hébreu *Achadah*, *unica*. Ἑκάτη est le féminin de Ἕκατος, nom donné par Homere, à Phœbus ou Apollon, & on sait que celui-ci est souvent confondu avec le soleil. La racine de ces deux termes est *Kat*, le feu ou la lumiere, qui se retrouve dans le chaldéen *Kaït*, l'eté, le temps des chaleurs, dans Καύτας, Καύτης, Καύτης, *combustor*, de Καίω, *uro*. Quoique la lune ne donne point de chaleur, elle donne de la lumiere, c'en est assez pour la nommer Hécaté. *Luna*, chez les Latins, a le même sens; Λευνόν, dans Hésychius, *fulgens*. Toute l'érudition employée par le Clerc & dans l'histoire du ciel, pour prouver qu'Hécaté signifie *unica*, porte à faux & suppose des changemens de prononciation qui ne suivent point la méchanique ordinaire du langage. Hécaté.

v. 412. *Jupiter lui a donné les plus grands priviléges.* Le Poëte nous atteste ici l'antiquité de l'opinion populaire sur les influences de la lune: mais quelle en est l'origine? Il n'est pas surprenant que les peuples qui habitoient les bords de l'océan, & les Navigateurs qui en avoient vu le flux & le reflux, se soient apperçus que les marées sont plus hautes ou plus basses selon les différentes phases de la lune, qu'ainsi ils ayent

imaginé qu'elle avoit part à ce phénoméne; ſans concevoir le méchaniſme de cette influence: delà ils ont conclu qu'elle pouvoit influer auſſi ſur les divers changemens de l'air, ſur la pluie & le beau temps. Ils ont été d'autant plus enclins à le croire, que ſouvent elle les indique d'avance par ſes différentes couleurs, ou par le cercle dont elle paroît environnée. Comme toutes les productions de la terre dépendent beaucoup de la température de l'air, par une progreſſion de conſéquences, on a cru que la lune influoit ſur tout ce qui ſort de la terre. Quelques obſervations vérifiées par haſard ont affermi l'opinion générale, & il n'y a pas d'apparence que l'on parvienne ſi-tôt à la détruire. Dès que l'on a imaginé une fois dans la nature un agent dont on ne connoiſſoit le pouvoir que confuſément, l'on n'a pas manqué de lui attribuer tous les effets dont on n'appercevoit pas la cauſe immédiate. C'eſt le propre de l'humanité de ſoulager ſon ignorance à moins de frais qu'il eſt poſſible.

Ce n'eſt pas ſeulement ſous le regne de Jupiter, & après la naiſſance de l'idolâtrie, que l'on a commencé à croire les influences de la lune, c'eſt dès les temps les plus anciens, & *déja ſous le regne du lumineux Cœlus*, comme parle Héſiode, ℣. 414. Voilà

le ſeul ſens raiſonnable que l'on puiſſe donner à ſes paroles, qui ne ſont pas intelligibles dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens. Si Cœlus a été un Roi de Theſſalie, quelle part a-t-il pu avoir à l'opinion que l'on a conçue des influences de la lune ?

℣. 417. *De même aujourd'hui, ſi quelqu'un offre des ſacrifices*, &c. Le Clerc a obſervé avec raiſon que la coutume d'offrir des ſacrifices à la nouvelle lune étoit très-ancienne. Elle a pris ſon origine ſans doute, dans l'uſage qu'ont ſuivi les premiers hommes de s'aſſembler dans ce temps-là, pour rendre en commun leurs hommages à la Divinité, lui offrir les fruits de la terre, & prendre enſuite un repas commun en ſigne de fraternité. La nouvelle lune ramenoit la joie parmi les hommes. En hiver ſur-tout, lorſque les nuits ſont ſi longues, elles ſont beaucoup plus triſtes, lorſqu'on ne voit point de lune ; les anciens peuples devoient être encore plus affectés que nous de ſon abſence, parce qu'ils ne ſavoient pas tirer du feu & des lumieres artificielles tout le parti que nous en tirons. Qu'y a-t-il de plus triſte qu'une pauvre chaumiere où l'on eſt réduit à la ſeule clarté d'un petit feu pendant la nuit ? La révolution réguliere des mois marquée par les apparences de la lune, & qui

eſt beaucoup plus, aiſée à remarquer que le cours du ſoleil, a donc commencé de mettre un ordre dans la ſociété: c'eſt à quoi Dieu a deſtiné cet aſtre: *fecit lunam in tempora*, Pſeaume 103. Quand la lune n'auroit jamais influé dans les productions de la nature, elle a toujours eu beaucoup de part à l'ordre politique; c'en étoit aſſez pour lui rendre des honneurs & pour affermir l'opinion très-ancienne que l'on a eue de ſon pouvoir.

℣. 420. *Elle répand les richeſſes & l'abondance.* Dès que l'on a été perſuadé que la Lune influoit ſur la fécondité de la terre & des animaux, il eſt tout ſimple qu'on l'ait enviſagée comme la dépoſitaire des richeſſes, & qu'on lui ait fait des vœux pour en obtenir: nous verrons la ſource de cette opinion.

℣. 423. *Jupiter ne lui a retranché aucune de ſes prérogatives.* On expliquera dans la ſuite en quel ſens les Dieux de nouvelle inſtitution ont reçu de Jupiter les priviléges dont ils ont joui. La Lune en a eu de plus conſidérables que tous les autres Dieux; tandis que l'on a ſuppoſé qu'ils ne préſidoient qu'à certaines parties de la nature, la Lune étendoit ſes influences dans le ciel & ſur la terre dans l'ordre civil & religieux. L'on conçoit que dans le ſyſtême hiſtorique des fables, ce que dit Héſiode, ne forme au-

un ſens. Jupiter, Roi de Theſſalie, en récompenſe de ce que la Lune lui a aidé à détrôner ſon pere, a réglé qu'elle continueroit à être honorée comme auparavant: qu'eſt-ce que le Poëte a pu entendre par-là?

¥. 424. *Sous le regne des Titans ou anciens Dieux.* Cette diſtinction ſi marquée entre les Dieux anciens & les Dieux nouveaux nous fait parfaitement comprendre quel a été le deſſein d'Héſiode dans la Théogonie. Il a voulu nous marquer les différens états de la religion grecque & les changemens qui y ſont ſurvenus: c'eſt en vain que l'on voudroit l'entendre autrement; jamais on ne réuſſiroit à donner un ſens raiſonnable à la plupart de ſes expreſſions.

Ces mêmes paroles d'Héſiode nous apprennent encore que *Titanes* & *priores Dii*, ſont ſynonymes. On a remarqué, ¥. 207, que *Titan* ſignifie grand & ſupérieur: il peut donc auſſi exprimer *ancien*, qui a précédé, tout comme *majores* déſigne l'un & l'autre en latin. *Superiores* ſe dit non-ſeulement de ceux qui ſont au-deſſus de nous, mais encore de ceux qui ont été avant nous. Les Titans ſont donc les premiers Dieux que les Grecs ont adorés; ce ſont les différentes parties de la nature, comme nous l'avons vu juſqu'ici: les Dieux nouveaux

ſont ceux qui ont préſidé aux arts & aux ſciences, & dont le culte a été beaucoup plus pompeux; Héſiode le racontera dans la ſuite.

Le Poëte nous apprend enfin que le culte de la Lune, loin d'avoir diminué par la ſucceſſion des temps, a beaucoup augmenté au contraire, & cela eſt exactement vrai. D'abord elle ne fut connue & honorée que ſous un ſeul nom, comme un des aſtres dont les mouvemens étoient les plus intéreſſans pour la ſociété: dans la ſuite, elle fut adorée ſous les noms de Ἥρη ou Junon, de Ἄρτεμις ou Diane: de Εἰλειθυία ou Lucine, de Λητὼ ou Latone, de Ἑκάτη, φοίβη, Σέλήνη, Μήνη. Dans les premiers temps, on s'étoit contenté de croire qu'elle influoit ſur les principaux phénoménes de la nature, mais ſous le regne de Jupiter, c'eſt-à-dire, lorſqu'il fut regardé comme le Dieu ſouverain, on ſe figura que, ſous différens noms, la Lune exerçoit ſon empire, même ſur les eſprits & ſur tous les événemens de la vie; que les hommes étoient riches ou pauvres, ſavans ou ignorans, victorieux ou vaincus, heureux ou infortunés, comme il plaiſoit à la Lune. Héſiode va nous l'apprendre. Delà on a dit que Jupiter lui avoit donné tous ces priviléges.

℣. 429. *La Déeſſe protége & fait proſperer*

pérer qui elle juge à propos, &c. jusqu'au *v.* 453.

Il est évident par ce détail que c'étoit à la Lune que s'adressoient les vœux que l'on faisoit aux différentes Divinités dont nous avons parlé; à Junon, pour être victorieux & honoré dans le monde; à Diane, pour être heureux à la chasse; à Lucina, pour la fécondité des femmmes & des troupeaux; à Latone, pour la prospérité des familles; à Hécaté, pour le beau temps dans les voyages. Dès que l'on supposoit que la Lune pouvoit influer sur le gain ou sur la perte des batailles, il n'est plus surprenant qu'une éclypse de Lune ait suffi autrefois pour effrayer des armées entieres.

L'opinion qui a fait préfider la Lune à la naissance & à l'éducation des enfans, *v.* 450, est fondée en raisons & en préjugés. 1°. Il est certain que c'est dans l'intervalle de neuf à dix lunes, ou de neuf à dix mois que l'enfant se forme dans le sein de sa mere, y prend la croissance & vient au monde; il en est de même des animaux à proportion. C'est la remarque de Cicéron, *de Nat. Deor.* l. 2, n. 207. 2°. Les femmes du commun sont encore aujourd'hui persuadées que leurs couches peuvent être accélérées ou retardées de plusieurs jours, se-

lon que la lune eſt plus ou moins avancée. Delà eſt née chez les anciens la coutume d'invoquer Junon, Diane, Ilythie, Hécaté, pour les femmes en travail. 3°. L'on a pouſſé plus loin la prévention. L'on a cru, & on le croit encore parmi les femmes peu inſtruites, que la lune influe ſur la différence des ſexes; que ſuivant qu'une mére ou une femelle accouche en vieille ou en nouvelle lune, on peut prédire ſi dans la groſſeſſe ſuivante, elle portera un garçon ou une fille, un mâle ou une femelle. De cette opinion, il n'y a plus qu'un pas à faire juſqu'à celle d'Héſiode & des anciens, que de la lune dépendent nos deſtinées. Sans les idées plus ſaines que la religion nous donne, nous ſerions pour le moins auſſi ridicules que les Grecs; & il n'y a encore que trop de gens aſſez ſtupides pour ajouter foi à toutes ces anciennes puérilités. C'eſt delà que l'on dit en plaiſantant d'un homme qui réuſſit mal dans ſes affaires, qu'il n'eſt pas né en bonne lune.

Le préjugé des Grecs que la Lune préſidoit à l'éducation des enfans, leur fit élever des autels à *Diane la nourrice*. Pauſanias, l. 4, c. 34. On montrera ci-après que Diane eſt la même qu'Hécaté.

℣. 453. *Rhéa, épouſe de Saturne, eut d'illuſtres enfans.* L'on a obſervé, ℣. 135,

que Rhéa eſt la terre, & ℣. 137, que Saturne eſt le temps. Leurs enfans ne ſont plus des Dieux Titans, ce ſont des Dieux nouveaux adorés ſous la troiſiéme époque de la religion grecque.

℣. 454. Ἑστίη, *Veſta*, eſt le feu: on reconnoît encore ce nom dans *Æſtus*, *Æſtas*, *Æſtuo*; Ἑστία en grec eſt le foyer. En ſuppoſant cette divinité, fille du Temps & de la Terre, Héſiode ſemble inſinuer que les Grecs ne connurent pas d'abord les divers uſages du feu, qu'il leur fallut du temps pour les apprendre; & il raconte, ℣. 510, que Prométhée déroba le feu aux Dieux. L'Auteur de l'origine des loix, des arts & des ſciences, a prouvé, 1re part. l. 2, tome 1, page 152, que les anciens peuples ont ignoré l'uſage du feu aſſez long-temps. Mais il n'eſt peut-être ici queſtion que du culte de Veſta & des Dieux Lares qui n'eſt pas de la premiere antiquité: il ne commença chez les Grecs qu'à la formation des ſociétés, & lorſque chaque famille eut ſon foyer particulier. D'ailleurs, c'eſt ſur-tout aux Dieux nouveaux dont nous allons parler, qu'il faut appliquer le principe de M. de la Barre, que l'époque de leur naiſſance eſt celle de leur culte. Veſta,

Cette même époque nous montre qu'il n'eſt point ici queſtion d'une femme qui ait

inventé l'uſage du feu; cet uſage n'a pas pu être ignoré juſqu'alors chez les Grecs, puiſqu'il y avoit chez eux des volcans, & que le Poëte a parlé ailleurs des Cyclopes.

Cérès. Δήμητηρ, la mere Cérès, n'a point tiré ſon nom du phénicien *Dai*, abondance, mais de Δάιω, nourrir; c'eſt la Divinité qui préſide à l'agriculture & à l'uſage que l'on fait des fruits de la terre. Les Cnidiens la nommoient Κύρη, nom relatif à l'hébreu *Karah*, au latin *Cerès*, au françois *Chere*, qui tous ſignifient nourriture. Les Siciliens l'appelloient Σῖτω, le bled & le pain. L'agriculture n'ayant pas été connue dès les premiers temps de la Gréce, Cérès n'eſt point une des plus anciennes Divinités; on la ſuppoſe fille de la Terre & du Temps: la raiſon en eſt aſſez claire.

M. l'Abbé Banier, tome 2, liv. 4, c. 10, a ſenti la difficulté de prendre dans le ſens hiſtorique les aventures de Cérès & l'enlévement de ſa fille Proſerpine; il a judicieuſement remarqué qu'il eſt impoſſible de les concilier avec les époques les plus certaines de l'hiſtoire grecque.

1°. L'on ne concevra jamais ce que rapporte Diodore de Sicile, tome 2, l. 5, n. 41, page 305, que cette iſle ſoit le premier lieu du monde où l'agriculture ait été

connue, & où il ait crû du bled; ni qu'une Reine de Sicile nommée *Dio* ait passé la mer pour venir enseigner cet art aux Athéniens. Selon l'ordre des migrations du genre humain, la Gréce a dû être habitée, peuplée & cultivée avant la Sicile; & nous voyons la naissance des arts suivre constamment la marche des premieres colonies. La Sicile n'a passé pour être le berceau & la demeure de Cérès, que parce que c'étoit un des plus fertiles pays du monde; Diodore lui-même observe que plusieurs autres peuples, en particulier les Egyptiens, revendiquoient la naissance de Cérès. *Ibid.*

2°. L'on comprend encore moins que la navigation ait été en usage, & le commerce établi entre la Gréce & la Sicile, avant que les Grecs ayent eu aucune connoissance de l'agriculture: celle-ci est un des premiers arts chez tous les peuples, parce que c'est un des plus nécessaires: les Sauvages ne sont occupés que de leur subsistance & des besoins les plus pressans de la vie.

3°. Le savant Auteur de l'origine des Loix, &c. a prouvé, tome 1, liv. 2, sect. 2, que l'agriculture est plus ancienne dans la Gréce, que l'époque où l'on place ordinairement l'arrivée de Cérès. Cet art est venu, selon lui, des princes Titans; mais comme il fut négligé après eux, les colo-

nies d'Egyptiens & de Phéniciens le remirent en vigueur. On ne relevera point la foibleſſe de cette ſuppoſition ; mais le fait de l'ancienneté de l'agriculture dans la Gréce n'en eſt pas moins certain.

4°. Soit que l'on place la demeure de Pluton dans le fond de l'Eſpagne, comme le prétendent les uns, ou dans l'Epire, comme veulent les autres, on n'imaginera jamais que dans ces ſiecles barbares un Roi ait été aſſez fou pour paſſer les mers & enlever une fille, ni une mere aſſez ſimple pour aller la chercher par tout le monde. Ces amours ridicules des Dieux ſont des contes forgés dans les ſiecles poſtérieurs par les Grecs devenus galans & aventuriers, & fondés ſur de groſſieres équivoques. L'enlévement de Proſerpine n'eſt qu'un tiſſu de circonſtances fabuleuſes.

5°. Il eſt impoſſible de ſe perſuader que les Grecs ayent érigé des autels à une femme étrangere, de ſon vivant même, qu'ils ayent inſtitué des fêtes & des myſteres à ſon honneur, parce qu'elle leur avoit enſeigné un art utile qu'ils ignoroient. Jamais les Sauvages de l'Amérique n'ont été tentés d'adorer les Européens, parce que ceux-ci ſont plus ſavans qu'eux.

Eſt-il bien certain d'ailleurs que l'art de cultiver le bled & de s'en ſervir, ait été

apporté en Gréce par une étrangere qui le poſſédoit déja dans une certaine perfection? M. Goguet a montré, 1re part. l. 2, c. 1, que l'art de faire du pain ne s'eſt formé qu'à la longue & par une infinité de tentatives qui ſe ſont ſuccédées. On a mangé d'abord le grain verd ou ſec, enſuite on l'a fait griller: on a commencé à le broyer avec des pierres; on en a fait de la bouillie, enſuite de la pâte plus ferme & des gâteaux, enfin du pain. Comment donc pourroit-on attribuer cet art à une ſeule perſonne?

6°. L'équipage de Cérès dans ſes courſes décele la nouveauté de la fable. Elle étoit, dit-on, montée ſur un char, ſymbole de la charrue; or ce n'eſt point par la charrue que le labourage a commencé: on s'eſt contenté d'abord de fouir la terre avec des pieux de bois, comme font encore les Sauvages. Les premieres charrues n'avoient pas de roues: c'étoit un arbre traîné par des bœufs; l'une de ſes branches coupée en crochet ſervoit de ſoc pour tracer le ſillon. L'hiſtoire de Cérès eſt une vaine imagination, une pure fable.

Il faut donc néceſſairement recourir au ſens allégorique, comme a fait M. l'Abbé Banier, en cela peu fidéle à ſon ſyſtême. Proſerpine, fille de Cérès, étoit nommée *Perephatta* dans les langues orientales, de

perè ou *pheri*, fruit, production, & *phatah*, creuſer, labourer la terre: *Perephatta* eſt à la lettre le fruit du labourage. Le grec Περσέφονη eſt formé de περὶ ou πέρι, qui ſignifie quelquefois *ex* & σέφος même terme que Σίφων & Σιφνός, creux; ce nom exprime comme le précédent, ce qui provient du creuſage de la terre ou du labourage. *Proſerpina* chez les Latins, en changeant la prononciation du grec, n'en a point altéré le ſens: ſelon Varron, l. 4, n. 10, elle eſt ainſi nommée, *quòd ex eâ proſerpant fruges:* ce n'eſt pas la plus mauvaiſe de ſes étymologies.

Proſerpine. La généalogie de Proſerpine eſt l'explication de ſon nom. Elle eſt fille de Jupiter & de Cérès, c'eſt-à-dire, du Ciel & de l'Agriculture; elle ſe tenoit en Sicile dans la vallée d'Enna, parce que c'eſt un des vallons les plus fertiles & les plus agréables de cette iſle, dont les Hiſtoriens, auſſi-bien que les Poëtes, ont fait une deſcription charmante.

Elle eſt enlevée par Pluton, Dieu des enfers, parce qu'il faut enfouir le grain dans la terre pour le faire germer. Sa mere Cérès la cherche par tout le monde, parce que dans tous les pays du monde, l'agriculture eſt occupée à faire ſortir les fruits de la terre & à les recueillir. L'équipage qu'on lui

donne, eſt un nouvel emblême; ſon char, figure de la charrue, eſt conduit par *Triptolème*, celui qui rompt les ſillons; c'eſt ce que ſon nom ſignifie. Il eſt attelé de deux ſerpens aîlés, parce que ſouvent les ſillons tracés par la charrue vont un peu en ſerpentant.

Dans l'Argolide, en Sicile près de Syracuſe, en Béotie près de Céphiſe, & dans l'iſthme près de Corinthe, on montroit des trous profonds par leſquels on prétendoit que Proſerpine avoit été enlevée. Tous ces monumens étoient auſſi authentiques les uns que les autres.

Proſerpine retrouvée dans les enfers, eſt condammée à y demeurer ſix mois, & les ſix autres avec ſa mere, parce que, pendant les ſix mois d'hyver, les grains demeurent comme enſevelis dans la terre, & ne reparoiſſent que pendant la belle ſaiſon.

Bientôt Héſiode donnera pour ſecond époux à Cérès un certain Jaſius de l'iſle de Crète, qui la rend mere de Plutus, Dieu des richeſſes. Il eſt évident que cette ſeconde filiation n'eſt pas différente de la précédente. On ſuppoſoit encore que Cérès avoit eu commerce avec Neptune changé en cheval, c'eſt-à-dire, avec l'eau conduite par des canaux pour arroſer les terres. Pauſan. l. 8, c. 25.

Les fêtes & les myſteres de Cérès ne ſauroient être regardés comme autant de monumens de ſes aventures. Ces fêtes ont été célébrées par tout le monde, & le ſont encore aujourd'hui par les laboureurs, lorſqu'ils finiſſent leurs travaux dans les différentes ſaiſons. Les myſteres n'étoient dans leur origine qu'une repréſentation innocente de ces travaux divers & des pratiques du labourage; on les fit paſſer dans la ſuite pour des cérémonies myſtérieuſes, afin de leur concilier plus de reſpect; les différentes circonſtances dont on ne comprenoit plus le ſens, donnerent lieu d'imaginer les aventures de Cérès.

Junon. Ἥρη, Junon, ne vient point de *harah*; jalouſe ou ennemie; il a pluſieurs ſignifications différentes, & c'eſt ce qui a donné lieu à la fable de Junon. 1°. Il eſt le même que ἦρ, le feu ou la lumiere; d'où ſont formés Ἀήρης dans Héſychius la chaleur, & Ἕως, le matin: voilà pourquoi il a déſigné la lune ou le flambeau de la nuit: Junon eſt la lune dans ſon origine: delà les ſurnoms *Novella* & *Calendaris*, que lui ont donnés les Latins. 2°. Il ſe confond aiſément avec Ἀήρ, l'air, le ciel: conſéquemment, Junon eſt devenue la ſœur & l'épouſe de Jupiter, qui déſigne auſſi l'air & le ciel. Delà eſt encore née la fable qu'Ho-

mere raconte, Iliad. l. 15, v. 20, que Jupiter avoit ſuſpendu Junon entre le ciel & la terre. Cicéron l'a remarqué. *Aër, ut Stoici diſputant, interjectus inter cœlum & mare, Junonis nomine conſecratus. De Nat. Deor.* liv. 2. C'eſt l'origine des noms *fluonia* & *matuta*, l'air qui produit la roſée du matin. Selon Pauſanias, liv. 2, les habitans de l'Argolide ſacrifioient à Jupiter & à Junon pour demander de la pluie dans les temps de ſéchereſſe. 3°. On l'a pris pour Ἥρ, grand, élevé, puiſſant, d'où viennent Ἥρως, héros, grand homme, *herus* & *hera* en latin; delà on a dit que Junon étoit la Reine des cieux & la Reine des Dieux. 4°. Ἥρα eſt le même que l'hébreu *harah*, femme enceinte, qui accouche, qui enfante; Ἥρατο, dans Héſychius, *concepit*, & Ναρεῖν, *gravidam eſſe*. On a donc ſurnommé Junon *Lucina*, l'accoucheuſe, & on lui a prêté le même pouvoir qu'à la Lune ſur les couches. 5°. Il a rapport encore avec Ἀρά, colere, malédiction, comme *ira* en latin; conſéquemment on a ſuppoſé Junon, fiere, colere, jalouſe, & on lui conſacroit le paon ſymbole de l'orgueil.

La mauvaiſe humeur & la jalouſie de cette Déeſſe viennent encore d'une autre ſource. Junon eſt ſouvent l'air; toutes les fois que l'air eſt agité & orageux, c'eſt Junon qui

eſt en colere. Jupiter étant auſſi le Dieu de l'air & de la pluie, lorſque celle-ci fait enfler les eaux & les fontaines, c'eſt Jupiter qui corrompt des nymphes & qui fait des infidélités à Junon. Si le mauvais temps continue, ſi l'orage fait déborder les ruiſſeaux, rompt les canaux, briſe leurs digues, alors c'eſt Junon jalouſe & irritée qui perſécute les maîtreſſes de ſon mari, & veut perdre leurs enfans.

Rien n'eſt plus commun dans Homere que les querelles de Jupiter & de Junon & le ſcandale de leur mauvais ménage. Quand il pleut d'un côté & que le ſoleil luit de l'autre, la ſérénité de l'air combat en quelque maniere contre le mauvais temps; on diſoit en ſtyle poëtique que Jupiter ſe battoit avec Junon. Ce langage puéril & badin ſubſiſte encore parmi les enfans de la campagne: quand ils voyent tomber de la pluie & luire le ſoleil en même temps, ils diſent que *le diable bat ſa femme.* On ne ſera pas ſurpris que Jupiter ſoit pris par les enfans pour le diable.

Lorſque les Péruviens vouloient expliquer la pluie, ils diſoient que c'étoit une jeune fille qui jouoit avec ſon frere dans les airs, & que celui-ci par malice lui caſſoit ſa cruche pour en faire tomber l'eau. Ainſi la phyſique des Grecs étoit celle des

enfans & des Sauvages ; & les idées qui ont fait naître les fables, subsistent toujours.

Juno en latin a dû signifier aussi la lune, puisque celle-ci est appellée *Jana*, & le soleil *Janus* : c'est le même que ἰανν en grec, la lumiere : ἰανηφόρος, *Lucifer* ou *Aurora*. Il est donc certain que la Divinité nommée Ἥρα, Ἥρη, étoit la lune dans son origine ; que l'on a composé les fables dans la suite sur l'équivoque des divers sens de son nom que l'on ne comprenoit plus. Sous le nom d'Hécaté, elle étoit au nombre des plus anciennes Divinités ; sous le nom d'Hera ou Junon, elle n'étoit connue que depuis le regne de Jupiter.

M. Fourmont le cadet, dans sa Dissertation sur Vénus, tome 7 des Mém. de l'Acad. a rapporté un passage de Varron, qui prétend que Junon étoit la terre chez les Latins. Virgile semble avoir eu la même idée ; Georgic. liv. 2, ℣. 325. *Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther : conjugis in gremium lætæ descendit.* Cela prouve seulement que les anciens ont souvent confondu le nom de leurs divinités, parce qu'ils n'en concevoient plus la signification.

℣. 455. *Pluton.* Ἀΐδης, Ἄδης, le tombeau ou l'enfer, c'est-à-dire, l'intérieur de la terre. On a supposé que les entrailles de Pluton,

la terre étoient le séjour des manes ou des ames, à cause de l'usage établi d'enterrer les morts. On a cru qu'un Roi regnoit sur eux, parce qu'on voyoit tous les peuples gouvernés par des Rois, & dans un temps où les Grecs eux-mêmes étoient sous le gouvernement monarchique. Pluton, l'enfer ou le tombeau, est fils de Saturne, parce que Κρονὸς signifie quelquefois un creux ou un gouffre profond: voyez ℣. 181. On comprend assez comment il est enfant de Rhéa, la terre. Selon Diodore de Sicile, tome 1, p. 203, l. 1, c. 36, Orphée a rapporté d'Egypte toute la fable des enfers, & dans Sanchoniathon, Pluton ou Dis est le *mouth* des Phéniciens, la mort.

On a dit encore que Pluton étoit le Dieu des richesses, parce que l'on fouille dans la terre pour trouver les métaux, & que souvent les avares enfouissent leur or & leur argent.

Ce nouvel attribut nous fait comprendre que *Pluto* chez les Latins a le même sens qu'*Adès* chez les Grecs, qu'il signifie l'intérieur de la terre ou le tombeau. Selon les fables, il y avoit une nymphe *Pluto*, fille de l'Océan: voyez ci-dessus, ℣. 355. Ce nom par conséquent désigne un lieu profond. C'est le tirer de trop loin, que de le faire venir de *palat*, délivrer, parce que la mort

eſt la délivrance des juſtes ; les anciens peuples n'ont point connu ces ſortes d'alluſions.

Orcus, autre nom latin de Pluton, a la même énergie que le premier, puiſqu'*Orca*, ſelon Iſidore, ſignifie un vaſe profond propre à mettre de l'eau. Ourque, eſt une riviere de France, & Arques, une riviere de Normandie.

Pour découvrir l'origine de la fable de Pluton, il n'eſt pas néceſſaire de recourir à un certain Aidonée, qui a regné, dit-on, en Epire, & qui fut appellé Roi des enfers, parce qu'il faiſoit creuſer la terre pour tirer des mines, & que ceux qui ſont occupés à ce travail, reſſemblent plus à des morts qu'à des vivans. Le Clerc convient que cet Aidonée vivoit au ſiecle de Théſée, par conſéquent plus de 700 ans après le prétendu regne de Saturne. Comment prouveroit-on que dès les premiers temps de la Gréce, il y a eu un Royaume en Epire, ni un Roi Adès occupé à fouiller des mines ? Cet art eſt ſûrement poſtérieur à l'agriculture : voilà pourquoi Héſiode place la naiſſance de Cérès avant celle de Pluton. D'où pourroit venir la relation entre ce Roi & Jupiter & leur prétendue fraternité ? Enfin, pourra-t-on faire voir que la fable des enfers eſt poſtérieure à Théſée, que l'on ſuppoſe avoir vécu

plus de 600 ans après la formation des premiers états de la Gréce ? Thésée, Orphée, Pluton, sont également des personnages imaginaires. La double fonction que l'on a donnée à ce Dieu de préſider aux richeſſes & aux funérailles, nous fait aſſez comprendre qu'il n'eſt pas ici queſtion d'un homme.

Les Savans ont employé bien de l'érudition pour expliquer en quel ſens certains héros étoient deſcendus aux enfers. On pourroit croire d'abord que ces hiſtoires ſont venues de la fourberie de quelqu'un qui, après s'être caché pendant quelques jours dans des cavernes profondes, où perſonne n'oſoit deſcendre, publia qu'il étoit allé aux enfers: mais il y a un dénouement beaucoup plus ſimple. Les noms de la plupart de ces héros, Orphée, Théſée, Hercule, ont rapport aux eaux qui tombent dans des gouffres; ces eaux conduites par des digues & des canaux ont été changées en perſonnages tirés des enfers. On le verra dans la ſuite.

Neptune. *V. 456. Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ſes flots.* Ἐννοσίγαιον, Ἐννοσίχθων ſont deux épithétes de Neptune, que l'on traduit ordinairement *quatiens* ou *movens terram.* Mais nous ne ſommes pas certains ſi ἐννόω, *movere*, qui n'eſt pas en uſage, ne ſignifie

ſignifie pas auſſi *cingere*, comme ἐννύω, environner, habiller; dans ce cas les deux termes précédens exprimeroient *cingens* ou *ambiens terram*, comme Γαιάουχος, ſurnom que les Lacédémoniens donnoient à Neptune. Pauſan. l. 3, c. 20.

Le nom grec de Neptune eſt Ποσειδῶν; il n'eſt point dérivé de l'hébreu *poſedôn*, *fractor navium*, comme l'explique le Clerc, ni de *peſchitân*, *expanſus*, comme dit Bochart, ſuivi par M. Fourmont, mais de πόσις, ſeigneur, ou maître, comme en latin, *potis*, mari, & εἰδος, l'eau ou la ſueur; εἰδιον, humide, dans Héſychius. Il ſignifie donc maître ou ſeigneur des eaux. C'eſt le ſynonyme de παντομέδων, ſurnom que les poëtes donnent ſouvent à Neptune. *Neptunus*, nom latin, a préciſément le même ſens. Il ne vient point de *Neptôni*, *claſſis appulſio*, comme l'entend l'hiſtoire du ciel, mais de *nep*, eau, qui eſt la racine de Νίπτω, laver ou mouiller; *Tun*, élévation ou autorité, comme *Dun* dans toutes les langues. *Neptunus* exprime donc ſans détour ce qui domine ſur les eaux. Les Egyptiens, ſelon Plutarque, appelloient Νέφθυν, les promontoires ou les rochers placés au bord de la mer. *Neptunium* étoit une ville d'Italie placée ſur un promontoire. *Poſideum*, même nom que *Poſeidon*, étoit auſſi un promontoire d'Io-

nie : ces noms désignent ce qui est élevé sur les eaux, par conséquent l'autorité sur les eaux dans le sens métaphorique. Les Egyptiens nommoient aussi la Divinité des eaux Μωσηλέ, de Μω, Μοϋ, l'eau en égyptien, & Σηλ, Seigneur : c'est toujours la même idée. Ils appelloient encore la mer Typhon, & lui donnoient pour femme Nephté ; on ne peut méconnoître l'analogie de celle-ci avec Νέφθυν.

Selon Hérodote, les Scythes nommoient Neptune Thamimasades : or *Thamim*, dans les langues orientales peut désigner les eaux, puisque *Tamah* en chaldéen signifie submerger : *Asades* est celui qui fait couler ; *asad*, *aschad*, verser, répandre, faire couler ; *Thamimasades*, celui qui fait couler les eaux.

Varron donne pour épouse à Neptune *Salacia* ; on voit bien que celle-ci est la mer.

Le trident de Neptune n'est point un sceptre royal, comme M. l'Abbé Banier le prétend ; c'est plutôt l'instrument dont les pêcheurs se servent encore aujourd'hui, qu'ils appellent vulgairement *fouine* ou *fougne*, & avec lequel ils percent le poisson.

Les Savans ont écrit sur l'autorité d'Hérodote, que Neptune n'étoit pas un Dieu ancien dans la Gréce, qu'il étoit venu de Lybie : ce fait auroit besoin d'être mieux

prouvé. Le culte de Neptune n'eſt pas à la vérité depuis le regne de Saturne, mais ſeulement depuis que les Grecs ont connu la navigation; Nérée eſt l'ancien nom de la mer. Quoique celui de Νέφθυν ſoit Lybien, il ne s'enſuit pas que ce perſonnage ne ſoit auſſi ancien que Jupiter & Pluton. Hérodote n'appuye ce qu'il dit que ſur l'autorité des Prêtres d'Egypte, & ce témoignage n'eſt pas infaillible, celui d'Héſiode, qui eſt plus ancien de 400 ans, mérite un peu plus d'attention. Cette vieille tradition, que Neptune étoit venu de Lybie, peut ſignifier ſeulement que les Grecs avoient appris la navigation des Phéniciens de Carthage.

D'autres ont penſé que Neptune, frere de Jupiter, Roi de Theſſalie, avoit été regardé comme Dieu de la mer, parce qu'il avoit eu des iſles pour ſon partage; mais quelles iſles? Dans le ſtyle ancien, la Gréce & les pays voiſins ſont nommés les iſles: Neptune auroit donc regné dans la Gréce; c'eſt ce qu'on n'a pas encore imaginé.

On a dit enfin que Neptune étoit chef des armées navales de Jupiter. En effet, il devoit y avoir des flottes brillantes dans un état où il n'y avoit pas encore de villes, où Cérès, l'agriculture, ne faiſoit que de naître, où l'on n'entend parler de navigation

que plus de 600 ans après. C'eſt ainſi que le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens eſt perpétuellement en contradiction avec l'état contemporain de la ſociété.

L'art de la navigation a commencé par de foibles tentatives; telles que nous les voyons chez les Sauvages: il eſt très-vraiſemblable que le haſard y a donné lieu: ce n'eſt donc point l'inventeur de cet art que l'on a honoré ſous le nom de Neptune. Voyez M. Goguet, premiere partie, l. 4, ch. 2.

Jupiter. ℣. 457. *Jupiter.* Nous voici enfin à la naiſſance du plus grand des Dieux. Ζῆν ou Ζῆτα, ancien nom de Jupiter, n'eſt point l'hébreu *ʒanni*, *ſcortator*, comme le Clerc l'a imaginé. Ce n'eſt point ſous cette idée odieuſe que les Grecs ont déſigné d'abord leur Dieu principal: les débauches qui lui ont été attribuées dans la ſuite, ne ſont fondées que ſur de groſſieres équivoques, nous le verrons en détail.

Ζῆν & Ζεὺς ne viennent point non plus de Ζάω, vivre, mais ils ſignifient haut, élevé, ſupérieur, au propre & au figuré; Ζανί'δες, *Duces*, dans Héſychius; Ἄζαν eſt une montagne d'Arcadie; Ἄζον, haut, élevé; Ζῆν, Ζεὺς, Δίος chez les Grecs; *Jou* chez les Latins; παπαῖος chez les Scythes, ſelon Hérodote; *Bel* chez les Babyloniens; ἐλέυς

chez les Thébains; Καραῖος chez les Béotiens, &c. ont tous le même ſens. Ils déſignent en général ce qui eſt au-deſſus de nous, par conſéquent le ciel & le Dieu du ciel ou la divinité, tout comme Ouranos & Chronos. Hérodote nous apprend, l. 1, p. 55, que les Perſes nommoient Jupiter toute l'étendue du ciel.

M. Fourmont le cadet a très-bien prouvé dans ſes Diſſertations ſur Mercure & ſur Vénus, tome 7 des Mém. de l'Acad. page 1 des Mém. que Jupiter eſt la même choſe que Cœlus, que ces deux noms expriment le même objet. Jupiter n'eſt donc pas un perſonnage plus hiſtorique que Cœlus & Saturne. Il eſt appellé fils de ce dernier, parce que dans le ſtyle populaire, on a pu dire que la pluie eſt fille du Temps ou du Ciel, & parce que le regne de Jupiter dans la religion a ſuccédé à celui de Saturne.

Homere dans l'Iliade, l. 9, ℣. 457, & Euripide dans Electre, acte quatriéme, ont nommé Pluton Jupiter infernal: dans Eſchyle, le Dieu de la mer eſt encore nommé Jupiter; on voit dans Pauſanias des autels dédiés à Jupiter terreſtre: Héſiode fait mention de ce dernier dans les *Travaux*, ℣. 465. Preuve convaincante que ce nom dans ſon origine n'exprime rien autre choſe que Dieu, Maître, Seigneur, celui qui regne ſur toute,

chose; qu'en distinguant les différentes parties de son pouvoir ou de son domaine, l'on a formé différens personnages & multiplié les divinités.

Diodore de Sicile, tome 2, l. 5, n. 43, page 312, nous fait assez comprendre que la royauté a été attribuée à Jupiter, à cause que son culte a toujours été plus pompeux que celui des autres Dieux. C'est pour la même raison, & par allusion à son nom, qu'il a souvent été nommé *Coryphée* ou Très-haut. Voyez Pausanias, l. 2, c. 2 & 4.

Nous avons déja remarqué que sur le même fondement, l'on avoit établi l'usage de lui dresser des temples & des autels dans les lieux les plus élevés, sur les plus hautes montagnes, qu'il a emprunté delà les surnoms d'Olympien, Hymettien, Séméléen, Capitolin, &c. On peut voir tous ses titres dans Pausanias.

Ceux qui envisagent Jupiter comme un personnage historique, sont forcés d'en distinguer autant qu'il y a eu de nations qui l'ont adoré, ou qui ont prétendu lui avoir donné la naissance. « Or il ne seroit pas aisé, » dit Pausanias, quand on le voudroit, de » dire, combien il y a de peuples qui préten» dent que Jupiter est né & a été nourri » chez eux ». Liv. 4, chap. 33.

℣. 458. *Dont la foudre fait trembler le*

ciel & la terre. Il n'eſt pas ſurprenant que l'on ait regardé le Dieu qui réſide au ciel, comme le maître du tonnerre, & qu'il ait préſidé à tous les phénomenes de l'air. Voilà pourquoi il étoit auſſi le Dieu de la pluie; delà les ſurnoms de tonnant, de foudroyant, de pluvieux que lui ont donnés les Grecs & les Romains: ſouvent il eſt pris pour la pluie même; cette confuſion a donné lieu à pluſieurs fables, & ſert à expliquer la plupart des ſurnoms de ce Dieu.

Ce n'eſt point par engagement de ſyſtême que l'on fait cette remarque. Varron, *de Lingua lat.* l. 4, n. 10, nous apprend que Jupiter eſt pris pour l'air, pour le vent, pour les nuées, pour la pluie, pour le jour: il ſuffit d'avoir lû les Poëtes pour en être convaincu. Il n'eſt pas ſurprenant que l'explication de ces divers phénomenes ait fourni la matiere d'une hiſtoire bizarre, ou plutôt du roman le plus ridicule que l'imagination en délire ait pu enfanter. C'eſt le dénouement naturel de tous les mariages, de tous les commerces ſcandaleux, de tous les crimes qui ont été attribués au plus grand des Dieux, qui ont fourni à Lucien le ſujet de pluſieurs ſatyres ſanglantes & des railleries les plus ameres.

Si Jupiter avoit été un homme, comment ſe ſeroit-on aviſé de lui attribuer, un

ſi grand pouvoir & un caractere ſi malfaiſant, tant de fonctions & tant de forfaits? Dès qu'on l'a pris pour un Génie aërien, pour une Intelligence occupée à diriger les influences & les phénomenes du ciel, il a fallu néceſſairement le rendre reſponſable de tous les effets bons ou mauvais qu'ils produiſent ſur la terre. Ainſi c'eſt Jupiter qui tonne & qui foudroye, qui rend le ciel orageux ou ſerein, qui envoye la pluie ou la ſéchereſſe, la ſtérilité ou l'abondance, qui eſt l'auteur des inondations & des tempêtes, qui fait déborder les fleuves & les ruiſſeaux, qui corrompt les nymphes ou qui trouble les eaux, qui forme des torrens & des gouffres; ſa poſtérité eſt immenſe, ſon empire s'étend ſur tout l'univers. Les autres Dieux qui ne préſident qu'à certaines parties de la nature, deviennent ou ſes enfans ou ſes vaſſaux, & ſont expoſés tous les jours à ſa colere. Jupiter doit donc être enviſagé comme le plus grand des Dieux, être le plus redouté & le plus honoré. Telle eſt la véritable origine du culte pompeux qui lui a été rendu partout, & des fables ridicules que l'on a miſes ſur ſon compte: double objet dont les Mythologues hiſtoriens ne donneront jamais une raiſon ſatisfaiſante.

On a obſervé, ℣. 182, que Bochart a cru

cru ſans fondement que Saturne étoit Noë; il n'a pas mieux rencontré dans ce qu'il a dit des enfans de ce Patriarche. Selon lui, Jupiter eſt Cham, parce qu'il a été adoré ſous le nom de *Hammon*: mais il eſt fort incertain ſi le Dieu adoré dans les ſables de Lybie étoit le même que Jupiter. *Hammon* peut ſignifier idole, figure, repréſentation; & ce terme ne décide rien. Les Grecs l'ont pris pour leur Jupiter, parce qu'ils avoient le foible de rapporter tous les Dieux des autres peuples à ceux qu'ils connoiſſoient. L'Egypte eſt appellée dans l'Ecriture *terre de Cham*; mais elle n'a jamais été nommée par les profanes, terre de Hammon, ni terre de Jupiter. Prétendre qu'il a été regardé comme Dieu du ciel, parce qu'il a eu l'Afrique pour ſon partage, c'eſt une explication forcée & qui ne ſatisfait point. Que Japhet ſoit Neptune, parce qu'il a peuplé l'Europe où il y a beaucoup d'iſles; c'eſt une autre conjecture auſſi foible. Enfin il eſt encore moins vraiſemblable que Sem ſoit Pluton. Sem a peuplé l'orient de l'Aſie, & n'a rien de commun avec le Dieu des enfers.

℣. 459. *Saturne les avaloit à meſure que leur mere les mettoit au monde.* En quel ſens Saturne dévoroit-il ſes enfans? Dans le même ſens que Cœlus enterroit les ſiens,

dans un ſens purement allégorique; tous les Mythologues en conviennent, il n'eſt queſtion que de le déterminer. Or Héſiode nous l'indique aſſez clairement, en diſant de Saturne, *qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui diſputât l'empire ſur les Immortels.* Prendre cette royauté dans le ſens propre, c'eſt bâtir en l'air.

Mais, qu'eſt-ce qui a pu donner lieu à cette maniere de parler, que Saturne dévoroit ou engloutiſſoit ſes enfans? Il faut néceſſairement en revenir à l'équivoque du nom Κρονός, confondu avec Τρώνος, une foſſe, un gouffre; voyez ℣. 181. Qu'un antre profond paſſe pour engloutir des enfans, & même pour avaler des pierres, ℣. 484, cela peut ſe ſouffrir en ſtyle poëtique; mais que l'on ait commencé à le dire d'un homme ou d'un Dieu, on ne l'imaginera jamais. C'eſt donc cette confuſion groſſiere qui a donné lieu aux Poëtes de ſe ſervir d'une ſi étrange métaphore, pour nous apprendre que ſous Saturne aucun autre Dieu que lui n'étoit adoré.

M. de la Barre croit que Saturne a paſſé pour dévorer ſes enfans, parce qu'on lui immoloit des victimes humaines. Cela peut être vrai des Tyriens & des Carthaginois dans les ſiecles poſtérieurs; mais on ne peut pas le dire des anciens Grecs. Avant le regne

de Jupiter, ils ne connoiſſoient point l'uſage des ſacrifices ni des victimes ſanglantes; on le verra dans la ſuite. D'ailleurs il n'eſt pas abſolument certain que le Dieu des Phéniciens étoit Saturne. La coutume barbare qui s'introduiſit dans la ſuite de lui immoler des hommes, a pu venir en partie de la fable que nous examinons; elle en eſt l'effet plutôt que la cauſe.

℣. 464. *Il avoit appris que par l'ordre des Deſtins*, &c. Ceci eſt dit par anticipation; le Poëte tourne en prophétie ce qui arriva dans la ſuite, lorſque le culte de Jupiter & des autres Dieux prévalut ſur celui de Saturne. Quoique Dieu ſouverain, il eſt ſuppoſé ſoumis aux loix du Deſtin; voyez ℣. 220.

℣. 467. *Rhea déſolée en gémiſſoit*, &c. juſqu'au ℣. 184.

S'il falloit entendre hiſtoriquement cette narration, pourquoi Jupiter, dernier enfant de Saturne & de Rhéa, ſeroit-il devenu maître de ſes freres, & leur auroit-il été préféré dans le partage de la ſucceſſion paternelle? Il faudroit ſuppoſer que ſon nom lui eût été donné après coup, puiſqu'il ſignifie le Dieu ſupérieur, le pere ſouverain. Pour que Rhéa ſe ſoit ſauvée en Crète, tandis que Saturne regnoit dans la Gréce, il falloit que la navigation fût déja connue

& le commerce établi entre les Grecs & les Crétois, lorſque Cérès ne faiſoit que de naître, & que l'agriculture étoit encore au berceau. L'on a penſé ſans doute à ſe nourrir avant que de courir les mers. Il faut ſuppoſer enfin Saturne d'une cruauté inouïe & d'une imbécillité ſans égale. C'eſt un trait de ſtupidité, de n'avoir pris aucune précaution pour s'aſſurer de Rhéa, & pour empêcher ſa fuite; c'eſt un excès de cruauté d'exterminer ſes propres enfans, dans la crainte d'en être détrôné. La royauté n'étoit pas alors une dignité aſſez brillante pour l'acheter par des crimes: un Roi étoit le citoyen le plus conſidérable par ſes richeſſes, par ſon crédit, & ordinairement par ſa prudence & ſon équité. Tel eſt le portrait qu'Homere nous fait d'Ulyſſe, de Neſtor, de Ménélas, dans l'Odyſſée.

℣. 477. *Ils l'envoyerent à Lyctus.* Les Critiques obſervent qu'il faut lire Λύττον, *latibulum*, de l'hébreu *lut*, caché; la reſſemblance de ce terme avec Λύκτος, ville de Crète, a fait dire que Rhéa s'étoit allée cacher dans cette iſle. Mais cette tradition n'étoit pas ſuivie par-tout; les Arcadiens prétendoient que Jupiter étoit né chez eux, & ſur le mont Lycæus; que Rhéa, après ſes couches, s'étoit lavée dans la ſource du Néda, Strabon, l. 9, p. 335. Ils produi-

foient pour preuve une caverne du mont Thaumaſius, nommée *grotte de Rhéa;* Pauſan. l. 8, c. 36. Ils étoient auſſi bien fondés que les Crétois.

℣. 480. *La Terre éleva Jupiter dans l'iſle de Crète.* On a dit que Rhéa avoit confié Jupiter enfant aux Curètes, appellés auſſi Corybantes ou Dactyles Idéens. Selon la tradition des Crétois, rapportée par Diodore, tome 2, page 298, c'étoient les premiers habitans de cette iſle. Que ſignifient ces noms divers? On n'en trouve point l'explication dans les Mythologues, & Strabon, l. 10, rapporte une infinité de traditions différentes ſur ces Curètes.

Κούρητοι a été prononcé enſuite Κρήτοι, & il paroît que ce nom déſigne des hauteurs ou des montagnes, puiſque Κρῆθεν dans Héſiode ſignifie *à capite;* Κρᾶς, Κράτος, la tête, ſelon Héſychius. Selon Pline, l'Acarnanie, pays montueux, avoit auſſi été nommée *Curetis*, l. 4, c. 1.

Δάκτυλοι a ſignifié les doigts de la main, & en général quelque choſe de pointu; ſelon Héſychius, il déſigne la pointe d'un gouvernail & une eſpéce d'herbe à feuilles pointues. On ſait qu'*Ida* étoit le nom générique de montagne; il y en avoit une ainſi appellée en Phrygie auſſi-bien qu'en Crète, & ſelon Pauſanias on nommoit de Dactyles Idéens.

même tous les lieux couverts de forêts. Dactyles Idéens a donc désigné des pointes de terre ou des promontoires couverts de forêts ; aussi dit-on qu'un de ces Dactyles avoit nom Ida. Γάργαρα est le sommet du mont Ida ; & comme il dominoit sur toutes les montagnes voisines, on a dit que Gargaris ou Gargarus étoit le Roi des Dactyles Idéens. Pline, l. 6, c. 29, parle d'une montagne chez les Troglodites nommée πεντεδάκτυλος, montagne à cinq sommets.

Le nom de Corybantes Κορύβας a beaucoup de ressemblance avec Κόρυμβος, le faîte, le sommet de quelque chose : selon Hésychius & Strabon, on a prononcé aussi Κύρβας ; or Κυρβασία est la crête d'un coq. Il est donc vraisemblable que l'isle de Crète a été ainsi nommée, à cause de la multitude de ses promontoires qui avancent dans la mer du côté du nord, & qui lui donnent précisément la forme d'une crête de coq. L'isle envisagée de loin de ce côté-là devoit présenter aux yeux cette figure. On sait que *creſt* ou *creſte* dans notre langue signifie encore un sommet de montagne. Dans la suite, ces promontoires de Crète, qui ressemblent aux doigts de la main extrêmement ouverts, ou aux différentes pointes d'une crête de coq, ont été pris pour ses premiers habitans, parce qu'on ne compre-

noit plus le ſens de leurs noms : par-tout on a fait la même confuſion, & l'on eſt tombé dans la même erreur. Il eſt clair que toutes les étymologies que Strabon a données de ces noms dans ſa géographie, ſont toutes fabuleuſes, l. 10, p. 448 & 454; pluſieurs les ont pris pour des Dieux ou des démons, & non pas pour des hommes.

Selon la fable, Rhéa confia Jupiter à ces Dactyles Idéens, à ces promontoires hériſſés de montagnes & de forêts. Jupiter déſigne ici la pluie, comme dans pluſieurs autres fables; celle-ci nous apprend que c'eſt du ſommet des montagnes dont nous parlons que s'élevent les vapeurs & les nuages qui forment la pluie. Jupiter ainſi élevé étoit à l'abri des pourſuites de Kronos, des gouffres profonds qui engloutiſſent les eaux. Cette phyſique n'eſt pas fort ſublime.

On a dit encore que les Dactyles Idéens avoient été les inventeurs du feu; c'eſt ce que rapporte Diodore, tome 2, l. 5, p. 299. Sans doute on vit quelquefois ſur ces montagnes, qui étoient au nord de l'iſle de Crète, une lumiere boréale en forme de flammes ou de larges ſillons de feu. Voyez les Mém. de l'Acad. tome 25, p. 202. Ainſi les Dactyles Idéens furent les auteurs du

feu, comme ils ont été les nourriciers de Jupiter ou de la pluie.

Il eſt bon de remarquer que Diodore de Sicile, dont les Mythologues hiſtoriens réclament ſans ceſſe le témoignage, rapporte la tradition des Crétois ſur la naiſſance des Titans & de Jupiter dans leur iſle, ſans la garantir, & qu'il ne témoigne point y ajouter aucune foi; voyez l'endroit cité.

℣. 483. *Au pied du mont Egée.* Nouvelle équivoque d'où eſt née la fable. Αἰγαίος, nom d'une montagne de Crète, ſignifie haut, élevé, comme γαῖος; Αἰγαίων eſt le nom de Briarée, l'un des Géans; Iliad. l. 1, ℣. 404. Ce même nom a été donné à Jupiter, pour exprimer ſa dignité ſupérieure; & alors il eſt ſynonyme de Ζὴν ou Ζεύς, comme Αἰγίοχος, *altè habitans.* Mais en confondant ce titre avec le mont Egée, on a dit que Jupiter avoit été nourri ſur cette montagne. Par un nouveau contre-ſens, on a cru qu'il faiſoit alluſion au ſubſtantif Αἶγες, les chevres; delà on a raconté fort ſérieuſement que Jupiter avoit été nourri par la chevre Amalthée. Voilà comme les fables ſont toujours allées en croiſſant. On auroit mieux rencontré, ſi l'on avoit dit qu'il étoit nourri par les montagnes, comme dans la fable précédente; voyez le ℣. 10.

Une autre raiſon qui a pu faire ſuppoſer que Jupiter étoit né en Crète, c'eſt que ſon culte a peut-être commencé dans cette iſle. Tandis que les Grecs honoroient le Dieu ſouverain ſous le nom de Chronos, les Crétois le révéroient ſous le nom de Ζῆν ou Ζεύς; peut-être encore ce ſont des Crétois qui ont fait connoître ce nom aux Grecs, & qui introduiſirent parmi ceux-ci les cérémonies obſervées dans cette iſle: voilà pourquoi l'on y a placé le berceau de Jupiter. Mais pluſieurs autres peuples revendiquoient cet honneur, comme nous l'avons déja remarqué après Pauſanias, preuve aſſez claire que Jupiter n'a pris naiſſance nulle part; que tout ce que l'on en a dit, eſt une fable fondée ſur des équivoques puiſque les prétentions de tous ces peuples étoient également appuyées ſur des noms de lieux.

℣. 484. *Rhéa prit une groſſe pierre, &c.* Ce n'eſt pas une petite difficulté de ſavoir ce que c'eſt que la pierre dévorée par Saturne. Le Clerc prétend qu'au lieu d'une pierre, il faut entendre un enfant étranger que Saturne mit en priſon avec ſes autres fils, & que c'eſt l'équivoque d'*eben*, *lapis*, avec *ben*, *filius*, qui a fait cette confuſion. C'eſt en effet le ſeul dénouement qui puiſſe convenir au ſyſtême qu'il ſoutient, que tous ces événemens fabuleux ſont nés de l'hiſ-

toire ancienne mal entendue : mais puiſque la ſcène a été en Gréce, il faudroit montrer l'équivoque dans la langue grecque ; & il n'eſt pas aiſé de le faire.

Bochart penſe, ſur le témoignage de pluſieurs Auteurs, que la pierre en queſtion eſt ce que les anciens ont nommé βαιτύλον & *Abaddir*, des pierres conſacrées pour conſerver la mémoire d'un événement, comme celle que Jacob nomma *Béthel*, *domus Dei*, & que du nom Béthel s'eſt formé celui de Bætyles. Il croit encore qu'Abaddir eſt l'hébreu *eben dir*, pierre ronde, parce que les Bætyles étoient ordinairement ronds. Il eſt clair d'abord qu'Abaddir n'eſt point grec ; or en hébreu, il peut ſignifier non-ſeulement une pierre ronde, mais une pierre élevée ou une groſſe pierre, & il paroît que βαιτύλος a le même ſens. Βα', βαϊ', βου, en compoſition ſont augmentatifs ; βαγαίος, βουγαίος, fort élevé, τύλος eſt une dureté, une boſſe calleuſe, par conſéquent une pierre ; βαιτύλος, une groſſe pierre. Selon Strabon, l. 10, p. 346, la ville de Pyle dans la Meſſénie, étoit nommée βαιτύλος. Il n'eſt donc pas néceſſaire de recourir au Béthel de Jacob, & il n'y a pas d'apparence que les Grecs en ayent eu connoiſſance.

On verra, ℣. 497, ce qu'on peut dire

de plus probable ſur cette pierre dévorée par Saturne, qui eſt inconteſtablement le ſujet le plus obſcur de la mythologie.

℣. 485. *A Saturne ancien ſouverain des Dieux.* Le regne de Saturne eſt donc de la même eſpéce que celui de Jupiter ſon fils: il eſt ici appellé Roi, non pas des hommes ou d'un peuple particulier, mais des Dieux; par conſéquent il fut un temps où Saturne occupoit dans la religion grecque le même rang que Jupiter y tint dans la ſuite; c'eſt tout ce qu'Héſiode entend par le regne ou la royauté de Saturne.

℣. 492. *Après l'année révolue*, &c. Le Clerc avertit qu'au lieu d'une année révolue, il en fallut ſans doute pluſieurs pour faire grandir Jupiter. Cela eſt vrai, s'il étoit ici queſtion d'un homme; mais plus on avancera dans la lecture d'Héſiode, plus on verra que la narration ſignifie toute autre choſe que l'avénement d'un Prince à la couronne.

℣. 496. *Il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment*, &c. La pierre dévorée par Saturne ne peut pas être entendue d'un enfant étranger mis en priſon, & enſuite délivré puiſqu'il eſt dit que Saturne la vomit, que Jupiter la planta dans la terre auprès de Pytho, & qu'il tira de priſon les fils du Ciel.

℣. 497. *Auprès de Pytho.* Selon Héſiode, *Bouclier d'Hercule*, ℣. 480, Pytho étoit la ville de Delphes. Ce nom ſignifie lieu profond; c'eſt une nymphe des eaux, ℣. 349. Il a donc déſigné d'abord la caverne d'où partoient les oracles d'Apollon; delà on a nommé ce Dieu Pythien & ſa Prêtreſſe Pythie; delà on a appellé *eſprit Pythien* toute exhalaiſon ſemblable à celle qui ſortoit de l'antre de Delphes, & en général la Divination. C'eſt mal-à-propos que l'on a rapporté ces termes au ſerpent Python, que l'on ſuppoſe avoir été tué par Apollon.

Pytho eſt exactement ſynonyme à Δελφὺς, *uterus*, & Δελφοὶ, nom qui fut donné à la ville à cauſe de ſa ſituation; telle eſt la ſource de la fable obſcène que l'on contoit ſur la maniere dont la Pythie recevoit l'enthouſiaſme; telle eſt l'origine de la folie des Grecs, qui regardoient la ville de Delphes comme le milieu du monde, ou comme le nombril de la terre.

M. de la Barre eſt perſuadé qu'Héſiode, en diſant que Jupiter planta auprès de Pytho la pierre dévorée par Saturne, nous indique en termes obſcurs l'établiſſement de l'oracle de Delphes, & cela eſt aſſez vraiſemblable, puiſqu'il commence à nous indiquer la révolution qui fit ceſſer le regne

de Saturne, qui établit le regne de Jupiter & des autres Dieux. Tous les Savans conviennent qu'une des raiſons qui contribuerent le plus à faire regarder la ville de Delphes comme un lieu ſacré, eſt ſa ſituation ſinguliere ſur le penchant du mont Parnaſſe, les rochers affreux dont elle étoit environnée, auſſi-bien que la caverne d'où l'on croyoit qu'il ſortoit une exhalaiſon divine. Ces rochers ne paroiſſoient point aux Grecs une production de la nature, le reſpect qu'ils avoient conçu pour l'oracle, leur perſuada que Jupiter lui-même avoit planté ces rochers dans la terre comme un monument de ſa victoire ſur Saturne: on publia enſuite que la terre les avoit fait avaler à Saturne, mais qu'il avoit été obligé de les revomir.

Pour trouver la ſource de cette idée bizarre, il faut ſe rappeller la ſignification de *Chronos*, que l'on a indiquée, ℣. 181. Il déſigne un lieu profond, un puits ou un antre. Cette phraſe d'Héſiode: *la Terre prit une groſſe pierre qu'elle enveloppa de langes, & la préſenta à Saturne* exprimée en ancien grec, a pu ſignifier: *la Terre poſa un rocher en forme de langes ou de ceinture auprès de la caverne.* Delà eſt venu le reſte de la fable.

Selon le récit d'Hérodote, l. 2, p. 108,

les nouveaux Dieux des Grecs furent empruntés des barbares, en vertu d'un oracle de Dodone; ne peut-on pas supposer avec vraisemblance que l'Oracle de Delphes y contribua pour sa part? Dans cette hypothèse, on pourroit dire en style poëtique que les nouveaux Dieux étoient sortis de l'antre de Delphes ou des entrailles de Chronos, la caverne: d'où il faudroit conclure que Chronos les avoit donc avalés auparavant. Ainsi le sens historique de l'établissement du regne de Jupiter se trouve ridiculement confondu avec la topographie de la ville de Delphes: nous avons vu la même chose dans la fable d'Ouranos & de Saturne, ỳ. 181.

On prétend que ce fut d'abord la Terre, qui rendit des oracles dans cet endroit (*a*), parce que l'exhalaison prophétique sortoit du sein de la terre, qu'ensuite ce fut Thémis, parce que Θεμίστες signifie des oracles. Neptune y eut encore part, parce qu'en jettant une pierre dans la caverne, on entendoit peut-être des eaux dans le fond. Enfin Apollon s'y établit, après avoir tué le dragon qui gardoit l'Oracle. On se souviendra que Δράκων signifie une ceinture, & τράχων, un lieu escarpé & scabreux:

(*a*) V. les Euménides d'Eschyle, acte I, scène I.

le prétendu dragon peut donc désigner l'enceinte de rochers dont la ville de Delphes & la caverne étoient environnées; & c'est la fable de Rhéa rendue en d'autres termes.

Ou, si l'on veut, Apollon qui tue le serpent Python après le déluge, c'est le soleil qui dessèche une fontaine dont le cours serpente, & formée par une inondation: on sait que *Pytho* est une nymphe des eaux, ℣. 349.

Nous avons exposé dans le Discours préliminaire, chap. 12, §. 6, comment l'Oracle de Delphes a pu s'établir.

℣. 501. *Il tira de prison les fils du Ciel.* Les fils du Ciel sont ceux dont Hésiode a parlé, ℣. 134 & suiv. Cœus, Créus, Japetus, &c. qui n'étoient point honorés sous Saturne, parce que ce sont seulement divers noms du ciel; mais sous le regne de Jupiter où l'on déifia tout, ils reparurent sur la scène. C'est ainsi que Jupiter les tira de prison.

℣. 503. *Ils lui mirent en main le tonnerre.* Hésiode, ℣. 139, a mis au nombre des enfans du Ciel les Cyclopes, parce que leurs noms qui signifient le tonnerre, l'éclair, la foudre, sont des phénomenes du Ciel. Ce sont eux qui ont donné le tonnerre à Jupiter, comme notre Poëte l'a

déja dit, ℣. 141. Le Clerc n'y a pas fait attention, quand il a supposé que ceci ne devoit point être pris à la lettre; c'est qu'on ne peut pas lui donner un sens dans son système.

Hésiode est persuadé que Jupiter n'est le Roi des Dieux & des hommes que parce qu'il est maître du tonnerre, & qu'il a en main de quoi se faire craindre, ℣. 506. Idée basse qui inspire aux hommes une crainte servile, mais qui ne leur donne ni respect ni amour pour la Divinité.

℣. 507. *Japetus prit en mariage Clymene, fille de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas.* On a remarqué, ℣. 134, que Japetus est l'argille ou la glaise: ici on lui fait épouser Κλύμενη, fille de l'Océan, dérivée de Κλύω pour Κλύζω, *lavo*, parce que pour pêtrir la terre, il y faut mêler de l'eau. D'autres supposent que Clyméne est épouse du soleil & mere de Phaëton, parce qu'ils rapportent son nom à Κλύω, Κλύω, briller. Selon Varron, l. 4, n. 6, Japetus avoit pour épouse la nymphe *Asia*; nous avons vu, ℣. 259, que ce nom désigne la boue, le limon; cette alliance est donc la même que la premiere, & démontre que l'on ne peut pas prendre Japetus pour un homme.

Ἄτλας n'a point tiré son nom de l'hébreu *Talah*, *endere*, comme le Clerc l'imagne, mais

mais d'Ἀντλάω, Ἄντλαω, Ἀντλέω, puiſer, verſer & ſoutenir. De ce double ſens, on a formé deux fables. La premiere, que les Pleïades, conſtellation que l'on croyoit pluvieuſe, étoient filles d'Atlas; la ſeconde, qu'Atlas ſoutenoit le ciel, comme nous le verrons bientôt.

℣. 510. *Elle enfanta encore le fameux Menœtius.* Μενοίτιος, ſelon le Clerc, vient de *menat* en chaldéen, épouvanter, parce qu'il eſt appellé dans la ſuite inſolent & ſcélérat. Ce n'étoit pas la peine d'aller chercher ſi loin une étymologie peu vraiſemblable. Il vient plutôt de μένος, le courage, qui exprime auſſi, ſelon Héſychius, la violence & la colere. Mais qui eſt ce perſonnage? Pourquoi le fait-on deſcendre de Japetus, la terre glaiſe, & de Clyméne, les eaux? Les Poëtes ne nous diſent rien qui puiſſe nous le faire connoître. Selon Apollodore, l. 2, p. 100, il gardoit les bœufs de Pluton. Nous avons vu par pluſieurs exemples que dans le langage des fables, les bœufs ſont des eaux; les bœufs de Pluton, ſelon la force des termes, ſont les eaux d'un lieu profond. Il s'agit donc ici d'un canal fait de terre glaiſe, ou d'un torrent creuſé dans la glaiſe; dès-lors on comprend ſa généalogie. Μένος peut avoir cette ſignification, comme Σμένος, riviere de Laconie,

Mœnus, le Mein, riviere d'Allemagne; Menay, riviere d'Angleterre, &c. Ἴτιος signifie bruyant, puisqu'Ἴτη, dans Hésychius, exprime le bruit: Μενοίτιος est à la lettre un courant d'eau qui fait grand bruit. Il est dit, ℣. 514, que Jupiter l'a précipité dans l'érebe, c'est-à-dire, que la pluie, à force de le creuser, a fait entrer ses eaux dans un gouffre; c'est ce qui arrive ordinairement aux torrens formés dans la terre marneuse. On lui attribue des crimes, des violences, de la férocité, à cause du double sens de Μένος, ou parce que ses eaux avoient causé du ravage. Voilà tout ce que l'on peut conjecturer sur ce personnage isolé dont il n'est plus fait mention dans la suite.

Prométhée. ℣. 511. *L'industrieux & rusé Prométhée & l'insensé Epimethée.* Προμηθεύς paroît d'abord formé de πρό, augmentatif, & de Μῆτις, sagesse, prudence; il signifie en ce sens qui a beaucoup d'esprit & de sagesse; Ἐπιμηθεύς exprime tout le contraire. On sait qu'ἐπί se prend quelquefois en composition pour *sub*, & qu'alors il est diminutif; ἐπιλευκος, *subalbus*; ἐπιμέλας, *subniger*. Ἐπιμηθεύς est donc celui qui a peu d'esprit; voilà pourquoi Hésiode l'appelle insensé. Mais si l'on s'arrête à cette signification, que deviendra leur généalogie? Pourquoi les suppose-t-on nés de l'humidité ou de la boue?

Faiſons attention que Μῆτις exprime auſſi l'eau & l'humidité, que c'eſt une nymphe des eaux, *v.* 358. Dès-lors *Prometheus* déſigne ce qui eſt bien détrempé, & *Epimetheus*, ce qui l'eſt moins; & on comprend pourquoi ils ſont fils de Japetus, l'argille, & de Clyméne, l'humidité. Ce double ſens eſt la ſource des fables ſuivantes. Eſchyle dans ſon Prométhée ſuppoſe que ce dernier eſt fils de Thémis; & il ajoute que celle-ci eſt la même que la Terre, acte I, ſcène II; Hérodote, l. 4, c. 45, donne pour femme à Prométhée, *Aſia*, la boue, le limon; tout cela s'accorde. Cette généalogie n'eſt donc point contraire à la précédente; mais on eſt en peine de ſavoir comment les Mythologues hiſtoriens peuvent ajuſter à leur ſyſtême, toutes ces alliances & ces filiations contradictoires.

Reſte à examiner qui eſt ce Prométhée ſi fameux dans la Mythologie. Selon Bochart, c'eſt Magog, pere des Scythes ou des Tartares: on feint qu'il eſt attaché au mont Caucaſe parce que c'eſt la demeure de ſa poſtérité. Il a dérobé le feu du ciel, parce que les peuples voiſins du Caucaſe, appellés *Chalybes*, étoient fameux par leurs ouvrages en fer. Il a le cœur rongé par un aigle, parce que le nom Magog vient de l'hébreu *moug*, *contabeſcere*. *Agag*, ſelon

le Clerc, ſignifie en arabe brûler, être enflammé : ainſi Gog peut être le vrai nom d'Epiméthée, qui ſe laiſſe dominer par la paſſion des femmes.

Ces conjectures ſont de pures imaginations. 1°. Le nom de Prométhée, Dieu habile, induſtrieux, à qui les Poëtes attribuent l'invention de la plupart des arts utiles ne convient à perſonne moins qu'au Patriarche des Scythes, peuples errans & vagabons, qui n'ont jamais connu les ſciences ni les arts, qui ont toujours été tels que les Tartares ſont aujourd'hui. 2°. L'étymologie de *Magog* eſt forcée & tirée de trop loin, comme la plupart de celles qu'a données Bochart. 3°. Gog n'a rapport à Epiméthée dans aucun des deux ſens qui peuvent lui convenir. On ne le connoît que par ce qu'en dit Héſiode, qu'il fut le premier qui fut aſſez fou pour épouſer une femme.

Ce trait de ſatyre nous fait comprendre que Prométhée & ſes freres ſont des perſonnages purement allégoriques comme ceux qui précédent & qui ſuivent. Auſſi M. l'Abbé Banier eſt forcé de convenir, tome 2, l. 1, c. 6, p. 120, qu'il faut néceſſairement recourir aux allégories dans la fable de Prométhée, & il entend ſon ſupplice dans un ſens figuré. Nous verrons bientôt qu'on ne peut pas l'entendre autrement; voyez ℣. 535.

V. 517. *Atlas porte le ciel ſur ſa tête & ſur ſes bras.* Selon tous les Mythologues, Atlas eſt la chaîne des montagnes d'Afrique, au-delà de laquelle les anciens ne connoiſſoient rien, dont le ſommet eſt caché dans les nues, & qui ſemble porter le ciel à cauſe de ſa hauteur. On en a fait un perſonnage; on dit qu'il eſt près des Heſpérides, parce qu'il eſt au ſud-oueſt de la Gréce: il a tiré ſon nom d'un Roi fameux. Atlas

Rien de ſi pompeux que l'hiſtoire de ce Roi rapportée par Diodore ſur d'anciennes traditions, tome 1, l. 3, c. 31, page 453. « Atlas, dit-on, étoit fils d'Uranus & frere » de Saturne; ils partagerent entr'eux le » Royaume de leur pere. Les lieux mari- » times étant échus par le ſort à Atlas, ce » Prince donna ſon nom aux Atlantes ſes » ſujets, & à la plus haute montagne de » ſon pays. On dit qu'il excelloit dans l'aſ- » trologie, & que ce fut lui qui repréſenta » le monde par une ſphere. C'eſt pour cette » raiſon qu'on a prétendu qu'Atlas portoit » le monde ſur ſes épaules; cette fable fai- » ſant une alluſion ſenſible à ſon invention. » Il eut pluſieurs enfans; mais Heſperus ſe » rendit le plus remarquable de tous par » ſa piété, par ſa juſtice & par ſa bonté. » Celui-ci étant monté au plus haut du

» mont Atlas pour obſerver les aſtres, fut
» ſubitement emporté par un vent impé-
» tueux, & on ne l'a pas vu depuis. Le
» peuple touché de ſon ſort, & ſe reſſou-
» venant de ſes vertus, lui décerna les hon-
» neurs divins, & conſacra ſon nom, en
» le donnant à la plus brillante des plane-
» tes. Atlas fut auſſi pere de ſept filles qui
» furent toutes appellées Atlantides, mais
» dont les noms propres furent Maïa, Elec-
» tre, Taygète, Aſterope, Mérope, Alcyone
» & Celæno. Elles furent aimées des plus cé-
» lèbres d'entre les Dieux & les Héros, &
» elles en eurent des enfans qui devinrent
» auſſi célèbres que leurs peres, & qui fu-
» rent chefs de bien des peuples. Maïa l'aî-
» née de toutes, eut de Jupiter un fils ap-
» pellé Mercure, qui fut l'inventeur de plu-
» ſieurs arts. Les autres Atlantides eurent
» auſſi des enfans illuſtres: car les uns don-
» nerent l'origine à pluſieurs nations, &
» les autres bâtirent des villes. C'eſt pour-
» quoi, non-ſeulement quelques Barbares,
» mais mêmes pluſieurs Grecs font deſcen-
» dre leurs anciens Héros des Atlantides.
» On dit qu'elles furent très-intelligentes,
» & que c'eſt pour cette raiſon que les
» hommes les regarderent comme des Déeſ-
» ſes après leur mort, & les placerent dans
» le ciel ſous le nom des Pleïades. Les At-

» lantides furent auſſi nommées nymphes, » parce que dans leur pays on appelloit ainſi » toutes les femmes ».

Il y auroit bien des choſes à relever dans cette hiſtoire ſi authentique. 1°. Il ſemble qu'elle ait été écrite par un Auteur contemporain, tant elle eſt bien circonſtanciée; cependant aucun des Poëtes Grecs n'en a eu connoiſſance, puiſqu'ils la contrediſent en pluſieurs points. Il eſt évident qu'elle a été forgée par les Grecs poſtérieurs, lorſqu'ils entendirent parler du mont Atlas; c'étoit leur goût d'imaginer des Rois, des Héros, des Nymphes qui avoient donné leurs noms aux montagnes, aux aſtres, aux peuples. Diodore n'avoit point puiſé ce qu'il dit dans les archives des Atlantes ou des Africains; toutes ces fables ſont de la façon des Grecs. 2°. Si Atlas a eu pour ſon partage les lieux maritimes, comment cette ſucceſſion a-t-elle paſſé à Neptune? 3°. Atlas eſt un habile Aſtronome capable de conſtruire une ſphere dans un temps où il eſt fort incertain ſi l'Afrique & ſur-tout les environs du mont Atlas étoient déja peuplés, plus de 1500 ans avant que les Grecs euſſent ſoupçonné la rondeur de la terre, en un mot au ſiecle des Titans voiſins du déluge. 4°. A-t-on pu dire qu'un Prince portoit le ciel ſur ſes épaules, parce qu'il

étudioit l'aſtronomie ? Ce ſeroit quelque choſe de curieux aſſurément, qu'un chef de ſauvages devenu Aſtronome. 5°. Si c'eſt un fils d'Atlas qui a donné le nom Heſperus à l'étoile de Vénus quand elle paroît le ſoir, quel eſt le Prince qui l'a fait nommer Phoſphorus, quand elle ſe montre le matin ? Sent-on le ridicule d'un Prince Africain qui donne des noms Grecs aux étoiles ? 6°. Par quel moyen les Atlantides, filles d'un Roi d'Afrique qui regnoit à 50 lieues des côtes, ont-elles été tranſplantées dans la Gréce pour y épouſer des Dieux & des Héros, dans un temps où les peuples les plus voiſins ſe connoiſſoient à peine les uns les autres ? 7°. L'uſage de placer des hommes & des femmes dans les aſtres, eſt une fantaiſie des ſiecles poſtérieurs ; on ne s'en aviſoit pas dans les temps où il faudroit placer Atlas & ſa famille. Toute cette Mythologie hiſtorique n'eſt qu'un rêve ſans ſuite, ſans vraiſemblance auquel Diodore a fait trop d'honneur de daigner ſeulement le rapporter.

Laiſſons donc à part le mont Atlas que les anciens Grecs ne connoiſſoient pas, l'aſtronomie & la ſphere qu'ils n'ont connues que fort tard ; ne prêtons à des peuples barbares & très-ignorans que les idées plates, groſſieres & pueriles dont ils étoient capables

capables. 1° Le fardeau dont on a chargé Atlas, vient d'une équivoque risible. Nous avons vu qu'Atlas vient d'Ἀντλάω, puiser & porter; il exprime un puiseur d'eau, ou celui qui porte sur ses épaules, selon Hésychius. Οὐρανὸς, le ciel, est aussi un vase d'eau: ce n'est pas une merveille qu'un puiseur d'eau la porte dans un vase sur sa tête & sur ses bras; voilà le prétendu mont Atlas chargé du ciel. Comme Ἡράκλεης, une digue, un canal, un aqueduc, a souvent servi à faire venir des eaux dans une ville, & a dispensé les habitans d'en aller chercher sur leurs épaules, on a dit fort sérieusement qu'Hercule avoit déchargé Atlas de son fardeau. N'oublions pas qu'Hésiode place Atlas, le puiseur d'eau, près des Hespérides qui sont des fontaines. 2°. Les nymphes Atlantides sont les eaux ainsi élevées par des digues ou des canaux. Selon Apollodore, l. 3, page 168, elles sont nées d'Atlas & de Pleïoné, fille de l'Océan sur le mont Cyllène en Arcadie. Deux d'entre elles, Celæno & Alcyoné, ont eu commerce avec Neptune. Leurs noms propres sont donc des noms de fontaines, de ruisseaux, d'aqueducs; il seroit trop long de le montrer en détail ici. L'on en a fait la constellation des Pleïades à cause de Pleïoné leur mere, & parce que l'on a cru que sous cette

conſtellation le temps étoit ordinairement pluvieux; nous en parlerons encore.

Servius, ſur le huitiéme livre de l'Enéïde, ℣. 140, nous apprend qu'il y a eu trois Atlas, ou plutôt trois monts fameux ainſi nommés; l'un en Mauritanie le plus élevé de tous, l'autre en Italie qui fut le pere d'Electra; le troiſiéme en Arcadie, pere de Maïa, de laquelle eſt né Mercure. Les Grecs, ſelon leur génie ordinaire, les ont confondus pour forger leurs fables.

℣. 521. *Il a enchaîné Prométhée.* Selon tous les Poëtes, dit le Clerc, c'eſt ſur le Caucaſe que Prométhée eſt attaché, tout comme Atlas eſt relégué au fond de l'Afrique. Cela nous fait entendre que lorſque Jupiter ſe fut emparé de l'Empire, pluſieurs des Titans ou partiſans de Saturne furent obligés de s'éloigner, les uns à l'orient, juſques dans la Colchide & au pied du mont Caucaſe, les autres aux extrêmités de l'Afrique pour ſe ſouſtraire à ſa domination. Mais, 1°. Héſiode ne parle point du Caucaſe; c'eſt une circonſtance ajoutée par quelqu'un des Poëtes poſtérieurs, ſur une équivoque que l'on ſpére de découvrir. 2°. Croira-t-on qu'un Roi de Theſſalie ait pu être aſſez puiſſant pour éloigner juſqu'aux extrêmités du monde ceux qui ne vouloient pas le reconnoître, & les y tenir

comme enchaînés, sans qu'ils osassent en sortir? 3°. Il faut supposer qu'ils se sont enfuis par mer, dans un temps où la navigation n'étoit pas encore en usage chez les Grecs. La prétendue expédition des Argonautes, qui est le premier voyage de long cours que l'on ait attribué aux Grecs, est postérieure de plus de 700 ans au regne supposé de Jupiter.

Que signifie ce foie de Prométhée rongé par un aigle ou par un vautour, & qui renaît sans cesse? C'est, dit le Clerc, une équivoque de *kebed*, qui en hébreu signifie les richesses & le foie. L'on a voulu dire que Prométhée fouillant des mines dans les montagnes de la Colchide, trouvoit des richesses inépuisables, & qu'autant l'on en ôtoit, en un jour, autant l'on en retrouvoit le lendemain. Si l'équivoque pouvoit se montrer encore dans la langue grecque, on pourroit peut-être l'admettre; mais que deviennent l'aigle ou le vautour & la punition de Prométhée? Dès qu'il faut recourir à une allégorie, autant vaut supposer que toute la fable en est une. D'ailleurs Prométhée travaillant chez les Chalybes, vers les sources de l'Araxe, se trouveroit au moins à cent lieues du Caucase proprement dit, & la géographie se trouve par ce moyen aussi mal observée que la chronologie.

Les Mythologues hiſtoriens peuvent à leur gré voyager à 500 lieues de la Gréce pour trouver la ſcene du ſupplice de Prométhée & de ſa délivrance : bientôt Héſiode nous indiquera le lieu où tout s'eſt paſſé, & nous nous y arrêterons pour expliquer cette fable.

V. 526. *Hercule, fils d'Alcmène, a délivré le fils de Japhet de ce ſupplice.* Tout le monde convient que ceci eſt une pure fable, que l'Hercule Thébain a vécu pluſieurs ſiecles après Prométhée. Mais il y a eu, dit-on, pluſieurs Herculès, & ceci doit s'entendre ſans doute de l'Hercule Phénicien, c'eſt-à-dire, ſelon l'explication de le Clerc, de quelque Marchand Phénicien qui a navigué en Colchide, & a ramené dans la Gréce quelques-uns de ceux qui s'étoient retirés auparavant pour n'être pas ſoumis à Jupiter. Ἡρακλέης, dit-il, eſt le même que l'hébreu *Harokel*, un marchand. Sans diſputer ici ſur l'exiſtence d'un prétendu Hercule Tyrien ou Phénicien, dont nous montrerons la fauſſeté ailleurs, nous perſuaderons-nous que les marchands Tyriens ſoient allés, au travers des écueils & des dangers de la mer Egée, de la Propontide & du Pont-Euxin, naviger juſques dans la Colchide, plus de cent ans avant le temps où l'on ſait que les premiers navigateurs

Phéniciens ſont arrivés dans la Gréce?

℣. 528. *Jupiter l'a permis.* Eſchyle ſuppoſe au contraire qu'Hercule a délivré Prométhée malgré Jupiter. Voyez, ℣. 563, en quoi conſiſte cette délivrance.

℣. 534. *Il oſa diſputer d'habileté contre le ſouverain des Dieux.* Telle eſt l'origine de la haine & de la jalouſie de Jupiter contre Prométhée. 1°. En inventant les arts, ſur-tout le ſecret de faire des figures humaines, il a voulu en quelque maniere diſputer d'habileté contre Jupiter. 2°. Il a rendu aux hommes l'uſage du feu que Jupiter leur avoit ôté. 3°. Il leur a enſeigné à garder pour eux la meilleure part dans les ſacrifices, à manger la chair & la graiſſe des victimes, tandis qu'ils ſe contentent de brûler les os pour les Dieux: Héſiode le racontera ci-après.

En effet Prométhée pris pour de la terre ou de la pâte détrempée, a fourni la matiere des premieres ſtatues; il a ſervi à faire les foyers où l'on a conſervé le feu à l'abri des injures de l'air; enfin il a été pêtri en maniere de gâteau pour être offert aux Dieux à la place des victimes ſanglantes. Nous le verrons en détail. Il eſt clair que cette allégorie ſatyrique a pour objet la maniere dont le culte fut réglé ſous le regne de Jupiter. C'eſt la troiſiéme époque de la

religion grecque dont le Poëte va parler.

Avant de le suivre dans cette nouvelle carriere, il convient de rappeller sommairement les principaux personnages qui ont paru sous Saturne.

Vénus née du sang du ciel & de l'écume de la mer.

De la Nuit, sont sortis le Destin, les Parques, les Hespérides, le Sommeil, la Mort, Momus, &c.

De la Mer, Nérée, Doris, les Nymphes de la mer, Téthys, les Fleuves, les Naïades ou Nymphes des fontaines, tous les monstres.

De Thyia & d'Hypérion, c'est-à-dire, de la Mer & du Ciel, les Astres, le Soleil, la Lune, l'Aurore mere des Vents.

De Cœus ou du Ciel, Phœbé ou la Lune, Latone & Asteria mere d'Hécaté.

De Rhéa & de Saturne, Vesta, Cérès, Junon, Pluton, Neptune, Jupiter. Ceux-ci méritent une attention particuliere; non-seulement ils doivent occuper les premieres places sous le regne suivant, mais encore effacer par la pompe de leur culte, celui des Titans qui avoient précédé.

Par cette énumération seule, on apperçoit déja la différence des uns & des autres, quoiqu'ils soient de même espéce, c'est-à-dire, des êtres imaginaires. Les Ti-

tans préſidoient aux diverſes parties de la nature conſidérées phyſiquement, & telles qu'elles ſe montrent aux yeux & à l'imagination des peuples barbares. Les Dieux nouveaux ont regné ſur les arts & les talens par leſquels l'homme devient le maître de la nature, & ſuppoſent un peuple déja policé. Ainſi Veſta préſide au foyer & à la ſociété domeſtique, Cérès à l'agriculture, Junon aux mariages, Pluton aux funérailles, Neptune à la navigation, Jupiter à la ſociété civile, & diſpoſe à peu près de tous les événemens.

Il eſt à remarquer encore que pluſieurs Divinités placées ſous le regne de Saturne avoient déja paru ſous celui de Cœlus, & qu'il n'y a que leur nom de changé, comme la mer, Nérée, Doris, Téthys, qui ſont la même choſe, la Lune qui eſt Phœbé & Hécaté, Rhéa qui eſt la terre; que cette différence de noms, après avoir abuſé les Grecs, a auſſi trompé les Mythologues, parce que l'on n'en prenoit pas le vrai ſens. Il en réſulte que Jupiter eſt un Monarque de même eſpéce que Cœlus & Saturne avec leſquels il eſt ſouvent confondu: que ſi on les enviſage comme des Princes qui ſe ſont partagé le monde, il n'y a plus ni ſuite, ni liaiſon, ni bon ſens dans le Poëme d'Héſiode.

Delà ſuit une nouvelle différence entre la filiation des Dieux anciens & celle de la plupart des Dieux nouveaux. La premiere faiſoit principalement alluſion à la phyſique, mais à une phyſique groſſiere, ſouvent fauſſe, & digne de la ſtupidité des anciens Grecs. La ſeconde a ordinairement plus de rapport à l'hiſtoire de la religion: c'eſt l'établiſſement ſucceſſif du culte des nouveaux Dieux; preſque tous ſont enfans de Jupiter, parce qu'ils ont été créés ſous ce nouveau regne: mais ſous l'une & l'autre époque, mêmes idées, même ſtyle, équivoques perpétuelles, abus conſtans des termes & du langage.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'en prenant l'hiſtoire des Dieux pour une ſuite d'événemens réels, on trouve dans les Auteurs anciens & modernes une diverſité de traditions qui effraye: c'eſt qu'il eſt impoſſible que les eſprits ſe rencontrent dès qu'ils ont abandonné la ſeule route qui conduit au vrai. M. l'Abbé Banier veut que l'on choiſiſſe entre les différentes opinions celle qui paroît la plus vraiſemblable, ſans trop s'embarraſſer des difficultés qu'on peut lui oppoſer; & il aſſure qu'on n'objectera jamais rien contre la fraternité des trois Princes Titans, qui ſoit plus fort que ce qu'on aura pu dire pour l'établir, tome 1, l. 1, c. 1, page 19. Pour

uſer de la liberté qu'il nous donne, il nous paroît que cette fraternité n'a pour elle que des autorités, ou plutôt des traditions très-récuſables, puiſqu'elles ſe contrediſent, au lieu que nous avons contr'elle la raiſon, le bon ſens, l'exemple de tous les peuples, le témoignage des Philoſophes, qui nous paroiſſent des preuves infiniment plus ſolides: le ſeul moyen d'accorder les traditions, c'eſt de les regarder toutes comme également fabuleuſes.

QUATRIÉME PARTIE.

Regne de Jupiter & des autres Dieux; établiſſement des Sacrifices; troiſiéme époque de la Religion Grecque.

CETTE quatriéme partie du poëme d'Héſiode paroîtra un peu moins ennuyeuſe que les précédentes; elle renferme moins de généalogie, plus de morceaux hiſtoriques, & quelques deſcriptions d'une grande beauté; elle fournira auſſi de nouvelles preuves du ſyſtême que nous ſuivons, & des réflexions que l'on vient de faire ſur le regne de Saturne. On y verra que Jupiter n'a pas plus regné dans la Theſſalie que dans les Gaules ou dans les Indes; que les différens peuples qui

prétendoient avoir chez eux le berceau ou le tombeau de ce Dieu fameux, étoient, ou des impoſteurs, ou des gens follement prévenus & abuſés par des traditions fabuleuſes.

C'eſt ici, à proprement parler, que commence le polythéïſme & l'idolâtrie dans toute la rigueur du terme. Dans les ſiecles précédens, on avoit regardé la Divinité comme un être unique, ſeul digne d'être adoré, du moins d'un culte ſuprême. Les Génies inférieurs auxquels on croyoit qu'il avoit confié le gouvernement de l'univers, n'avoient point encore reçu l'encens ni les hommages des peuples. Bientôt l'habitude d'attribuer les phénomenes de la nature à ces Intelligences ſécondaires, fit regarder le Dieu ſouverain comme un Monarque oiſif, ſemblable à ces ſouverains Aſiatiques, qui plongés dans la molleſſe, uniquement livrés à leurs plaiſirs, ſe repoſent ſur leurs Officiers du gouvernement de leurs états, & ſe croyent trop grands pour s'occuper du bien de leurs ſujets.

Cette idée ne pouvoit manquer d'opérer dans la religion le même abus qu'elle a coutume de cauſer dans la politique chez les nations dont nous venons de parler. Inſenſiblement les Miniſtres chargés du gouvernement s'emparent de la confiance & de

l'affection des peuples, réuniſſent peu-à-peu les diverſes branches de l'autorité, font oublier le Monarque, parviennent ſouvent à le détrôner, & à ſe mettre à ſa place.

Ou, ſi l'on veut, il ſe fit parmi les Dieux, la même révolution qui arriva dans tout l'occident par l'établiſſement du gouvernement féodal. Jupiter fut d'abord le Dieu ſouverain comme l'avoit été Saturne; mais à force de partager ſon autorité avec d'autres Dieux, il lui en demeura fort peu. Son empire ſe trouva reſſerré dans le ciel, tandis que d'autres établirent le leur ſur la terre & ſur la mer. Ces vaſſaux de Jupiter devenus indépendans, ſe crurent bientôt égaux à leur Seigneur, & lui parlerent ſouvent très-inſolemment: ainſi les Ducs de Bourgogne & les Comtes de Champagne devenus Souverains, oſerent plus d'une fois prendre les armes contre nos Rois.

Tous les Dieux, grands & petits, vieux & nouveaux, reçurent le même culte; ils eurent des ſtatues, des temples, des autels, des ſacrifices; & ſi Jupiter n'avoit eu le tonnerre pour ſe faire craindre, ſon trône auroit été très-mal affermi.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la religion acheva de ſe corrompre chez les Grecs, préciſément dans le temps où elle

paroiſſoit devoir être plus pure, au moment même où ils commencerent à ſortir de la barbarie, par la culture des arts les plus néceſſaires : leurs idées, loin de ſe rectifier par la ſucceſſion des temps, devinrent de jour en jour moins raiſonnables ; à meſure qu'ils acquirent de nouveaux talens, ils forgerent de nouveaux Dieux pour y préſider. Lorſque leurs premiers Ecrivains parurent, les fables étoient déja ſi anciennes, & l'erreur ſi univerſellement répandue, que perſonne ne s'aviſa de réclamer contr'elle. Les Poëtes ſuivirent aveuglément la tradition vulgaire, les Philoſophes enſuite n'oſerent l'attaquer ouvertement ; & il eſt étonnant qu'après un ſi grand nombre de ſiecles, cette tradition nous montre encore de légers veſtiges de la religion primitive.

Si l'on peut ſe flatter d'avoir réuſſi à les découvrir, le poëme d'Héſiode devenu moins obſcur, en devient auſſi plus intéreſſant ; c'eſt un monument de la maniere dont l'idolâtrie s'eſt établie ; d'où il s'enſuit que l'hiſtoire de la création fidélement conſervée chez les Juifs a été le plus excellent reméde pour les préſerver du polythéïſme. Comment auroient-ils pu adorer ſérieuſement les diverſes parties de la nature, tant qu'ils ſe ſouvenoient de la maniere dont le Créateur les avoit tirées du néant ? Et puiſ-

que la philoſophie ne pouvoit découvrir cet important ſecret, il eſt évident qu'elle ne ſeroit jamais parvenue à montrer le ridicule de l'idolâtrie.

℣. 535. *Lorſque les Dieux étoient en diſpute avec les hommes à Méconé*, &c. juſqu'au ℣. 560. Le Clerc a fait tous ſes efforts pour adapter cette narration à ſon ſyſtême, mais il y a mal réuſſi. Les Dieux, dit-il, ſont les enfans de Saturne & leurs partiſans; les hommes ſont les habitans du Péloponnèſe, que Jupiter vouloit ſubjuguer: par-là il eſt évident que les Dieux & les hommes étoient de même eſpéce, & que les premiers n'étoient différens des ſeconds qu'en ce qu'ils étoient plus riches & plus puiſſans.

C'eſt préciſément le contraire qui eſt évident. 1°. Par le lieu de la ſcène qui eſt Méconé ou Sicyone, ville qui n'étoit pas encore bâtie avant le prétendu regne de Jupiter. S'il y avoit eu des villes en ce temps-là, Jupiter y auroit demeuré, & l'on ſuppoſe qu'il demeuroit ſur le mont Olympe, où il n'y eut jamais de villes. 2°. Le ſujet de la diſpute entre les Dieux & les hommes étoit de régler le cérémonial de la religion & la maniere d'offrir les ſacrifices; or on ne s'aviſoit pas en ce temps-là d'adorer des hommes vivans, quelque puiſſans qu'ils fuſſent,

ni de leur immoler des victimes. S'il s'étoit agi seulement de subjuguer les habitans du Péloponnèse, quelle relation y auroit-il entre cette conquête & la tromperie que Prométhée fait à Jupiter? 3°. Prométhée est appellé par Jupiter le plus puissant des Rois, c'est-à-dire, des Dieux, selon l'explication de le Clerc: Prométhée étoit donc aussi-bien Dieu que Jupiter, Eschyle lui en donne formellement le titre; cependant ce sont les hommes que Jupiter a punis des mauvais tours de ce Dieu. Tout cela forme un chaos.

En prenant le sens allégorique, tout l'embarras disparoît. Il est clair qu'Hésiode parle ici de la révolution qui a formé le troisiéme état de la religion grecque, & qui a commencé avec les premiere sociétés politiques, à la naissance des villes & des arts. On peut s'en convaincre aisément par l'examen des circonstances. 1°. C'est à Sicyone qu'arrive la dispute entre les Dieux & les hommes, parce que cette ville étoit regardée par plusieurs comme la plus ancienne de la Gréce, où les arts ont été cultivés avec le plus d'éclat, d'où sont sortis les artistes les plus habiles; séjour convenable par conséquent à Prométhée, que l'on suppose avoir inventé les arts, dérobé le feu aux Dieux, &c. 2°. C'est-là que Vulcain forma la premiere femme, & fit une statue parfaite, comme

Héſiode le dira bientôt, parce que la ſculpture en marbre & en bronze ne fut exécutée nulle part avec plus de perfection qu'à Sicyone; c'eſt ainſi que Pline le raconte. 3°. Il eſt ici queſtion de royauté pour la premiere fois; Prométhée eſt appellé par Jupiter le plus puiſſant des Rois, & ſuivant une vieille tradition grecque, que Pauſanias ſemble avoir ſuivie, c'eſt à Sicyone qu'a commencé le premier état monarchique, l. 2, c. 5: par conſéquent, le prétendu regne de Jupiter n'a point précédé l'établiſſement des ſociétés politiques, ni la culture des arts dans la Gréce. On peut confirmer ce fait par Pauſanias, qui prétend que Cécrops eſt le premier qui ait appellé Jupiter le Dieu ſuprême, l. 8, c. 2. 4°. Cette hiſtoire eſt jointe à celle d'Epiméthée, qui épouſa, dit-on, la premiere femme; c'eſt donc alors que l'on fit des loix ſur les mariages, & que ce contrat fut aſſujetti à des formalités. 5°. Dans ce même temps fut reglée la maniere d'offrir des ſacrifices; les aſſiſtans font un repas, mangent la chair de la victime, & les os ſont brûlés à l'honneur des Dieux. Ceci nous déſigne donc aſſez clairement la naiſſance de la police & de la religion publique dans la Gréce. Le Poëte en fixe l'époque à la fondation de Sicyone.

Tous ces faits ſont encore détaillés plus

clairement dans le Prométhée d'Eſchyle. Jupiter y eſt peint comme un nouveau ſouverain du ciel & de l'univers, même comme un uſurpateur qui a tout bouleverſé dans la cour céleſte, qui, après avoir gagné la faveur des autres Dieux par des dons politiques, les a tous réduits en eſclavage, & qui abuſe de ſon pouvoir d'une maniere tyrannique. Prométhée vante les ſervices qu'il a rendus à ces nouveaux Dieux, mais ſur-tout aux hommes. C'eſt lui qui leur a enſeigné, non-ſeulement l'uſage du feu, mais encore tous les arts & toutes les ſciences, l'agriculture, l'architecture, la ſculpture, la navigation, l'aſtronomie, la médecine, la métallurgie, qui les a rendus ſociables, de ſauvages & de brutes qu'ils étoient; Théâtre des Grecs, tome 3, page 226 & ſuiv.

En effet, Prométhée ou l'argille détrempée ayant été la matiere dont on a fait les premieres ſtatues des Dieux qui ont été adorées, c'eſt à lui en quelque maniere que ces Dieux ſont redevables de leur culte & de leur divinité. Il a auſſi fourni aux hommes la matiere pour bâtir les premieres maiſons, pour conſerver le feu dans un foyer, pour faire des forges & des fournaiſes, pour mouler les modeles de tout ce qui ſe jette en fonte, &c. C'eſt en ce ſens qu'il s'attribue tous les arts.

Le

Le regne de Jupiter & des nouveaux Dieux eſt donc de même date que les premieres ſociétés politiques & l'invention des arts dans le Gréce. Donc, tout ce qui a précédé, eſt pure allégorie. Ici commence à la vérité le regne de Jupiter, mais dans la religion, & non pas dans la politique, dans le ciel des Poëtes, & non pas ſur la terre.

On a dit, ℣. 534, qu'Héſiode parlant des ſacrifices, ſemble faire alluſion à la maniere dont ils étoient offerts dans les premiers temps. Ce n'étoit point l'uſage d'offrir aux dieux des victimes ſanglantes, mais les fruits de la terre, & des gâteaux de fleur de farine. Quelques-uns prétendent que ſouvent l'on faiſoit avec de la pâte des figures d'animaux pour les offrir au lieu des animaux mêmes. Selon Pauſanias, l. 8, c. 2, Cécrops faiſoit offrir aux Dieux des gâteaux nommés βοῦς. Prométhée ou la pâte détrempée ſervoit à cet uſage; voilà pourquoi on lui attribue une tromperie dans l'oblation des ſacrifices.

℣. 563. *Dès-lors Jupiter irrité n'accordoit plus l'uſage du feu*, &c. Cela peut ſignifier, diſent les Mythologues hiſtoriens, que Jupiter ôta aux peuples qu'il vainquit l'uſage du feu dans les forges où l'on fondoit les métaux, où l'on fabriquoit les armes

dont on s'étoit ſervi contre lui, & que Prométhée en continua la fabrique malgré ſes ordres. Rien de mieux, ſi la métallurgie eût été déja connue pour lors; mais ſelon Héſiode, le combat contre les Titans & la royauté de Jupiter ont précédé la naiſſance de Vulcain; voyez le ℣. 925. D'ailleurs nous avons vu plus haut que Cérès eſt ſœur de Jupiter, par conſéquent l'agriculture étoit encore au berceau; à plus forte raiſon l'art de travailler les métaux. Enfin quelles conquêtes pouvoit faire Jupiter ſur des peuples qui ne cultivoient rien, qui vivoient de chaſſe, de pêche, & de leurs troupeaux comme les ſauvages, & qui avoient des pays immenſes pour ſe placer?

Le vol du feu par Prométhée n'eſt pas un grand myſtere; il déſigne uniquement le ſecret qui fut trouvé pour lors de conſerver le feu & de le tranſporter ſans danger. Jupiter l'avoit ôté aux hommes, c'eſt-à-dire, que le feu allumé au grand air étoit ſouvent éteint par la pluie; nous avons déja vu plus d'une fois Jupiter pris en ce ſens. On a feint qu'il le faiſoit par vengeance, & parce que les hommes n'offrant aux Dieux que de ſimples gâteaux, n'avoient plus beſoin de feu pour brûler la victime. Prométhée trouva le moyen de le conſerver *dans une tige de férule*, ℣. 567. La férule eſt

une plante creuſe, remplie d'une moëlle que le feu conſume lentement, & qui peut tenir lieu d'agaric ou d'amadou; les matelots s'en ſervent encore pour tranſporter ſans riſque le feu d'une iſle dans une autre. Il n'eſt pas ſurprenant que cette invention ait été regardée d'abord comme un trait de génie ſupérieur, capable de donner de la jalouſie à Jupiter même: & comme Prométhée, ſelon l'étymologie la plus apparente, ſignifie un homme ruſé & de beaucoup d'eſprit, on lui a attribué le ſecret de ſe ſervir de la férule. Mais dans un autre ſens, Prométhée contribua encore à la conſervation du feu; on va le voir par l'explication de ſon ſupplice.

Selon Héſiode, ℣. 522, Prométhée eſt attaché à une colonne, ſelon d'autres au mont Caucaſe. Selon Apollodore, c'eſt Vulcain qui fut chargé par Jupiter d'enchaîner Prométhée à cette montagne. Cette circonſtance n'eſt pas à négliger. Κίων, une colonne, ſignifie auſſi *interſeptum*, une paroi, une cloiſon; Καυκάσος eſt formé de Καίω, *uro*, ou plutôt de Καυσόω, qui ſignifie la même choſe; il paroît déſigner ici un foyer, en ſtyle vulgaire, *un contre-feu*; par une erreur groſſiere, on l'a pris pour le mont Caucaſe. Voici donc ce qui a donné lieu à la fable. Pour pouvoir allumer du feu dans

les hutes de bois, & y pratiquer un foyer; il a fallu enduire de mortier ou de terre glaise la paroi ou la cloison contre laquelle on vouloit le mettre; c'est encore aujourd'hui l'usage des bucherons & des charbonniers qui sont logés dans ces hutes. Voilà προμηθεύς, le mortier, la terre détrempée, attaché étroitement à Κλον, la cloison; & à Καυκάσος, le foyer. On a mis auprès de lui, non pas Αἰετον, un aigle, comme dit Hésiode, mais Αἰθον, du feu, selon Hésychius; d'où vient Αἰθω, brûler. Ce feu lui déchire les entrailles, c'est-à-dire, ronge & calcine peu-à-peu le bas de cet enduit; & comme il faut le renouveller souvent, parce que le feu le fait tomber, le supplice de Prométhée ou du mortier recommence à chaque instant. Ἡρακλέης, une clôture plus ferme, un mur de maçonnerie a délivré Prométhée de ce supplice, parce qu'avec un tel foyer il n'y a plus besoin de terre glaise. C'est en ce sens que Hercule est le libérateur de Prométhée. La double signification de προμηθεύς est encore la clef de la fable suivante.

Diodore de Sicile, tome 2, l. 5, p. 303, pense que Prométhée a été accusé d'avoir volé le feu, parce qu'il trouva le premier les matieres combustibles propres à allumer & à entretenir le feu. Cela seroit fort bien, s'il

étoit prouvé que Prométhée étoit un homme. On ne peut pas douter que l'uſage du feu n'ait été ignoré chez la plupart des nations devenues ſauvages après le déluge ; voyez l'origine des loix, des arts & des ſciences, tome 1, l. 2, page 152 & ſuiv.

℣. 571. *Jupiter donna ordre à Vulcain de former la figure d'une fille*, &c. La vengeance que Jupiter exerce contre le genre humain par le moyen des femmes, ſignifie ſeulement, ſelon le Clerc, que Jupiter envoya des femmes débauchées, qui amollirent par le libertinage les peuples auparavant belliqueux & féroces ; ainſi en uſa Cyrus à l'égard des Lydiens. Cet expédient pouvoit convenir au ſiecle de Cyrus ; mais dans les premiers temps de la Gréce, on n'étoit pas ſi ruſé ni ſi voluptueux.

C'eſt plutôt une alluſion à l'art qui fut inventé de faire des ſtatues, & qui fut porté à la derniere perfection par les ſculpteurs de Sicyone. Vulcain formant une femme de terre, eſt un ouvrier en bronze qui fait le moule d'une ſtatue ; Minerve qui travaille à l'orner, exprime l'adreſſe infinie qu'il faut pour obſerver les proportions & imiter fidélement la nature ; l'admiration que ce chef-d'œuvre inſpire aux Dieux & aux hommes nous peint l'étonnement dont les Grecs furent ſaiſis à la vue des beaux ouvrages

qui ſortoient des mains de leurs artiſtes. Ce qu'ajoute le Poëte, que delà eſt née la pernicieuſe engeance des femmes, n'eſt qu'un trait de malignité contre le ſexe.

Nous avons remarqué, ℣. 535, que ſelon Eſchyle, c'eſt Prométhée lui-même qui avoit appris aux hommes l'art de faire des ſtatues, c'eſt qu'il en a fourni la matiere. Les premieres ſtatues furent faites de terre glaiſe ou d'argille détrempée: & comme il falloit les cuire au feu, Vulcain eſt ici regardé comme l'artiſan principal. Mais il faut rapprocher une circonſtance eſſentielle qu'Héſiode ajoute dans *les Travaux*, ℣. 82, qu'Epiméthée reçut la ſtatue de Pandore, que Prométhée lui avoit commandé de rejetter. Prométhée eſt l'argille bien détrempée; dans cet état elle ne peut conſerver la forme de ſtatue: pour lui donner de la conſiſtance, il faut l'amener à Epiméthée, c'eſt-à-dire, à un état où elle ſoit moins imbibée d'eau, & cette opération ſe fait par le ſecours de Vulcain ou du feu. Comme dans un autre ſens, Epiméthée ſignifie un ſot, un étourdi; l'on a dit par raillerie qu'Epiméthée avoit fait la ſottiſe de recevoir une femme & de la garder.

Cette explication paroîtra ſans doute tirée d'un peu loin à la plupart des lecteurs: mais enfin elle eſt ſoutenue; elle met une eſpéce

de ſuite entre pluſieurs circonſtances éparſes dans les divers Poëtes; elle porte ſur le même fondement que toutes les autres, ſur l'équivoque des termes. Si quelqu'un en trouve une plus ſimple, je l'adopterai volontiers; mais de vouloir trouver de l'hiſtoire dans toutes ces imaginations, c'eſt à quoi je ne puis me réſoudre.

℣. 617. *Jupiter non moins irrité contre Briarée*, &c. Le Poëte ne nous apprend point quel eſt le ſujet de la colere de Jupiter contre ces géans, & la narration ne ſemble avoir aucune liaiſon. Ici Jupiter les enchaîne, & bientôt nous verrons Cottus le remercier de les avoir tirés de leurs liens & combattre pour lui; enſuite Jupiter les renvoye dans leur priſon, & le Poëte les appelle fidéles ſatellites de Jupiter.

℣. 625. *Les Dieux les ont rendus à la lumiere.* Apollodore ajoute, l. 1, que Jupiter, avant que de délivrer les Géans, tua Campé leur gardienne. M. l'Abbé Banier avoue que cette *Campé* eſt une énigme pour lui: c'eſt évidemment le même que l'hébreu *cap* ou *caph*, *nervus*, *vinculum*, d'où eſt formé le grec Σκάφη, lien ou bandelette; Κάμπη, nœud ou articulation des doigts. Les Mythologues l'ont pris pour un perſonnage.

℣. 629. *Il y a eu une longue guerre*, &c.

Ainſi Héſiode commence à raconter la guerre que Jupiter fit à ſon pere; mais les circonſtances de la narration font évidemment comprendre qu'il eſt queſtion d'une guerre imaginaire, d'une révolution arrivée dans la religion grecque. Jupiter parvint à détrôner ſon pere, c'eſt-à-dire, qu'il devint le Dieu principal des Grecs, tout comme Saturne l'avoit été avant lui; que le vrai Dieu adoré auparavant ſous les noms d'Ouranos & de Chronos ne reçut plus les hommages de perſonne. Quoique le nom de Zeus eût pû ſervir à le déſigner comme les deux précédens, l'idée univerſellement attachée à ce nom étoit indigne de la Majeſté Divine puiſqu'on admettoit d'autres Dieux avec lui, de même nature, dont il n'étoit différent que par un pouvoir plus étendu: par conſéquent le polythéïſme & l'idolâtrie furent dès-lors la religion dominante, ou plutôt la ſeule religion des Grecs.

℣. 630. *Les Dieux Titans.* Le Clerc remarque très-bien que *Titanes Dii* ſont les Dieux des âges précédens, les anciens Dieux. C'eſt ce que ce nom ſignifie; voyez *℣.* 207 & 424. C'eſt donc mal-à-propos qu'il explique ce nom par *luto geniti;* auroit-on pu les déſigner vulgairement par une idée ſi baſſe? D'autres entendent par-là *les Dieux d'argille;* mais les Grecs n'ont fait des ſtatues de

de leurs Dieux qu'après l'invention des arts & sous le regne de Jupiter.

Cette distinction si marquée, & déja répétée plus d'une fois, des Dieux anciens & des Dieux nouveaux, auroit dû faire comprendre aux Mythologues qu'il n'est question dans les différens regnes distingués par Hésiode, que des diverses manieres dont les Grecs ont connu & honoré la Divinité; que son poëme n'a aucun rapport à l'histoire civile de la Gréce. On a montré dans le discours préliminaire que cette expression, *Titanes Dii* ou *priores Dii*, ne prouve point que l'idolâtrie ait déja regné sous Saturne.

℣. 632. *Les Titans campés sur l'Othrys*, &c. Le Clerc donne une fausse étymologie du nom Othrys. Il le dérive de l'hébreu *hathar*, *cingere*, parce que Saturne y fut assiégé & environné par l'armée de son fils. Les noms propres de lieux ne sont point tirés de la fable; ce sont plutôt les fables qui ont été composées sur ces sortes de noms. Ceux des montagnes sont ordinairement le terme générique de hauteur ou d'élévation: Ὄθρυς, Ὄθρυος a pour racine θρύ; d'où est venu *struo* en latin, dresser ou élever. Ὄλυμπος est tiré de même de ὄλω, qui a un sens équivalent au précédent: aussi est-ce le nom de huit ou dix montagnes.

v. 633. Les Dieux bienfaisans : Dii datores bonorum. Ceci nous montre l'idée sous laquelle les Grecs envisageoient les Intelligences particulieres dont ils s'étoient fait autant de Dieux ; c'est d'elles qu'ils attendoient des bienfaits, les fruits, les moissons, les richesses, la santé, la prospérité ; tel étoit l'unique motif de leur culte. Ce n'est point ainsi qu'ils se les représentoient sous Saturne & sous Cœlus, ils les nommoient simplement alors *Titans* ou êtres supérieurs ; mais ils n'attendoient les bienfaits que du Dieu unique dont les Titans n'étoient que les ministres, & c'est à lui seul qu'ils offroient leur encens.

La religion payenne étoit donc un culte grossier & mercenaire qui n'avoit pour objet que la félicité de cette vie : jamais les Payens n'ont pensé à demander à leurs Dieux la vertu ni la sagesse, ils étoient persuadés que ces biens dépendoient uniquement de leur propre volonté. Comment des Dieux insensés & vicieux auroient-ils pu donner à leurs adorateurs ce qu'ils ne possédoient pas eux-mêmes ? La fierté des Stoïciens, qui disoient que *le sage est plus grand que Jupiter*, n'a pas de quoi nous étonner ; & la priere non moins audacieuse qu'Horace fait au plus grand des Dieux, est une suite de l'esprit & des principes du Paganisme ; Epist. 18, l. 1.

Le Clerc croit bien ſérieuſement ſur le témoignage d'Euhemere, qu'il eſt ici queſtion d'un combat réel & d'une guerre dans les formes, entre Saturne, Roi de Theſſalie, & Jupiter ſon fils. Outre ce que l'on a remarqué dans le diſcours préliminaire ſur l'hiſtoire fabuleuſe d'Euhemere, ſur la foibleſſe des preuves dont on veut l'appuyer, il eſt bien difficile de regarder comme réel un événement dont on eſt forcé d'avouer que preſque toutes les circonſtances ſont fabuleuſes.

Pourquoi donc ſuppoſe-t-on Jupiter campé ſur le mont Olympe? Par la même raiſon que l'on dit ailleurs, qu'il y tenoit ſa cour avec les Muſes, ℣. 36 & ſuiv. & il faut ſe ſouvenir que le Poëte a eu ſoin de les placer tous au ſommet: *Vertex nivoſi Olympi domus immortalium*, ℣. 42. Beau ſéjour pour un Roi, qu'une montagne couverte de neige, tandis qu'il y avoit de ſi agréables vallons dans la Theſſalie! C'eſt donc une confuſion groſſiere d'Olympe, ciel & montagne, qui a donné lieu à la fable. Héſiode ne fait camper les Titans ſur l'Othrys, que pour les mettre vis-à-vis des Dieux retranchés ſur l'Olympe.

Les peuples de l'Indoſtan ont auſſi une tradition qui porte qu'autrefois des Géans ou des montagnes ſe révolterent contre les

Dieux, & causerent dans la nature un bouleversement épouvantable; voyez les Lettres curieuses & édifiantes, tome 13. On en peut conclure que d'un bout du monde à l'autre, la Mythologie est à peu près la même; que pour l'expliquer, il est très-utile d'en confronter les parties éparses chez les différens peuples, & cette ressemblance démontre la fausseté du système historique des fables.

v. 636 Ils se battirent pendant dix années entieres. Aussi long-temps qu'à la guerre de Troye & le sujet en valoit mieux la peine. Le Poëte semble insinuer que la révolution arrivée dans la religion grecque à la troisiéme époque ne se fit pas tout-à-coup, mais insensiblement. Cette circonstance de la durée de la guerre ne prouve cependant point la thèse principale des Mythologues historiens, que ce sont des hommes qui ont combattu contre d'autres hommes.

v. 639. Jupiter les ayant rassasiés de nectar & d'ambroisie. Les Poëtes ne s'accordent point pour nous apprendre ce que c'est que ces deux mets, lequel des deux servoit de viande ou de boisson; l'on convient cependant assez communément que le nectar étoit une liqueur. Les étymologies que les Grammairiens ont données de ce terme, sont ridicules. Le Clerc prétend qu'il vient

du phénicien *niktar*, parfum, ou l'odeur des victimes, parce qu'on croyoit que les Dieux s'en nourrissoient. Νέκταρ paroît formé de Νέκ, liqueur, comme en syriaque *Neka*, verser, répandre, & ταρ, τερ, excellent, délicieux, d'où est formé l'hébreu *jather*. *Ambrosius* signifie divin, selon le Clerc; mais ce n'est point le sens primitif du terme. Il vient d'α augmentatif & de βρῶσις, nourriture, viande; il désigne une excellente nourriture, une viande délicate.

℣. 644. *Illustres enfans du Ciel & de la Terre.* Il est bon de remarquer que ces mêmes partisans de Jupiter sont appellés, ℣. 624, enfans de Saturne & de Rhéa; preuve évidente que ces deux personnages sont les mêmes que le Ciel & la Terre, & non pas un homme & une femme.

La harangue de Jupiter pour animer ses gens au combat ne forme aucune difficulté. Dès que le Poëte suppose une guerre dans les formes, il est d'usage qu'un Général exhorte ses troupes à bien faire.

℣. 653. *Les ténèbres profondes.* Tel est le service que Jupiter a rendu à ceux qu'il a voulu attirer à son parti; il les a tirés de l'obscurité où ils étoient sous le regne de Saturne, temps auquel ils n'étoient point adorés comme des Dieux; au lieu que Jupiter a partagé avec eux les honneurs di-

vins, du moins avec le plus grand nombre.

V. 654. Cottus prit la parole. Cottus, fils du Ciel, eſt repréſenté ailleurs comme un géant. Dès que l'on vouloit mettre aux priſes les Dieux les uns contre les autres, on a dû ſuppoſer qu'ils combattoient tout autrement que des hommes, & avec des armes ſupérieures.

V. 665. Tous combattirent avec plus de fureur. Le Clerc convient que toutes les circonſtances de ce fameux combat ſont un tableau d'imagination. Il obſerve encore qu'Héſiode confond enſemble les choſes les plus diſparates, lorſqu'il dit que Jupiter lançoit le tonnerre du haut du ciel & de l'Olympe, qu'il confond le ciel avec une montagne, le ſouverain Etre avec un Roi né dans l'iſle de Crète, & le foudre avec les armes d'un guerrier. En effet dans ſon ſyſtême, on a peine à comprendre ce mêlange monſtrueux: mais dès qu'on ſuppoſe que toute cette guerre n'eſt qu'une allégorie ſous laquelle eſt déſigné un changement conſidérable arrivé dans la religion grecque, on comprend que ce langage poëtique ne doit point être pris à la lettre.

Le ſuccès du combat & les ſuites de la victoire de Jupiter confirment ce ſentiment. Héſiode ne dit point que les Titans ayent

été tués, écrasés, brûlés, réduits en poudre par la foudre & les rochers lancés contr'eux: tout se réduit à les *obscurcir* par la multitude des traits, ℣. 716, & à les reléguer sous terre dans les ténèbres. Si le combat doit être pris dans le sens littéral, voilà beaucoup de bruit pour peu d'effet; Jupiter use bien modérément de ses avantages: un usurpateur, un fils révolté contre son pere n'est pas ordinairement si débonnaire.

Quoiqu'il soit dit, ℣. 851, que Saturne y fut relégué comme les autres, cela signifie seulement qu'il ne fut plus regardé dès-lors comme le Dieu souverain, que Jupiter lui enleva ce titre; cela n'empêche pas que Saturne & plusieurs autres Titans n'ayent reçu un culte dans la Gréce & ailleurs. Pausanias parle d'un temple de Saturne & de Rhéa dans la ville d'Athènes; on en érigea plusieurs à la Terre nourriciere, à la Nécessité & à la Force, aux Heures & aux Saisons: il cite un autel dressé à Prométhée, un autre dédié aux Cyclopes, une chapelle consacrée à la Nuit, une au Songe & au Sommeil, plusieurs statues du Sommeil & de la Mort. La plupart de ces personnages ont été mis par Hésiode au nombre des Titans.

℣. 697. *Titanes terrestres.* Cette expression prouve que le nom de *Titans* ne signifie

point enfans de la Terre, quand on parle des Dieux, autrement l'épithéte *terreſtres* ſeroit inutile.

℣. 720 & ſuiv. Deſcription du Tartare. On voit par la maniere dont Héſiode en parle, qu'il avoit une idée fort obſcure & très-fauſſe de la figure de la terre, & qu'il n'en connoiſſoit pas la rondeur. Il imagine ſous terre un vuide immenſe & ténébreux, où il n'y a ni ciel ni mer; & s'il n'eſt pas aiſé de concevoir ce qu'il en dit, c'eſt qu'il ne s'entendoit pas bien lui-même. Il paroît qu'il ſe figuroit la terre comme une croûte extrêmement large & épaiſſe, environnée par-tout de l'océan, qui couloit autour comme un grand fleuve, & qui touchoit immédiatement le ciel par le bord oppoſé à la terre; que ſous cette croûte, il y avoit un eſpace égal à celui que nous voyons ſur nos têtes juſqu'à la voûte du ciel; eſpace abſolument vuide & obſcur, où la lumiere n'entroit jamais. C'eſt ce vuide qu'il appelle le Tartare; & le peuple ſe forme encore aujourd'hui à peu près la même idée de l'enfer.

Euripide dans Hippolyte peint le ciel & la terre à peu près comme Héſiode: « J'irois, » dit-il, aux riches jardins des Heſpérides, » dans ces climats où Neptune ne laiſſe » plus le paſſage libre aux Nautonniers ef-

» frayés; car il a pour terme le ciel ſoutenu » par Atlas »; Théâtre des Grecs, tome 2, p. 228.

℣. 746. *Atlas debout à l'entrée*, &c. Voyez l'explication de la fable d'Atlas, ℣. 517.

℣. 748. *C'eſt-là que le jour & la nuit ſe ſuivent.* Si Héſiode avoit compris ce qu'il dit de la ſucceſſion du jour & de la nuit, il auroit conçu que la terre eſt éclairée dans l'autre hémiſphere tout comme dans le nôtre; qu'ainſi tout ce qu'il a dit du Tartare, eſt abſolument faux & incompréhenſible. C'eſt la réflexion de le Clerc.

℣. 766. *La mort ſe fait haïr des Dieux mêmes ſur leſquels elle n'a aucun pouvoir.* On a dit, ℣. 220, en quel ſens les Dieux ont pu être ſoumis au Deſtin. Il eſt clair par ces paroles qu'Héſiode n'a point cru les Dieux ſujets à la mort.

℣. 767. *Le triſte palais de Pluton & de Proſerpine.* La fable de ces deux Dieux eſt expliquée ℣. 453 & 455.

℣. 770. *L'entrée en eſt gardée par un chien hideux.* On a vu, ℣. 311, la deſcription de Cerbere & l'origine de cette fable.

℣. 775. *Là ſe trouve encore la fontaine Styx.* Nous ne pouvons douter, ſur le témoignage de Pauſanias, l. 8, c. 18, & d'Hérodote, l. 6, p. 349, qu'il y ait eu en Arcadie, près

de la ville de Nonacris, une fontaine Styx qui tombe d'un rocher extrêmement élevé. Στύξ, Στύγος eſt le même que Στάγος, goutte, diſtillation, parce que l'eau de cette fontaine tombe par gouttes d'un rocher fort élevé. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'en rapporter le nom à *mé-ſtouk*, en hébreu, *aquæ ſilentii*. On croyoit à la vérité que l'eau de Styx étoit mortelle, & Pauſanias le raconte ainſi : on la regardoit comme un ruiſſeau ou une fontaine des enfers, à cauſe de cette propriété, ou peut-être ſeulement parce qu'elle ſe perd ſous terre. Héſiode ſemble le ſuppoſer, ℣. 787 : mais, ſelon Pauſanias, après s'être fait une route à travers une roche fort haute, elle tombe dans le fleuve Crathis.

℣. 779. Les colonnes d'argent qui ſoutiennent la caverne de Styx, ſont ſans doute ces eſpéces de colonnes de pierre ſtalactite & fort brillante qui ſe forment dans les grottes ſouterraines, où l'eau tombe des rochers, & qui ſont fort communes dans quelques Provinces de France.

℣. 785. *Jupiter envoye Iris chercher dans un vaſe d'or l'eau glacée de Styx.* Pauſanias dit au contraire que cette eau diſſout l'or, & qu'on ne peut la contenir que dans un vaſe fait de corne de cheval. C'eſt une fable.

℣. 793. *Quiconque ſe parjure ſur cette eau*, &c. Il n'eſt pas extraordinaire qu'une eau extrêmement froide cauſe un enrouement, une extinction de voix, & même une maladie à ceux qui en boivent quand ils ont chaud. Ce phénomene, quoique très-naturel, paroiſſoit ſingulier aux anciens Grecs, qui n'étoient pas de grands Phyſiciens. L'opinion s'établit parmi eux, que l'eau de Styx faiſoit cet effet particuliérement ſur ceux qui ſe parjuroient. Ce préjugé reſſemble beaucoup à celui qui a regné dans les ſiecles d'ignorance ſur les épreuves du fer chaud, de l'eau bouillante ou de l'eau froide, que l'on appelloit le jugement de Dieu, & qui étoient déja en uſage chez les Grecs; voyez l'Antigone de Sophocle, Théâtre des Grecs, tome 3, p. 402.

℣. 806. *Fontaine révérée de tout temps.* Ὠγύγιον, *antiquam*, ſelon les traducteurs. Le Clerc prétend qu'il faut traduire *amaram*, & qu'*Agag* a cette ſignification en arabe; mais aucun Poëte, ni aucun Hiſtorien n'a dit que l'eau de Styx fût amere. On pourroit peut-être lire *abundantem* ou *exundantem*, puiſque Τυγαίος eſt un lac de Lydie.

℣. 807. *C'eſt-là que commencent & finiſſent*, &c. Ceci eſt une répétition des ℣. 736 & ſuiv. & ce n'eſt pas la ſeule qui ſe trouve dans Héſiode.

℣. 814. *Là demeurent les Titans, dans le fond du chaos ténébreux.* Il eſt bon de remarquer l'affectation du Poëte à répéter que les Titans ſont dans l'obſcurité; c'eſt comme s'il diſoit, qu'ils ſont dans l'oubli, qu'il n'eſt plus queſtion d'eux parmi les Dieux adorés de ſon temps.

℣. 815. *Cottus, Gyges ſont placés aux ſources de l'océan.* Il eſt aſſez étonnant que ces Géans, pour récompenſe des ſervices qu'ils ont rendus à Jupiter, ſoient relégués dans le Tartare avec les Titans; voyez le ℣. 734. Le ſéjour qu'on leur aſſigne, ſemble faire alluſion à leurs noms. Κοττὸς peut avoir le même ſens que Κώθων, un grand vaſe ſelon Héſychius, & ſignifier quelque choſe de profond; Γύγης eſt analogue à γυαλὸς, un lac.

℣. 817. *Neptune a fait Briarée ſon gendre, & lui a donné ſa fille Cymopolie.* Cette alliance eſt fondée ſur une nouvelle équivoque. Βριάρεως vient de βρὶ, augmentatif, & Ἀρίως, humide, aquatique, dérivé de Ἄρδω, humecter, arroſer. Cymopolie eſt formé de Κύμος, flot, & πόλος, le ſommet, ce qui domine; il ſignifie *dominans fluctibus.* Notre Poëte a dit, ℣. 147, que ces trois perſonnages étoient fils du Ciel & de la Terre: cela ſe conçoit très-bien, ſi ce ſont des lieux pleins d'eau; mais comme leurs

noms peuvent avoir un ſens tout contraire & déſigner quelque choſe de fort élevé, on en a fait des Géans.

℣. 820. *Lorſque Jupiter eut chaſſé du ciel les Titans.* Remarquons cette expreſſion. Jupiter n'a point chaſſé les Titans de la Theſſalie, ou de l'Olympe, ou de ſon Royaume, mais du ciel, ἀπ' Οὐρανοῦ, parce qu'ils ne ſont plus au nombre des Dieux principaux, ou des grands Dieux dont la demeure eſt dans le ciel.

℣. 821. *La Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon*, &c. Le Clerc prétend que, ſous le nom de Typhon, Héſiode a peint la ſcélérateſſe des habitans de Sodome, dont les Grecs avoient oui raconter la punition aux Phéniciens. Nous avons vu, ℣. 306, que c'eſt une ſuppoſition en l'air. En quel ſens Héſiode a-t-il pu dire que ſi Jupiter n'avoit pas foudroyé Typhon, celui-ci ſeroit devenu maître des Dieux & des hommes? Dans le ſyſtême de le Clerc, quelle relation les Sodomites peuvent-ils avoir avec le regne de Jupiter dans la Theſſalie? Typhon.

Il paroît qu'Héſiode veut parler d'un volcan, & même du mont Etna; auſſi Apollodore, l. 1, dit expreſſément que la Terre enfanta Typhon en Sicile. Dans le Prométhée d'Eſchyle, il eſt dit que Typhon eſt

enterré ſous le mont Ætna, & les Poëtes ont appellé les montagnes qui vomiſſent des flammes le lit de Typhon, *Typhœi cubilia*, Iliad. l. 2, ℣. 290; Ovide, Métam. l. 5, fab. 6. Cela eſt certain d'ailleurs par la deſcription qu'en fait notre Poëte. 1°. Il naît de la Terre & du Tartare, parce que les volcans ſortent des entrailles de la terre dans les montagnes, & y ſont de profondes ouvertures. 2°. Ses têtes de ſerpent ou de dragon ſont les ſommets eſcarpés d'où ſort la flamme, par la confuſion de δράκων, un ſerpent, avec τράχων, lieu eſcarpé: *Draco*, dans Pline eſt une montagne d'Ionie, & Δρακάνιον dans Héſychius, une montagne de Carie. 3°. Le feu lui ſort de la gueule & des yeux, non pas pour exprimer la vivacité de ſes regards, comme l'entend le Clerc, mais parce que les volcans font ordinairement leur eruption à la cime des montagnes. 4°. Il a la voix terrible & ſemblable à celle de différens animaux; ce ſont les mugiſſemens ſouterrains que l'on entend au loin, lorſque les volcans ſont prêts à faire une éruption violente. La terre, dit Héſiode, ſemble gémir, & Pluton en entend le bruit juſqu'aux enfers. 5°. La mer & les flots en bouillonnent; c'eſt un des effets que l'on remarque dans les mers voiſines des volcans. 6°. Jupiter le foudroye, parce que le bruit qu'il fait,

imite le tonnerre, & qu'il lance quelquefois dans les airs des pierres enflammées. La terre continue de brûler, parce que les volcans subsistent souvent pendant un grand nombre de siecles. 7°. La terre tombe en dissolution & devient liquide comme le fer par la violence du feu; le Poëte désigne par-là les torrens de pierre fondue qui sortent des volcans, & que l'on appelle ordinairement *la lave*. 8°. Typhon est l'auteur des vents orageux, non-seulement parce que ce nom signifie quelquefois un tourbillon de vent, mais encore parce que l'éruption des flammes dans les volcans est ordinairement précédée par l'éruption des vents souterrains. 9°. Enfin Typhon est le dernier enfant de la Terre, parce qu'il s'est formé des volcans où il n'y en avoit point autrefois, & peut-être n'y avoit-il pas long-temps que l'Etna vomissoit des flammes lorsqu'Hésiode écrivoit. Comment pourroit-on appliquer toutes ces circonstances à l'embrasement de Sodome?

Il ne faut pas oublier que Typhon est souvent confondu avec Ἐγκελαδος, autre Géant prétendu, & dont le nom signifie un volcan comme le précédent. C'est le même que l'hébreu *cheled*, flamme ou éclair; *enceladus* signifie *intùs urens*.

V. 851. *Les Titans précipités avec Sa-*

turne dans le fond du Tartare. C'eſt une contradiction avec ce qu'Héſiode enſeigne dans *les Travaux*, ℣. 169, que Saturne eſt dans les iſles fortunées avec les ames des héros dont il eſt le Roi. Il y a bien d'autres contradictions ſemblables dans les Poëtes.

℣. 884. *Par les conſeils de la Terre.* On ne voit pas en quoi les conſeils de la Terre ont pu être néceſſaires à l'arrangement pris par les Dieux, ſi ce n'eſt pour nous faire comprendre que ce ſont proprement les habitans de la terre ou les hommes qui ſont les auteurs du regne de Jupiter, de ſa divinité, & des fonctions qui ont été attribuées aux autres Dieux.

℣. 885. *Jupiter leur a diſtribué à tous des emplois.* Cette diſtribution, ſelon le Clerc, ſignifie que Jupiter donna des récompenſes à ſes ſoldats; mais la poſtérité, dit-il, a entendu cela des différens départemens qui ont été aſſignés aux Dieux. Et comment auroit-on pu l'entendre autrement? Il eſt évident par ce qui a précédé & par ce qui va ſuivre, qu'il s'agit ici d'un nouvel arrangement dans la religion des Grecs.

℣. 886. *Jupiter prit pour ſa premiere épouſe Métis.* Le Clerc eſt ici forcé d'abandonner ſon ſyſtême, & de recourir au ſens allégorique. Le mariage de Jupiter avec Métis, l'Intelligence, la Prudence, ne ſignifie autre

autre choſe, de ſon aveu, ſinon qu'un Roi doit prendre la Prudence pour compagne inſéparable. C'eſt ce que le Sage diſoit de lui-même, Sap. 8, 2, *J'ai aimé la ſageſſe & l'ai cherchée dès ma jeuneſſe; je l'ai priſe pour mon épouſe & me ſuis livré à ſes attraits.*

Il faut donc encore entendre de même ce qui eſt dit enſuite, ℣. 890 & 899, que Jupiter cacha Métis dans ſes entrailles. C'eſt une figure pour nous apprendre qu'il eſt de la prudence de ne pas faire paroître au-dehors ſans néceſſité les connoiſſances & l'habileté qu'on peut avoir acquiſes; qu'il vaut mieux réfléchir intérieurement, que de parler beaucoup. C'eſt encore l'avis du Sage, Prov. 29, 11. *L'inſenſé fait paroître d'abord tout ce qu'il ſçait; le Sage ne ſe preſſe point, & garde ſes connoiſſances pour l'avenir.* Ce qu'ajoute le Poëte, que le fils de Métis ſeroit devenu le Roi des Dieux & des hommes, par conſéquent de Jupiter lui-même, eſt une nouvelle leçon pour nous faire comprendre que l'intelligence & l'habileté l'emportent aiſément ſur la force.

Mais ſi les aventures de Jupiter que l'on va lire, doivent être entendues dans un ſens figuré, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de ſon regne, de ſa révolte contre Saturne,

de la guerre des Titans? C'eſt une méthode aſſez ſinguliere chez les Mythologues hiſtoriens de paſſer ainſi, comme il leur plaît, du ſens littéral au ſens allégorique.

D'ailleurs ne donnent-ils pas ici dans le ridicule qu'ils reprochent ſi amérement à leurs adverſaires? Ne prêtent-ils pas trop d'eſprit aux anciens Grecs, en ſuppoſant qu'ils ont caché un ſens moral ſous l'écorce des fables? Il faut donc trouver à celle que nous examinons, un ſens plus analogue à l'eſprit groſſier & minutieux de ſes auteurs.

Μῆτις ne ſignifie pas ſeulement la ſageſſe, mais encore l'humidité; nous l'avons remarqué plus d'une fois. Jupiter étant le Dieu de la pluie, ſouvent confondu avec elle, il étoit aſſez convenable de lui donner l'humidité pour épouſe: mais les Poëtes voulant donner un ſens moins puérile à cette fable, ont pris Métis pour la ſageſſe, & en ont fait deſcendre Minerve.

℣. 889. *Les diſcours ſéduiſans du Ciel & de la Terre.* Ainſi le Ciel, ſelon Héſiode, ſubſiſte toujours comme perſonnage, même après la défaite de Saturne, quoiqu'il ne ſoit plus le maître des Dieux, ni le principal objet de l'adoration publique: ſi c'eut été un homme, il auroit dû être mort depuis long-temps.

V. 895. *La Déeſſe aux yeux bleus qui ſortit du cerveau de Jupiter.* Minerve, Déeſſe des ſciences, qui préſide encore à la guerre ſous le nom de Pallas, qui a pour mere Métis, la Prudence, l'Intelligence, eſt un nouveau perſonnage allégorique. M. l'Abbé Banier, tome 2, l. 1, ch. 9, page 132, convient que la naiſſance de cette Déeſſe, priſe à la lettre, eſt une énigme impénétrable; on doit donc l'entendre dans un ſens figuré. Minerve.

Son nom Ἀθήνη, dit le Clerc, eſt le même que le phénicien *Ethana*, *fortis*. Mais quelle relation y a-t-il entre la force & les ſciences? Ne pouvoit-on pas déſigner la Divinité qui les dirige, par un nom plus analogue à ſes fonctions? Ἀθήνη chez les Grecs, Ὄγγα ou Ὄγκα chez les Thébains, *Neith* chez les Egyptiens, *Minerva* chez les Latins, ont tous la même énergie.

Il faut ſe ſouvenir que Minerve dans ſon origine eſt l'induſtrie, la Déeſſe de l'occupation, du travail, de tous les arts. Or dans toutes les langues, être occupé ou attaché, c'eſt la même choſe; toute racine ou terme primitif qui ſignifie un lien, déſigne auſſi l'occupation, ſoit de l'eſprit, ſoit du corps, par conſéquent l'étude, la méditation, la penſée. On ne pouvoit déſigner ces objets ſpirituels que par une métaphore, & il n'en

eſt point de plus naturelle que celle-ci.

Ἀθήνη eſt donc le même qu'Ἀθάνα, dans Héſychius, des cordes, des liens, *Atouna* en chaldéen; τείνω, ſerrer. Le latin *Teneo* ſignifie tout-à-la-fois tenir dans ſa main, attacher & retenir dans ſa mémoire: delà ſont dérivés *attention*, *attentif*, &c. Θείνειν dans Héſychius, faire, être occupé, & par contraction, Θνεῖν: c'eſt la racine d'Ἀθήνη.

Ὄγγα, Ὄγκα n'eſt point différent de l'hébreu *hagag*, penſer, méditer, être occupé, comme Ἄγω en grec & en latin: celui-ci ne ſignifie pas ſeulement penſer ou agir, mais encore attirer, enlacer: Ἀγκαὶ ſont les bras avec leſquels nous ſerrons & nous travaillons.

Neith eſt le même que Νητὸς, filé ou aſſemblé. On diſoit en latin *nito* pour *neo*, & *noter* en françois, c'eſt retenir; Νοητὸς en grec, ce qu'on peut comprendre.

Minerva eſt formé de deux racines ſynonymes, compoſition très-ordinaire dans les langues: *min* en hébreu eſt une corde; Μινάρ, la même choſe en grec, ſelon Héſychius; *meminiſſe*, retenir; *erva* eſt le même qu'*Herba*, l'herbe qui reſſemble à des fils, comme *hereb* en hébreu, la trame d'une étoffe.

Ainſi tout ce qui exprime un lien, déſi-

gne par-là même le fil, ce qui reſſemble à un fil, le tiſſu fait avec du fil. Il n'eſt donc pas étonnant que la Déeſſe dont les noms ſignifient lien, fil, occupation ou métier, préſide tout-à-la-fois aux ſciences, aux arts, & ſur-tout à la tiſſéranderie. On ſait que les Mineïdes ou les filles de Minée, dont le nom fait alluſion à celui de Minerve, ſont dans Ovide de fameuſes ouvrieres en toile, qui furent punies pour avoir mépriſé les fêtes de Bacchus. Arachné en eſt une autre qui fut changée en araignée, pour avoir voulu diſputer d'adreſſe avec Minerve.

Ce qui exprime un lien, déſigne auſſi ſon effet, qui eſt d'arrêter, le lieu où l'on eſt arrêté, où l'on demeure, une habitation. La ville d'Athènes avoit pris ſon nom de cette idée générale, comme Ἀνθάνα, ville de Laconie; Ἐυθῆναι, ville de Carie; *Atina*, ville d'Italie; *Athenæ Diades* dans l'iſle d'Eubée; mais les Athéniens prétendirent par vanité que la leur tiroit ſon nom d'Athéne ou de Minerve, & ne manquerent pas de la choiſir pour Déeſſe tutélaire.

L'huile & toute liqueur graſſe & ténace a tiré de même ſon nom de ce qui lie, de ce qui s'épaiſſit; delà ἔλαία, ἔλαιον, *oliva*, *oleum*, ſont exactement analogues au verbe Ἄλεω, lier, aſſembler: conſéquemment l'olivier, ſon fruit & ſa liqueur furent conſa-

crés à Minerve, & on aſſura fort ſérieuſement que Minerve avoit fait ſortir l'olivier de terre par un coup de lance. Cela ſignifie ſeulement que cet arbre & ſon uſage ſont un fruit de la culture & de l'induſtrie. Comme les ouvriers qui travaillent pendant la nuit, ont été les premiers qui ont eu beſoin de l'huile pour s'éclairer, c'a été une nouvelle raiſon de conſacrer l'olivier à Minerve.

On donna pour ſymbole à cette Divinité, une chouette, parce que cet animal voit clair pendant la nuit; il repréſente ainſi, & les ouvriers laborieux qui travaillent ſouvent de nuit, & les génies ſupérieurs dont la vue pénétre dans les choſes où le commun des hommes ne voit goutte. On a pu imaginer encore ce ſymbole par l'alluſion de Γλαυξ, *noctua*, avec Γλαυκῶπις, ſurnom de Minerve, qui peut ſignifier *yeux de chouette*.

Croirons-nous que ſous le nom d'Athenè, les Grecs ont honoré la premiere femme qui s'eſt appliquée aux ouvrages de tiſſéranderie? Il n'y a qu'à lire dans M. Goguet, 1re part. liv. 2, c. 2, les différentes matieres dont les hommes ſe ſont ſervis d'abord pour faire des vêtemens, & la ſuite des eſſais par leſquels on eſt enfin parvenu à faire des tiſſus; l'on verra ſi cet art a pu venir d'une ſeule perſonne.

Les Grecs nommoient ſouvent la guerre ἔργον ; ce terme ſignifie toute ſorte d'ouvrage & de travail, comme nous appellons encore aujourd'hui une bataille *une action*. Il convenoit que la Déeſſe qui préſide aux travaux de la ſociété, ſur-tout à ceux qui demandent de l'intelligence & de l'habileté, eût l'art militaire dans ſon département ; auſſi le lui a-t-on attribué ſous le nom de Pallas, dérivé de πάλλω, frapper, combattre, lancer des traits. Ce nom eſt une épithéte de Minerve ; Homere l'appelle conſtamment *Pallas Athené*. Voilà pourquoi on la peignoit armée de toutes piéces, tenant d'une main la lance guerriere, & de l'autre l'égide ou le bouclier fait de peaux de chevres, ſur lequel fut attachée la tête de Méduſe pour le rendre plus terrible.

Il n'eſt pas difficile de trouver l'origine de cette parure. Hérodote, l. 4, pag. 278, nous apprend que les femmes de Lybie portoient par-deſſus leurs habits une peau de chevre ſans poil, peinte en rouge & bordée de franges ou de cordelettes qui reſſembloient à des ſerpens. Comme on ſuppoſa que Minerve étoit née en Lybie ſur les bords du lac Triton, l'on crut qu'il falloit l'habiller comme les femmes de ce pays-là. Cette peinture rouge ornée de franges fut priſe dans la ſuite pour la tête de Méduſe

coëffée de couleuvres, & on repréſentoit ſouvent Minerve avec cette tête ſur ſa poitrine.

La double fonction de préſider aux ſciences, aux arts & à la guerre auroit-elle été attribuée à Minerve, ſi celle-ci eût été une femme? Sans doute ce ſont les hommes qui ont commencé les premiers à ſe ſervir des armes : il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent appris de leurs épouſes l'art funeſte de la guerre.

On a dit que Minerve étoit ſortie du cerveau de Jupiter, parce que l'on ſuppoſe que l'eſprit ou l'induſtrie réſide principalement dans la tête; c'eſt ce que ſignifie ſon nom τριτογένεια, que le Clerc traduit avec raiſon *Capite genita* ou *Capita*, comme elle eſt appellée par Ovide. Héſychius & Euſtathe nous apprennent que τριτὼ ſignifioit la tête chez les Athamanes & les Crétois. Il la ſignifioit auſſi en dialecte Eolien; voilà pourquoi les Arcadiens diſoient que Minerve étoit fille de Κόρυφη, le ſommet de la tête; d'autres, qu'elle avoit pour pere Cranaüs, le crâne ou la tête. Mais Apollodore & les autres Mythologues qui ne penſoient point à cette ſignification de τριτὼ, ont cru que Minerve étoit née auprès du lac Triton en Afrique; c'eſt à cauſe de cela, diſent-ils, qu'on lui a donné des yeux bleus ou tirant

ſur

ſur le verd de mer; voyez Pauſanias, L. 1, c. 14.

Mais nous avons vu plus haut que la couleur des yeux de Minerve venoit d'une autre ſource : Γλαυκῶπις peut ſignifier *yeux pers* & *yeux de chouette*, qui voyent clair la nuit; c'eſt le même ſens que Minerve *aux bons yeux*, comme la nommoient les Argiens, ou Ὀφθαλμίτις chez les Laconiens.

Elle avoit pluſieurs autres ſurnoms que l'on peut voir dans Pauſanias. Un des principaux eſt Κορυφασία, de Κόρυφη, la tête; & comme Jupiter étoit auſſi nommé Κορυφαῖος, le plus élevé des Dieux, il n'en a pas fallu davantage pour imaginer que Minerve étoit fille de Jupiter : ce titre peut ſignifier encore que ſon culte a commencé ſous le regne de Jupiter. On conſacroit le coq à Minerve Ἐργάνη ou Minerve ouvriere, parce que le chant du coq éveille les ouvriers, & on la repréſentoit avec cet oiſeau ſur ſon caſque. Ainſi toute l'hiſtoire de Minerve, comme celle des autres Dieux, a été compoſée ſucceſſivement ſur des alluſions & des équivoques.

℣. 901. *Jupiter épouſa enſuite la belle Thémis.* Héſiode marie ſucceſſivement Jupiter avec les vertus & les talens les plus néceſſaires à un Roi. Θέμις, la Juſtice, eſt

ſans doute le même nom que l'hébreu *Tham*, ce qui eſt juſte, parfait, irrépréhenſible; mais il n'eſt pas différent non plus de ἔτυμος, vrai, entier, parfait; *Tam*, *item*, en latin déſignent l'égalité.

Elle enfanta les Heures, &c. Il ne paroît pas que Ὥρα, le temps, la convenance, ait aucun rapport à l'hébreu, *our*, la lumiere, comme le Clerc le prétend; il doit plutôt ſe rapporter à Αἴρω, orner, ajuſter, accommoder; Ὥρα, beauté, agrément, &c. Ὧραι *dans les Travaux*, ℣. 75, ſignifie les ſaiſons.

Thémis qui produit la proportion, la convenance de toutes choſes, ſe prend donc ici dans le ſens le plus étendu, pour l'amour de l'ordre. On le voit par le nom de ſes filles Ὥρα, *opportunitas*, *l'à-propos*; Εὐνομία, bonne loi, ſage loi; Δίκη, le droit, l'équité; Εἰρήνη, la paix.

℣. 904. *Et les Parques.* Thémis en eſt la mere, parce qu'une des fonctions de la Juſtice eſt de diſtribuer à chacun des peines & des récompenſes ſelon ſes mérites. Il eſt vrai qu'au ℣. 217, Héſiode a dit que les Parques ſont filles de la Nuit; il ne faut cependant pas en conclure avec le Clerc, que les trois vers où il en eſt ici queſtion, ſoient ſuppoſés & ajoutés par une main étrangere. On a déja vu par pluſieurs exem-

ples qu'Héſiode ne ſe pique pas d'une grande exactitude, non plus que tous les anciens Poëtes, & qu'il ne lui eſt pas rare de ſe contredire. D'ailleurs, ſelon le ſentiment ordinaire, Héſiode n'eſt point l'auteur des fables; il ne fait que raconter ce que l'on diſoit communément des Dieux; ce n'eſt donc pas ſa faute ſi ces narrations ſe contrediſent. Un ouvrage d'imagination fondé ſur des équivoques & des alluſions arbitraires, n'a pas pu être uniforme, & le Poëte n'a pas tort de rapporter les diverſes opinions qui avoient cours chez les Grecs. On a donné ailleurs l'explication du nom des Parques.

℣. 906. *Eurynomé eut de Jupiter les trois Graces.* Eurynomé eſt une nymphe des eaux, dont Héſiode a parlé ℣. 358. Voilà pourquoi il l'appelle fille de l'Océan; & l'on ne voit pas quel rapport il peut y avoir entre les eaux & les Graces: mais Εὐρυνόμη eſt un nom équivoque. 1°. Il peut être formé de εὖρυ, eau ou riviere, & Νόμη, habitation; alors il déſigne ce qui demeure dans les eaux; 2°. εὖρυ exprime ſouvent en compoſition, grandeur ou excellence, & Νομὸς, coutume, maniere; en ce ſens Εὐρυνόμη eſt équivalent à *bene morata*, qui a de belles manieres; & ce titre convient à la mere des Graces. Ἀγλαΐη eſt le brillant de la beauté,

comme Ἀγλάος, *splendidus*; Εὐφροσύνη, la gaieté ou le bon caractere; Θαλίη, la fleur de l'âge, la jeuneſſe.

℣. 912. *Jupiter prit pour épouſe Cérès.* On a parlé de Cérès, ℣. 454. Là il eſt dit que Cérès eſt fille de Saturne, , par conſéquent ſœur de Jupiter; ici on la lui donne pour épouſe auſſi-bien que Junon qui eſt de même ſa ſœur. Il eſt clair que ces mariages inceſtueux du plus grand des Dieux ne ſont fondés que ſur de froides alluſions; que, malgré la corruption des mœurs qui a pu regner dans les premiers âges de la Gréce, il eſt impoſſible qu'un ſeul Roi ait pu ſe rendre coupable de tous les crimes & de toutes les infamies que l'on attribue à Jupiter. Inutilement l'on dira qu'il y a eu pluſieurs Rois de ce nom, que l'on a prêté à un ſeul les actions de pluſieurs; il eſt évident que tous ces mariages ne ſont pas plus réels que le premier dont le Poëte a parlé; que jamais Cérès n'a été une femme non plus que Métis, qu'on a ſuppoſé qu'elle avoit vécu en Sicile à cauſe de la fertilité de cette iſle. Comment Jupiter, Roi de Theſſalie, ſeroit-il allé chercher une épouſe en Sicile? Et comment une Reine de Sicile auroit-elle été ſa ſœur? Dans la ſuite Héſiode donnera un autre mari à Cérès qui n'eſt pas plus réel que celui-ci.

L'on eſt donc forcé de recourir à une phyſique groſſiere & à l'équivoque des noms pour rendre raiſon de toutes ces fables. Que Jupiter, la pluie, épouſe Métis ou l'humidité; Thémis, ce qui eſt liquide; Eurynomé, ce qui demeure dans les eaux; Cérès, l'agriculture; qu'il ait de celle-ci Proſerpine, les fruits de la terre, parce que la pluie les fait germer & croître, on ne trouve dans tout cela que des allégories proportionnées à l'intelligence d'un peuple barbare; quelqu'autre méthode que l'on ſuive, on ne peut éviter de donner dans un ridicule continuel.

On a examiné ailleurs la fable de Cérès, de Pluton & de Proſerpine.

℣. 915. *Jupiter aima encore Mnémoſyne qui donna naiſſance aux neuf Muſes.* Nous avons parlé de Mnémoſyne & des Muſes, ℣. 53.

℣. 918. *Latone eut de lui Apollon & Diane.* On ſe ſouvient que Latone ſignifie l'enfantement ou la fécondité, ℣. 406.

Apollon eſt un ſurnom de Phœbus, Homere l'appelle conſtamment φοῖβος Ἀπόλλων. Ce nom, dit le Clerc, vient de l'hébreu *phé bo hapollon: os in eo mirum*, parce qu'il eſt le Dieu de la divination. Dans ce cas-là, Phœbus eſt fort différent de Phœbé, la lune, ℣. 404; & on ne voit Apollon.

plus quelle relation il y a entre Apollon & Latone.

Φοῖβος a différentes ſignifications, & leur confuſion a fait naître toutes les fables de ce nouveau Dieu. 1°. On lui a donné le même ſens qu'à ἐφηβός, un enfant déja grand, un jeune homme: Ἀπόλλων dérivé de πολλὸς, ſignifie grand & puiſſant: φοῖβος Ἀπόλλων eſt à la lettre un grand jeune homme. Déja l'on conçoit pourquoi il eſt né de Latone; il eſt tout ſimple que les enfans, les jeunes gens ſoient le fruit de la fécondité. Tout le monde ſait qu'Apollon eſt toujours repréſenté ſous la figure d'un jeune homme. 2°. Ἀπόλλων peut ſe rapporter à πάλλω, chaſſer, pouſſer, lancer; πολλὴ, dans Héſychius, eſt un carquois, & πολλοὶ, des archers: c'eſt le ſynonyme de ἵππος, bon tireur, titre ſi ſouvent donné à Apollon; φοῖβος Ἀπόλλων en ce ſens eſt un jeune chaſſeur. Par-là on comprend pourquoi on le ſuppoſe frere de la chaſſeuſe Diane, & comment cet attribut eſt lié avec le précédent. L'un des principaux exercices de la jeuneſſe a toujours été de tirer des fleches, de lancer des traits, de chaſſer le gibier. Il a encore rapport à la ſignification ſuivante: les rayons du ſoleil ſont comme des traits de lumiere & de chaleur qu'il darde de toutes parts. L'armée des Grecs périt devant Troye

par les traits d'Apollon, c'eſt-à-dire, par une contagion que la chaleur exceſſive du ſoleil avoit cauſée; Iliad. l. 1. 3°. Φοῖβος ſignifie pur, clair, ce qui donne de la clarté ou de la lumiere: φοιβάω, luſtrer, rendre clair; Ἀπόλλων ſe dérive très-bien de πολέω, tourner; πόλος, ce qui tourne, le ciel ou le monde; alors φοῖβος Ἀπόλλων eſt le ſoleil qui tourne: en effet on a nommé le ſoleil Phœbus & la lune Phœbé; on a confondu Apollon avec le ſoleil, on lui donne pour ſœur Diane, qui eſt la lune: ce n'eſt donc pas parce qu'on a ſuppoſé que les ames d'Apollon & de Diane avoient paſſé dans ces deux aſtres, comme le Clerc l'a penſé; cette folie n'a été imaginée que fort tard. D'ailleurs, pourquoi les auroit-on placées plutôt dans ces deux aſtres que dans les étoiles, ſinon à cauſe du rapport des noms? C'eſt donc l'équivoque des noms qui eſt la vraie ſource de la fable.

4°. Φοῖβος a exprimé le ſouffle, l'inſpiration, la divination; le jeu des inſtrumens à vent, comme de la flûte, du chalumeau, de la trompette: φοιβάζω, φοιβαίνω, deviner ou prédire; φοῖβος Ἀπόλλων, puiſſant devin; conſéquemment on a fait préſider Apollon à la divination, à la magie. Comme la poëſie & la muſique paſſoient pour une eſpéce de divination, les Poëtes & les Mu-

ſiciens pour des hommes inſpirés, on n'a pas manqué d'aſſocier Apollon aux Muſes & de le faire préſider à leurs concerts.

5°. Πολεύειν, dans Héſychius, ſignifie guérir, rendre la ſanté: φοῖβος Ἀπόλλων rapporté à ce ſens, a exprimé à la lettre un divin médecin ou le ſoleil qui guérit. On ſait que la médecine étoit regardée chez les anciens peuples comme une ſorte d'inſpiration ou de magie. C'eſt encore aujourd'hui la coutume des malades, & ſur-tout des convaleſcens, parmi le peuple, de s'expoſer au ſoleil, & de prétendre qu'ils s'y trouvent ſoulagés: ainſi Phœbus Apollon eſt devenu le Dieu de la médecine, le pere d'Eſculape, & par une contradiction aſſez bizarre, le ſoleil s'eſt trouvé doué du pouvoir de tuer les hommes & de les guérir.

6°. Πολεῖν, ſelon le même Héſychius, ſignifie paître, nourrir; dans ce ſens φοῖβος Ἀπόλλων eſt un jeune berger. Auſſi n'a-t-on pas manqué de dire qu'Apollon chaſſé du ciel par Jupiter, étoit devenu berger d'Admète, Roi de Theſſalie, dont il gardoit les bœufs. Ἄδμητη eſt une nymphe des eaux, ℣. 349. Ici l'on en fait un Roi, mais nous ſavons d'avance que les eaux ſont ſouvent changées en bœufs par les Poëtes. Cette fable ſignifie donc que le ſoleil banni du

ciel pendant l'hiver par les nuages & par les pluies, laisse glacer les eaux & les retient ainsi comme enchaînées; voilà Phœbus Apollon qui garde les troupeaux d'Admète. D'autres ont dit qu'il avoit encore gardé les bœufs de Laomédon; nous verrons dans la fable d'Hercule que ce second Roi est aussi réel que le premier.

On a remarqué, ℣. 29, que le laurier étoit un symbole de l'inspiration poëtique; conséquemment il a fallu le consacrer à Phœbus; & pour faire entendre que cet arbre lui étoit agréable, on a composé la fable d'une nymphe Daphné, fille du fleuve Pénée, métamorphosée en laurier, parce qu'il croissoit des lauriers sur les bords de cette riviere. Parce que la corneille passoit pour prédire l'avenir, on a forgé une autre nymphe Coronis dont Apollon étoit amoureux.

Les équivoques de l'ancien grec fournissent donc une clef fort simple pour expliquer toutes les circonstances de la fable d'Apollon; celle de Diane n'a pas besoin d'un autre secours.

On n'imaginera pas sans doute qu'un même homme ait inventé la chasse, la médecine, la poësie & la divination, ni qu'on lui ait dressé des autels pour ce sujet.

Diane. Ἄρτεμις, nom grec de Diane, vient, ſelon le Clerc, de *har-Thémi*, *mons admiratio mea*, parce que Diane demeuroit ſur les montagnes. On ſent que toutes ces étymologies ſont forcées, arbitraires, & ne rendent raiſon de rien. Ἄρτεμις, en ancien grec ſignifie ce qui chaſſe, ce qui fait ſortir, par conſéquent chaſſeuſe & accoucheuſe; ce ſont les deux attributs de Diane; Ἀρτεμῆ, dans Héſychius, ce qui ſauve, ce qui guérit, ce qui tire d'affaire; Ἄρτεμις, ſain & ſauf, échappé du danger. *Artemiſia* eſt l'armoiſe, herbe qui provoque les mois & fait accoucher: & comme c'eſt originairement la lune que l'on a ſuppoſé préſider aux couches & aux mois des femmes, il eſt clair qu'Artémis eſt un ſurnom de la lune. Lorſque les femmes mouroient par l'une ou l'autre de ces maladies, on les appelloit Ἀρτεμιδόβλητοι, bleſſées ou tuées par Diane.

L'équivoque eſt encore plus ſenſible en latin. *Diana* fait alluſion à Δίω, chaſſer, mettre dehors, & à Δία, clarté, lumiere; εὐδία, ſérénité; Αἰδία, le feu ou le foyer, d'où eſt venu *dies*, le jour. *Diana* ſignifie donc la chaſſeuſe, l'accoucheuſe, & celle qui brille, en un mot la lune. Auſſi dans Euripide, Diane eſt appellée φωσφόρος θεὰ, *Dea lucifera*; Iphigénie en Tauride, acte 1. Elle

avoit ſous ce nom un autel dans l'Attique & un chez les Meſſéniens; Pauſanias, l. 1, c. 31; & l. 4, c. 31.

A préſent l'on comprend pourquoi Diane chaſſeuſe, eſt ſœur d'Apollon, tireur habile; pourquoi Diane accoucheuſe eſt fille de Latone, celle qui enfante; pourquoi les deux premiers que l'on ſuppoſe toujours jeunes, ſont appellés par Héſiode les plus aimables enfans de tous les immortels. Il n'eſt pas ſurprenant d'ailleurs que l'un ſignifiant le ſoleil & l'autre la lune, on les ait regardés comme frere & ſœur: c'étoit l'idée des Péruviens, adorateurs de ces deux aſtres.

Il eſt vrai qu'Héſiode, ℣. 371, a fait naître le ſoleil & la lune d'Hypérion & de Thia, du ciel & de la mer; cela ne prouve rien contre ce que l'on vient de dire. Il eſt certain par cent exemples que toutes les généalogies données par ce Poëte ne ſont fondées que ſur des noms différens: il ſuffit que le ſoleil & la lune ayent eu différens noms dont on ne comprenoit plus le ſens, pour leur donner des ancêtres divers.

On a quelquefois ſurnommé Apollon *Lycius*, & Diane *Lycea;* & l'on a cru que l'un & l'autre faiſoient alluſion à Λύκος, un loup. Ils ont bien plus de rapport à Λύκη, la pointe du jour; d'où ſont venus *lux* & *luceo* des

Latins, & à Λύκος, qui eſt le ſoleil dans Macrobe; voyez Pauſanias, liv. 2, ch. 19 & 31. Le premier ſignifie Apollon, le lumineux, & le ſecond Diane, qui brille pendant la nuit; c'eſt le ſynonyme de φωσφόρος, ci-devant : Homere qui appelle ſouvent Apollon Λυκογένετης, donne auſſi cette épithete au ſoleil.

Niobé. Une des principales fables que l'on raconte d'Apollon & de Diane, eſt la punition de Niobé. Celle-ci, dit-on, étoit fille de Tantale, épouſe d'Amphion : ayant eu quatorze enfans, elle oſa ſe préférer à Latone pour ſa fécondité; Apollon & Diane outrés de l'injure faite à leur mere, tuerent à coups de fleches tous les enfans de Niobé. Cette mere infortunée, dans l'excès de ſon déſeſpoir, fut changée en un rocher qui ne ceſſoit de répandre des larmes.

Nous apprenons de Pauſanias que Niobé étoit un rocher du mont Sipyle en Ionie : Tantale ſon pere eſt un marais voiſin; Amphion ſon mari, d'Ἄμφι & Ἰόν, *aqua circuiens;* & il faut ſe ſouvenir que Niobé, ſelon Pline, eſt auſſi une fontaine de l'Argolide, que les Mythologues diſent être fille de Phoronée, riviere de ce pays-là.

Les enfans de Niobé étoient ſans doute les fontaines & le ruiſſeaux qui ſortoient

du mont Sipyle : Homere parlant de cette montagne, dit qu'elle eſt le ſéjour des nymphes qui danſent ſur les bords de l'Acheloüs; Iliad. l. 24, ℣. 615. Comme ils furent deſſéchés dans un temps de grandes chaleurs, on raconta qu'ils avoient été tués par les fleches d'Apollon & de Diane. On ſait aſſez que les traits meurtriers d'Apollon ſont des coups de ſoleil.

Il tomboit apparemment des gouttes d'eau de la roche Niobé, comme il en tombe de preſque tous les rochers : ce fut une occaſion de dire que Niobé pleuroit continuellement la mort de ſes enfans, & Homere aſſure gravement que, quoiqu'elle ſoit changée en pierre, elle reſſent toujours les douleurs dont les Dieux l'ont accablée.

Mais pourquoi aſſocier Diane ou la lune au ſoleil pour faire ce meurtre prétendu ? Les Grecs ont-ils été aſſez ridicules pour penſer que la lune pouvoit contribuer à deſſécher des ruiſſeaux ? Cette imagination ne ſeroit pas plus ſurprenante que le préjugé populaire qui regne encore aujourd'hui que la lune calcine les pierres.

Pauſanias étoit allé exprès viſiter cette roche fameuſe, qui avoit conſervé, diſoit-on, la figure d'une femme qui pleure. L'Hiſtorien remarque qu'en la voyant de loin, elle en avoit à peu près la reſſemblance, mais qu'é-

tant vue de près il n'en étoit plus rien, l. 1, c. 21.

Quoique les Poëtes ayent ordinairement repréſenté Diane comme une divinité jalouſe de ſa pudeur, ils n'ont pas laiſſé de lui attribuer des aventures nocturnes avec un certain Endymion, berger de Carie, qui avoit été condamné, diſoit-on, à dormir pendant trente ans. C'eſt que le nom Endymion, dans les langues orientales, ſignifie *dormeur*, & ſemble faire alluſion à Ἐνδυμη, ville de Carie: on a voulu dire par-là, que ſouvent les bergers dorment au clair de la lune. Cela ne valoit pas la peine d'être remarqué.

La tradition qui avoit cours chez les Grecs, que les habitans de la Taurique immoloient autrefois à Diane tous les étrangers, paroît être fabuleuſe & fondée ſur de pures équivoques. Φολὴ, nom de Diane, ſignifioit auſſi un lac, un golfe, & l'on appelloit ainſi dans les premiers temps le golfe Saronique à l'orient du Péloponnèſe. Il ſe peut faire que les anciens Grecs ayent nommé de même le Pont-Euxin, ou l'un des golfes voiſins de la Taurique. Comme la navigation ſur cette mer étoit fort périlleuſe, on ſe figura que πόντος ἄξεινος étoit le même que Ἄξενος, *inhoſpitalis*, la mer funeſte aux étrangers ou aux gens ſans expé-

rience; & c'eſt l'étymologie qu'en donnent la plupart des Grammairiens. La coutume s'établit de dire que ceux qui périſſoient ſur cette mer, étoient immolés à Φοίβη ταυρίκη, à la mer Taurique, que l'on prit pour Diane Taurique, ſur l'équivoque du nom. Iphigénie ou plutôt Iphianaſſe, prêtreſſe qui préſidoit à ces cruels ſacrifices, eſt formé de Ἶφι, *validè*, & Νάσσα, *fluens*, qui vient de Νάω: il peut exprimer ce qui coule violemment; il déſigne la violence des flots de la mer. Ἰφιγένεια, dans Héſychius, eſt un ſurnom de Diane; Thoas, prétendu Roi de la Taurique, qui ordonnoit de tuer ainſi les étrangers, eſt l'ancien nom de la riviere Acheloüs, il ſignifie profond. Tous ces noms ſont de la même eſpéce: mais changés par les Poëtes en autant de perſonnages, ils ont fourni la matiere de pluſieurs tragédies.

Junon.

℣. 921. *La derniere épouſe de Jupiter fut la belle Junon.* Junon a été regardée par tous les Mythologues comme la ſeule épouſe légitime de Jupiter, les autres n'étoient que des concubines; témoignage certain que la monogamie a été anciennement obſervée chez les Grecs: mais ce dernier mariage n'eſt ni plus honnête que les précédens, puiſque Junon étoit ſœur de Jupiter, ni plus réel; il eſt aiſé de découvrir l'origine de la fiction.

Nous avons vu, ℣. 453, la signification des divers noms de Junon, leur équivoque est la vraie source de son mariage avec Jupiter. 1°. Ἥρα, Ἥρη a été confondu avec Ἀήρ, l'air, le ciel; il n'est donc pas surprenant qu'elle épouse le Dieu du ciel, le Dieu de l'air. 2°. On l'a pris pour le féminin de Ἥρος, grand, puissant, illustre: de même *Hera* en latin signifie Dame, Reine Souveraine; Junon doit donc avoir pour mari le Roi des Dieux & des hommes. 3°. Il est analogue à l'hébreu *harah*, mere, femme féconde: Ἥροσεν, dans Hésychius, *genuit*; Junon doit conséquemment être unie au pere des hommes & des Dieux. 4°. Il peut désigner le feu ou la lumiere: Ἄηρης, chaleur, dans Hésychius; ce nom convient à la lune, au flambeau de la nuit, & Jupiter est le pere du jour, *Diespiter*. Delà Junon est quelquefois surnommée *Lucina*, celle qui fait voir le jour aux enfans. 5°. Ἥρα désigne encore les vapeurs, les nuées, la pluie, Ἄηρης, selon Hésychius nuée: l'on sait que Jupiter est aussi le Dieu des nuées & de la pluie. Par cette raison, quelques Poëtes ont dit que Junon avoit été nourrie par les Heures ou les Saisons; Pausanias, l. 2. c. 13. Lorsque les Argiens étoient affligés par la sécheresse, ils sacrifioient à Jupiter & à Junon.

Comme

Comme le principal ſéjour de Junon étoit la ville d'Argos, où elle étoit ſinguliérement honorée, il a fallu ſuppoſer que ſon mariage avec Jupiter s'étoit célébré dans l'Argolide, & l'on en plaçoit la ſcène ſur le mont Θόρναξ, parce qu'on voyoit ſouvent les vapeurs s'élever ſur cette montagne & ſe réſoudre en pluie. Le mont Thornax étoit appellé autrement Κοκκύξ; ſur l'équivoque de ce nom, l'on a débité que Jupiter, pour épouſer Junon, s'étoit métamorphoſé en coucou; & l'on peignoit Junon avec un ſceptre ſurmonté de cet oiſeau.

Hébé.

V. 922. *Junon devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine.* La poſtérité de Junon a la même origine que ſon mariage. Puiſque Ἥρα eſt une mere, il eſt tout ſimple qu'elle mette au monde Ἥβη, la jeuneſſe, les jeunes gens, tout comme Latone, la fécondité, a enfanté Phœbus, Apollon, le Dieu de la jeuneſſe: la reſſemblance eſt parfaite. L'alluſion eſt encore ſenſible en latin entre *Juno* & *Junior*. Il n'eſt pas douteux que Ἥβη, la jeuneſſe, ne ſoit le même que l'hébreu *eb*, fruit, fleur, plante, verdure, comme le Clerc l'a remarqué; mais il ſignifie auſſi liqueur, & alors il vient de ἀείδω, répandre, verſer: voilà pourquoi l'on a dit qu'Hébé donnoit à boire aux Dieux, nouvelle raiſon de la ſuppoſer fille de Ju-

piter & de Junon, Dieux de la pluie.

Les Poëtes ont raconté que Jupiter, touché de la beauté de Ganymède, l'enleva pour le faire succéder à Hébé, & verser le nectar aux Dieux. Cette fable est historique; elle signifie que dans les premiers temps, lorsque les hommes ne savoient point encore faire de liqueurs artificielles, ils ne buvoient que de l'eau: c'étoit alors Hébé qui leur servoit d'échanson. Dans la suite, ayant trouvé le secret de faire des boissons capables d'enivrer, ils les préférerent à l'eau. Γανυμήδης vient de γάνος, la joie, le plaisir, & de μήδης, liqueur, dérivé de μαδάω: il signifie liqueur ou boisson qui donne de la joie: ainsi Ganimède fut préféré à Hébé, & l'on attribua aux Dieux dans la suite, ce qu'avoient fait les premiers hommes.

Mars. Ἄρης, Mars est encore enfant de Junon. Ce nom, dit le Clerc, est le même que ὄρος, montagne; l'un des descendans de Jupiter fut ainsi appellé, parce qu'il s'établit dans les montagnes de Thrace, sur-tout sur le mont Hæmus; l'on sait que Mars étoit la principale Divinité des peuples de cette contrée. Mais le Clerc oublie que Ἄρης signifie aussi le fer, une épée, toutes sortes d'armes offensives, combat, blessure; ἀρίς est un instrument de fer. Il étoit convenable de

nommer ainſi le Dieu qui préſide aux armes, à la guerre, au carnage. Comme les Scythes rendoient un culte à une épée, l'on a dit qu'ils adoroient Mars ſous ce ſymbole. Comme l'art de la guerre n'a eu d'autre auteur que la colere & la fureur des hommes, il n'eſt guère poſſible d'enviſager Mars comme l'inventeur de cet art.

Mars, chez les Latins, eſt le même que *mas*, *maris*, mâle, fort, robuſte; c'eſt le Dieu du courage: l'on appelloit *Marſi* un des peuples les plus farouches de l'Italie. Il ſignifioit auſſi la fureur du combat: *Martemque accendere cantu*, dans Virgile. *Gradivus*, autre nom du même Dieu, ne vient point de *Gradiri*, comme diſent les Grammairiens, mais de Κραδία, le cœur, le courage; Κραδίος, courageux. On lui a donné Junon pour mere, non-ſeulement à cauſe de la fierté & de l'humeur colere que l'on attribuoit à cette Déeſſe, mais par une équivoque qui a donné lieu à pluſieurs autres fables, & qu'il eſt néceſſaire de développer.

Ἄρης, Ἄρεος a été confondu avec Ἄρειος & Ἄρηος. Celui-ci vient de l'ancien verbe Ἄρεω, Ἄρεῖν, humecter, arroſer, abreuver; on lit dans Héſychius Ἄρουσι, au futur, *adaquabit*; Ἄρος, *locus irriguus* ou *gutta*. *Areus* eſt une riviere de Bithynie dans Pline & *Areua* une

riviere d'Eſpagne; Ἄρεια eſt une fontaine & une flaque d'eau à Thèbes, ſelon Etienne de Byzance; Ἀραῖος eſt un lieu bas & ſpongieux, ſelon Héſychius. Il n'eſt pas ſurprenant que Ἄρης pris dans ce ſens ait pour parens Jupiter & Junon, Dieux de la pluie. Par la même confuſion, l'on a dit de pluſieurs ruiſſeaux ou courans d'eau de la Gréce, qu'ils étoient fils de Ἄρης, c'eſt-à-dire, d'un lieu marécageux, & comme l'on a cru que ce nom ſignifioit fils de Mars, le Dieu de la guerre s'eſt trouvé chargé d'une nombreuſe poſtérité à laquelle il n'avoit aucune part. Les Grecs honoroient *Jupiter areus*, on l'a pris pour Jupiter martial, au lieu qu'il déſignoit Jupiter pluvieux; Pauſan. l. 5, c. 14. Ce même Dieu portoit encore les ſurnoms d'Οὔριος & d'Ἀρώτριος, Jupiter qui arroſe: par une fauſſe étymologie de ce dernier, on a cru qu'il déſignoit Jupiter inventeur de la charrue: voyez le fragment de Sanchoniaton. Les Mythologues ſont pleins de ces ſortes de bévues.

Ἀρεόπαγος, l'Aréopage d'Athènes étoit un terre, une colline ſur laquelle il y avoit un eſpace plein & uni, par conſéquent aquatique: les Athéniens imaginerent qu'il avoit tiré ſon nom du Dieu Mars, & y bâtirent un temple à ſon honneur. Les Juges s'y aſſembloient pour rendre la juſtice,

& une équivoque dont nous avons déja montré la ſource, fit dire que Mars avoit été jugé à ce tribunal pour un meurtre; c'eſt-à-dire que l'on y jugeoit criminellement Ἄρης, la hache ou le fer qui avoit ſervi à tuer un homme ou un animal. Le prétendu crime de Mars étoit d'avoir tué Halirrothius, fils de Neptune: Ἁλιῤῥόθιος ſignifie qui coule dans la mer, c'étoit un ruiſſeau: on l'avoit ſans doute détourné ou fait diſparoître par une chauſſée ou par un foſſé fait avec un hoyau; voilà comme Ἄρης, le fer, avoit tué Halirrothius. Celui-ci, ajoute-t-on, avoit abuſé d'Alcippe, fille de Mars; c'eſt pour venger cet outrage que Mars le tua. Ἀλκίππη ſignifie eau qui coule fortement, c'étoit une fontaine; elle étoit fille d'Ἄρης, c'eſt-à-dire, d'un lieu humide & maréca-geux; Halirrothius en avoit abuſé, parce qu'il avoit mêlé ſes eaux avec elle. C'eſt ainſi que les Grecs abuſoient eux-mêmes de leur vieux langage. L'étymologie de l'aréopage ſera confirmée par la fable des Amazones.

Ἐλείθυια, *Lucina* eſt la Déeſſe qui préſide aux couches. Il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher ſon nom dans l'hébreu *helid, fecit parere*, il ſe trouve auſſi aiſément en grec. On l'appelloit encore Ἐλευθὼ; celui-ci eſt un ancien verbe qui ſignifie délivrer, dégager, d'où eſt venu ἐλεύθερος, libre, mis Lucine.

en liberté : on ne pouvoit mieux caractériſer la déeſſe qui délivroit les femmes. Souvent elle etoit confondue avec Diane, parce que leurs noms expriment la même choſe. Chez les Latins, *Lucina* étoit un ſurnom de Junon : *Juno Lucina fer opem*, dans Térence ; on en apperçoit la raiſon par ce que nous avons dit, & pourquoi Lucine eſt fille de Junon. Rapporter *Lucina* à *Lucus*, comme s'il ſignifioit la Déeſſe des bois, c'eſt confondre toutes les idées.

Pallas. ℣. 924. *Jupiter fit ſortir de ſon cerveau la reſpectable Pallas.* Cela ſignifie, dit le Clerc, que Jupiter adopta de ſon propre mouvement une fille qu'il voulut élever & inſtruire ; elle devoit être bien mal inſtruite à l'école d'un pere ſi vicieux. Comment le Clerc peut-il oublier ce qu'il a dit, ℣. 886 & 895, que le mariage de Jupiter avec Métis, & la naiſſance de Minerve ſont évidemment une allégorie ? Il eſt donc hors de propos de recourir à un fait hiſtorique ; quelque vraiſemblable qu'il puiſſe être, il ne rendra jamais raiſon de toute la fable, & l'on comprendra auſſi aiſément comment Minerve eſt ſortie du cerveau de Jupiter, que l'on conçoit comment il a caché Métis dans ſes entrailles avant qu'elle accouchât, ℣. 895.

Vulcain. ℣. 927. *Junon, ſans le ſecours de ſon*

mari, *mit au monde Vulcain.* Le Clerc ſuppoſe que Junon adopta cet ouvrier célèbre; voilà pourquoi les Poëtes diſent qu'elle l'engendra toute ſeule. Cette adoption ſeroit un très-bon expédient, ſi les Poëtes s'accordoient ſur ce prodige; mais Homere fait naître Vulcain de Jupiter & de Junon; Iliad. l. 1, ℣. 578. Selon d'autres Vulcain étoit fils du Ciel, à ce que dit Cicéron, parce que Jupiter & le Ciel ſont le même objet. Il eſt donc clair qu'il faut recourir au ſens phyſique pour expliquer la naiſſance de Vulcain, Dieu du feu. Il eſt fils de l'Air, parce que l'air ou le ſouffle allume le feu: il n'a pas fallu des réflexions bien profondes pour découvrir cette vérité. Or que l'air ſoit appellé tantôt Jupiter, tantôt Junon, tantôt le Ciel, c'eſt de quoi l'on ne peut pas douter; & il eſt fort indifférent qu'ils ſoient ſéparés ou réunis pour produire le feu.

Ἥφαιστος eſt formé, dit le Clerc, de l'hébreu *apha*, cuire, & de *eſc*, *eſt*, le feu; cela peut être; mais il ſeroit plus analogue au latin ſi on le dérivoit de *epha*, meſure creuſe, par conſéquent lieu profond, & *eſt* le feu, d'où vient *Veſta*. Le latin *Vulcanus* a d'abord exprimé un volcan & une fournaiſe, un trou d'où ſort le feu, de *vol*, *vul*, profondeur, comme *vola*, *valva*, & *can*, le feu, d'où deſcendent *candeo*, *candeſco*,

Mulciber, autre nom de Vulcain, pour *multiber*, exprime beaucoup de feu. *Bar*, *ber*, *bur* eſt le feu, dans toutes les anciennes langues de l'occident. Varron, liv. 4, n. 10, convient que *Vulcanus* déſigne un feu violent.

Vulcain étoit boiteux ſelon les Poëtes; voyez ci-après, ℣. 945. C'eſt une confuſion de Χωλὸς, boiteux, avec Χολὸς, creux ou profond, d'où vient Χολάς, l'inteſtin: puiſque Vulcain déſigne les volcans & les fournaiſes, les cavités d'où il ſort du feu, on a pu lui donner cette épithete. On a pu imaginer encore que le Dieu des forgerons étoit boiteux, en confondant *Cyclops*, forgeron, avec *Cloppus*, boiteux, eſclopé.

On pourroit être ſurpris de ce qu'Héſiode n'a pas placé la naiſſance de Vulcain avec celle des Cyclopes qui étoient ſes ouvriers, ℣. 139; mais le Poëte avoit ſes raiſons. Vulcain, conſidéré comme pere des arts, n'étoit pas un Dieu Titan, un Dieu ancien, il n'avoit commencé à être connu & honoré que ſous le regne de Jupiter. Ses plus fameux temples étoient celui de l'iſle de Lemnos, où il ſortoit ſouvent du feu de la terre, & celui du mont Etna en Sicile. On comprend qu'un phénomene auſſi terrible que l'eſt un volcan, étoit bien propre à inſpirer de la frayeur, ſur-tout à des peuples qui n'en connoiſſoient pas la cauſe, & à

leur

leur persuader qu'un pouvoir supérieur, une Divinité y présidoit. Cette seule remarque suffit pour nous faire comprendre qu'il n'est point ici question de l'inventeur de la métallurgie. Il est très-vraisemblable que l'on est redevable au hasard de l'invention des métaux, & que les premieres masses de fer fondu sont sorties des volcans: voilà pourquoi l'on a cru que Vulcain en étoit l'auteur.

℣. 930. *D'Amphitrite & du bruyant Neptune est né Triton, Dieu puissant qui domine sur les abymes de la mer*, &c. Τρίτων ne vient point de l'hébreu *retet*, la crainte ou le bruit, parce que Triton fait du bruit avec sa trompe, quoi qu'en dise le Clerc. Triton est le nom d'un lac d'Afrique dont on avoit fait un Roi imaginaire, & une riviere du même pays; il y en avoit une autre dans l'isle de Crète, une en Arcadie, une en Béotie, & selon Pline, c'est un des anciens noms du Nil. C'est le nom générique d'eau, qui vient de Ῥέω, couler, comme Ἀμφιτριτη; voyez ℣. 243. On a supposé que les Tritons & les Néreïdes composoient la Cour de Neptune. Triton.

℣. 934. *Vénus, épouse de Mars, enfanta la Crainte & la Terreur.* Le Clerc remarque fort bien que la Terreur & la Crainte sont des personnages purement poëtiques qui

n'ont aucun rapport à l'Hiſtoire, il en eſt de même de Mars & de Vénus & de tous ceux que nous avons vus juſqu'ici. On conçoit aſſez comment Mars ou la guerre peut enfanter la Terreur & la Crainte; mais on n'apperçoit pas comment on peut les faire naître de Vénus.

On ne comprend pas mieux d'abord ſur quoi peut être fondé le mariage de Mars avec Vénus; le libertinage qui a regné de de tous temps dans les armées, & dont nous voyons des preuves dans Homere, pourroit y avoir donné lieu. Selon d'autres Poëtes, c'étoit un commerce adultere, parce que Vénus avoit épouſé Vulcain. Ces mariages imaginaires viennent donc d'une pure équivoque, par laquelle on a confondu Κυπρίς, Vénus, avec Κυπρὸς, le cuivre, & Ἄρης, le fer, avec Mars. On a dit d'abord de Vulcain qu'il travailloit le cuivre, εἰργαζέτο τον Κυπρὸν, & le verbe entendu de travers a fait dire que Vulcain étoit mari de Vénus. On a dit encore qu'il avoit trouvé le ſecret de ſouder Ἄρης, le fer, avec Κυπρὸς, le cuivre, & voilà le commerce ſuppoſé de Mars avec Vénus découvert par Vulcain. Enfin, comme le cuivre a ſervi à faire les premieres armes avant que l'on connût le fer, il n'en a pas fallu davantage pour dire que Vénus ou Cypris avoit épouſé Mars.

℣. 937. *Vénus mit encore au monde Harmonia qui devint épouſe de Cadmus.* Le Clerc adopte la conjecture de Bochart, qui prétend que Cadmus étoit un des Cadmonéens dont il eſt parlé, Gen. 15, ℣. 19, & que ſon épouſe eſt appellée Harmonia, parce qu'elle étoit des environs du mont Hermon. Il ne manque, pour appuyer cette opinion, que de prouver que Cadmus eſt arrivé dans la Gréce ſous le regne de Jupiter pris dans un ſens hiſtorique, c'eſt-à-dire, au moins trois cens ans plutôt que les Hiſtoriens ne le prétendent.

Nous montrerons plus bas ce que c'étoit que Cadmus & Harmonia; mais celle-ci n'a rien de commun que le nom avec la fille de Vénus dont il eſt ici queſtion. Ἁρμονία eſt formé d'Ἁρμὸς, aſſemblage, il exprime la proportion & la convenance des parties d'un tout; c'eſt la même choſe que *concert* en muſique. On dit qu'elle eſt fille de Vénus ou de la beauté; elle en eſt plutôt la mere, parce que la beauté dépend principalement de la proportion & du rapport exact des parties qui compoſent un tout.

℣. 938. *Maïa, fille d'Atlas aimée de Jupiter, donna le jour à Mercure.* Qui eſt cette Maïa? C'eſt, dit-on, l'une des Pleyades, conſtellation ſous laquelle le temps eſt ordinairement pluvieux. Son nom vient de Mercure.

maï en hébreu, *aqua*, d'où eſt dérivé *meïo*; &c. Dans cette ſuppoſition, l'on peut demander quelle relation il y a entre une étoile & Atlas, une montagne, entre une conſtellation & Mercure, Dieu de l'éloquence & du commerce. On a montré ailleurs ce que c'eſt que Maïa, fille d'Atlas; nous verrons bientôt pourquoi on en a fait la mere de Mercure, quoique ces deux perſonnages paroiſſent d'abord fort différens.

Μαῖη ſignifie un monceau, une élévation, comme *méhi* en hébreu: Μεῖος, montagne d'Ithaque; Μαῖ, dans Héſychius, grand ou élevé; Ἴμαος, haute montagne qui fait partie du Caucaſe; Ἴμαλος, montagne des Sabins en Italie; Ἑρμῆς, Mercure a la même ſignification; ἕρμαδς eſt un rocher, une élévation dans la mer: il exprime encore un amas, un monceau; ἑρμαῖος λοφὸς eſt un tas de pierres amoncelées; pluſieurs promontoires ont été nommés ἑρμαῖον. L'on conçoit comment Hermès, un monceau, eſt fils de Maïa qui eſt la même choſe; dans un autre ſens, Mercure eſt fils de Jupiter, parce que ſon culte n'a commencé qu'avec celui de Jupiter. On l'a fait naître ſur le mont Cyllénius en Arcadie; c'eſt peut-être une pure alluſion au temple fameux qu'il y avoit. D'ailleurs Hermès peut ſignifier coulant, puiſque ἕρμος eſt une riviere d'Ionie; il a donc pour pere Ju-

piter ou la pluie: alors Maïa, l'une de Atlantides, c'eſt-à-dire; une fontaine ou un aqueduc, peut très-bien être ſa mere. Il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait eu au pied du mont Cyllénius un ruiſſeau nommé Hermès & une fontaine nommée Maïa, que la pluie faiſoit ſouvent enfler: telle eſt probablement la ſource de la généalogie de Mercure, de ſa naiſſance ſur cette montagne, & du temple qu'on y bâtit à ſon honneur.

Monceau ou amas au figuré eſt un tréſor, le gain que l'on amaſſe, le profit que l'on fait; auſſi ἑρμὴς le ſignifioit en grec, & c'eſt pour cela qu'Hermès ou Mercure a été le Dieu du gain & du commerce. Ἑρμὴς peut encore être dérivé de ἔρω, ἔρεω, parler; delà on a conclu qu'Hermès étoit le Dieu de l'éloquence, l'interpréte & le meſſager des Dieux. Les mêmes termes qui ſignifient parole & converſation, expriment auſſi commerce ou négoce; nouvelle raiſon de faire préſider Mercure au commerce.

Le Clerc dérive Ἑρμὴς de l'hébreu *haram*, tromper, être fin & ruſé; ce n'eſt-là qu'une des ſignifications de ce verbe; il exprime auſſi amaſſer, & c'eſt à ce dernier ſens qu'Hermès fait le plus d'alluſion; mais comme il n'arrive que trop ſouvent aux marchands de tromper, on a ſuppoſé que le même Dieu qui préſidoit au commerce, préſidoit auſſi

au vol & à la tromperie; delà Mercure eſt devenu le Dieu des filoux & des voleurs, il a dirigé tous les négoces bons ou mauvais. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il ſe plaint dans Lucien de la multitude des ſoins dont il étoit chargé, & qui ne lui laiſſoient point de repos. Un des principaux ſurnoms de Mercure étoit *Agoreus*, qui préſide au marché. La multitude des fonctions qui lui ont été attribuées, nous fait aſſez ſentir qu'un ſeul homme n'a pas pu être l'auteur de tant de métiers différens; qu'ainſi le culte de Mercure n'a pas eu pour motif toutes ces inventions; voyez l'origine du commerce dans M. Goguet, 1re part. l. 4, c. 1.

Le nom *Mercurius* chez les Latins faiſoit principalement alluſion à *merces*, les marchandiſes, & il ſemble d'abord n'avoir pas eu dans ſon origine une ſignification auſſi étendue que chez les Grecs; mais il faut faire attention que *marc*, *merc* ſignifie hauteur, élévation dans la plupart des langues de l'occident, comme ἕρμας en grec. *Marc* eſt un cheval ou une monture; *Mercore*, ſelon M. de Valois, eſt l'ancien nom de Montmartre.

Ἕρμας en grec ſignifioit une pierre, ſelon Héſychius. Pauſanias, liv. 1, ch. 17, parle de grandes pierres raſſemblées dans un Gymnaſe, & nommées ἕρμαι. Il ſignifioit auſſi une

borne ſelon Héſychius, & tout ce qui arrête, comme *herem*, en hébreu. On nomma donc ἕρματα, les pierres poſées le long des chemins pour ſervir de bornes, pour marquer les diſtances, ou pour aſſeoir les voyageurs, & à cauſe de l'alluſion d'ἕρμας avec Hermès, on donna ſouvent à ces pierres la figure de Mercure. Nouveau motif pour ſuppoſer que Mercure étoit le Dieu des chemins & des voyageurs, & de l'invoquer dans les voyages. Ces idées paſſerent aiſément chez les Latins, parce que l'équivoque des noms dans leur langage étoit à peu près la même. *Marc*, *merc*, dans les langues de l'occident, ſignifient borne & frontiere, comme ἕρμας chez les Grecs.

M. l'Abbé Banier nous fournit de nouvelles preuves de la ſignification primitive d'Hermès qu'il n'a pas apperçue, l. 3, c. 9, p. 232. « Quoique les Hermès, dit-il, ne » duſſent être que pour les ſtatues de Mercure, puiſqu'elles portent ſon nom, on » le donnoit cependant à toutes celles qui » en imitoient la forme. Ainſi quand c'étoit » Apollon qu'elles repréſentoient; on les » nommoit *Hermapollons*. Si c'étoit une tête » de Minerve, en grec Athené, on les appelloit *Hermathènes*, & *Herméros*, celles » qui repréſentoient la tête d'Eros ou de » Cupidon, ainſi des autres. Enfin cette

» maniere antique fut encore conſervée dans » les ſtatues du Dieu Terme, qui n'étoient » que des pierres informes ».

En ſuppoſant qu'Hermès ſignifie toujours le Dieu Mercure, on ne comprend ni pourquoi on s'eſt aviſé de nommer ainſi une pierre quarrée, ni pourquoi on l'a confondue avec le Dieu Terme, ni pourquoi on a nommé une ſtatue *Mercure-Apollon*. Dès que l'on ſait qu'Hermès eſt ſimplement une pierre ou une borne, tout s'éclaircit, on conçoit qu'*Hermapollon* ſignifie Apollon de pierre, ou Apollon fait en forme de borne; *Hermathené*, Minerve de pierre, &c. On apperçoit encore que c'eſt une ſtatue de Vénus ainſi formée & nommée *Hermaphroditè*. Vénus borne, qui a donné lieu à la fable d'Hermaphrodite.

L'on a regardé comme un grand myſtere le Caducée ou bâton de Mercure; peut-être l'origine en eſt fort ſimple. Ce n'étoit d'abord qu'une canne ou un bâton ordinaire de voyageur avec un cordon pour le tenir à la main, comme Ὄφις peut déſigner un ſerpent ou un bracelet; le nom & la figure ont fait prendre dans la ſuite ce cordon pour deux ſerpens entrelacés. Ainſi l'on a pris de même pour des ſerpens, les franges du corcet de Minerve; voyez *N*. 895, la fable de Minerve.

On pourroit ſuppoſer encore que c'eſt une aune ou un bâton de marchand. Les colporteurs ou merciers des campagnes ont coutume d'attacher au bout d'un bâton les lâcets, les cordons & les petits rubans qu'ils ont à vendre : ces cordons ont été transformés en ſerpens pour la raiſon que nous venons de dire ; & comme le ſerpent eſt le ſymbole de la vie, on a dit fort ſérieuſement que le Caducée de Mercure avoit la vertu de rendre la vie aux morts : conſéquemment on a chargé Mercure du ſoin de conduire les ames dans les enfers ou dans le Royaume de Pluton, & de les en faire ſortir.

Il y auroit à diſputer long-temps pour ſavoir ſi le Mercure des Grecs eſt le même que Taaut ou Anubis des Egyptiens : il ſuffit de remarquer que leur figure & leurs ſymboles n'ont jamais rien eu de ſemblable, qu'on les a confondus ſur le ſeul rapport de quelques-unes de leurs fonctions ; & cette maniere d'en juger eſt très-ſujette à l'erreur : on l'a fait voir dans le diſcours préliminaire. M. Anquetil penſe que l'Anubis à tête de chien que l'on voit ſur les monumens Egyptiens, déſigne un homme chargé d'embaumer les corps ; Zend-Aveſta, tome 3, pag. 582, note 2. Comme une des fonctions de Mercure chez les Grecs étoit de

conduire les ames des morts dans les enfers, il n'en a pas fallu davantage pour faire juger aux Grecs que l'Anubis des Egyptiens étoit leur Mercure.

Selon l'opinion de M. Gébelin, la fable de Mercure désigne l'invention de l'Astronomie chez les Orientaux; l'explication qu'il en a donnée, est ingénieuse & très-bien soutenue. Le Caducée de Mercure désigne les points d'intersection du cours de la lune & du soleil dans l'éclyptique; cela paroît très-probable. Alors on doit supposer que Mercure n'a été connu des Grecs que fort tard, & qu'en adoptant son histoire ils l'ont accommodée au sol de la Gréce par de froides allusions, puisqu'ils ont fait naître Mercure sur le mont Cyllénius en Arcadie: ils l'ont dépouillé de ses fonctions primitives, parce qu'ils n'avoient encore aucune connoissance de l'Astronomie.

Désormais le Poëte va parler d'une nouvelle espece de Divinités; ce sont les hommes mis au nombre des Dieux. Nous examinerons ce que l'on doit en penser, & quelle différence il y a entre ces nouveaux Dieux & les précédens. Ceci forme donc la quatriéme époque de la religion grecque, & la cinquiéme partie de la Théogonie.

Si l'on excepte Triton, Dieu marin, fils

de Neptune & d'Amphitrite, les Divinités qu'Héſiode a fait naître ſous le regne de Jupiter, ſont preſque toutes appellées ſes enfans: Minerve ou Pallas, les Graces, Proſerpine, les Muſes, Apollon, Diane, Hébé, Mars, Lucine, Vulcain, Mercure. Nous verrons de même que ceux qui paſſoient pour des Héros, mis au nombre des Dieux, étoient la plupart appellés fils de Jupiter: cette filiation ſignifie donc ſeulement qu'ils ont commencé à être connus & honorés ſous le regne de Jupiter, c'eſt-à-dire, depuis que Jupiter fut regardé comme Dieu ſouverain. Ils ont reçu de lui la naiſſance comme ils en ont reçu leurs emplois, ℣. 881 & ſuiv. En les examinant l'un après l'autre, nous avons reconnu qu'ils ſont alluſion à des arts, à des talens, à des uſages qui n'ont pu être familiers aux anciens habitans de la Gréce, qui caractériſent un peuple déja policé. Ils ſont donc fort différens des Dieux Titans, des Dieux anciens des Pelaſges: ce ſont les Dieux de la Gréce devenue un peu moins barbare.

CINQUIÉME PARTIE.

Héros placés au nombre des Dieux ; quatriéme époque de la Religion Grecque.

QUAND nous parlons des Héros placés au nombre des Dieux, nous ne prétendons pas avouer l'exiſtence réelle de tous ceux qui ſont regardés comme tels par les Mythologues ; il en eſt pluſieurs ſur leſquels on peut former des doutes très-bien fondés. Lorſque nous voyons à tout moment dans l'hiſtoire grecque les montagnes, les fleuves, les rochers, les marais pris pour des hommes ; les fontaines, les lacs, les cavernes transformés en nymphes, dont on fait gravement la généalogie ; devons-nous ajouter beaucoup de foi à ce que les Poëtes racontent de tous ces demi-Dieux dont ils ont chanté les exploits pluſieurs ſiecles après le temps où l'on ſuppoſe qu'ils ont vécu ? Croira-t-on qu'Homere avoit copié ſur des regiſtres publics la généalogie de ces Héros, & peut-on douter que la plupart ne ſoient des noms en l'air ? Strabon, l. 13, p. 564, a remarqué l'alluſion évidente du nom des Héros d'Homere avec les noms propres des lieux d'où il les fait partir. Ce judicieux

Ecrivain qui ne tient aucun compte des fables, a bien ſenti quelle en étoit l'origine.

L'Iliade & l'Odyſſée ſont les archives où l'on a puiſé tout ce qui a été dit dans la ſuite: quiconque auroit oſé démentir Homere, auroit été regardé avec exécration. Ce Poëte étoit inſpiré par les Muſes, il ſavoit tout par révélation; aucune ville grecque qui ne fût intéreſſée à défendre la vérité de ce qu'il a dit; la vraiſemblance qu'il a ſi bien ſu garder dans ſes narrations, lui a tenu lieu de piéces juſtificatives.

D'autres Poëtes cependant ont ſuivi quelquefois ſur le théâtre des traditions différentes, quand elles pouvoient flatter les préventions de leurs concitoyens. Euripide, dans ſa tragédie d'Hélene, ſuppoſe que cette Princeſſe n'alla point à Troye, & fut retenue en Egypte. Les Tragiques ne s'accordent point ſur l'hiſtoire de la poſtérité de Danaüs & d'Egyptus; tous ſe contrediſent; cela n'eſt pas étonnant. Pourquoi n'auroient-ils pas eu le même privilége qu'Homere; de feindre & de mentir chacun à ſon goût?

Si au douziéme ou au quinziéme ſiecle un Poëte nous avoit donné la généalogie & la vie détaillée de tous les Capitaines qui ont ſervi ſous Charlemagne, aurions-

nous aujourd'hui beaucoup de reſpect pour ſes légendes? Nous demanderions ſur quels monumens il a pu les appuyer, quelles preuves l'on en a conſervé dans des ſiecles où il étoit ignoble de ſavoir écrire? ou plutôt auſſi indulgens que les Grecs, quoique moins crédules, nous nous en tiendrions à la maxime d'Horace..... *Pictoribus atque Poëtis Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.* A plus forte raiſon devons-nous regarder tout ce qui a précédé la guerre de Troye, toutes les fables des Dieux, comme de purs jeux d'imagination.

De tous les Héros diviniſés, Hercule & Bacchus ſont ceux dont l'hiſtoire paroît la mieux conſtatée, & pour peu qu'on l'examine, elle ſe trouve auſſi douteuſe que celle de Jupiter. Hérodote nous atteſte qu'Hercule étoit un Dieu ancien en Egypte & en Phénicie, livre 2, n. 67; qu'Amphitrion & Alcmene ſes parens étoient Egyptiens, au lieu que les Grecs ſoutiennent qu'ils étoient de leur pays. Diodore de Sicile, l. 1, ſect. 1, c. 13, ſoutient que les Grecs ſe ſont attribué fauſſement pluſieurs Héros qui n'étoient point nés chez eux & qui avoient été connus chez les Egyptiens, long-temps avant que les Grecs en euſſent entendu parler; tels ſont, ſelon lui, Hercule, Bacchus & Cadmus. Il répéte la même choſe à la fin

du livre 3. Il obſerve, liv. 5, ch. 45, que ces mêmes Héros étoient revendiqués par les Crétois. Dans la Gréce même, quelques-uns ſacrifioient à Hercule Dieu, & rendoient les honneurs funébres à Hercule Héros. Je ne prétends pas nier qu'il y ait eu un ou pluſieurs Héros nommés *Hercule*; mais en quelque lieu qu'ils ayent vécu, je ſoutiens que leur hiſtoire eſt fabuleuſe & allégorique; c'eſt le détail des travaux que les premiers colons de la Gréce ont été obligés d'entreprendre pour rendre ce pays habitable; nous le verrons dans les *Remarques ſur le Bouclier d'Hercule.*

Bacchus étoit connu ailleurs, avant que de l'être dans la Gréce; preſque tous les Savans conviennent que ſon culte venoit des Phéniciens, malgré la généalogie bien circonſtanciée que donne Héſiode. On a pu ſans doute donner le nom de Bacchus à un fameux buveur, à un vigneron célébre ou à pluſieurs; mais la fable forgée ſur leur compte eſt une allégorie. C'eſt le récit de la maniere dont il faut cultiver la vigne & faire le vin: par conſéquent les fables des Dieux & celles des Héros ont été compoſées ſelon la même méthode.

D'où a pu venir l'incertitude des Grecs qui ne pouvoient décider ſi Hercule & Bacchus étoient deux Dieux ou deux Héros?

C'eſt que leurs exploits étoient, pour la plupart, des travaux humains & évidemment plus récens que ceux des Dieux, puiſqu'ils datoient du temps où l'Agriculture étoit déja connue & pratiquée dans la Gréce. Quand on diſoit que Jupiter avoit foudroyé Tiphon, vaincu les Titans, &c. on comprenoit aſſez que de tels exploits ſont au-deſſus des forces humaines : mais faire du vin, dompter des monſtres, tuer des bêtes féroces, ſont des actions dont un homme peut être capable, ſur-tout avec le ſecours des Dieux. Il y avoit donc lieu de douter ſi les perſonnages auxquels on les attribuoit, n'étoient pas des Héros ou demi-Dieux, des hommes doués d'une force extraordinaire & d'un courage ſupérieur.

Il n'eſt cependant pas moins vrai que cette nouvelle eſpece de Divinités fournit un argument de plus contre le ſentiment des Mythologues hiſtoriens. Les Grecs ont fait une différence entre ces demi-Dieux qu'ils croyoient avoir été des hommes, & leurs grands Dieux; nous le voyons par la diſtinction d'Hercule Dieu & d'Hercule Héros. Selon la maniere de penſer de nos adverſaires, il n'y en a aucune : Jupiter a été un Roi de Theſſalie, Hercule un Héros né dans la Béotie; il n'y a entr'eux d'autre différence que celle du temps où ils ont vécu.

vécu. Nous verrons dans cette derniere partie du Poëme de nouvelles preuves de ce qui a été dit jusqu'ici.

Quelle différence y a-t-il donc selon nous entre ces Dieux divers que nous rangeons sous trois classes ? Déja nous l'avons dit: les Titans sont les diverses parties de la nature en général; les Dieux, enfans de Jupiter, sont les Intelligences qui présidoient aux arts & aux talens, ou à quelque nouvel usage: les demi-Dieux sont différentes parties du sol de la Gréce personnifiées & confondues avec des hommes de même nom. L'on a dû s'en appercevoir par les fables de Persée & de Bellérophon: mais il est impossible aujourd'hui de vérifier si ces hommes divinisés ont existé ou non. Reprenons le fil de la narration d'Hésiode.

℣. 940. *Sémélé, fille de Cadmus, eut de Jupiter le joyeux Bacchus, Dieu immortel, quoique né d'une mere mortelle; mais tous deux jouissent à présent des honneurs de la Divinité.*

Ainsi donc, selon Hésiode, une mortelle & son fils sont parvenus à la divinité; voilà justement ce que prétendent les Mythologues historiens. Quelle impossibilité y a-t-il que Jupiter & tous les autres, quoique de purs hommes, y soient parvenus de même ? N'est-ce pas ici une

démonſtration de la vérité de leur ſentiment ?

Non aſſurément. 1°. Cette démonſtration prétendue ne prévaudra jamais ſur la preuve de détail par laquelle nous avons montré quels étoient les différens perſonnages qui ont paru ſucceſſivement ſur la ſcène ; encore moins peut-elle détruire les argumens poſitifs raſſemblés dans le diſcours préliminaire, auxquels on n'oppoſera jamais rien de ſolide. 2°. Héſiode met une différence entre ces mortels devenus Dieux & ceux qui avoient été Dieux de tout temps : dans le ſyſtême que nous réfutons, il n'y en auroit aucune. 3°. Lorſque les Grecs eurent pris les fables à la lettre, & furent perſuadés que leurs Dieux avoient autrefois vécu ſur la terre, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ayent conclu que ces Dieux avoient eu commerce avec des mortelles, & les avoient aſſociées auſſi-bien que leurs enfans aux honneurs de la Divinité. Mais cette opinion eſt une rêverie des ſiecles poſtérieurs. C'eſt un effet des fables ; elle n'en peut pas être l'origine. Si Jupiter a été un homme, s'il a regné dans la Gréce, quelle Divinité les Grecs adoroient-ils pendant ſa vie ? Voilà la queſtion à laquelle on ne ſatisfera jamais. A-t-on vu dans l'univers un ſeul peuple qui, après avoir connu un ſeul

Dieu, ait abandonné ſon culte pour ne plus adorer que des hommes?

Nous avons expliqué dans le diſcours préliminaire, chap. 11, §. 15, les divers ſens du nom de *fils* & de filiation dans les Poëtes, & nous avons fait voir que l'on ne peut rien conclure de cette multitude d'enfans que l'on a mis ſur le compte des Dieux. Le Clerc ſoutient le contraire. Cette opinion, dit-il, n'auroit jamais pu s'établir, ſi on n'avoit pas été perſuadé que les anciens Dieux de la Gréce avoient été des hommes.

On en étoit perſuadé ſans doute au ſiecle des Poëtes, & nous avons indiqué la vraie cauſe de cette perſuaſion; elle eſt fort différente de celle que le Clerc imagine. Il penſe que l'on attribua des enfans aux Dieux, parce qu'on croyoit qu'ils avoient été des hommes: tout au contraire, on ſe figuroit qu'ils avoient été des hommes, parce que les fables leur attribuoient des enfans & les paſſions de l'humanité. Pourquoi les leur attribuoient-elles? ſur de pures équivoques, c'eſt un point démontré. Que les hommes devenus Dieux ayent eu des enfans pendant qu'ils vivoient, à la bonne heure; mais qu'ils en ayent eu après leur mort, & depuis qu'ils étoient devenus Dieux, cela eſt-il concevable? Jamais les

Grecs n'ont été assez foux pour croire que Jupiter étoit monté au ciel en corps & en ame : or étoit-il plus aisé d'imaginer que l'ame de Jupiter mort avoit eu commerce avec Sémélé ou avec une autre femme, que de concevoir qu'une pure Intelligence en fût capable ? L'opinion de l'humanité de Jupiter ne peut donc pas être la cause des fables qui lui ont attribué des enfans.

Ainsi les Mythologues historiens nous donnent pour l'origine des fables un préjugé qui en fut évidemment la suite ; ils supposent que les premiers colons de la Gréce pensoient comme ceux qui vécurent mille ans après & au siecle d'Homere. Le contraire est prouvé par les Historiens & par les fables mêmes ; la religion éprouva chez eux les mêmes révolutions que l'état de la société, & fut toujours analogue à leurs mœurs : ce que nous avons dit jusqu'ici, a dû en convaincre le lecteur.

Il est aisé de montrer que les différentes raisons de la filiation des Dieux indiquées par le Clerc, ne prouvent point sa prétention. 1°. Selon lui, on appelloit enfans des Dieux, ceux qui leur ressembloient : les Rois descendoient de Jupiter en droite ligne, parce qu'ils tenoient de lui leur pouvoir ; les belles personnes étoient filles de Vénus, &c.

cela prouve-t-il que Jupiter avoit été un homme & un Roi de Theſſalie ? Il étoit le Roi des Dieux, c'en étoit aſſez pour fonder l'analogie.

2°. De même que dans les langues orientales, on confond ſouvent le nom de fils avec celui de diſciple, & le nom de pere avec celui de maître, on appelloit dans la Gréce les guerriers enfans de Mars, & fils d'Apollon ou d'Eſculape, ceux qui exerçoient la médecine. On en convient. Mais parce qu'on croyoit les guerriers conduits par Mars, s'enſuit-il que Mars avoit été un capitaine ? Parce qu'on ſuppoſoit les Médecins, les Poëtes, les Muſiciens inſpirés par Apollon, faut-il en conclure que celui-ci avoit été un opérateur ou un chantre ?

3°. Le nom de fils des Dieux fut ſouvent un effet de la ſupercherie des femmes ou de la fourberie des prêtres payens. Une femme, pour éviter l'infamie & le ſupplice dont on puniſſoit le libertinage, ſe vantoit d'avoir eu commerce avec un Dieu, & non pas avec un homme. Les prêtres du Paganiſme engageoient les femmes à venir paſſer la nuit dans les temples, ſous prétexte que le Dieu l'exigeoit ainſi, &c. Le Clerc en apporte des exemples ; & il a été ſuivi par M. l'Abbé Banier, tome 1, liv. 5, ch. 4,

pag. 425. Mais ces fourberies, dont on peut à peine citer deux ou trois exemples, ſuffiſent-elles pour établir une regle générale? Elles ont pu être miſes en uſage chez des peuples policés & voluptueux, comme étoient les Grecs des derniers ſiecles, & les Romains ſous les Empereurs : des nations ſauvages & barbares, tels qu'étoient les anciens Grecs, ne s'en ſont jamais aviſées.

4°. Le Clerc a paſſé ſous ſilence pluſieurs autres eſpeces de filiation qui ne peuvent point s'accorder avec ſon ſyſtême, & qui en démontrent la fauſſeté. Le Sommeil, par exemple, eſt fils de la Nuit, les Vents ſont enfans de l'Aurore, une fontaine eſt fille d'un fleuve, les aſtres ſont nés de la mer, &c. cela prouve-t-il encore que ces divers perſonnages ont été des hommes?

D'ailleurs l'explication de le Clerc n'eſt pas applicable au cas préſent. Il eſt incertain ſi Cadmus, Sémélé, Bacchus dont il eſt ici queſtion, furent jamais des perſonnes vivantes. Cadmus, dit-on, ſignifie oriental, il vient de *Kedem*, *Kadom*, en hébreu l'orient. Mais *Kadom* ne déſigne-t-il rien autre choſe? Il exprime auſſi ancienneté & prééminence, par conſéquent élévation au propre & au figuré, comme Κάδμος. C'eſt pour cela même qu'il déſigne l'orient, le lieu où le ſoleil ſe leve, où il monte ſur l'horiſon.

Cadmus peut donc signifier un Chef, un Roi & une montagne: Héſychius nous apprend qu'il exprimoit une côlline chez les Crétois; dans Strabon & dans Pline, c'eſt le nom d'une montagne près de Laodicée: la ville de Priéné dans l'Ionie étoit appellée Cadmé. Le nom *Cadmea* qui fut donné à la citadelle de Thèbes, ne prouve donc point qu'elle ait été bâtie par un héros nommé Cadmus. Selon Etienne de Byzance, la citadelle de Carthage étoit appellée de même, ſans doute à cauſe de ſon élévation. Cadmus, Prince, Chef, ſupérieur en autorité, eſt un nom appellatif; quand on dit que Cadmus apporta dans la Gréce les lettres des Phéniciens, cela nous apprend ſeulement qu'elles furent apportées par le Chef d'une flotte marchande, ou ſimplement par un homme venu de l'orient. L'établiſſement d'un Cadmus Phénicien dans la Béotie, peut très-bien être une fable fondée ſur l'equivoque de ce nom: s'il y en eut réellement un, ſon hiſtoire a été forgée ſur la deſcription des lieux.

Nous verrons, en expliquant la fable de ce héros prétendu, *v.* 975, que Cadmus eſt la montagne ſur laquelle fut bâtie la citadelle de Thèbes, que Sémélé ſa fille eſt une fontaine qui ſortoit de cette montagne, que Διονυσος, Βαχχος, Ἴακχος étoit un Bacchus.

marais voisin formé par les eaux de Sémélé, & qui a été confondu avec le Dieu Bacchus, à cause de l'identité du nom; que c'est ce qui a donné lieu de placer dans la Béotie la scène de la plupart des aventures de ce Dieu fameux. Pausanias nous apprend que plusieurs autres peuples de la Gréce revendiquoient son berceau & le plaçoient chez eux. Ils étoient aussi-bien fondés que les Béotiens.

Mais, dira-t-on, ceci est contraire au texte d'Hésiode, qui dit que *Sémélé, quoique mortelle, a enfanté Bacchus immortel, & jouit avec lui des honneurs de la Divinité.* On en convient. Hésiode, Béotien de naissance, n'avoit garde d'attaquer la tradition de son pays, où l'on honoroit Cadmus comme fondateur de Thèbes & comme ayeul de Bacchus. Le Dieu étoit par ce moyen son compatriote; mais cette tradition n'étoit fondée que sur l'équivoque des noms: cela est évident & facile à prouver. 1°. Plusieurs autres Auteurs font naître Bacchus en Egypte, en Arabie, en Assyrie ou ailleurs. On a pu sans aucune fausseté le faire naître par-tout où il y avoit des vignobles. 2°. Le culte de Bacchus étoit plus ancien que Cadmus & que la fondation de Thèbes; Bochart l'a très-bien prouvé: mais l'on a pu dire encore que Cadmus étoit son

ayeul

ayeul dans ce ſens qu'un chef de colonie ou de flotte marchande a introduit le culte de Bacchus chez les Grecs, ou leur a enſeigné la maniere de cultiver la vigne & de faire le vin.

On pourroit ſe diſpenſer de réfuter le ſentiment de Bochart, qui a cru que Bacchus étoit Nimrod, que ſon nom eſt *Barchus*, fils de Chus; qu'il eſt né de la cuiſſe de Jupiter dans le même ſens qu'il eſt dit dans l'Ecriture : *Egreſſus eſt de femore Jacob.* Cela ſeroit fort bien ſi l'on commençoit par prouver que Bacchus & Jupiter étoient des hommes. Euripide, dans la Tragédie des Bacchantes, a bien ſenti que cette fable ne pouvoit être priſe à la lettre; il a eſſayé de l'expliquer dans un ſens allégorique, par l'équivoque de Μηρὸς, cuiſſe, confondu avec Μέρος, portion d'air. Euſtathe dit qu'elle tire ſon origine de Méros, montagne des Indes où Bacchus fut élevé. Héſychius fournit une explication beaucoup plus ſimple : il nous apprend que Μηρὸς ne ſignifie pas ſeulement la cuiſſe & une montagne, mais encore un lieu planté de vignes, du bois & un tuteau de chaume. On a donc pu dire que Bacchus, le vin ou le raiſin, ne parvenoit à maturité que quand il étoit cultivé dans un lieu propre à cet uſage, & attaché à un pieu de bois ou à un échalas

avec du chaume. Voilà les trois ſignifications de Μηρὸς réunies.

Toutes les alluſions que l'on veut faire entre la fable de Bacchus & des expreſſions phéniciennes, ſont forcées; cette fable s'explique beaucoup plus naturellement par la langue grecque.

1°. Tous les noms & ſurnoms de Bacchus chez les différens peuples ont un rapport marqué au vin & aux liqueurs; c'eſt le Dieu du vin, le pere de toute boiſſon qui peut enivrer : auſſi Diodore nous apprend que pluſieurs l'enviſageoient comme un perſonnage purement allégorique, tome 1, p. 457.

Selon Hérodote, Bacchus en Egypte eſt *Oſiris*, & chez les Arabes *Urotalt*. Nous avons vu ailleurs qu'Oſiris eſt le ſoleil; on n'a pu le confondre avec Bacchus qu'en donnant à ce nom un ſens fort différent. Il eſt aſſez probable que les Egyptiens ont ſouvent pris Oſiris pour le Nil; *Siris*, ſelon Pline eſt un des noms de ce fleuve: Oſiris ſignifiant l'eau & liqueur en général, a pu ſans doute déſigner Bacchus le Dieu des liqueurs: il paroît par-là que les Egyptiens eux-mêmes ne concevoient plus le ſens des noms de leurs Dieux, & qu'ils les ont ſouvent confondus. Nous ne devons pas être ſurpris qu'Hérodote ſur leur

récit ait fort mal conçu leur Mythologie.

Urotalt paroît signifier Dieu des liqueurs. *Our*, dans les langues orientales, est l'eau ou la pluie, & *jeour*, ruisseau ou riviere; delà le grec ὑρεω : *tal*, *tel*, dans les mêmes langues, signifie élévation, & par conséquent autorité; c'est la racine du grec Α'ταλλω, du latin *tollo*, &c. *Uro-Tal* est donc le maître des liqueurs.

Διώνυσος, chez les Grecs, a le même sens que Δἰωνη, nymphe des eaux, ℣. 353 : l'un & l'autre sont dérivés de Διεύνω, humecter, arroser, abreuver. D'ailleurs selon Pausanias, l. 8, c. 38, il y a une riviere *Nus* en Arcadie, & une autre en Cilicie, selon Pline. Διώνυσος peut donc être le même que Διομέδης, *à jove fluens*, ruisseau formé par la pluie. Aimera-t-on mieux rapporter ce nom à la montagne de *Nysa* en Arabie, comme font les Mythologues historiens? Mais Hésychius nous apprend qu'il y avoit des montagnes nommées de même en Ethiopie, en Egypte, près de Babylone, dans la Thrace, dans la Thessalie, dans la Cilicie, dans les Indes, en Lybie, en Lydie, en Macédoine, dans l'Isle de Naxos, en Syrie & ailleurs. Dans laquelle placerons-nous le berceau de Bacchus?

Ἴαυχος est formé de ἄν ou ἄχ, eau, li-

queur : nous avons montré plusieurs fois le sens de ce monosyllabe.

Βάκχος est analogue à βακέω, s'enivrer, & βάκιας, lieu humide. *Baccha*, selon Varron, l. 6, n. 5, signifioit le vin en Espagne.

Λυαῖος à Λύω, laver ; Ληναῖος à Ληνός, la cuve du pressoir.

Βρομίος fait allusion au vin, puisqu'*Abromius* & *Abstemius* signifient celui qui ne boit point de vin.

Bassareus & *Bassarides* sont évidemment l'hébreu *Batsar*, vendanger.

Διθύραμβος est composé de *Dit*, Seigneur ou maître ; d'où sont venus *Ditare* & *Ditio* des Latins ; *Rab* ou *Ramb*, ce qui coule ; Ῥῆβας, riviere de Bithynie ; Raab, riviere d'Hongrie, &c.

Ὑης vient de Ὑέω, *pluo* ; on donnoit aussi ce nom à Jupiter, & Ἄττης, *pater*.

Le latin *Liber pater* est la traduction du précédent, & se dérive de Λιβηρὸς, goutte, distillation.

Tous ces noms sont donc à peu près synonymes, & nous rappellent la même idée. On ne seroit point entré dans ce détail, s'ils n'étoient la plupart défigurés par les Mythologues.

2°. Ceux qui ont regardé Bacchus comme un personnage historique, ont été for-

cés d'en admettre pluſieurs pour rendre raiſon de ſes différentes aventures. Diodore en compte trois nés en différens lieux, tome 1, l. 3, p. 460. Cet expédient de multiplier les perſonnages à ſon gré eſt fort commode; malheureuſement il ſert plutôt à embrouiller la Mythologie qu'à l'éclaircir.

Rien de ſi pompeux dans les fables que les conquêtes de Bacchus; il les pouſſa, dit-on, juſqu'aux Indes : on a raconté la même choſe d'Oſiris que l'on a confondu avec lui. Pour peu que l'on ait réfléchi ſur l'état & ſur les mœurs des peuples dans les âges voiſins du déluge, on ſent aiſément la fauſſeté & le ridicule de ces grands exploits. Que de prétendus Héros ſoient partis de l'Egypte, de l'Arabie, de l'Aſſyrie ou de la Gréce pour aller à cinq ou ſix cens lieues ſubjuguer les nations entieres, dans un temps où les premieres Monarchies commençoient à peine à ſe former, où les Rois étoient à peu près auſſi puiſſans que ſont aujourd'hui les Caciques des Sauvages, ou les Chefs des hordes de Tartares: qu'ils ayent traîné après eux des armées nombreuſes dans des ſiecles où l'on ne ſavoit pas encore ce que c'étoit qu'une armée, où l'on ſe battoit avec des pierres & des bâtons; cela eſt du dernier merveilleux, & digne

de figurer dans des Contes des Fées.

Bacchus ſans doute a ſubjugué tous les peuples chez leſquels il s'eſt trouvé; on le conçoit très-bien: il les a tous enivrés, les a renverſés par terre, les a endormis profondément, ſouvent les a fait battre & s'entre-tuer les uns les autres; cela n'eſt pas douteux. Tous les peuples barbares qui ont fait uſage des liqueurs enivrantes, ont pouſſé la crapule à l'excès; l'on en voit des exemples effrayans chez les Sauvages, l'ivreſſe chez eux a les plus funeſtes ſuites: c'eſt alors que Bacchus ſe change en lion & en tygre. Quand les barbares du nord ſe répandirent dans toute l'Europe, c'étoit l'envie de boire du vin qui les fit ſortir de leurs forêts: l'on peut dire que c'étoit Bacchus qui les conduiſoit, & jamais ce Dieu ne fit de plus brillantes conquêtes. Lui en attribuer dans un autre ſens, c'eſt rêver de propos délibéré: ces conquêtes prétendues ſervent néanmoins à prouver que, ſous le nom de Bacchus, les Grecs ne prétendoient point honorer l'inventeur de liqueurs capables d'enivrer: ce n'eſt point le même homme qui les a ſucceſſivement imaginées.

3°. Selon Diodore de Sicile, tome 2, l. 4, page 8, il y avoit eu un autre Bacchus plus ancien que le fils de Sémélé. On

prétendoit qu'il étoit né de Jupiter & de Proſerpine, & on lui donnoit le nom de Sabazius. Jupiter eſt ſouvent pris pour l'eau, Diodore le remarque au même endroit; Proſerpine eſt le grain; or avant que de faire du vin avec le raiſin, les anciens uſoient de bierre, c'eſt-à-dire, d'une boiſſon faite avec le grain fermenté dans l'eau: voilà le premier Bacchus ou la boiſſon des premiers temps. Σαβάσιος fait évidemment alluſion à l'hébreu *ſabah*, boire, s'enivrer; Σαβάσειν, dans Héſychius, ſignifie la même choſe. Les divers Bacchus ſont donc les différentes boiſſons dont on a fait uſage: les Mythologues hiſtoriens n'avoient garde de le remarquer.

Enfin, ſelon le même Diodore, tome 1, l. 3, p. 462, les Peintres & les Sculpteurs repréſentoient l'ancien Bacchus avec des cornes; c'eſt encore un monument des anciennes mœurs: on ſait que les cornes des animaux ont été les premiers vaſes ou les premieres coupes dont les hommes ſe ſont ſervis pour boire & pour mettre les liqueurs. Les mêmes termes qui ſignifient une corne dans les langues orientales, expriment auſſi un vaſe, une bouteille: *cornu olei* eſt une expreſſion fréquente dans les Livres ſaints; voyez Athenée, liv. 11, ch. 8.

4°. Les fêtes & les myſteres de Bacchus étoient des uſages innocens dans leur origine ; c'étoient les fêtes des vendanges : la gaieté que cette récolte a coutume d'inſpirer, les a rendues univerſelles ; il n'eſt aucun pays du monde où l'on ne ſe raſſemble pendant ce temps-là pour ſe divertir. Au milieu de la liberté qui regne ordinairement dans ces aſſemblées, on s'aviſa par maniere de jeu de contrefaire les occupations des vignerons & les différens effets de l'ivreſſe : mais la joie dégénéra bientôt en licence, & cela ne pouvoit manquer d'arriver ; on mêla des indécences à la repréſentation, & même des infamies. Comme c'eſt dans les repas du ſoir qu'on ſe livre plus volontiers à la gaieté, ces myſteres étoient ordinairement célébrés la nuit. Toutes les précautions que l'on prit à la ſuite pour donner à cet aſſemblage bizarre un air myſtérieux, ne purent en bannir les déſordres, ni ramener la fête à ſon ancienne ſimplicité. Souvent l'on fut obligé de proſcrire ces odieux myſteres, qui ne pouvoient plus ſervir qu'à nourrir le libertinage.

℣. 943. *Enfin du commerce d'Alcmène avec Jupiter eſt né le vaillant Hercule.* Comme la naiſſance & les exploits d'Hercule ſont rapportés plus au long dans *le Bouclier*, ℣. 1 & ſuiv. on les examinera dans cet en-

droit, & l'on y expliquera toute la fable d'Hercule.

v. 945. *Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & boiteux, épouſa Aglaé, la plus jeune des trois Graces.* Au lieu que les autres Poëtes donnent Vénus pour épouſe à Vulcain, Héſiode lui fait épouſer Aglaé; mais celle-ci déſigne la beauté auſſi-bien que Vénus, la différence ne conſiſte que dans le nom. Peut-être ces mariages ridicules ne ſont-ils fondés que ſur un proverbe dont on ſe ſervoit communément pour exprimer une alliance mal aſſortie entre un époux fort laid & une épouſe jeune & belle: c'eſt, diſoit-on, en plaiſantant, Vulcain qui épouſe Vénus ou Aglaé.

Une alluſion au nom de cette derniere a pu encore donner lieu à la fable. Ἀγλαΐα ſignifie le brillant, l'éclat, la lumiere; on la marie à Vulcain, Dieu du feu; c'eſt comme ſi l'on diſoit que le feu épouſe la lumiere.

v. 947. *Bacchus prit pour épouſe Ariadne fille de Minos.* Ariadne, dit le Clerc, a peut-être eu commerce avec un prêtre de Bacchus; delà on a ſuppoſé qu'elle avoit épouſé Bacchus même. D'autres diſent qu'Ariadne, abandonnée par Théſée dans l'iſle de Naxos, ſe fit prêtreſſe de Bacchus. Si Ariadne étoit une femme, il ſeroit beaucoup

plus ſimple de dire qu'elle s'appliqua à la culture des vignes & à faire du vin ; qu'ainſi elle épouſa Bacchus. On peut voir dans Bochart l'eſtime que les anciens faiſoient du vin de Naxos, qu'ils comparoient au nectar, & la quantité de vignes que l'on cultivoit dans cette iſle. Voilà pourquoi l'on diſoit que Bacchus y étoit né, Diodore, tome 2, liv. 5, p. 279, & pourquoi cette iſle lui étoit conſacrée.

Ἀριάδνη eſt compoſé d'Ἄρι, grand, ſelon Héſychius, il eſt augmentatif en compoſition, & Ἄδνη, abondamment ; il exprime par conſéquent grande abondance. Ce perſonnage imaginaire a déſigné l'abondance du vin qui croiſſoit dans l'iſle de Naxos. On ajoute que Jupiter a rendu Ariadne immortelle, parce que cette abondance a toujours été la même & n'a point diminué.

Ariadne eſt appellée fille de Minos ; & ſi l'on en croit les Hiſtoriens, celui-ci étoit un fameux Roi de l'iſle de Crète : malheureuſement il a vécu trop tôt pour que l'on ait pu conſerver des monumens de ſa généalogie. Μινώα, ſelon Héſychius, eſt une eſpéce de plant de vigne, & probablement une de celles qui portoient plus de fruit que les autres ; voilà comment Minos, Roi de Crète vrai ou faux, eſt devenu pere d'Ariadne, l'abondance.

℣. 950. *Hercule a épouſé dans l'Olympe la belle & ſage Hébé.* C'eſt encore ici une allégorie, le Clerc en convient; pour faire entendre qu'Hercule a été rajeuni dans le ciel, on a dit qu'il avoit épouſé Hébé, la jeuneſſe. Nous verrons dans l'explication de la fable d'Hercule pourquoi on lui a donné cette épouſe: on a vu ailleurs celle d'Hébé & de Ganymède.

℣. 956. *Perſeïs, fille de l'Océan, épouſe du Soleil, l'a rendu pere de Circé & du Roi Aëtes.* Circé

Tous ces noms ne déſignent que des perſonnages poëtiques ou des êtres naturels. Πέρσηις, ou plutôt πέρσιον eſt une herbe qui croît dans la mer, & qui eſt appellée par les Latins, *ſolanum marinum*, la morelle, dont le ſuc eſt froid & aſtringent, & qui eſt ici transformée en nymphe, fille de l'Océan. Elle eſt épouſe du Soleil, parce qu'elle ne croît que dans les lieux expoſés au ſoleil, & que d'ailleurs πέρσης ſignifie chaleur, ℣. 375. Perſeïs eſt mere de Circé, parce que l'herbe appellée Κίρκαϊα, *Circæa* eſt une eſpéce de *ſolanum*. Le Poëte en fait encore une nymphe, fille de la précédente, & toute la fable de Circé n'eſt fondée que ſur les propriétés vraies ou ſuppoſées de la plante *Circæa*. C'eſt ce que nous appellons la mandragore, dont le ſuc eſt un poiſon qui a la vertu de cauſer une eſpece d'aſſoupiſſe-

ment léthargique, & qui peut même rendre fou. Delà on a dit que Circé étoit une fameuſe magicienne qui changeoit les hommes en bêtes, parce que la mandragore les rend hébêtés. C'eſt encore de cette herbe ou racine que les prétendus ſorciers ſe ſervent pour faire leur main de gloire: erreur qui eſt toujours la même qu'autrefois.

Comme il y a en Italie une montagne qui étoit autrefois environnée de la mer & de marais, ſur laquelle étoit bâtie une ville nommée *Circeïi*, c'eſt-à-dire, lieu entouré d'eau, l'on n'a pas manqué d'en faire la demeure de Circé; voyez Pline, l. 3, c. 5. Cette iſle ſe nommoit auſſi Αἰαίη, *Æœa*, c'eſt le même ſens que *Circeïi*: en effet il y avoit dans la Colchide une iſle nommée *Æœa*, comme celle d'Italie. C'étoit, dit-on, une nymphe qui, pour éviter les pourſuites du fleuve Phaſis, implora le ſecours des Dieux, & fut changée en iſle. C'eſt une ville environnée des eaux du Phaſe.

C'eſt donc le nom *Circeïi* qui a donné lieu à Homere de tranſporter Circé en Italie. Selon lui, dans l'iſle de Circé, les compagnons d'Ulyſſe furent changés en différens animaux; & ce fut auſſi le terme de ſa navigation. Toute l'érudition que Bochart employe pour expliquer l'hiſtoire de Circé & de ſa demeure, porte à faux; cette fable

n'eſt fondée que ſur les propriétés de l'herbe *Circæa* & l'alluſion de ce nom avec l'iſle *Circeïi*. Ceux qui la font venir d'Egypte, ne rencontrent pas mieux.

Æëtes étoit, dit-on, Roi de la Colchide & frere de Circé. Cette fraternité eſt appuyée ſur la reſſemblance du nom Αἰήτης avec l'iſle Αἰαίη, demeure de Circé. D'ailleurs on accuſoit les peuples de la Colchide d'être ſorciers & magiciens, & leur pays d'être fertile en poiſons; c'en étoit donc aſſez pour que leur Roi, vrai ou imaginaire, paſſât pour frere de Circé & pere de Médée, autre magicienne célèbre. Αἰήτης peut être dérivé d'Αἴθω, luire, enflammer; Αἰητὸν, brûlant, dans Héſychius: nouvelle raiſon de dire que ce Roi étoit fils du Soleil & frere de Circé.

Médée.

γ. 958. *Æëtes a épouſé Idyïa, fille du grand fleuve Océan; de leur mariage eſt née la belle Médée.* Ἰδυῖα eſt une nymphe des eaux, γ. 352. On lui fait épouſer Æëtes confondu avec l'iſle *Ææa*, terrein environné d'eau.

On croira peut-être qu'il y a de la témérité à regarder la fameuſe Médée comme un perſonnage fabuleux, après ce qu'en ont dit les Poëtes; mais leur témoignage eſt bien foible, quand il s'agit d'appuyer des faits hiſtoriques. Ælien, cité par Bochart,

révoque en doute ce qu'il a plu à Euripide & aux autres Tragiques de débiter ſur les prétendus crimes de Médée. Quand on voit qu'elle a pour mere une nymphe de l'Océan, pour frere Abſyrthus, riviere de Colchide ou du Pont, & une autre dans l'Illyrie, il eſt difficile de ſe perſuader qu'elle ſoit autre choſe elle-même qu'une fontaine que l'on croyoit enchantée ou enſorcelée. Son nom Μήδεια eſt dérivé de Μαδάω, *madeo*; mais comme il peut encore faire alluſion à Μήδω, *impero*, l'on a fait de Médée une Princeſſe puiſſante qui commandoit même à la nature; voyez ℣. 992.

℣. 963. *Recevez nos hommages, Dieux immortels qui habitez le ciel, la mer, les iſles & le continent.* Dans le texte, le Poëte fait ſes adieux à la mer même, aux iſles & au continent, qu'il regarde comme des perſonnages. Par-là on peut juger de quelle eſpéce ſont les Dieux dont il a parlé juſqu'ici: ce ſont les Intelligences identifiées avec la terre, la mer, les iſles & toutes les parties de la nature. Il n'eſt pas poſſible d'entendre autrement les paroles d'Héſiode, ni de les concilier avec le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens.

℣. 965. *Que les Muſes célébrent la poſtérité des Déeſſes*, &c. On doit prendre la poſtérité des Déeſſes dans le même ſens que

celle des Dieux; on a ſuppoſé qu'elles avoient eu commerce avec des hommes, ſur de pures équivoques, ſur l'alluſion des noms, ou ſur des raiſons de phyſique mal entendues. Le détail nous convaincra que cette filiation ne prouve pas plus que la précédente, l'opinion d'une Mythologie fondée ſur l'hiſtoire.

℣. 969. *Cérès, épouſe de Jaſius, enfanta Plutus.* Apollodore, l. 3, raconte au contraire que ce Jaſius ou Jaſion ayant voulu faire violence à Cérès, fut frappé de la foudre. *Jaſius*, dans Pline & dans Méla, eſt un Golfe de Carie; *Æſius*, une riviere de Bithynie; *Æſis*, une riviere d'Ombrie, nommée aujourd'hui *Jaſi*; Ἄσιος, un lieu aquatique, & Ἄσια, une nymphe des eaux: c'eſt plus qu'il n'en faut pour nous faire comprendre que Cérès, le bled, mariée à Jaſius, l'humidité ou l'eau, enfanta Plutus, c'eſt-à-dire, une récolte abondante. On les place dans l'iſle de Crète, à cauſe de ſa fertilité dont Héſiode fait ici l'éloge, ou parce qu'il y avoit dans cette iſle quelqu'endroit humide & gras nommé Jaſius. Plutus.

℣. 975. *L'épouſe de Cadmus, Harmonia, fille de Vénus, fut mere d'Ino, de Sémélé, d'Agavé, d'Autonoë qui fut femme d'Ariſtée: elle enfanta encore Polydore dans l'illuſtre ville de Thèbes.* Il paroît que l'hiſtoire de

Cadmus & de ſa famille eſt entiérement fabuleuſe, que tous les perſonnages ſont des êtres phyſiques, que c'eſt une deſcription mal entendue de Thèbes & des environs. Il n'eſt pas difficile de le montrer, en ſuivant la narration d'Apollodore, l'un des plus anciens Mythologues.

Cadmus. Κάδμος ſignifie hauteur, élévation; c'eſt le nom générique de montagne, & en particulier d'une montagne d'Ionie, ſelon Héſychius; voyez ℣. 940. Il fut donné d'abord à l'éminence ſur laquelle on bâtit enſuite la Citadelle de Thèbes, appellée pour ce ſujet Καδμεία.

Harmonia. Cadmus avoit épouſé Ἁρμονίη, jonction, aſſemblage, c'eſt-à-dire, que le mont Cadmus formoit une chaîne, une ſuite de pluſieurs autres montagnes: & cela eſt évident ſur la carte de l'ancienne Gréce. Cette femme prétendue eſt appellée fille de Vénus, par une fauſſe alluſion du terme, parce qu'Ἁρμονίη ſignifie ſouvent bel ordre, ſuite artiſtement rangée.

Agénor. Telephaſſa. Cadmus étoit fils d'Ἀγήνωρ, élevé ſur les autres, & de τηλεφάσσα, ce qu'on voit de loin; il n'eſt pas ſurprenant qu'une montagne plus élevée que les autres ait été apperçue de loin. Ce ſont deux épithetes du mont Cadmus qu'on lui a données pour parens.

On

On a cru qu'Agénor étoit un Roi de Phénicie, par une groſſiere équivoque. Il y a dans la Gréce deux rivieres nommées φοίνιξ, l'une près des monts Acrocérauniens, l'autre près du mont Pindus & qui ſe jette dans le Pénée : il eſt incertain ſi l'une des rivieres qui coulent près de Thèbes, ne portoit pas le même nom : en ce cas, φοινικία ſignifioit naturellement contrée arroſée par le Phœnix ; Agénor, montagne qui dominoit ſur cette plaine, eſt ainſi devenu Roi de Phénicie : & voilà comme les Phéniciens ſont arrivés de ſi bonne heure dans la Gréce.

On raconte fort ſérieuſement que Cadmus fut obligé par ſon pere d'aller à la pourſuite d'Europe ſa ſœur, enlevée par Jupiter, Roi de Crète. Se perſuadera-t-on que dans ces temps groſſiers où les Grecs étoient encore errans & ſauvages, leurs Rois, à ſuppoſer qu'ils en euſſent déja, ayent traverſé les mers pour enlever des filles étrangeres ? On ne voit rien de ſemblable chez les Sauvages de l'Amérique. Que Jupiter, Dieu de la pluie, ait ſéduit & enlevé une nymphe, c'eſt-à-dire, ait troublé les eaux & fait diſparoître le cours d'une fontaine, cela ſe conçoit très-bien : mais qu'un petit Roi de l'iſle de Crète ſoit allé en Phénicie pour ravir une Princeſſe, cela n'eſt bon que dans les fables.

Europe. Nous avons vu, *v.* 357, qu'Europe eſt une nymphe des eaux, que ſon nom déſigne une fontaine dont l'eau étoit engloutie par un canal ſouterrain. Ταυρός, un conduit formé par la pluie, eſt le Jupiter changé en taureau qui enleve la nymphe Europe. Cette fontaine qui ſortoit des rochers de Cadmus & d'Agénor, de la montagne la plus haute, étoit ſœur de l'un & fille de l'autre: telles ſont les généalogies ordinaires de la fable.

Cadmus arrivé dans la Gréce, alla conſulter à Delphes l'oracle d'Apollon. Eſt-il bien certain qu'avant la fondation de Thèbes, l'oracle de Delphes fût déja connu? Il ſeroit inutile de diſcuter ce point; jamais les Mythologues ne ſe ſont piqués d'exactitude dans la chronologie.

Par ordre de l'Oracle, Cadmus partit de Delphes & du mont Parnaſſe pour venir dans la Béotie, en traverſant la Phocide. En effet, la chaîne des montagnes s'avance depuis le mont Parnaſſe, le long de la Phocide, juſques bien avant dans la Béotie: cette topographie eſt exactement conforme à la carte de la Gréce. Apollon avoit ordonné à Cadmus de ſuivre une vache, τὴν βοῦν, qu'il trouveroit dans ſon chemin, & de bâtir une ville où cet animal s'arrêteroit. Βοῦν eſt la racine de βουνός, colline, hauteur;

la prétendue vache ſuivie par Cadmus, eſt la ſuite ou la chaîne de montagnes, à l'extrêmité de laquelle fut bâtie la ville de Thèbes.

Cadmus envoya ſes gens puiſer de l'eau à la fontaine de Mars; mais ils furent tués par un dragon qui la gardoit. Ἄρεια Κρήνη ne ſignifie point fontaine de Mars, mais fontaine qui arroſe, de l'ancien verbe Ἄρσω: Ἄρος, lieu où l'eau coule, ſelon Héſychius; Δρακών, que l'on a pris pour un dragon ou un ſerpent, eſt le même que τράχων, lieu élevé & eſcarpé; *Draco* eſt une montagne d'Ionie, ſelon Pline, & Δρακάνιον, une montagne de Carie dans Héſychius. La fable ſignifie que les habitans de Cadmus ou de la montagne alloient puiſer de l'eau dans une fontaine qui étoit au pied d'un rocher eſcarpé, dont la deſcente étoit dangereuſe, & où pluſieurs perſonnes ſe tuerent. Par la même équivoque, l'on a dit que Cadmus & ſon épouſe avoient été changés en ſerpens.

Minerve ou l'induſtrie conſeilla de tuer le dragon & d'en ſemer les dents, c'eſt-à-dire, de tailler le rocher en forme de dents ou d'eſcalier, par lequel on pût deſcendre; alors il ſortit de ces dents & du ſein de la terre des hommes qui s'entre-tuerent, lorſque Cadmus eut jetté des pierres au milieu

d'eux. Cela nous fait comprendre qu'avant la fondation de Thèbes, les habitans de la montagne demeuroient dans le creux des rochers, & sembloient sortir de terre : ils étoient nommés pour ce sujet Σπάρτοι, peuples dispersés : que souvent il y en eut d'écrasés par des pierres détachées du sommet de la montagne ou de Cadmus.

Le nom de ses compagnons nous fait assez comprendre ce que c'étoit que ces nouveaux personnages. Ἐχίων, hérissé de pointes ; Οὐδαῖος & Χθόνιος, bas ou abaissé ; Ὑπερήνωρ, un peu plus bas ; Πέλωρ, élévation qui avance, nom d'un promontoire de Sicile. Ce sont les divers terreins qui environnoient le mont Cadmus, dont on a fait les fondateurs de Thèbes au lieu de dire simplement que la ville avoit été bâtie sur eux, on a dit qu'elle avoit été bâtie par eux.

Cadmus fut obligé de se rendre esclave de Mars pendant un an, pour expier le meurtre des enfans de ce Dieu. Ἄρης, Mars, désigne aussi le fer & tout instrument tranchant ; la narration nous apprend qu'il fallut employer le fer pour applanir le sommet de Cadmus, pour en tirer les pierres, pour asseoir les fondemens de Thèbes ou de la Cadmée ; ainsi Cadmus fut subjugué par le Dieu Mars. Tous ces événemens n'ont

tien d'extraordinaire ; mais les Grecs vouloient du merveilleux à quelque prix que ce fût.

L'hiſtoire qu'ils ont faite de la poſtérité de Cadmus, eſt de même eſpéce. Il eut de ſon épouſe quatre filles, Ino, Agavé, Autonoé, Sémélé, & un fils nommé Polydore : tous ces perſonnages ont été fameux par leurs aventures.

Les quatre filles de Cadmus paroiſſent être autant de fontaines qui ſortoient de la montagne ; Polydore, un ruiſſeau formé de leurs eaux ; πολυ, *multùm* ; δωρός, *fluens*, comme Δωρίς, ℣. 240.

Ἰνω eſt évidemment le même nom qu'Ino, lac ou marais de Laconie ; Inus, lac & riviere de Theſſalie ; il ſignifie en général un lieu profond & plein d'eau, delà eſt venu Ἰνεω, vuider ou puiſer. Ino fut femme d'Athamas ; celui-ci étoit, dit-on, un Roi de Thèbes changé en fleuve : on comprend comment une fontaine peut épouſer un fleuve. Ino.

Ino, dans un tranſport de folie, ſe précipita dans la mer, où elle fut changée en nymphe marine, ſous le nom de Leucothea. Λευκοθέα eſt une nymphe des eaux, ℣. 135 & 244, Λευκοθέα ſignifie eau blanche ; c'eſt le nom d'une fontaine de l'iſle de Samos, & d'une autre d'Italie appellée autrement *Al-* Leucothea.

bunea; voyez Servius, Æneïd. l. 7, ℣. 83. Une eau qui ſe précipite d'un lieu élevé, ne peut manquer de paroître blanche & couverte d'écume.

Elle avoit eu pour enfans Léarque & Mélicerte. Le premier fut tué par ſon pere dans un accès de fureur qui lui fut envoyé par Junon; Ino plongea le ſecond dans une chaudiere d'eau bouillante. Λεαρχος eſt compoſé de Λεα, une pierre, & ἄρχος, élevé; c'étoit un rocher placé ſur les bords de l'Athamas, qui fut détaché par les eaux dans un débordement & qui diſparut. Qu'une fontaine & un fleuve ſoient mis en fureur par Junon, qui eſt l'air ou l'orage, ce n'eſt pas un phénomene fort extraordinaire. On ajoute, pour augmenter le merveilleux qu'Athamas, dans l'accès de ſa folie, prit ſon fils pour un lion; c'eſt une équivoque entre Λέα, une pierre, & Λέων, un lion.

Ino qui ſe jette dans la mer avec ſon fils Mélicerte, ou qui le plonge dans un creux d'eau qui bouillonne, c'eſt le même phénomene raconté différemment.

Mélicerte Palæmon.

Μελικέρτης ſignifie de l'eau renfermée ou environnée, un golfe, un port. Selon tous les Mythologues, Mélicerte eſt le même que Palæmon & *Portumnus*, le Dieu des ports, auquel les Nautonniers faiſoient des vœux pour arriver heureuſement. Παλαίμων eſt fait

de πάλα, ceinture, & λαίμων, la mer; ainſi les explique Héſychius: c'eſt donc un lieu où la mer eſt environnée par une enceinte, par conſéquent un port. On en verra une nouvelle preuve dans la fable d'Hercule.

Mélicerte ou Palæmon eſt appellé enfant d'Ino, parce qu'ἰνὼ en général ſignifie un lieu vuide & profond, comme ſont tous les ports, & parce qu'une eau qui ſe précipite d'un lieu élevé, a coutume de creuſer le baſſin où elle tombe.

Ino ou Leucothée étoit appellée par les Latins *Matuta*, & on la confondoit avec l'Aurore. *Matuta* étoit la Déeſſe du matin ou de la roſée, de *matus*, moite, humide, d'où eſt venu *matutinus*. Le matin c'eſt le temps auquel la roſée eſt répandue ſur la terre: *manè* en latin eſt analogue à *manare*, couler. Il n'eſt pas ſurprenant que la roſée ait été appellée *Leucothea*, l'eau blanche; elle paroît ſur les plantes comme autant de grains de perles: & comme le temps de la roſée eſt auſſi l'aurore, on a confondu ces deux objets. L'alluſion entre le matin & la roſée eſt d'autant plus certaine, que dans quelques Provinces le peuple appelle encore l'après-midi *la reſſue*, le temps où la terre eſt eſſuyée, où il n'y a plus de roſée. Matuta.

Les Mythologues n'ont pas vu bien clair

jusqu'ici dans toutes ces fables puisqu'ils n'en ont donné aucune explication.

Agavé. Agavé, autre fille de Cadmus, est au nombre des Néréïdes, ℣. 246. C'est aussi l'une des Danaïdes, dans Apollodore, l. 2, p. 643, enfin l'une des Bacchantes, selon le même, l. 3, p. 142. Tous ces caracteres démontrent que c'étoit une fontaine; elle avoit épousé Echion, rocher hérissé de pointes, au pied duquel elle couloit: elle en eut un fils nommé Πενθέυς, *lacrymans*; c'est un terrein humide dont l'eau distilloit par gouttes. Il fut déchiré par les Bacchantes, c'est-à-dire, bouleversé par les eaux dans une inondation. Cette explication sera confirmée par la fable de Sémélé.

Penthée.

Autonoë. Autonoë, sœur de la précédente, est aussi une Néréïde ou nymphe des eaux, ℣. 258. Aristée son mari étoit fils de la fontaine Cyrene & petit-fils du Penée, riviere de Thessalie. Cette alliance est aisée à comprendre. De leur mariage naquit Actéon, qui fut changé en cerf pour avoir vu Diane se baigner avec ses nymphes. Ἀκταίων est dérivé d'Ἀκτη, rivage. Selon Pausanias, l. 9, c. 1, Actéon étoit un rocher voisin d'une fontaine, d'où l'on voyoit pendant la nuit l'image de la lune peinte dans les eaux; c'est tout ce que la fable signifie: ἔλαφος, un cerf, est aussi un lieu élevé; c'est le nom d'une montagne

Actéon.

tagne d'Eolide près des isles Arginuses : cette épithete donnée au rocher Actéon fit dire qu'il avoit été changé en cerf.

Sémélé est la plus fameuse des filles de Cadmus, & il n'y a pas d'apparence qu'elle soit d'une nature différente de ses sœurs. Jupiter eut commerce avec elle, c'est-à-dire, selon le style des fables, que la pluie fit grossir cette fontaine. Junon, jalouse de cette intrigue inspira à Sémélé le desir de voir Jupiter avec tout l'éclat du foudre; mais cette nymphe en fut embrâsée & mit au monde Bacchus avant terme. Junon irritée, est l'air agité qui produit les orages. Il est donc probable que dans un orage de pluie accompagné de tonnerre & d'éclairs, le cours de la fontaine Sémélé fut arrêté par l'éboulement des terres, & qu'il s'en forma un marais nommé Διονύσος, βαχχὸς, ou Βαχχος, lieu humecté ou détrempé. Ces mêmes noms furent donnés à Bacchus, le Dieu qui abreuve, qui arrose, qui enivre. On ajoute que Bacchus eut pour nourrice Ino & d'autres nymphes, c'est-à-dire, que plusieurs fontaines contribuoient à humecter le marais dont nous parlons; voyez Pausanias, l. 3, c. 24. Le marais confondu avec le Dieu Bacchus, à cause de la ressemblance du nom, a donné lieu de placer dans la Béotie la scène de la plupart des fables de Bacchus.

Sémélé.

Bacchus.

Il eſt vraiſemblable que la fontaine Sémélé reprit ſon cours dans la ſuite, & l'on en prit occaſion de dire que Bacchus avoit retiré Sémélé des enfers; voyez le même Pauſanias, l. 2, c. 31.

Il eſt clair que toutes ces narrations ne ſont autre choſe qu'une topographie platte & groſſiere des environs de Thèbes; que les noms de lieux ont été pris très-mal-à-propos pour des noms de héros; qu'une deſcription de l'ancienne Gréce, encore plus détaillée que celle de Pauſanias, ſeroit la meilleure clef pour expliquer les fables.

Je prie le Lecteur de comparer cette ſuite d'aventures, dont toutes les circonſtances ſont liées les unes aux autres, & répandent du jour l'une ſur l'autre, avec les hiſtoires abſurdes & découſues que nous donnent les Mythologues révoltés contre les allégories, & de préférer celles des deux méthodes qui lui paroîtra la plus raiſonnable.

℣. 979. *Calliroë, épouſe de Chryſaor*, &c. C'eſt une répétition des ℣. 287 & ſuiv. Il n'en faut pas conclure que c'eſt une addition faite par une main étrangere; Héſiode a pu ſe répéter pour mettre de ſuite les Déeſſes que l'on ſuppoſe avoir enfanté des hommes.

℣. 984. *L'Aurore, épouſe de Titon, accoucha de Memnon Roi des Ethiopiens; &*

d'Emathion, autre Roi célèbre. Ces deux Rois ſont appellés enfans de l'Aurore, parce qu'ils venoient, dit-on, des pays orientaux à l'égard de la Gréce: mais l'Ethiopie où l'on prétend que regnoit Memnon, & la Macédoine, ſéjour d'Emathion, ne ſont ni l'une ni l'autre à l'orient de la Gréce. S'il eſt ici queſtion de deux hommes, on doit plutôt ſuppoſer qu'ils ſont appellés fils de l'Aurore, parce qu'ils étoient nés le matin. C'eſt la même raiſon qui avoit fait donner à pluſieurs Romains le prénom de *Lucius*. On appelle Memnon Roi des Ethiopiens, parce qu'il étoit noir, ſon nom le ſignifie; auſſi Virgile, Æneïd. l. 1, ℣. 445, dit qu'Enée reconnut le portrait de Memnon à la noirceur de ſon viſage. Sur le même fondement, Ovide raconte que les cendres de ſon bucher furent changées en oiſeaux noirs nommés *Memnoniæ*.

Mais ce n'eſt point la coutume d'Héſiode de mêler des hommes avec des Météores. Μέμνον ſignifie noir; Ἡμαθίων, pour Αἰματίον, rouge, couleur de feu ou de ſang; τίθων, blanc: τιθωνοκόμος, dans Héſychius, qui a les cheveux blancs. Ce ſont les différentes couleurs dont le ciel eſt paré au lever de l'aurore: on les donne à celle-ci pour enfans & pour mari, c'eſt le ſtyle ordinaire de notre Poëte; comme la Macédoine étoit

nommée Ἡμαθία, on a rêvé qu'Hémathion étoit Roi de Macédoine; & Memnon, le noir, Roi des Ethiopiens.

Phaëton. *V. 986. L'Aurore unie à Céphale eut le vaillant Phaëton.* D'autres font naître Phaëton du soleil & de Clyméne. C'est un personnage en l'air formé de φάω & Αἴθω, luire, briller; de même Κλυμένη vient de Κλύω, être brillant: il est assez indifférent de le supposer fils du soleil ou de l'aurore. Vénus qui enleve Phaëton encore jeune pour le placer dans son temple, est une allégorie pour exprimer que Vénus aime le brillant de la jeunesse.

Céphale. Céphale paroît dérivé de φαλός, blanc, clair, luisant: son mariage avec l'Aurore est facile à comprendre, & comment ils font naître Phaëton, la lumiere.

Procris. Selon Apollodore, Céphalé étoit mari de Procris; l'Aurore le rendit infidele & l'enleva à son épouse; il ajoute que Céphale étoit fils d'Hermès & de Herse, qui est la rosée. Il ne faut pas confondre ce Hermès avec Mercure, comme a fait le traducteur; il désigne l'humidité, la vapeur humide du matin: ἑρμαζειν, dans Héſychius, signifie humecter, amollir; ἕρμος est une riviere d'Ionie. Procris exprime encore la rosée, comme πρόκα dans Héſychius. On conçoit comment Céphale, le brillant de la rosée, est uni

avec elle, comment il en eſt le fils & l'époux; l'aurore l'enleve, parce que la roſée tombe & diſparoît avec tout ſon éclat après le lever du ſoleil ou de l'aurore. Le ſtyle des fables eſt toujours le même: tous les noms ſynonymes ſont peres, enfans, époux les uns des autres.

Jaſon & les Argonautes.

*. 992. *Jaſon, fils d'Æſon, enleva Médée, fille du Roi Æëtes.* Si Médée eſt une Princeſſe, Héſiode a tort de la mettre au nombre des Déeſſes qui ont épouſé des hommes; c'eſt donc une nymphe ou un perſonnage allégorique, comme on l'a déja obſervé.

L'enlévement de Médée & de la toiſon d'or par Jaſon, ou le voyage des Argonautes dans la Colchide, eſt un des plus célèbres événemens de la fable. Non-ſeulement les plus ſavans Mythologues l'ont pris à la lettre, mais ils ont hautement blamé le Clerc de n'avoir pas donné de cette aventure une idée auſſi magnifique que celle qu'ils en avoient eux-mêmes conçue. Selon le Clerc, les Argonautes étoient une troupe de marchands Theſſaliens qui allerent les premiers dans la Colchide; leur voyage fut regardé comme une merveille par les Grecs encore peu exercés à la navigation: c'eſt mal-à-propos qu'on l'a pris pour une expédition militaire. Diſons mieux, ſi c'étoit un fait

réel, on pourroit l'appeller une entrepriſe de corſaires exécutée par tous les aventuriers de la Gréce. Il faut être étrangement prévenu, pour trouver une hiſtoire ſérieuſe dans un pareil tiſſu d'abſurdités & de contradictions.

1°. Peut-on ſe perſuader qu'avant la guerre de Troye, près de 400 ans avant la fondation de Carthage, dans un temps où les Phéniciens mêmes n'avoient encore tenté aucun voyage de long cours, les Grecs ayent été aſſez ſavans dans la navigation pour entreprendre une courſe dans la Colchide au travers des écueils & des périls de la mer Egée, de la Propontide & du Pont-Euxin? Croirons-nous qu'un Roitelet d'Iolcos aura été aſſez puiſſant pour équiper une flotte ou ſeulement un vaiſſeau; que tous les Héros des divers cantons de la Gréce, qui alors ne ſe connoiſſoient pas, ſe ſont réunis pour aider Jaſon dans une entrepriſe ſi périlleuſe, ſans y avoir aucun intérêt, ſans en eſpérer aucun avantage; que tout en arrivant dans la Colchide, pays dont la langue devoit leur être étrangere, ils ayent trouvé une Princeſſe prête à les aider dans leur deſſein? &c. Si la guerre même de Troye eſt fabuleuſe dans la plupart de ſes circonſtances, comme des Auteurs très-ſenſés l'ont ſoutenu, il eſt bien plus probable

que l'expédition des Argonautes eſt un conte forgé par les Poëtes: auſſi Homere n'en a eu aucune connoiſſance, comme le remarque Strabon, l. 1, p. 42.

2°. Nous avons vu que ces Héros ſi fameux pourroient bien être des perſonnages en l'air, nous le prouverons encore dans la ſuite. Hercule, Théſée, Orphée, &c. ou n'ont jamais vécu, ou n'ont point fait ce qu'on leur attribue. Platon le ſoutient. Eſt-il aiſé de les prendre pour des hommes, quand on voit que les uns ſont fils de Jupiter ou de la pluie, les autres de Neptune ou de la mer; celui-ci de Mercure, ou plutôt d'Hermès, l'humidité, celui-là d'Arès, lieu marécageux confondu avec Mars; quelques-uns de Borée ou du vent, d'autres des rivieres de la Gréce les mieux connues? Il eſt clair que la plupart de ces noms déſignent des objets phyſiques; & l'on ne comprend pas aiſément comment on auroit pu les donner à des hommes.

3°. L'on a déja dit ce que c'étoit que Médée, l'eau en général & tout ce qui coule; il eſt dérivé de Μαδάω, Jaſon eſt préciſément la même choſe. Pline nous indique un fleuve Jaſon ou *Jaſonius* dans le Pont qui eſt voiſin de la Colchide; les cartes nous montrent un promontoire *Jaſonium* dans le même pays: donc c'eſt Jaſon qui les a nom-

més; donc Jason est allé dans la Colchide; telle est la conclusion des Grecs. Il étoit, dit-on, Roi d'Iolcos; la scène de ses aventures ne peut être placée ailleurs: mais Ἴολκος, ville de Magnésie, confondu avec Κολχὸς, la Colchide, a pu donner lieu de le transplanter à 400 lieues. Ἴασον Ἄργος, dans Hésychius, signifie le Péloponnèse ou l'Achaïe, pays environné de mers: voilà Jason avec son navire Argo: Ἴασον Ἀργοναύτης, que l'on a pris pour Jason l'Argonaute, désigne à la lettre *la mer qui coule près d'Argos* ou du Péloponnèse, de Ναύω, *fluo*. Il étoit fils d'Æson; celui-ci est une riviere de Piérie ou de Macédoine marquée sur la carte.

4°. Χρυσόμαλλον Δέρας, qui exprime *une peau à toison d'or*, a un autre sens fort différent, & on l'a déja indiqué dans la fable des Hespérides, ℣. 215. Δέρας, une peau, est aussi le cou & un passage étroit; Χρύσεος, lieu profond; Μαλλὸν est augmentatif: les deux termes réunis peuvent donc signifier un canal fort étroit & fort profond. Il étoit gardé par un dragon: nous sommes accoutumés à voir confondre τραχὼν, rocher escarpé, avec Δράκων, un dragon; il est tout simple que, parmi des rochers escarpés, les eaux soient resserrées & forcées de couler dans une gorge étroite & profonde. La toi-

ſon d'or étoit encore gardée par des taureaux d'airain; nous verrons dans la fable d'Hercule, que ταῦρος, un taureau, eſt auſſi un torrent ou un canal, & χαλκεος, d'airain, exprime auſſi profond. L'on n'a pas oublié que tous les monſtres dont Héſiode a parlé, étoient les torrens ou les eaux qui cauſoient des ravages. Jaſon qui s'en rend maître & qui les tue par le ſecours de Médée, eſt la mer ou les eaux enflées qui ſe font un paſſage par la violence des flots.

Qu'eſt-ce donc que la conquête de la toiſon d'or par Jaſon l'Argonaute aidé de Médée? Ce ſont les eaux du lac ou du golfe de Magnéſie, ſur lequel étoit placée la ville d'Iolcos, qui ſe creuſent un canal pour ſe jetter dans la mer Egée. Selon Héſiode, Jaſon fut forcé à cette expédition *par l'injuſte & ſuperbe Roi Pélias.* Ce Roi prétendu eſt une branche du mont Pélion, qui reſſerre la mer du côté du nord, & la réduit à un canal aſſez étroit: Jaſon fut aidé par tous les Héros, enfans des fleuves & des rivieres de la Gréce, c'eſt-à-dire, par le concours de toutes les eaux de la contrée dans un temps d'inondation. Les enfans de Borée, Calaïs & Zetès eûrent part à cette opération, parce que le vent du nord qui pouſſoit les eaux vers la mer, en augmenta la violence. Καλαϊς vient de χαλαω, ouvrir & faire cou-

ler; Ζήτης, de Ζέω, bouillir ou bouillonner: on n'a pas de peine à comprendre que le vent fait bouillonner les eaux & en précipite le cours.

Cette explication eſt confirmée par une autre fable que rapporte Strabon, liv. 11, p. 510. Il dit que les eaux de l'Araxe retenues par une barriere, inondoient autrefois une vaſte campagne; que Jaſon ayant percé cette digue naturelle, l'Araxe alla dès-lors ſe décharger dans la mer Caſpienne, & mit la campagne à ſec. Selon la tradition, Jaſon entreprit ce travail pour imiter le canal par lequel le fleuve Pénée ſe décharge dans la mer Egée, & on prétend que le Pénée avoit auſſi porté le nom d'*Araxe*. Il eſt aiſé de voir que cette expédition de Jaſon eſt auſſi fabuleuſe que la premiere, & qu'elle peut ſervir à l'expliquer: elle n'eſt fondée que ſur les noms *Jaſonium* & *Jaſonia*, que portoient quelques lieux voiſins de l'Araxe, & qui ſignifioient *lieux aquatiques*. Les exploits de Jaſon ne ſont autre choſe que les changemens opérés par quelques inondations ſur le ſol de la Gréce.

5°. L'on a dit pour embellir la fable que le navire Argo parloit: c'eſt une confuſion groſſiere des deux ſens de Ῥέω, parler & couler: que la mer d'Argos ou de la Gréce ait coulé, cela ſe conçoit; mais qu'un na-

vire ait parlé, cela n'eſt bon que dans les fables.

C'eſt dommage ſans doute que l'on ait employé tant d'érudition à ſuivre le navire Argo dans ſon voyage & dans ſon retour, & à éclaircir la géographie du poëme d'Apollonius ſur les Argonautes. Il eût fallu commencer par prouver que ce voyage étoit poſſible, & l'on a montré ſeulement que les Grecs étoient fort ignorans en géographie dans des temps bien poſtérieurs au ſiecle où l'on a placé cette fameuſe expédition.

℣. 1000. *L'épouſe de Jaſon mit au monde un fils auquel elle donna ſon nom de Médée.* Il n'eſt pas ſurprenant qu'un canal ou un bras de mer ait été nommé *courant d'eau*, comme ſa mere, ou comme le lac qui l'avoit creuſé.

℣. 1001. *Il fut élevé dans les montagnes par Chiron fils de Phillyras.* Nous verrons dans la deſcription du *Bouclier d'Hercule*, ce que c'eſt que Chiron & les autres Centaures; on comprend déja qu'un courant d'eau peut être formé par les torrens qui deſcendent des montagnes.

℣. 1002. *Ainſi ſe ſont accomplis les deſſeins du grand Jupiter.* Cela ſe ſuit ſans difficulté; les inondations & les ravages des eaux ſe font par la volonté & par l'opération du Dieu de la pluie.

℣. 1003. *Psamathé, fille du vieux Nérée, ayant eu commerce avec Æacus, devint mere de Phocus.* Φῶκος ou φώκη est un veau marin; il est fils de Ψάμαθη, le sable de la mer. Αἰακός, son pere, est formé d'Αἶα, eau; c'est le nom d'une fontaine selon Hésychius, & Ἄγκος, profondeur. Cette généalogie signifie que le veau marin naît dans le fond des eaux & vit sur le sable. On comprend par la signification du nom d'Æacus ce que c'étoit que les Æacides ses descendans, dont il est si souvent parlé dans l'histoire héroïque.

Téthys, Pelée, Achille.

℣. 1006. *Téthys choisit Pélée pour son mari, & mit au monde le vaillant Achille.* Il est vraisemblable, disent les Mythologues, qu'Achille fut trouvé exposé sur le bord de la mer ou dans une barque; delà on a dit qu'il étoit fils de la mer ou d'une nymphe marine. Si l'existence d'Achille étoit prouvée par d'autres monumens que par les poësies d'Homere, on pourroit adopter cette explication; mais il est à craindre qu'Achille ne soit un personnage de même espéce que son pere & sa mere.

On sait que Téthys est la mer, Pélée son mari vient de πήλος, boue, marais; πηλεῖος, marécageux. Ἀχιλλεύς, selon les Grammairiens, est dérivé de χύλος, suc, humeur, humidité; aussi y avoit-il une fontaine Achil-

lée près de Millet, un port Achillée au promontoire de Ténare, & une isle Achillée dans le Pont-Euxin; Ἀχιλλεῖον étoit une espece d'éponge. Homere lui donne pour demeure la Phtiotide entre deux golfes, & pour sujets les peuples nommés Ἀχαιοὶ, Ἕλληνες, Μυρμιδόνες, c'est à-dire, maritimes; Iliad. l. 2, ℣. 191. Euripide, dans Iphigénie, dit qu'il avoit les statues des Néréïdes pour symbole sur la poupe de ses vaisseaux. Il étoit petit-fils d'Æacus dont on vient de parler.

Selon la fable, Téthys le plongea dans les eaux du Styx à sa naissance pour le rendre invulnérable; il fut élevé par Chiron le Centaure, qui le nourrissoit de moëlle de lion. Nous verrons dans la fable d'Hercule que les Centaures étoient des torrens; la moëlle de lion est à la lettre le suc des lieux humides; cette nourriture étrange convenoit parfaitement au fils de la mer. Il fut le meilleur coureur de son siecle, c'est l'épithete qu'Homere lui donne communément, & qui caractérise la rapidité des eaux. Le même Poëte nous apprend qu'il fut tué par Pâris & par Apollon, c'est-à-dire, par le soleil. Selon Pausanias, on l'honoroit sur les bords de la mer. Tant d'allusions avec les eaux dans les noms, les surnoms, les aventures d'Achille, nous font assez com-

prendre de quelle nature étoit ce héros.

Quoi, dira-t-on, l'entêtement de ſyſtême peut conduire juſqu'à douter de l'exiſtence d'Achille dont on connoît les ancêtres & la demeure, dont Alexandre viſita le tombeau, dont on conſervoit les armes dans quelques villes de la Gréce? Que reſtera-t-il de certain dans l'hiſtoire? Rien; j'entends dans l'hiſtoire héroïque & fabuleuſe de la Gréce. On connoît de même les ancêtres de Jupiter; on montroit ſon berceau & ſon tombeau dans l'iſle de Crète; pas une ville de la Gréce, qui n'eût été la ſcène de quelques-unes de ſes aventures. On voyoit part-tout des tombeaux vuides ou cénotaphes érigés à la mémoire des héros. Ἀχιλλείος τάφος, le tombeau d'Achille, exprime à la lettre un foſſé plein d'eau; cela ne fait-il pas un monument bien authentique? Mais, encore une fois, le ſyſtême d'une Mythologie allégorique ne nous force point de nier l'exiſtence des Héros. Qu'il y ait eu un guerrier nommé Achille, j'en conviendrai volontiers, pourvu que l'on m'accorde que ſon hiſtoire & ſa généalogie ont été formées ſur la deſcription d'un marais de la Phtiotide, à cauſe de la reſſemblance du nom.

℣. 1008. *Vénus & Anchiſe ont donné le jour à Enée.* On ſait ce que c'eſt que Vé-

nus : Ἀγχίσης eſt un mari ; Αἰνείας, un bel enfant ; cette fable ſignifie que celui qui épouſe une belle perſonne, aura de beaux enfans : cela n'arrive pas toujours. Comme Αἰνεία eſt le nom de pluſieurs villes de la Gréce, il eſt probable que l'on a placé Enée à Troye, à cauſe de l'alluſion à quelque lieu voiſin.

℣. 1011. *Circé unie au malheureux Ulyſſe, en eut Agrius & Latinus.* Rien de ſi fabuleux que cette généalogie que les Poëtes Latins ont copiée fort exactement. Circé eſt un perſonnage imaginaire, Latinus, Agrius ou Adrius ne ſont pas plus réels. Le *Latium* n'a point tiré ſon nom du Roi Latinus, mais de *Latus*, parce que c'eſt une plaine étendue ; on l'appelle aujourd'hui la campagne de Rome. *Adria*, la mer Adriatique n'a point reçu le ſien d'un prétendu Adrius, mais d'Ἄνω, ſupérieur, parce que la mer Adriatique eſt à l'orient de l'Italie : les Latins l'appelloient *mare ſuperum* ou *ſuperius*, c'eſt le ſens d'*Adria ;* voyez ℣. 123.

℣. 1015. *Ils tenoient ſous leurs loix les Tyrrhéniens.* Les peuples d'Italie étoient appellés par les anciens Grecs Τυρσηνοί, & l'Italie Ἑσπέρια, parce qu'ils ſont à l'occident de la Gréce. De même les Latins appelloient la mer de Toſcane, *mare Tuſcum*, *Etruſcum*, *Tyrrhenum*, *inferius*, ou *interius*, la mer

d'en-bas, la mer occidentale: tous ces noms expriment la même choſe; voyez ℣. 123.

Le ſavant auteur du Traité de la formation méchanique des langues, explique le nom de Tyrrhéniens par *habitans des villes* ou des enceintes murées. Il peut très-bien avoir raiſon.

Héſiode n'étoit pas plus habile qu'Homere en fait de géographie. Celui-ci, après avoir fait voyager Ulyſſe juſqu'au promontoire *Circeïi*, aujourd'hui mont *Circello*, dans le Latium, n'imagine plus rien au-delà que les Cimmériens, c'eſt-à-dire, des peuples plongés dans une nuit éternelle; Odyſſ. l. 11, ℣. 14. De même Héſiode appelle le pays des Tyrrhéniens ou l'Italie, les iſles les plus éloignées.

℣. 1016. *Calypſo eut du même Ulyſſe Nauſithoüs & Nauſinoüs.* Calypſo, fille de l'Océan & de Téthys, eſt un perſonnage de même eſpéce que Circé. On a donné l'étymologie de ſon nom, ℣. 359. On peut le dériver encore de Καλύπτω, couvrir, cacher, parce que l'iſle Ogygie & l'iſle Othonos, où l'on a feint qu'elle demeuroit, ſont toutes deux à l'occident de la Gréce. Dans l'Odyſſée, l. 1, ℣. 52, elle eſt appellée fille d'Atlas: on ſe ſouvient que celui-ci eſt un porteur d'eau. Ναυσιβόος, qui court ſur un vaiſſeau; Ναυσινόος, qui penſe à un vaiſſeau, ſont

ſont des noms en l'air, qui font entendre qu'Ulyſſe retenu chez Calypſo, ne penſoit à autre choſe qu'à trouver un vaiſſeau pour s'enfuir.

℣. 1018. *Voilà les Divinités immortelles qui unies à des hommes, ont eu des enfans immortels.* Il eſt évident par le détail que tous ces mariages des Dieux avec les femmes, ou des Déeſſes avec les hommes, n'ont aucun fondement dans l'hiſtoire; ce ſont des fables de même eſpéce que la généalogie des Dieux; toutes ſont bâties ſur des alluſions, ſur des équivoques; toutes ſont nées de l'ignorance des Grecs, qui n'entendoient plus l'ancien langage de leurs peres, ou de leur affectation à en méconnoître le véritable ſens.

℣. 1020. *Muſes, chantez la race des femmes dignes de l'immortalité.* Ces derniers vers nous apprennent que le Poëme de la Théogonie n'eſt pas complet, ou du moins que nous ne l'avons pas entier; qu'Héſiode parloit en finiſſant des Héroïnes ou des femmes célébres dans l'Hiſtoire Grecque; quelques anciens auteurs le ſuppoſent ainſi; voyez les notes de le Clerc ſur *le Bouclier d'Hercule.*

Un coup d'œil général ſur les principaux Dieux qui ont paru dans la Théogonie, achevera de démontrer que la plupart ne ſont

différens qu'en apparence; qu'après avoir été adorés ſous un nom par les anciens Pélaſges, ils ont continué à l'être par les Grecs poſtérieurs ſous une dénomination différente. L'on a vu ſous le regne d'Ouranos ou de Cœlus, 1°. la Terre déſignée ſous les termes de Γαῖα, Théa, Rhéa; elle a continué à recevoir un culte pendant le regne de Jupiter, ſous le nom de Cybèle & de mere des Dieux, quoiqu'Héſiode n'en parle pas, même ſous ſon propre nom de Tellus ou Γῆ, & les Eléens nommoient ſon temple Γαῖον; Pauſanias, liv. 3, ch. 12; l. 6, c. 26, &c. 2°. Ouranos ou le Ciel eſt appellé Céus, Créus, Hypérion; & nous avons montré que le Ciel eſt le même objet que Saturne & Jupiter, mais que celui-ci devenu le Dieu principal, fit oublier les autres noms. 3°. La Mer, l'Océan, Téthys reparoiſſent ſur la ſcène ſous les noms de Nérée, Doris, Triton, & de la multitude des nymphes marines, juſqu'à ce que Neptune qui n'eſt pas un être différent dans le fond, devient la ſouveraine divinité des eaux. 4°. Phœbé ou la lune eſt appellée ſucceſſivement Hécaté, Latone, Junon, Diane & Lucine, comme le ſoleil eſt nommé Apollon. 5°. Cupidon ou l'Amour & Vénus nés ſous Saturne ont eu leurs autels, & ont tenu un rang diſtingué parmi les Dieux nouveaux. 6°. Le Tar-

tare, l'Erebe, la Nuit, les Parques, la Mort ont été placés dans le Royaume de Pluton, & les Furies ont été honorées ſous le nom d'Euménides. 7°. Les Cyclopes ne ſont pas démeurés dans l'oubli; on en a fait les ouvriers de Vulcain, & ils avoient un autel à Corinthe; Pauſan. liv. 2. 8°. Les nymphes Mélies ont continué de regner ſous les noms de Napées, d'Oréades, de Dryades, de Naïades, &c.

Si donc l'on excepte les Géans, il n'eſt preſqu'aucun perſonnage cité ſous le regne d'Ouranos, qui ne ſe trouve ſous les regnes ſuivans, & l'on a peine à concevoir qui ſont ces Titans vaincus par Jupiter & précipités au fond du Tartare dont parle Héſiode. On voit ſeulement de nouveaux noms ſubſtitués à la place des anciens pour déſigner les mêmes objets.

On auroit abrégé davantage les *Remarques ſur la Théogonie*, ſi le préjugé contre la Mythologie allégorique étoit moins autoriſé parmi les Savans; il eſt temps de donner par l'explication de la fable d'Hercule une nouvelle preuve de ce que l'on a dit des Héros dans la cinquiéme Partie. Elle ne perſuadera ſûrement pas ceux qui ne veulent céder qu'à des démonſtrations; la matiere que nous traitons, n'en eſt pas ſuſceptible: pour ceux qui cherchent de bonne foi ce

qu'il y a de plus vraiſemblable, peut-être après avoir tout conſidéré, commenceront-ils à douter ſi l'exiſtence des Héros eſt auſſi certaine qu'on le croit communément. Au pis aller, on regardera cette explication comme un rêve ſyſtématique; il eſt permis de rêver ſur des objets indifférens, dans le pays des fables on peut s'égarer ſans conſéquence.

REMARQUES
SUR
LE BOUCLIER D'HERCULE.

Explication de la fable de ce Héros.

PERSONNE n'ignore qu'Hercule eſt le plus fameux des Héros de la fable, celui dont on raconte les plus merveilleuſes aventures, auquel on attribue des exploits & des travaux inouis. Nous ne pouvons examiner avec trop de ſoin ce que l'on en a publié; ſon hiſtoire eſt liée à celle d'une infinité d'autres perſonnages: une explication détaillée de ce qu'en ont dit les Poëtes, ne peut manquer de répandre un grand jour ſur toute la Mythologie. Si on peut réuſſir à la donner, elle fera ſuffiſamment connoître ce que l'on doit penſer de tous les autres Héros fabuleux.

Selon la remarque de Diodore de Sicile, tome 1, p. 50, c'eſt très-mal-à-propos que les Grecs ont ſuppoſé qu'un Héros que l'on croit avoir vécu peu de temps avant la guerre de Troye, avoit purgé la terre de monſtres; des exploits de cette nature ne ſauroient

tomber dans les temps de Troye, où le genre humain s'étant considérablement accru, on trouvoit par-tout des villes policées & des terres cultivées. On ne peut les placer raisonnablement que dans cet âge grossier & sauvage où les hommes étoient accablés par la multitude des bêtes féroces, particuliérement en Egypte, dont la haute région est encore remplie de ces animaux. D'où il donne à conclure que l'on a faussement attribué à l'Hercule de Gréce ce qui ne convient qu'à celui d'Egypte. Essayons s'il n'y a pas un moyen de découvrir l'origine de cette erreur.

Il convient de rappeller d'abord le principe qui sert de base à notre système, que les fables des Dieux sont le tableau de la nature ou des êtres physiques en général; que les fables des Héros sont l'Histoire naturelle de la Gréce ou de quelqu'autre pays en particulier, la topographie des anciennes villes & des environs, le récit des travaux que les premiers colons furent obligés d'entreprendre pour rendre leur séjour habitable. Tel est le plan d'explication que l'on s'est prescrit d'avance; il s'agit de savoir si le récit des Poëtes & des anciens Mythologues viendra s'y ajuster de lui-même.

Il est nécessaire de rappeller encore ce que nous avons déja répété plusieurs fois,

qu'il importe peu de ſavoir s'il y a eu réellement un ou pluſieurs Héros nommés *Hercule*, ou s'il n'y en eut jamais; que l'Hercule Thébain ſoit un homme ou un perſonnage fabuleux, ſon hiſtoire eſt une topographie mal entendue de pluſieurs cantons de la Gréce ou des autres parties du monde. C'eſt le ſeul point qu'il s'agit de prouver. Le jugement de Strabon nous paroît d'abord mériter beaucoup d'attention: en parlant de l'expédition d'Hercule dans l'Elide, il fait cette réflexion: les anciens Ecrivains, dit-il, ont laiſſé à la poſtérité bien des choſes qui ne furent jamais; le goût qui regnoit de leur temps pour les fables, les avoit accoutumés de bonne heure à mentir; l. 8. Il penſe de même ſur le prétendu combat d'Hercule aux jeux Olympiques, & ſur ſon expédition à Troye.

Pour ne rien omettre ſur le compte d'un Héros ſi célèbre, examinons ſa généalogie & la ſuite de ſes ancêtres. Il deſcendoit en droite ligne de Perſée, & l'on a ſuppoſé que les Héraclides ou la poſtérité d'Hercule, auſſi-bien que ſes ayeux, avoient habité l'Argolide, Tirynthe, Mycènes & les environs. La raiſon de ce ſéjour n'eſt pas difficile à découvrir: il y avoit à Mycènes une fontaine *Perſea*, & une fontaine d'Hercule à Troëzène; Pauſanias, l. 2, c. 16 & 32. Donc

l'une avoit été nommée par Perſée, & l'autre par Hercule : voilà le raiſonnement des Grecs. Selon une autre tradition rapportée par Diodore, l. 1, ſect. 1, c. 13, Perſée étoit né en Egypte.

Perſée & Andromède eurent entr'autres enfans Alcée, pere d'Amphitryon, & Electryon, pere d'Alcmène, par conſéquent celle-ci, mere d'Hercule, avoit épouſé ſon couſin-germain.

Perſée eſt un nom de fontaine, cela eſt prouvé; Théog. ℣. 274. Ἀνδρομέδα eſt formé d'Ἀνδρο, qui en compoſition, ſignifie force ou quantité; Μέδα vient de Μαδάω, être humide ou couler; Théog. ℣. 249. L'épouſe de Perſée eſt donc comme lui, un lieu où l'eau coule, une fontaine; il y a bien de l'apparence que leur poſtérité eſt de même eſpéce Déja l'on conçoit comment Perſée avoit délivré Andromède d'un monſtre marin auquel elle étoit expoſée. Ce monſtre Κήτω eſt la mer même, ſelon Héſychius; pour empêcher la fontaine Andromède de tomber dans la mer, on en réunit les eaux avec celles de la fontaine Perſea; ainſi Perſée épouſa Andromède après l'avoir délivrée.

1°. Ἀλκαῖος leur fils, eſt le même nom qu'Ἄλκης, riviere de Bithynie; Ἄλκα, dans Héſychius, pour Ἄλυκα, la mer: Ἀλκύονη eſt une

une nymphe des eaux, fille du fleuve Evenus dans Homere; Alcée avoit épouſé Ἱπποτόμη autre nymphe aquatique; Théogonie, ℣. 251. Il n'y a point là de méſalliance.

2°. Ἠλεκτρυών, frere du précédent, eſt ſemblable à Ἠλεκτρη autre nymphe; Théog. ℣. 349; & c'eſt une riviere de Meſſénie dans Pauſanias, l. 4, c. 33; τρυών eſt un courant d'eau ou un réſervoir comme dans le nom ſuivant.

3°. Ἀμφιτρυών eſt compoſé d'Ἀμφι, autour, & τρυών, coulant ou aquatique. Θρύον déſigne les joncs, les herbes qui croiſſent dans les eaux. *Trua*, en latin eſt un vaſe; *Truinus*, *Truentus*, deux rivieres d'Italie; Truye, riviere du Gévaudan; Truyere, riviere de Rouergue.

4°. Ἀλκμήνη s'entend aiſément, quand on fait attention à Ἄλκης, & Ἀλκαῖος ci-deſſus, & Μάνης, un vaſe, un inſtrument creux: c'eſt la même ſignification qu'Electryon ſon pere. Il ne faut pas oublier que dans le ſtyle des Poëtes, tous les perſonnages dont les noms ſont ſynonymes, deſcendent les uns des autres, ou ſont mariés enſemble. Ainſi, par reſſemblance de ſignification autant que par droit de parenté, Amphitryon devoit épouſer Alcmène.

5°. De ce mariage ſont nés Ἰφικλῆς, *validè claudens*, & Ἡρακλέης, qui eſt la mê-

me choſe ; mais celui-ci étoit fils de Jupiter, qui avoit rendu Alcmène groſſe pendant l'abſence de ſon mari ; c'eſt-à-dire, que dans un temps où le foſſé Amphitryon étoit à ſec, & ne mêloit pas ſes eaux à la fontaine Alcmène, Jupiter fit pleuvoir, & Alcmène groſſit ; qu'enſuite le foſſé ayant été rempli & commençant à couler, Alcmène en fut encore plus enflée : il fallut deux digues pour arrêter leurs eaux, & voilà leurs deux enfans Iphiclès & Hercule, deux fortes barrieres, deux fortes écluſes. L'une cependant plus foible fut emportée dans la mer ; Εὐρυθήα, de εὐρυς, grand, large ; Θῆα, ou θεία, nom de la mer ; Théog. ℣. 131. C'eſt ainſi qu'Iphiclès abandonna ſa famille pour aller trouver Euryſthée ; *Bouclier*, ℣. 90. L'autre plus forte Ἡρακλέης, réſiſta, & on lui attribua dans la ſuite de grandes proueſſes, nous les verrons en détail.

Il eſt bon de ſe ſouvenir que le nom le plus ancien d'Hercule dans Homere & dans Héſiode, eſt βίη Ἡρακληείη : Théog. ℣. 291 ; βίη eſt l'eau ou le lieu qui renferme les eaux ; ευρυβίη, nom de la mer ; ibid. ℣. 239. Cet ancien nom d'Hercule ſignifie donc à la lettre *aqua firmiter clauſa*, une forte écluſe.

6°, Electryon, pere d'Alcmène, avoit des bœufs qui lui furent enlevés par les Téléboïens ou Taphiens ; Amphitryon défit ces

brigands, ramena les troupeaux, & tua par mégarde ou volontairement ſon beau-pere Electryon. Les bœufs de celui-ci étoient de la même eſpéce que ceux de Géryon; Théog. ℣. 290. Ce ſont des eaux. Elles furent enlevées par les τηλεβόαι, gouffres profonds; τηλία, un vaſe; βόαι, les eaux; ou de τήλε, ce qui emmene; τελεβοας eſt une riviere d'Arménie; ταφίοι, de ταφός, tombeau, foſſe, les entrailles de la terre. Le canal Amphitryon conduiſit les eaux loin de ces gouffres, & ramena ainſi le troupeau: mais il tua Electryon, il fit diſparoître cette ſource. Il ne pouvoit pas poſſéder Alcmène avant de s'être vengé des Teléboïens, *Bouclier*, ℣. 15, parce qu'il ne pouvoit pas mêler ſes eaux à celles de cette fontaine, avant de l'avoir écartée des gouffres dont nous parlons.

La ſcène de cette hiſtoire groteſque étoit l'Argolide & les environs de Tirynthe; mais comme il y avoit auſſi près de Thèbes en Béotie des fontaines & des canaux nommés Amphitryon & Alcmène auxquels il fallut mettre des digues, les deux époux ſe trouverent ainſi tranſplantés à Thèbes avec leur fils Herçule. Tout ce qui eſt arrivé dans la Gréce & ailleurs à l'occaſion de ces digues, ou par les eaux ainſi retenues, a été pris dans la ſuite pour les travaux de l'Hercu-

le Thébain. Nous le verrons en détail.

On ne doit pas être surpris que la fable ait décrit si pompeusement les travaux entrepris dans l'Argolide, pour y conduire & pour y conserver les eaux; Pausanias, l. 2, c. 15, nous apprend que toutes les rivieres de cette contrée étoient à sec pendant les chaleurs de l'été, qu'il n'y avoit alors que le marais de Lerne où l'on pût trouver de l'eau. Pline raconte que l'on avoit surnommé Argos *Dipsium*, la ville qui a soif, liv. 4, chap. 5. Voilà ce qui avoit rendu si pompeux chez les Argiens le culte de Jupiter & de Junon, Dieux de la pluie. Hercule, l'art de faire des digues, des canaux, des aqueducs, d'arrêter les ravages des torrens pendant l'hiver, ne pouvoit donc avoir plus d'occupation que dans l'Argolide; c'est aussi où l'on a placé son séjour ordinaire & plusieurs de ses travaux.

Avant de les examiner, il est à propos de montrer que le sens du nom d'Hercule dans les autres langues est le même qu'en grec; que par-tout il a exprimé une digue, une chaussée, un arrêt pour détourner ou pour conduire les eaux, une enceinte pour les environner. Les Phéniciens le nommoient Mélicerthe, Désanaüs, Agénor: les Egyptiens Osochor, & le disoient fils du Nil. Nous ne pouvons découvrir le sens de

ces noms que dans les langues orientales : on ſe ſouviendra que les voyelles y ſont indifférentes.

Dans Mélicerthe, *meli* ſont les eaux : *melo*, *moulo*, en ſyriaque, inondation, déluge : *Cartha*, en phénicien, enclos, lieu fermé, c'eſt le nom de Carthage. *Melicartha*, clôture ou arrêt des eaux, une digue, une écluſe. Auſſi le Mélicerthe des Grecs étoit encore nommé Palæmon, & par les Latins *Portumnus*, le Dieu des ports, parce qu'un port eſt le lieu où la mer eſt enfermée, où les vaiſſeaux ſont à couvert ; delà tant de ports appellés *portus Herculis*, port fermé : Palæmon, ſelon Héſychius, eſt le même qu'Hercule ; voyez Théog. ℣. 975. Dès-lors nous ne ſommes plus ſurpris de voir les Nautonniers Phéniciens faire des vœux à Hercule Dieu des ports ; uſage dont les Mythologues n'ont point encore découvert l'origine.

Déſanaïs vient de *des*, *deſſa*, lien ou clôture, comme Δέσις en grec. *Pardès*, παραδεισος, jardin ou enclos ; *Edeſſa*, ville de Méſopotamie ; c'eſt le nom générique de ville, ou lieu fermé de murs. Voilà pourquoi il y en avoit pluſieurs de ce nom. *Naüs* eſt l'eau ; *nahah*, pleurer ; *néhi*, des pleurs ; *deſſa-naüs*, clôture ou arrêt des eaux.

Agénor eſt compoſé de *hag*, lien, arrêt ;

hagag, en chaldéen, être arrêté, être en repos; *nahar*, *nar*, eau ou riviere; *hag-nor*, arrêt de riviere. Il étoit fils de Bélus, Roi de Phénicie, Βῆλος est une riviere de Syrie dont parlent Pline, l. 5, c. 19, & Joſephe, l. 1 de la guerre des Juifs; elle couloit à deux ſtades de Ptolémaïde. Agénor eſt ſon fils, comme Hercule l'eſt d'Alcmène qui eſt un courant d'eau; Agénor eut pour fille Europe; c'eſt une nymphe aquatique; Théog. *v.* 357; elle fut enlevée par Jupiter changé en taureau. Nous avons déja remarqué pluſieurs fois que Jupiter eſt ſouvent pris pour la pluie, & que ταῦρος eſt un canal. Cette fable ſignifie qu'un torrent formé par la pluie fit diſparoître la fontaine Europe.

Oſochor, nom égyptien d'Hercule, paroît mal prononcé pour *Hos-ſihor*; *hos*, arrêt; *has*, en hébreu à l'impératif, arrête, ou tais-toi. *Sihor* eſt le nom du Nil & d'un torrent de la Paleſtine. On a donc exprimé par *Oſochor*, les digues qui arrêtent les inondations du Nil; voilà pourquoi l'on dit qu'il eſt enfant de ce fleuve. Cela ſera vérifié par la fable de Buſiris. On conçoit à préſent pourquoi les Egyptiens ont dit qu'Hercule étoit plus ancien chez eux que chez les Grecs; l'Egypte eſt le premier pays du monde où il a fallu faire des digues, & où elles étoient plus néceſſaires.

Il ſeroit inutile de parler de l'Hercule Ogmius des Gaulois, dont Lucien a fait le portrait; c'étoit un tableau allégorique formé ſur les fables d'Hercule dont les Gaulois avoient entendu parler.

On ne doit pas être ſurpris qu'il y ait eu un ſi grand nombre de villes nommées Ἡράκλεια, bien fermée; pluſieurs ports appellés *portus Herculis*, port fermé; pluſieurs fontaines d'Hercule, c'eſt-à-dire fermées ou arrêtées par une barriere: ils n'ont aucun rapport à Hercule, Dieu ou Héros; mais ſur la ſeule alluſion du terme on a ſuppoſé qu'Hercule avoit parcouru l'univers & bâti des villes par-tout. Dans la ſuite, les Mythologues effrayés de la multitude d'exploits que l'on mettoit ſur le compte d'un ſeul homme, ſe ſont crus obligés de ſuppoſer pluſieurs Hercules, d'en placer chez toutes les nations. Selon quelques Auteurs, on en a compté juſqu'à 40. On en pouvoit créer autant qu'il y a eu dans l'univers de digues, de levées de terres, d'écluſes, de canaux artificiels pour élever, pour détourner, pour arrêter les eaux.

M. Gébelin, dans l'explication des allégories Orientales, juge que les travaux d'Hercule ſont alluſion aux douze ſignes du Zodiaque; que ce héros prétendu eſt le ſoleil, comme Macrobe s'eſt attaché à le prouver.

Cela peut être; mais les Grecs très-ignorans en Aſtronomie, ont traveſti la fable d'Hercule à leur maniere, & l'ont adoptée à la topographie de leurs pays. On le verra par l'explication détaillée des *Travaux d'Hercule.*

Le plus célèbre eſt ſans contredit d'avoir ſéparé les deux montagnes Calpé & Abyla, entre leſquelles eſt aujourd'hui le détroit de Gibraltar. On les a nommées colonnes d'Hercule, ſans avoir aucune idée du héros grec. Κίων, une colonne, ſignifie auſſi *interſeptum*, *repagulum*: les Anatomiſtes Grecs nomment ainſi le cartilage & la carnoſité qui ſéparent les deux narines. Κίων Ἡρακλείων, colonne d'Hercule, exprime ſans métaphore, *interſeptum firmiter claudens.* Selon Pline, l. 3, Proëm. Strabon, l. 1, p. 54, & Pomponius Mela, l. 1, c. 5, on a cru qu'autrefois le détroit de Gibraltar n'étoit pas ouvert, que l'Afrique étoit *continente* à l'Eſpagne par une langue de terre qui ſéparoit l'océan de la méditerranée, que βίη Ἡρακλείη, la mer ainſi renfermée, avoit forcé la barriere & s'étoit creuſé un canal entre les deux montagnes Calpé & Abyla: voilà comme Hercule eſt devenu l'auteur de cet événement. Le plus célèbre de ſes travaux ſe trouve ainſi expliqué par l'Hiſtoire naturelle, ſans qu'il ſoit beſoin de faire venir un Hercule Phénicien aux extrê-

mités de l'Eſpagne pour y planter des colonnes. Ce voyage & toutes les fables dont il eſt la ſource, ont été imaginés dans la ſuite ſur la fauſſe étymologie d'un nom que l'on n'entendoit plus. L'Hercule Phénicien n'eſt pas mieux prouvé que les autres.

Comme l'un des promontoires qui reſſerrent le détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique, ſe nommoit Antée, on en a fait un géant dompté par Hercule; & c'eſt encore un de ſes travaux; voyez Pomponius Mela, *ibid.*

Selon Diodore de Sicile, Hercule avoit déja fait quelque choſe de ſemblable dans la Gréce, il avoit creuſé un canal pour deſſécher la fameuſe vallée de Tempé qui étoit inondée par le Penée; & il avoit au contraire ſubmergé la Béotie, en arrêtant les eaux d'une riviere, tome 2, p. 43; & Pauſan. l. 9, c. 38. Celui-ci raconte encore que l'on montroit le long du fleuve Olbius ou Aroanius en Arcadie, des foſſés faits par Hercule, liv. 8, c. 14. On ne ſera donc pas ſurpris que les autres travaux d'Hercule ayent eu le même objet d'arrêter ou de détourner des eaux.

La formation du canal de Gibraltar, le deſſéchement de Tempé, l'inondation de la Béotie, ne ſont certainement pas les travaux d'un homme, mais l'effet de quelques révo-

lutions dans la nature : n'avons-nous pas lieu de préſumer que les autres exploits attribués à notre Héros ſont une imitation de ceux-là ?

Nous les ſuivrons dans le même ordre où ils ſont racontés par Apollodore, l. 2 ; mais nous en avons déja expliqué pluſieurs dans les *Remarques ſur la Théogonie*. L'enlévement des pommes d'or des Heſpérides, ℣. 215, ce ſont les eaux de trois fontaines conduites dans un canal par le moyen d'une digue. La défaite de Géryon, ℣. 289, c'eſt le deſſéchement d'un marais par le ſecours d'un canal. Celle de l'hydre de Lerne, ℣. 313, & du lion de Némée, ℣. 332, ſont la même choſe. La victoire ſur le fleuve Achéloüs, ℣. 340, ce ſont les eaux de ce fleuve conduites dans les terres pour les fertiliſer. La délivrance de Prométhée, ℣. 526, c'eſt un mur ou un foyer de pierres ſubſtitué à une cloiſon de bois, pour conſerver le feu. Atlas déchargé de ſon fardeau, ℣. 517, eſt un porteur d'eau délivré de ſes peines par un aqueduc. Ces grands exploits ſe bornent tous à retenir, à détourner, à faire écouler des eaux ; le même dénouement ſervira pour tous les autres.

Un Écrivain très-récent dont on ſe gardera bien d'adopter toutes les idées, a compris que les travaux d'Hercule ne déſignoient que des effets phyſiques ; il ne paroît pas

auſſi convaincu de l'exiſtence de ce Héros, qu'on l'a été juſqu'ici ; voyez l'Antiquité dévoilée par ſes uſages, l. 1, c. 6.

1°. Hercule âgé ſeulement de huit mois étouffa deux ſerpens que Junon avoit envoyés pour le dévorer lui & ſon frere. Ce n'eſt pas la premiere fois que des eaux ou des ruiſſeaux ſont appellés des ſerpens ; on ſait d'ailleurs que les inondations qui rompent les digues des rivieres, ſont regardées comme un effet de la colere de Junon ou de l'air. Ce n'eſt pas un prodige qu'une digue récemment conſtruite ait arrêté le cours de deux ruiſſeaux ou l'ait détourné : malgré la haine de Junon contre Hercule, quelques Poëtes ont ſuppoſé qu'elle lui avoit donné de ſon lait ; cela ne peut être entendu que de la pluie.

On s'appercevra ſans doute que c'eſt ici la répétition de ce qui a été dit ſur la naiſſance d'Hercule & d'Iphiclès ; les deux ſerpens envoyés contr'eux par Junon, ſont les deux ruiſſeaux d'Amphitryon & d'Alcmène groſſis par la pluie. Iphiclès effrayé ſe ſauva, l'une des digues fut emportée, l'autre réſiſta ; c'eſt Hercule qui étouffa les deux ſerpens.

2°. Hercule pendant ſa jeuneſſe fut chargé de garder les bœufs d'Amphitryon. Quoique cette occupation fût peu digne d'un

Héros, il y prit tant de goût qu'il paſſa une partie de ſa vie à promener des bœufs par le monde. Comme ces bœufs ſont des eaux, & qu'Hercule eſt une digue, ſon inclination n'eſt pas difficile à comprendre. Pendant ce temps, il tua un lion qui, deſcendu du mont Cythéron, dévoroit les bœufs d'Amphitryon & de Theſtius. On comprend que ce lion eſt de même nature que celui de Némée, un lieu aquatique ou un torrent. Ἀλέων, dans Pline, eſt une riviere d'Ionie; *Layon*, riviere d'Anjou; Lée ou Léa, riviere d'Ecoſſe; Leo, riviere d'Irlande; Lée, riviere de Franconie, &c. Celui-ci entraînoit les eaux d'Amphitryon & de Theſtius, & ravageoit la campagne. Theſtius eſt une riviere de Theſſalie, ſelon la carte. Il eſt ici appellé Roi de Theſpies, parce qu'il y en avoit une de même nom à Theſpies. Cette explication fort ſimple nous découvre le ſens d'une autre fable ridicule, qui raconte qu'Hercule eut commerce avec les cinquante filles de Theſtius. En ſtyle poëtique, les filles des fleuves ſont des fontaines; on a donc voulu dire que la digue qui arrêtoit les eaux de Theſtius, les ayant fait remonter, elles ſe mêlerent avec celles des fontaines qui s'y déchargeoient, & en couvrirent les baſſins; ainſi Hercule corrompit les nymphes. Par l'énumération qu'en fait Apollodore, on voit

que leurs noms ſont à peu près les mêmes que ceux des nymphes aquatiques dans Héſiode.

3°. Dans les montagnes d'Arcadie, Hercule atteignit à la courſe une biche qui avoit les cornes dorées & les pieds d'airain, & la porta ſur ſes épaules. Comme les biches n'ont jamais eu de cornes, quoi qu'en diſent les Poëtes, il n'eſt pas ici queſtion d'un animal, mais d'un ruiſſeau des montagnes d'Arcadie, nommé Ἔλαφος, à cauſe de ſa rapidité, & auquel il fallut mettre des digues, ou que l'on conduiſit par un aqueduc. Pauſanias fait mention de ce ruiſſeau liv. 8, chap. 36. Les cornes dorées & les pieds d'airain ſont un ornement de plus qui n'a rien coûté aux Poëtes; ils l'ont emprunté de deux équivoques. Χρυσόκερας peut ſignifier corne d'or, mais il exprime auſſi un bras profond de riviere: on a montré ailleurs le double ſens de Χρυσὸς & de Κέρας. Χαλκόπους, pied d'airain, eſt dans un autre ſens un lieu plein d'eau. Χαλκὶς eſt une riviere d'Elide & un port d'Eubée, qui n'ont certainement pas tiré leur nom de l'airain; Ὀπός déſigne en général eau, ſuc, liqueur.

4°. Il en eſt de même du ſanglier d'Erymanthe; Κάπρος, ſanglier, eſt auſſi une riviere de l'ancienne province Adiabéne dans Strabon & dans Ptolomée, & une riviere

de Phrygie dans Pline; ſelon Suidas, il ſignifie l'urètre, par conſéquent un canal. Il déſigne donc ici la riviere d'Erymanthe en Arcadie qui ſortoit d'une montagne de même nom, & qu'il fallut arrêter par une digue.

5°. Hercule vuida les étables d'Augias, Roi d'Elide, en y faiſant paſſer les deux rivieres Alphée & Pénée. Αὐλὴ, une étable, eſt auſſi un tuyau ou un canal, comme Αὐλὸς. Il n'eſt pas impoſſible de curer un canal en y faiſant paſſer les eaux d'une riviere avec le ſecours d'une digue: mais c'eſt une faute énorme contre la géographie de réunir l'Alphée & le Pénée, qui coulent, ſuivant la carte, à dix lieues l'un de l'autre. Augias que l'un ſuppoſe Roi d'Elide, étoit fils du Soleil, ſelon quelques-uns, parce qu'ils rapportoient ſon nom à Αὐγὴ, lumiere; ſelon d'autres qui rencontroient mieux, il étoit fils de Neptune, puiſque c'étoit, non un Roi, mais une riviere d'Elide dont le canal avoit été débarraſſé, en y faiſant entrer par le moyen d'une digue une partie des eaux de l'Alphée.

6°. Il chaſſa les oiſeaux du lac Stymphale qui ſe refugioient ſur les arbres, & s'enfuyoient à la nage de peur des loups; il ſe ſervit pour cela de tymbales d'airain que Minerve lui donna. Les Poëtes ont peint ces oiſeaux comme des monſtres; les Mytholo-

gues hiſtoriens ont cru que c'étoit des brigands qu'Hercule extermina : mais les uns ni les autres ne nous ont pas appris comment des oiſeaux qui nagent, peuvent être perchés ſur des arbres, comment des animaux qui ont des aîles, peuvent craindre les loups, & en quoi des tymbales d'airain pouvoient être utiles pour diſſiper les voleurs.

Ὄρνεια, des oiſeaux, eſt mis évidemment pour Ὄρνειαι, riviere d'Achaïe, qui coule à peu de diſtance du lac Stymphale, & ce nom eſt commun à pluſieurs autres. Λύκος, un loup, eſt auſſi le nom de cinq ou ſix rivieres de différens pays ; c'en eſt aſſez pour entendre la fable. Hercule, une digue, détourna & fit prendre un autre cours à pluſieurs ſources Ὄρνεια, qui s'écartoient des autres eaux ἀπο τῶν Λύκων, & qui incommodoient dans la campagne. Cela réuſſit par le moyen de pluſieurs Χάλκεα Κρόταλα, canaux profonds ; Κρόταλος eſt une riviere des Brutiens en Italie. On a déja obſervé que Χαλκέος ne ſignifie pas toujours *Æreus*, puiſque Χαλκίς eſt une riviere & un port de mer. Ainſi les tymbales d'airain deviennent des canaux dont on eſt redevable à Minerve ou à l'Induſtrie : toutes les circonſtances de la fable concourent à en indiquer le ſens. Pour n'en être pas incommodés, les Mythologues hiſtoriens ont pris le parti de ſup-

primer celles qu'ils ne pouvoient pas expliquer. On a vu, Théog. ℣. 259, une autre fable fondée sur la même confusion d'Ὄρνος, creux profond, avec ὄρνις, un oiseau.

7°. Dans l'isle de Crète, Hercule se rendit maître d'un taureau furieux produit par Neptune, le même, ajoute-t-on, qui avoit enlevé Europe. L'origine de ce Taureau nous en indique la nature : ταῦρος, selon Suidas, est l'urètre, par conséquent un canal. La source de la riviere Hilycus près de Troëzène est appellée ταυρίος dans Pausanias; Tar, Ter, Tor, Tour, est le nom de plusieurs rivieres d'Italie & des Gaules. On peut croire sans peine qu'un torrent ou un ruisseau de l'isle de Crète eut besoin d'une digue pour le retenir dans son lit, ainsi Hercule s'en rendit maître: il le conduisit à Eurysthée, c'est-à-dire, à la mer. On ajoute pour augmenter le prodige que ce Taureau parcourut la Laconie & l'Arcadie, pénétra jusqu'à Corinthe & à Marathon dans l'Attique, où il recommença ses ravages. Cela veut dire qu'il y avoit dans ces différentes contrées des torrens qui eurent besoin de digues & de chaussées aussi-bien que celui de Crète.

8°. Un nouvel exploit de notre Héros fut de s'emparer des cavales de Diomède, Roi des Bistoniens dans la Thrace, qui nourrissoit

nourriſſoit ces animaux de chair humaine. Comme jamais les chevaux n'ont mangé de chair, ſans doute ἵπποι déſigne autre choſe que des cavales. Nous avons déja vu dans Pauſanias, l. 6, c. 21, deux riviere d'Elide ainſi métamorphoſées. Diomède leur maître étoit fils de Mars & de Cyrène, nymphe des eaux; cette épouſe ne convient pas trop au Dieu de la guerre.

Διομήδης ſignifie ce que le ciel ou la pluie fait couler, *à jove fluens*; c'eſt un torrent; il eſt fils d'une fontaine, cela n'eſt pas étrange. Ἄρης, Αρεος, ſon pere, eſt un lieu bas & aquatique, un marais, & non pas le Dieu Mars; voyez les Remarques ſur ℣. 922 de la Théog. Il étoit Roi des Biſtoniens, c'eſt-à-dire, qu'il déchargeoit ſes eaux dans le lac Biſtonide. Tous les fleuves, les lacs, les montagnes de la Gréce & des environs ont été changés en Rois. Il nourriſſoit ſes eaux ἵππους de chair humaine, parce que pluſieurs perſonnes y avoient été ſubmergées. Hercule, une digue, une écluſe, une chauſſée les rendit moins impétueuſes & plus aiſées à traverſer; c'eſt où ſe termine cet exploit miraculeux.

9°. Hercule fut chargé d'enlever le baudrier de Mars à Hippolyte, Reine des Amazones, femmes guerrieres qui habitoient les rives du Thermodon. Rien de ſi célèbre

dans les anciens que ces femmes belliqueuſes nommées Amazones; pluſieurs en ont parlé d'un ton ſi affirmatif que l'on n'a oſé rejetter leur témoignage. Si c'étoit des auteurs contemporains ou voiſins de l'événement, il y auroit de la témérité à les contredire; mais Hérodote le plus ancien, a vécu au moins 800 ans après le ſiecle où l'on place Hercule. Dans ces temps de barbarie, le fait n'a pu être conſtaté par aucun monument; Hérodote n'en parle que ſur la tradition populaire, l. 4, p. 253: auſſi des Auteurs très-ſenſés, Strabon en particulier, ont regardé les Amazones comme un peuple imaginaire: il paroît par la maniere dont s'exprime Diodore qu'il penſoit à peu près de même, tome 1, p. 303. Peut-être quelques obſervations ſur l'origine de cette fable pourront ſervir à confirmer leur ſentiment.

On conviendra d'abord que l'étymologie du nom Ἀμαζόνες donnée par les Grecs, n'eſt rien moins que certaine. Eſt-il vraiſemblable que des femmes en corps de nation ſe ſoient aſſujetties à une opération auſſi douloureuſe & auſſi inutile que de ſe couper ou de ſe brûler le ſein pour mieux tirer de l'arc? Ce nom peut ſe rapporter à Μάζα, qui ſignifie détrempé d'eau; Ἱππολύτη, leur Reine, fait le même ſens, diſſous par les eaux. L'on trouve dans le pays même où l'on place

les Amazones, une ville *Amasea*, traversée par une riviere ; les Géographes nous indiquent un fleuve *Amasenus* en Sicile & un autre en Italie chez les Volsques. Le golfe voisin de l'embouchure du Thermodon se nomme *sinus Amisenus* ; c'est plus qu'il n'en faut pour nous mettre sur la voie. Il est donc aisé de comprendre ce que c'est que le baudrier ou la ceinture de Mars, Ἄρεος ζωστῆρ. C'est une ceinture d'eau ou de marécages, selon la signification d'Ἄρεος indiquée dans l'article précédent. Il fallut des canaux & des levées de terre pour mettre à sec ce terrein détrempé & fangeux. Lorsqu'il fut ainsi environné, on le nomma Ἡρακλὲης, terrein fermé, au lieu d'Ἱππολυτη, terrein aquatique, ou Ἄμαζον, arrosé, qu'il portoit auparavant. Voilà comment Hercule fut victorieux des Amazones & de leur Reine ; comment il emporta par des canaux la ceinture aquatique dont ce terrein étoit environné. Les noms propres des Amazones, tels qu'ils sont dans Diodore, tome 2, p. 37, sont presque tous les mêmes que ceux des nymphes aquatiques dont on a vu la liste dans Hésiode.

Apollodore ajoute que Junon prit la forme d'une Amazone, & fit tous ses efforts pour faire manquer cette expédition. L'on sait déja par plusieurs exemples que Junon,

ennemie d'Hercule, eſt la pluie, qui fait enfler les eaux, rompt les chauſſées & les canaux qui les renferment.

On ne peut pas ſe diſpenſer de remarquer le peu de juſteſſe des Auteurs qui prenant ceci pour une expédition militaire, font faire à Hercule un trajet de deux cens cinquante lieues par mer. Il étoit, dit-on, à la tête d'une armée navale: cela eſt fort beau en ſpéculation; mais dans un temps où les Héros gardoient les bœufs, ils ne devoient pas être fort en état d'équiper des flottes pour voyager ſur des mers auſſi dangereuſes que la mer Egée, la Propontide & le Pont-Euxin. Etoit-ce la peine d'aller chercher ſi loin & à grands frais une ceinture pour en faire préſent à la fille d'Euryſthée? Cette ceinture, ajoute-t-on, c'étoit les richeſſes des Amazones. Tel eſt le privilége des Mythologues hiſtoriens; jamais ils ne ſont embarraſſés par les termes; mais avec leur maniere de les expliquer, il n'eſt point de fable ſi abſurde que l'on ne puiſſe rendre hiſtorique.

La ſcène de celle-ci étoit ſans doute dans la Gréce. Pauſanias, liv. 9, ch. 19, parle d'une riviere ou d'un torrent Thermodon dans la Béotie; & liv. 1, ch. 2, d'un camp des Amazones dans l'Attique; c'étoit une campagne arroſée d'eau. Méla, l. 1, c. 17,

fait encore mention d'un fleuve Thermodon dans l'Ionie près de Smyrne: mais les Grecs fort ignorans en géographie, transporterent ſur le Thermodon d'Aſie une aventure fort ſimple qui s'étoit paſſée chez eux. Auſſi dans la ſuite, Théſée fut encore obligé de combattre contre les Amazones dans l'Attique; cela n'eſt pas étonnant: il y avoit par-tout des Amazones à dompter, c'eſt-à-dire, des terreins fangeux à deſſécher. Eſchyle, dans les Euménides, acte 5, ſcène 1, dit de l'Aréopage: « Ce lieu fut » le camp des Amazones, quand elles vin» rent attaquer Théſée; c'eſt ici qu'elles ſa» crifioient au Dieu Mars dont cette forte» reſſe a gardé le nom ». Nous avons vu, ℣. 922, qu'*Aréopage* ſignifie colline humide ou aquatique; les Amazones campées ſur cette montagne, font des eaux croupiſſantes: ces Amazones de l'Attique, & Junon Déeſſe de la pluie changée en Amazone, auroient dû ouvrir les yeux aux Mythologues.

Selon Diodore, il y en avoit en Afrique qui eurent une guerre ſanglante contre les Gorgones, tome 1, p. 439. Quand on ſe rappellera que les Gorgones ſont des fontaines, on ne ſera plus ſurpris, ni de leurs combats contre les Amazones, ni des lieux différens où on les a placées.

10°. Hercule ne pouvoit pas faire un ſi

long voyage ſans avoir en chemin des aventures; il s'en préſenta une très-brillante à ſon retour. Paſſant par Troye, il y arriva fort à propos pour délivrer Héſione, fille de Laomédon, qui devoit être dévorée par un monſtre marin. Hercule tua le monſtre, & demanda pour toute récompenſe, l'attelage de chevaux dont Jupiter avoit fait préſent à Laomédon: celui-ci les ayant refuſés, Hercule prit Troye & fit épouſer Héſione à Télamon.

On comprend d'avance que la délivrance d'Héſione par Hercule eſt de la même eſpéce que celle d'Andromède par Perſée, & doit s'entendre de même. Mais imaginerons-nous que Troye eſt ici la ville fameuſe dont Homere a chanté le ſiége, & que ſous l'enveloppe d'une fable ſi puérile on a voulu raconter un événement arrivé au-delà de la mer? Les anciens Grecs n'étoient pas voyageurs; Troye n'étoit peut-être pas encore bâtie au ſiecle des Héros ou des premiers colons de la Gréce, du moins ceux-ci ne la connoiſſoient pas; ils ont ſûrement trouvé chez eux la matiere de leurs fables. Ne peut-on pas découvrir l'origine de celle-ci & de pluſieurs autres, en examinant le nom des lieux & des perſonnages?

Ἡσίονη a beaucoup de reſſemblance avec Ἀσίη, nymphe des eaux; Théog. v. 359. Ἡσιονεῦς, dans Héſychius, ſont les Grecs

d'Asie: l'allusion est donc certaine; Ασίη vient d'Ασις, boue, limon; Ἡσίονη est un terrein fangeux ou de la boue détrempée. Λαόμεδων, son pere, est formé de Λάς, Λάος, une pierre, & de Μέδων, *fluens*, comme Μέδος, riviere de Perse: c'est un ruisseau ou une source qui sort d'un rocher; il étoit le pere du marais qu'il abreuvoit ou de la boue qu'il formoit.

Τροία paroît dérivé de τρωὼ, percer, faire une ouverture, selon Hésychius; *Troia*, chez les Latins est une truye, animal qui fouille la terre; *Truye* est une riviere du Gévaudan; le jeu de la fossette est appellé dans quelques Provinces le jeu de la truye: τροῖα peut donc désigner un trou, un terrein enfoncé entre des montagnes. Où placerons-nous celui-ci? Pausanias nous indique dans la Laconie une ville Λᾶς, Λάος, bâtie entre trois montagnes, Ilion, Asia, Knacadius, & qui avoit été située d'abord sur le sommet de la seconde, liv. 3, ch. 24. N'est-ce point ce terrein bas & profond qui étoit nommé Troia, avant que l'on y eût rebâti la ville, & qui a été confondu avec Troye d'Asie, à cause du nom & des deux montagnes Ilion & Asia? N'est-ce point encore sur ce premier canevas que l'on a forgé l'histoire du siége de Troye? Nous n'entrerons point dans cette discussion. Que l'on place où

l'on voudra le *Troia* dont il s'agit, l'explication de la fable eſt toujours la même.

Selon les Poëtes, les murs de Troye avoient été bâtis par Neptune & par Apollon; c'eſt-à-dire, que la premiere chauſſée que l'on fit pour deſſécher le terrein Troia & le cultiver, étoit faite de boue ſéchée au ſoleil. Neptune exigeoit pour récompenſe les chevaux de Jupiter poſſédés par Laomédon; ces chevaux ſont les eaux de la pluie. Pour que le terrein demeurât ſec, il falloit conduire directement dans la mer les eaux de Laomédon, quand il avoit plu. Laomédon ayant refuſé ces chevaux qu'il avoit promis, Apollon irrité envoya la contagion à Troye, Neptune, une inondation ou un monſtre marin, Κῆτώ, qui dévoroit tout. Pour faire ceſſer ces fléaux, l'Oracle ordonna d'expoſer au monſtre, Héſione, fille de Laomédon, c'eſt-à-dire, une enceinte de terre glaiſe abreuvée par Laomédon, plus forte & mieux faite que la premiere. Hercule, la digue plus forte fut conſtruite, en donnant Héſione à Télamon, c'eſt-à-dire, en retenant la glaiſe avec des faſcines: τέλαμών eſt un lien. Sans cela, Héſione auroit été dévorée par le monſtre, auroit été emmenée par les eaux comme la premiere chauſſée. M. l'Abbé Banier penſe qu'Hercule fit cette digue, & de conquérant devint

vint maçon ; la métamorphoſe eſt auſſi ſinguliere que celle que nous ſuppoſons : autant vaut dire qu'Hercule étoit la digue même.

Il eſt triſte ſans doute de voir Troye changée en marais, Hercule en digue, Laomédon en ruiſſeau ; que deviendra Priam ſon fils & toute leur poſtérité ? Homere y a pourvu. Tant que ſon Poëme ſubſiſtera, cette multitude de rivieres, de lacs, de marais, de montagnes, de rochers changés en Héros, ne courent aucun riſque de perdre leur état. Pour le leur ôter, il faudroit avoir une carte géographique de l'ancienne Gréce auſſi exacte & auſſi détaillée qu'on pourroit la faire aujourd'hui d'une province de France, & cela n'eſt pas poſſible.

11°. Il faut ſupprimer les aventures d'Hercule moins importantes, & abréger un détail qui n'eſt peut-être déja que trop long. Hercule paſſant en Egypte, tua le Roi Buſiris, fils de Neptune & de Lyſianaſſe, qui ſacrifioit les étrangers à Jupiter. On n'aura pas de peine à deviner qui étoit βούσιρις, quand on ſe rapellera que βού eſt augmentatif en compoſition grecque ; βουκέφαλος, groſſe tête ; βουφθάλμοι, grands yeux ; βουλιμία grande faim, & que *Siris* eſt le nom du Nil, ſelon Pline. Buſiris eſt donc le grand fleuve du Nil. Il étoit fils de Nep-

tune & de Lyſianaſſe, nymphe marine; Théog. ℣. 258. Cette généalogie devoit détromper les Mythologues qui le prennent pour un Roi. Il immoloit les étrangers ſur l'autel de Jupiter. ξένος, étranger ſignifie auſſi ignorant, ſans expérience, comme *hoſpes* en latin, & Jupiter eſt pris pour les pluies qu'il fait tomber: *metuendus Jupiter uvis.* Virg. On nous apprend par cette fable que dans les premiers temps, les inondations du Nil faiſoient ſouvent périr ceux qui ne s'y attendoient pas, & qui ne prenoient pas leurs précautions. Hercule, l'art de faire des digues, arrêta ces ravages, & fit prévenir les ſurpriſes. On ſait que l'Egypte étoit pleine de canaux, de digues, de levées, pour faire monter le ſol des villes au-deſſus des eaux, & empêcher les habitans d'être ſubmergés: c'eſt delà que l'Egypte avoit tiré ſon nom. Auſſi, ſelon une tradition Egyptienne rapportée par Diodore, Hercule avoit arrêté le Nil dans une de ſes inondations, tome 1, p. 38.

12°. Enfin Hercule deſcendit aux enfers par l'antre du Ténare, il en tira le chien Cerbere, qu'il conduiſit à Euryſthée, & le laiſſa retourner enſuite. On a expliqué, Théog. ℣. 310, ce que c'eſt que Cerbere, des eaux qui tombent dans un gouffre. En y faiſant une digue, on les tire de l'enfer

pour les conduire à Euryſthée ou dans la mer. Si la digue vient à ſe rompre, Cerbere retourne aux enfers. Les Mythologues ne ſe ſont pas accordés ſur le lieu où ſe fit cette deſcente; cela n'eſt pas étonnant, on l'a placée par-tout où il y avoit de profondes cavernes.

Il ſeroit ſuperflu de pouſſer plus loin l'examen des travaux d'Hercule; la réſurrection d'Alceſte, Théſée tire des enfers, le meurtre des enfans de Nélée, &c. ne nous fourniroient aucun nouveau myſtere à développer. Ce ſont toujours des eaux arrêtées, détournées, élevées par des digues, par des écluſes, par des canaux, & rien davantage. Comme les torrens, les gouffres, les débordemens ont été peints par Héſiode ſous la figure de monſtres affreux qui dévoroient les hommes, il n'eſt pas ſurprenant que l'art d'en faire ceſſer les ravages ait été repréſenté ſous l'emblême d'un Héros deſtructeur de monſtres & bienfaiteur du genre humain.

Les anciens Hiſtoriens ne nous ont pas laiſſé ignorer les révolutions cauſées dans la Gréce par les tremblemens de terre & par les inondations qui en ont ſouvent été la ſuite. Ils parlent de la ſecouſſe qui ouvrit la vallée de Tempé, & fit couler dans la mer les eaux du Pénée qui inondoient la Theſſalie. Selon les uns, c'eſt Neptune qui

opéra ce prodige par un coup de ſon trident, ſelon les autres, c'eſt Hercule qui en fut l'auteur. Les Poëtes racontent que les Géans mirent l'un ſur l'autre les monts Oſſa & Pélion pour eſcalader le ciel, & que Jupiter les écraſa d'un coup de foudre. Les Géans ſont les montagnes mêmes, qui étant contigues l'une à l'autre, faiſoient refluer les eaux dans les terres. On n'a pas oublié qu'Οὐρανος ne déſigne pas ſeulement le ciel, mais encore un lieu plein d'eau : *monter au ciel*, & *faire remonter les eaux*, c'eſt une équivoque de l'ancien grec. Un tremblement de terre ayant ſéparé les montagnes & creuſé une iſſue, l'inondation ceſſa. C'eſt donc le même exploit attribué, tantôt à Jupiter ou à Neptune, tantôt à Hercule ou à Jaſon. On parle encore du déluge de Deucalion, de la rupture du mont Ptoüs dans la Béotie, de la Laconie ſubmergée ſous les eaux de l'Eurotas, &c. Voilà le canevas des fables héroïques, de la Gigantomachie, &c.

Que l'on confronte ces explications avec les hiſtoires bizarres que nous ont racontées nos plus ſavans Mythologues, on verra leſquelles ſont les plus ſatisfaiſantes, & rendent mieux raiſon de toutes les circonſtances.

Mais, dira-t-on, pourquoi ſuppoſer qu'Hercule eſt une digue plutôt que l'ou-

vrier qui l'a faite ? Ne ſeroit-il pas mieux d'attribuer les exploits de ce Héros à des hommes vivans, aux maçons & aux pionniers, qu'à leur ouvrage ? Cela ſeroit plus convenable aſſurément, ſi les fables pouvoient ſouffrir cette explication ; mais les expreſſions des Poëtes & la nature même des faits s'y oppoſent également. 1°. L'ancien nom d'Hercule βίη Ἡρακλῆος, l'eau arrêtée ou renfermée, ne peut point déſigner un homme. 2°. Pluſieurs de ſes travaux ne ſont point des ouvrages humains ; l'ouverture du détroit de Gibraltar, l'irruption du Pénée dans la mer, &c. 3°. Pluſieurs de ſes actions ne peuvent être attribuées à des perſonnages vivans ; les hommes n'épouſent point des fontaines, n'engendrent point des rivieres, &c.

Pour rendre donc la preuve plus complette, ajoutons les autres événemens de la vie d'Hercule ; puiſque nous l'avons ſuivi dès ſa naiſſance, il convient de l'accompagner juſqu'à ſa mort. C'eſt toujours Apollodore qui nous ſervira de guide. Nous montrerons dans les *Remarques ſur le Bouclier*, que le combat contre Cygnus raconté par Héſiode, eſt de même nature que ſes autres exploits : voyons à préſent ſes alliances & ſa poſtérité.

Il épouſa, ou du moins il demanda en

mariage Iole, fille d'Euryte, Roi d'Œchalie. Le nom d'Iole eſt trop ſemblable à celui d'Iolaüs, compagnon d'Hercule, pour que la ſignification en ſoit différente; Théogonie, ℣. 317. Iolaüs eſt un canal; Εὔρυτος, pere d'Iole, eſt dérivé de Ῥέω, Ῥύω, couler, arroſer; il ſignifie bien arroſé, ou qui coule bien. Après la mort d'Hercule, elle épouſa Hyllus ſon fils, c'eſt une riviere de Lydie ſelon les Géographes.

Hercule fut eſclave d'Omphale, Reine de Lydie, fille de Jardanus, à laquelle Tmolus, ſon mari, avoit laiſſé ſon Royaume. Cette Reine impérieuſe contraignit Hercule à filer, occupation peu décente pour un Héros. Ἰαρδάνης eſt une riviere d'Elide, celui de Lydie ne peut pas être autre choſe; Ὀμφάλη, ſa fille, eſt analogue à Ὀμφαλὸς; celui-ci déſigne le nombril, & la partie la plus éminente d'une figure convexe. Omphale eſt donc une colline ſituée ſur les bords du Jardanus; & ſelon Diodore, il y en avoit une de ce nom dans l'iſle de Crète, tome 2, p. 308. Tmolus ſon mari eſt une montagne de Lydie très-connue. Elle a réduit Hercule en ſervitude & l'a obligé de filer, c'eſt-à-dire, que pour faire une chauſſée & une digue au Jardanus, il fallut ſuivre le contour de la colline, & faire tourner l'ouvrage autour comme un fil. L'équivoque

vient de ce que Νέω ſignifie tout-à-la-fois aller, nager & filer, & qu'il ſe confond aiſément avec Νάω, couler. D'Omphale & d'Hercule il naquit un fils nommé Ἀγελάος, c'eſt à la lettre un aqueduc; Ἄγω, *duco*, Λάος, *aqua*; c'eſt le nom d'une riviere de Macédoine. Tel étoit l'objet de la digue faite ſur le Jardanus autour de la colline Omphale. Selon d'autres, ce fils s'appelloit Hyllus; c'eſt une riviere de Lydie, comme nous l'avons dit. La ſcène de cet événement étoit ſans doute en Elide ſur les bords du Jardanus: la reſſemblance des noms l'a fait tranſplanter en Lydie.

L'alliance d'Hercule avec Déjanire, fille d'Œneus, eſt plus célèbre. Pour l'obtenir, il fut obligé de combattre contre le fleuve Acheloüis changé en taureau & enſuite en ſerpent; Hercule lui arracha une corne, le fleuve, pour la ravoir, fit préſent à ſon vainqueur de la corne d'abondance.

Οἰνεύς, que l'on fait Roi d'Etolie, eſt ſans doute une riviere de ce pays-là, puiſqu'Οἶνος en eſt une de Laconie. Οἰνόη eſt une nymphe, c'eſt-à-dire, une fontaine dans Pauſanias, livre 8, chap. 15. Déjanire, fille d'Œneus, eſt encore une nymphe des eaux; Théog. ℣. 356. De ſon mariage avec Hercule naquit une fille nommée Macarie; c'eſt une fontaine de la ville

de Marathon ; Pauſan. l. 1, c. 32. Acheloüs ſe changeoit en ſerpent, parce que ſes eaux couloient en ſerpentant ; il devenoit taureau, parce que ταῦρος déſigne un canal : Hercule lui arrache une corne, c'eſt-à-dire, que par une digue on lui enleve une de ſes branches formée par les eaux de Déjanire, & on la conduit dans les terres pour les fertiliſer. Ainſi la corne d'Acheloüs devient la corne d'abondance. M. l'Abbé Banier n'a pu ſe refuſer à l'évidence de cette explication ; Strabon l'avoit indiquée, Géogr. l. 10, p. 441.

Hercule ſe trouvant au bord de l'Evenus avec Déjanire, traverſa lui-même la riviere, & confia ſon épouſe au Centaure Neſſus, qui étoit chargé de tranſporter les paſſagers à l'autre bord : celui-ci ayant inſulté Déjanire pendant le trajet, Hercule le perça d'une de ſes fleches.

Evenus eſt une riviere d'Etolie auſſi-bien qu'Acheloüs, & il paroît être le même qu'Œneus ci-deſſus par un changement de prononciation. Le Centaure Neſſus eſt un torrent ; nous verrons dans la fable des Centaures que ces monſtres ſi fameux ne ſont pas autre choſe. Νέσσος, Νέσος eſt une riviere de Theſſalie. On dit que Neſſus faiſoit violence à Déjanire, parce qu'il mêloit ſes eaux bourbeuſes & ſulfureuſes à celles de cette fontaine. On fit une digue entre deux, pour

ſéparer le lit de Neſſus & le conduire directement dans l'Evenus. Βέλος, une fleche; eſt auſſi un nom de riviere ou de canal dont nous avons déja montré l'équivoque. Ainſi Hercule, la digue, formant pour Déjanire un canal ſéparé de Neſſus, la mit à couvert de ſes outrages.

Celui-ci ſe ſentant prêt d'expirer, donna de ſon ſang à Déjanire, comme un philtre certain pour fixer le cœur d'Hercule. L'imprudente épouſe en teignit une tunique, & la fit donner par Lichas à ſon mari, lorſqu'il étoit ſur le point d'épouſer Iole. Hercule revêtu de cette robe empoiſonnée, ſe ſentit déchirer les entrailles, & étant devenu furieux, alla ſe brûler ſur mont Oëta.

Cela nous apprend que le torrent Neſſus charioit dans la fontaine Déjanire une eſpéce d'aſphalte ou de bitume puant dont on ſe ſervit pour revêtir Hercule, pour cimenter la digue. Λείχας, porteur de cette robe, eſt un plâtrier, un maçon qui crêpit un mur, de Λείχω, lêcher, polir, applanir. Pauſanias nous inſinue, liv. 10, ch. 38, que Neſſus n'étoit autre choſe qu'une eau puante dont les environs étoient infectés.

La fable qui fait mourir Hercule dans les flammes ſur le mont Oëta, eſt née à l'occaſion d'un phénomene fort ſimple. Le mont Oëta eſt au nord de la Gréce; l'on vit ap-

paremment ſur cette montagne une lumiere boréale, ſous la forme d'une bande ou d'un ſillon de flammes, comme elle a coutume de paroître: on l'appella Ἡρακλέης πυρόεις, une longue barre enflammée; dans un autre ſens, ces termes ſembloient ſignifier *Hercule brûlant;* il n'en fallut pas davantage pour forger l'hiſtoire de la mort d'Hercule dans un bûcher ſur le mont Oëta. On avoit déja écrit cette conjecture, quand on l'a vue propoſée dans le 25e tome des Mém. de l'Acad. p. 202; & on ſe félicite de s'être rencontré avec l'habile Académicien qui en eſt l'auteur.

Hercule après ſa mort fut tranſporté aux cieux, où il épouſa Hébé: celle-ci eſt non-ſeulement la Déeſſe de la jeuneſſe, mais celle qui verſoit à boire aux Dieux, parce qu'Ἥβη fait alluſion à εἴβω, couler ou verſer. Il étoit convenable qu'Hercule toujours allié avec les eaux ou les nymphes aquatiques ſur la terre, y fût encore étroitement uni dans l'Olympe.

Par cette explication conſtamment ſoutenue de la fable d'Hercule, on comprend, 1°. pourquoi il a été placé par les uns au rang des Dieux, & par les autres au nombre des Héros; c'eſt que dans la multitude des exploits qu'on lui attribue, les uns ſont des phénomenes de la nature qui ne peuvent

être partis de la main d'un homme; ils ont donc été opérés par un Dieu: les autres ſont des travaux dont un homme peut être capable; ils ſont donc propres à un Héros.

2°. L'on apperçoit enfin le vrai ſens de certains ſurnoms d'Hercule qui ont donné lieu à de nouvelles fables. Βουφάγος, mangeur de bœufs ou grand mangeur, ſignifie plutôt *avaluer d'eaux:* cette épithete convient à un canal formé par des digues: c'eſt le nom d'une riviere d'Elide dans Pauſanias, l. 5, c. 7. Ἀδδηφάγος, qui a le même ſens, eſt venu d'une équivoque ſemblable, il ſignifie *avaleur de fontaines*; Ἀδδά eſt une fontaine, ſelon Héſychius; Ἀπομυέων, Ἀπομύων, *Excludens*, une écluſe qui retient ou qui détourne les eaux, a été confondu avec Ἀπόμυιος, chaſſeur de mouches, nom ridicule qui ne peut convenir à Hercule; Μυσηγέτης, conduit fermé, de Μύσις, clôture, a été pris pour Μουσηγέτης, conducteur des Muſes, titre pompeux, ſur lequel on a fait de belles & ſavantes diſſertations. Il eſt fâcheux qu'elles ne ſoient fondées que ſur une équivoque. Hercule Ἱπποδήτης, dans Pauſanias, l. 9, c. 26, eſt Hercule qui retient les eaux, & non pas *Hercule lieur de chevaux*, comme on l'entendoit en Béotie. Tous ces noms mal expliqués, ont fait naître des fables.

On a déja remarqué que ceux qui ont voulu entendre hiſtoriquement les exploits d'Hercule, ont été obligés de ſuppoſer pluſieurs Héros de ce nom; comment un ſeul auroit-il pu exécuter tant de choſes, & parcourir ſucceſſivement tout l'univers? Selon une vieille tradition des habitans d'Olympie, le plus ancien des Hercules étoit un des Dactyles Idéens ſortis de l'iſle de Crète; c'eſt à lui, & non pas à l'Hercule Thébain, que l'on eſt redevable de l'inſtitution des jeux Olympiques; Pauſanias, liv. 5, ch. 7. Nous avons vu, Théog. ℣. 480, ce que c'étoit que les Dactyles Idéens, des montagnes hautes & pointues couvertes de forêts. Il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait eu dans l'Elide une montagne de cette eſpece, nommée anciennement Ἡράκλεης, barriere ou clôture, où l'on bâtit enſuite la ville d'Olympie & le ſtade où l'on célébroit les jeux: peut-être même cette fable n'eſt-elle fondée que ſur l'ancien nom de la barriere d'où partoient les combattans pour entrer dans la lice. On a fait de cette barriere un perſonnage, ſelon le ſtyle ordinaire de la Mythologie; on l'a confondu avec Hercule à cauſe du nom: voilà comme Hercule eſt devenu l'auteur des jeux Olympiques. Combien ne voit-on pas de ſemblables bévues dans les fables?

On s'abſtiendra de réfuter en particulier toutes les idées qu'ont eues les divers Mythologues ſur l'hiſtoire d'Hercule; elles tombent d'elles-mêmes, parce qu'aucune ne peut rendre raiſon de toutes les fables, comme celle que l'on vient de propoſer.

Si elle eſt fauſſe, c'eſt un haſard bien ſingulier qui a raſſemblé cette multitude infinie de circonſtances propres à nous induire en erreur; quand elles auroient été réunies à deſſein, pourroient-elles faire un tiſſu mieux lié, plus uniforme, plus analogue à la ſignification des termes grecs? Mais, encore une fois, elles ne forment point une démonſtration; il eſt permis de n'y ajouter foi qu'autant que l'on voudra: on peut croire l'exiſtence d'Hercule & tous ſes travaux, ſi on le juge à propos; mais l'on peut auſſi en douter ſans commettre un attentat. Il réſulte du moins de nos recherches que la Mythologie allégorique n'eſt pas auſſi ridicule qu'on a voulu le perſuader. Il eſt temps de revenir au texte d'Héſiode.

℣. 1. *Telle étoit Alcmène.* Il eſt aiſé de voir que le commencement de ce Poëme eſt perdu. On ne ſait pas s'il a fait autrefois partie de celui qu'Héſiode avoit compoſé ſur les Héros de la Gréce & ſur les Héroïnes, & qui étoit une ſuite de la Théogonie; voyez *ibid.* ℣. 1020.

℣. 4. *Elle ſurpaſſoit par ſa beauté*, &c. Le portrait d'Alcmène eſt fait d'imagination ; la naiſſance d'Hercule entendue hiſtoriquement, auroit précédé de pluſieurs ſiecles le temps d'Héſiode ; mais il n'en coûtoit rien au Poëte de peindre comme une merveille une femme dont il ſuppoſe que Jupiter devint amoureux.

℣. 11. *Quoiqu'elle eût vu ſon propre pere*, &c. Héſiode ſemble inſinuer qu'Amphitryon avoit tué volontairement ſon beau-pere ; voyez ℣. 80 : d'autres diſent que ce fut par haſard. Ils ſuppoſent qu'Amphitryon étoit déja marié avec Alcmène, quand il partit pour ſon expédition contre les Taphiens ; ſelon une autre tradition, elle lui étoit ſeulement promiſe. Cette circonſtance dérangeroit beaucoup le merveilleux du commerce d'Alcmène avec Jupiter, & feroit un peu tort à ſa réputation. En général, ces Héros ou Héroïnes tant vantés par les Poëtes, n'étoient pas fort honnêtes gens : mais il n'eſt pas ſurprenant que les Grecs après s'être forgé des Dieux ſi vicieux, ayent imaginé des Héros qui ne valoient pas mieux.

℣. 13. *Amphitryon vint à Thèbes.* On ne peut méconnoître l'affectation d'Héſiode à ſe donner pour compatriotes des Héros & des Dieux, Hercule, Bacchus, &c. Il faiſoit ainſi ſa cour aux Béotiens.

℣. 20. *La loi qu'il s'étoit imposée.* Les anciens croyoient par superstition que le serment les obligeoit, lors même qu'ils avoient juré de faire quelque chose d'injuste. Amphitryon étoit dans le cas : mettre tout à feu & à sang chez les Taphiens par vengeance & pour plaire à une femme, n'étoit pas une expédition qui dût plaire beaucoup aux Dieux, si on avoit cru qu'ils respectoient la justice : mais ces Dieux étoient encore plus méchans que ceux qui les adoroient.

℣. 24. *D'excellens cavaliers Béotiens.* Nouvelle flatterie que le Poëte fait à ses compatriotes. Ce sont les Thessaliens qui passoient pour les meilleurs cavaliers chez les Grecs ; il est très- vraisemblable qu'au siecle où il faudroit placer Amphitryon, les Grecs ne connoissoient pas encore l'équitation ni la cavalerie ; voyez ℣. 61.

La Béotie paroît avoir tiré son nom de la multitude de cavernes qu'il y avoit dans cette contrée. Βοιωτία est analogue à βοὴν, *sinus*, baye ou golfe de Laconie. On l'avoit appellée auparavant *Aonia*, *Ogygia*, *Hyantis* ; tous ces noms expriment la même chose : mais les Grammairiens les ont rapportés à la fable : envain Bochart a prétendu prouver par quelques noms propres de lieux que c'étoient des Phéniciens qui avoient

peuplé la Boétie. Comme l'ancien nom Ὑάντες sembloit faire allusion à Ὗς, ὕος, un pourceau, les Grecs qui n'aimoient pas les Béotiens, & qui les regardoient comme un peuple stupide, les appelloient par dérision les *pourceaux de Béotie*. C'est de tout temps que les peuples se sont donné des sobriquets injurieux.

℣. 29. *Le défenseur des Dieux & des hommes*. Titre pompeux, mais dont l'éclat est bien obscurci par la destinée que l'on attribue à Hercule. Ce prétendu défenseur des Dieux étoit souvent aussi injuste que les autres brigands dont on le suppose destructeur. Il fut pendant toute sa vie en butte à la colere de Junon, souvent esclave d'une passion honteuse, & il mourut victime de la jalousie d'une femme.

℣. 32. *Le mont Typhaon*. Le Clerc observe que c'est ici le seul endroit où il soit parlé de cette montagne; qu'au lieu de τυφάονιον, il faut peut-être lire τιλφώσιον. Bochart suppose que Tilphosius est un surnom de l'Hélicon: cette montagne avoit donc plusieurs noms. Pour le mont *Phix* ou *Phicius*, il en a été parlé, Théog. ℣. 326.

℣. 37. *Pendant cette nuit même*, &c. On ne s'arrêtera point à relever toutes les contradictions des Poëtes & des Mythologues sur la naissance d'Hercule, ils en ont arrangé

arrangé les circonſtances comme il leur a plu, parce qu'elles ſont toutes fabuleuſes.

℣. 52. *Hercule.* Le grec porte encore βίην Ἡρακληείην, *vim Herculeam*, comme dans la Théog. ℣. 943. Ainſi l'entendent les Grammairiens. S'il étoit queſtion de la naiſſance d'un homme, comment cette expreſſion auroit-elle pu s'introduire chez les Poëtes?

℣. 57. *Le fils de Mars, le vaillant Cygnus.* Voici encore un Dieu qui joue un aſſez mauvais rôle. Mars, pere de Cygnus, fameux brigand, lui ſert de ſecond pour l'aider à détrouſſer les pélerins qui alloient au temple de Delphes; voyez ci-après, ℣. 480. Il ne peut l'empêcher d'être tué par Hercule, & il en eſt bleſſé lui-même. Quel perſonnage pour un Dieu! Nous verrons à la fin du Poëme ce que c'étoit que Cygnus & ſon prétendu combat contre Hercule.

℣. 61. *Il montoit un même char.* Le ſavant Auteur de l'origine des loix, des arts & des ſciences, a très-bien montré que l'on s'eſt ſervi de chars à la guerre avant que d'avoir de la cavalerie, tome 2, liv. 5, pag. 263. Voilà pourquoi Héſiode repréſente Mars & Hercule montés chacun ſur un char.

℣. 67. *Se faire un trophée de leurs armes.* Tel étoit l'uſage des anciens guerriers. Lorſ-

que l'un d'eux avoit tué ſon ennemi, il le dépouilloit de ſes armes pour s'en revêtir, ſi elles lui paroiſſoient meilleures que les ſiennes, ou ſinon pour en faire un trophée, pour les ſuſpendre dans un lieu éminent en ſigne de victoire. Ainſi les Sauvages ſe font un trophée du crâne & de la chevelure de ceux qu'ils ont tués. On ſe contente chez les peuples policés de ſuſpendre dans les Egliſes ou autres lieux publics les drapeaux pris aux ennemis; voyez ℣. 332 & 468.

℣. 75. *La force de leur corps.* Tous les Poëtes ont ſuppoſé que ceux qui vivoient au ſiecle des Héros, étoient infiniment plus grands & plus robuſtes que les hommes des âges ſuivans; voyez Théog. ℣. 147; & *Travaux*, ℣. 148.

℣. 85. *A un ſuppliant fugitif.* Les anciens Grecs ſe faiſoient un devoir ſacré d'accueillir les ſupplians & les bannis; on épargnoit même les plus cruels ennemis, lorſque l'excès de leurs malheurs les avoit rendus fugitifs, les forçoit d'aller ſe jetter aux pieds, & ſe rendre à la merci de ceux qu'ils avoient offenſés. C'eſt un reſte d'humanité qui s'eſt conſervé dans les ſiecles mêmes les plus barbares; voyez les ſuppliantes d'Eſchyle & celles d'Euripide, Théâtre des Grecs, tome 3, page 3; tome 4, page 4; & les *Travaux*, ℣. 327.

℣. 87. *Elle nous donna la naiſſance.* Hercule ne dit rien du commerce d'Alcmène avec Jupiter, dont il ſemble qu'il auroit dû ſe glorifier. Iolaüs le nomme cependant *fils de Jupiter*, ℣. 110. On a expliqué dans la fable d'Hercule quel eſt le ſens de ce titre par rapport à lui.

℣. 89. *Jupiter lui a ôté la prudence.* Ce n'eſt pas ici le ſeul trait d'impiété envers les Dieux que l'on trouve dans les anciens Poëtes. Par-tout ils ſuppoſent que les Dieux inſpirent aux hommes les paſſions, les folies, les forfaits, & nous avons vu dans le Diſcours préliminaire l'origine de cette bizarre croyance. Elle vient de l'idée confuſe que les Payens avoient de la Divinité; ils entendoient ſeulement ſous ce nom *un pouvoir ſupérieur à l'homme:* par-tout où ils croyoient appercevoir ce pouvoir en bien ou en mal, ils ſuppoſoient une Divinité ou un Génie qui en étoit l'auteur. Mais cette erreur n'avoit pas entiérement effacé en eux l'idée d'un premier moteur, d'un ſouverain maître de toutes choſes, dont la volonté étoit appellée le deſtin. Delà les contradictions fréquentes dans leur façon de parler; voyez la remarque ſuivante.

℣. 94. *Par les ordres du Ciel.* Il y a dans le grec Δαίμων, par un Démon ou Génie, par un Dieu indéterminé, un pouvoir ſu-

périeur & inconnu, que l'on appelloit ſort, deſtin, fortune. C'eſt l'idée générale & confuſe de la puiſſance divine, d'où les Payens ſont partis pour ſe former pluſieurs Dieux: & il faut remarquer qu'ils ne rendoient aucun culte à cette volonté ou loi ſouveraine à laquelle ils croyoient les Dieux mêmes ſoumis. Le Clerc ne fait ordinairement aucune remarque ſur ces paſſages qui détruiſent ſon ſyſtême.

℣. 103. *O mon maître!* En grec, homme divin, Ἡ θεῖος; c'eſt-à-dire, ſupérieur aux autres hommes. Cette expreſſion confirme les remarques précédentes, & montre comment l'on s'eſt aviſé de donner à quelques Héros le nom des Dieux.

℣. 104. *De quelle gloire vous allez être couvert!* Voilà l'idée que l'on s'étoit formée de la gloire dans ces temps barbares que l'on appelle héroïques; l'on n'en connoiſſoit point d'autre que d'être plus fort, plus redoutable que tous les autres hommes, & de mettre à mort tous ceux que l'on regardoit comme ennemis. Les nations farouches qui ſe répandirent en Europe au 5e ſiecle & dans les temps ſuivans, avoient ramené parmi nous cette monſtrueuſe idée, qui eſt encore celle de tous les Sauvages. Cicéron penſoit bien différemment. « La gloire, dit-il, eſt » l'eſtime ou l'approbation univerſelle des

» gens de bien & le témoignage irréprocha-
» ble que rendent les hommes éclairés à un
» mérite éminent ». Tuſcul. quæſt. liv. 3, n. 3.

℣. 112. *Forcé à fuir devant nous.* C'eſt un plaiſant ſpectacle que le Dieu de la guerre forcé de fuir devant deux hommes; cela montre un Dieu bien puiſſant.

℣. 114. *D'autre plaiſir que celui de la victoire.* Le grec porte: *que les combats leur ſont plus agréables qu'un feſtin.* On ne connoiſſoit alors d'autre amuſement que les plaiſirs groſſiers, les feſtins, le jeu, la danſe, la ſatisfaction des ſens. On retrouve les mêmes mœurs chez les Sauvages.

℣. 120. *Le noir Arion.* L'on a ſouvent raillé Homere ſur les harangues que ſes Héros adreſſent à leurs chevaux; c'eſt que l'on ne faiſoit pas attention aux mœurs ni aux opinions des ſiecles anciens. L'on a vu dans le Diſcours préliminaire, ch. 7, que la plupart des anciens peuples étoient perſuadés que les bêtes étoient animées comme l'homme par un eſprit raiſonnable, & ſouvent par un génie divin, que ce préjugé ſubſiſte encore parmi les Sauvages; que delà étoit né le culte que pluſieurs nations rendoient aux animaux: & c'eſt peut-être une des anciennes erreurs les plus pardonnables. Eſt-il plus étonnant de voir un guerrier haranguer

ſon cheval, que d'entendre une femmelette converſer gravement tout le jour avec ſon chien ou ſon perroquet? Ne conviendrons-nous jamais que ſur pluſieurs articles nous ſommes toujours auſſi fous que les anciens?

ℋ. 122. *Il mit ſes bottes d'airain*, &c. Ὀρείχαλκος, de cuivre jaune. C'eſt une remarque faite par tous les Savans, que l'airain ou le cuivre a été en uſage bien plutôt que le fer, & que l'on en a fait les premieres armes & les premiers inſtrumens tranchans; voyez les *Travaux*, ℋ. 151.

Il eſt remarquable que l'armure complette dont le Poëte fait ici la deſcription, eſt à peu près la même que celle de nos guerriers des ſiecles paſſés, à la réſerve que celle-ci étoit toute de fer ou d'acier; qu'ainſi la maniere de s'armer a été conſtamment la même depuis Homere & Héſiode, juſqu'à l'invention de la poudre à canon & des armes à feu, c'eſt-à-dire, pendant près de trois mille ans: mais Héſiode péche contre la vérité hiſtorique, lorſqu'il ſuppoſe Hercule armé comme on l'étoit au ſiecle de notre Poëte. La maſſue & la peau de lion que tous les anciens ont données à Hercule, montrent évidemment que dans les temps héroïques, l'on n'avoit pas encore d'autres armes que celles dont ſe ſervent les Sauvages, des pieux, des bâtons garnis de pierres tranchantes, ou groſ-

fis à l'un des bouts, &c. Les Poëtes ont ſervi de modele à nos faiſeurs de Romans, qui prêtent les mœurs & les modes de leur temps aux perſonnages qui ont vécu pluſieurs ſiecles auparavant.

℣. 131. *Qui font voler la mort.* Notre langue ne ſouffre point la métaphore du texte; il eſt dit que ces fleches avoient la mort fichée à leur pointe, & qu'elles étoient détrempées de larmes.

℣. 137. *Un caſque d'acier.* Ἀδάμαντος. Le Clerc eſt perſuadé que ce nom vient de Δαμάω, dompter, vaincre, & que l'on a ainſi nommé l'acier & le diamant, à cauſe de leur dureté impénétrable. Mais il n'y a pas d'apparence que la dureté ſoit la premiere qualité que l'on ait remarquée dans le diamant. *Adam* en hébreu, Nahum. 2, 3, ſignifie ce qui jette un vif éclat; il eſt traduit dans la Vulgate par *ignitus:* auſſi diſons-nous encore *un diamant d'un beau feu;* c'eſt donc le feu ou l'éclat du diamant qui lui a fait donner ſon nom. Le même terme peut ſignifier encore couper, trancher; en chaldéen, il exprime une coupure, un morceau; c'eſt delà qu'eſt tiré le nom de l'acier & du fer, parce que c'eſt le métal le plus propre à faire des taillans; ſes deux autres noms grecs Ἄρυς & Σίδηρος ont la même énergie, le terme générique de *métal* ne

ſignifie pas autre choſe. Mais il eſt certain qu'au ſiecle où l'on place Hercule, l'acier n'étoit pas encore connu des Grecs.

℣. 140. *Un bouclier merveilleux.* Il n'eſt pas douteux que la deſcription du Bouclier d'Hercule ne ſoit imitée de celle du Bouclier d'Achille dans Homere, Iliad. l. 18, ℣. 478. Il y a même quelques traits qui en ſont copiés; mais ſi on oſe le dire, celle d'Héſiode en pluſieurs endroits ſemble encore plus vive que celle d'Homere, & l'on voit que le copiſte s'eſt efforcé de ſurpaſſer ſon modele.

On ne manquera pas de faire contre le Bouclier d'Hercule les mêmes objections que l'on a faites contre celui d'Achille. Il eſt impoſſible qu'un bouclier ait pu être chargé de tant de figures; *quand elles n'auroient été chacune que de la groſſeur d'un grain de ſable, il faudroit que ce bouclier eût eu au moins ſept ou huit toiſes.* Voilà comme on a tourné Homere en ridicule. C'étoit cenſurer une deſcription évidemment exagérée par une autre exagération auſſi forte. Il eſt certain que les Poëtes Grecs dans la chaleur de l'enthouſiaſme ont ſouvent paſſé les bornes de la vraiſemblance; mais ils ont cru qu'on le leur pardonneroit en faveur de la beauté de leurs peintures; que le lecteur enchanté par le charme de la

poëſie,

poëſie, ne penſeroit pas à meſurer les deſcriptions à la toiſe & au compas. S'il ſe trouve des gens qui ayent aſſez peu d'ame pour lire Homere, comme on lit une démonſtration de géométrie, tant pis pour eux.

Il y a lieu de ſe récrier bien davantage ſur la licence que ſe donne notre Poëte de placer ſur le bouclier de ſon Héros des figures mouvantes ou parlantes, la Diſcorde qui voltige, qui pouſſe des cris, des ſerpens dont on entend grincer les dents, &c. Quelques Critiques s'en ſont prévalus pour ſoutenir que ce Poëme n'étoit point d'Héſiode, que jamais il n'avoit été aſſez fou pour écrire de pareilles ſottiſes. Selon la même regle, ce n'eſt point Homere qui a décrit le bouclier d'Achille. Telle eſt la prévention. Nous ne voulons point paſſer aux Poëtes Grecs des expreſſions dont nous nous ſervons tous les jours ſans ſcrupule dans le langage familier. En voyant un beau portrait de Raphaël ou de Rubens, ne diſons-nous pas: *voilà un tableau parlant, voilà une figure qui reſpire?* Si un Peintre enthouſiaſmé à la vue du S. Bruno dormant, de le Sueur, s'écrioit tout-à-coup: *on l'entend ronfler!* dirions-nous que cet homme extravague? Cela ſignifie ſeulement que l'imitation du naturel eſt ſi parfaite, que l'imagination

émue aide au prestige des couleurs, & croit entendre respirer l'image qu'elle admire. Sur ce principe, l'on ne s'est point cru obligé dans la traduction d'adoucir toutes les expressions d'Hésiode, ni de répéter sans cesse les correctifs, quoiqu'on l'ait fait quelquefois.

℣. 141. *Il étoit garni de toutes parts*, &c. Par conséquent la damasquinure est un art fort ancien, déja connu au siecle d'Homere & d'Hésiode, & c'est sur-tout pour les armes qu'il a été mis en usage. Il se soutint constamment chez les Romains; nous voyons par les notices de l'empire qu'il y avoit plusieurs manufactures de ce genre dans les Gaules. On déterre peu de vieilles armes ou de vieux meubles en fer qui ne soient ornés de damasquinure. Le goût s'en est conservé jusqu'à nos jours, on en mit sur les premieres armes à feu; il y en avoit sur les fusils & les pistolets des gardes du Duc de Bourgogne défait à la bataille de Morat, & leur monture est garnie d'ivoire ou de plaques d'os avec des gravures. Cet art est porté aujourd'hui à un point de perfection & de beauté, dont les anciens n'approchoient certainement pas.

De vermeil. Ἠλέκτρῳ. L'on sait que ce métal chez les anciens étoit un mêlange d'or & d'argent dont on ne se sert plus au-

jourd'hui. Si l'effet en eut été tel que les anciens Auteurs veulent nous l'insinuer, sans doute on l'auroit conservé : mais l'on fait à présent un mêlange de limaille d'acier avec l'or qui est capable du poli le plus parfait, & qui releve infiniment la ciselure en or & en argent dont on orne les boîtes de montre & autres bijoux. Homere n'a point parlé de ce métal *electrum*, qui vraisemblablement n'étoit pas en usage de son temps : il donne au Soleil le nom d'Ἠλέκτωρ, c'est-à-dire, très-brillant, & c'est delà que l'*electrum* avoit tiré son nom.

D'étain, τιτάνω. Quelques-uns ont cru qu'il signifioit de l'émail ; mais il paroît certain que la peinture en émail n'étoit pas connue du temps d'Hésiode, qu'ainsi le grec ne signifie rien que de la soudure. En effet, τιτάνος désigne originairement de la chaux, ou du plâtre, & le traducteur latin l'a rendu par *gypsum* : or de quelle autre soudure peut-on se servir pour les métaux que d'étain ? Il peut se faire que Κασσίτερος désigne l'étain en général, & τιτάνος, l'étain de soudure. Le latin *stannum* paroît dérivé de ce dernier.

D'ivoire. On ne voit pas quel effet pourroit faire l'ivoire mêlé avec des métaux, sur-tout dans le champ d'un bouclier, où le premier choc des armes l'auroit fait voler en

éclats. Il faut donc supposer que cette garniture d'ivoire étoit en-dedans.

De lames d'acier. Le grec porte Κυάνῳ, de bleu ou d'azur; sans doute le Poëte veut parler de la couleur bleue ou violette que l'on donne à l'acier par la trempe.

℣. 156. *La Parque cruelle*, &c. Ces trois vers sont tirés mot pour mot de la description du Bouclier d'Achille, Iliad. liv. 18, ℣. 535.

Les Centaures & les Lapithes.

℣. 178. *Le combat des Lapithes.* La guerre des Centaures & des Lapithes est un des événemens les plus célébres dans l'histoire fabuleuse, & sur lequel on a formé le plus de conjectures. Il seroit trop long de rapporter les divers sentimens des Mythologues, on peut les voir dans M. l'Abbé Banier. Tous supposent que les Centaures & les Lapithes étoient deux peuples de Thessalie; mais on ne s'est jamais accordé sur leur généalogie, parce qu'elle n'est fondée que sur des imaginations & des équivoques. Après ce que l'on a dit sur les différens monstres forgés par les Poëtes, il n'est pas difficile d'imaginer ce que c'étoit que les Centaures; ce sont les torrens qui descendent des montagnes; voilà pourquoi on les a placés la plupart dans les montagnes de Thessalie. Κένταυροι vient de Κένος, vuide ou profond, & ταύρος, canal ou courant d'eau. Ce ter-

me a été expliqué plusieurs fois. En ajoutant à leur nom ἵππος, de l'eau, on les appella *Hippocentaures*, l'eau des torrens profonds : c'étoient des monstres moitié hommes & moitié chevaux, par la confusion cent fois répétée d'*Hippos*, eau & cheval. Leur généalogie en est la preuve.

Ils étoient fils d'Ixion & d'une nuée. Ἴξιον signifie élévation, hauteur ou grosseur, comme ἴξια, qui désigne les parties du corps les plus grosses & les plus charnues : le premier est un nom de montagne. Il étoit commensal de Jupiter & devint amoureux de Junon. Comme cette montagne s'approchoit du ciel par sa hauteur, Ixion demeuroit avec Jupiter ; il avoit son sommet dans les airs, par conséquent il aimoit Junon ; il touchoit les nues, il eut donc commerce avec elles. Les Centaures en étoient nés, parce que les nuées qui tombent en pluie sur les montagnes, font naître les torrens.

Ixion, en punition de son audace, est attaché dans les enfers à une roue qui tourne sans cesse. On a voulu désigner par ce supplice le secret de se servir des eaux pour faire tourner les roues des moulins & des autres machines hydrauliques ; mais cette circonstance est de nouvelle invention ; elle ne se trouve point dans les anciens Poëtes Grecs, parce qu'alors on ne savoit pas enco-

re ſe ſervir des eaux pour faire tourner des roues.

Les plus fameux centaures étoient Neſſus, Chiron, Eurytion, &c. Nous avons montré dans la fable d'Hercule que Neſſus étoit un torrent; Chiron étoit de même nature. Χείρων ſignifie ſouvent *inferior*, bas & profond; Χείρας, une fente, une crevaſſe: Chiron déſigne donc le lit d'un torrent. Il étoit fils de Saturne changé en cheval & de Phillyre. *Chronos*, nom de Saturne, exprime auſſi un lieu profond; Théog. ℣. 181. Saturne changé en cheval eſt une ouverture d'où il ſort de l'eau par l'équivoque ordinaire d'*Hippos*, eau & cheval. Phillyre étoit une nymphe, fille de l'Océan: φιλλύρα exprime amie des eaux; βαλύρα eſt une riviere de Meſſénie; *Liris*, riviere de Campanie; Lyra, riviere de Portugal, &c. Chiron, ſelon S. Clément d'Alexandrie, Strom. l. 1, p. 361, eut pour fille *Hippo*; elle eſt appellée Ocyroë par Ovide, & métamorphoſée en cavale, l. 2, fab. 1. Il n'eſt donc pas douteux que Chiron ne ſoit un torrent comme les autres Centaures.

Εὐρυτίων eſt un ruiſſeau ou un foſſé plein d'eau; Théog. ℣. 287. Il ſeroit trop long d'expliquer en détail les autres noms que leur donne Héſiode.

Une nouvelle preuve de la vérité de cette

explication, c'eſt que l'on a dit que πυρραία, lieu élevé dans la Theſſalie, dont on a fait une femme, avoit ſauvé ceux qui fuyoient les Centaures; voyez Héſychius au mot πυρραία. Les Centaures paroiſſent avoir été placés principalement dans la contrée de Theſſalie nommée *Phthie*, de φθίω, ſe corrompre, ſe pourrir, à cauſe de l'air marécageux & mal ſain que l'on y reſpiroit.

Les Lapithes ſont les ennemis des Centaures quoique nés dans la même famille. Λαπίθιον, dans Héſychius, eſt l'action de creuſer un foſſé ou de le vuider, l'ouvrage d'un pionnier; il vient de λαπάττω. Λάπαθος, un foſſé fait de main d'homme. Les Lapithes en guerre avec les Centaures ſont les foſſés, les ſaignées que l'on a faites pour détourner les eaux des torrens & des ruiſſeaux, pour en modérer l'impétuoſité, pour les empêcher de ſe répandre. Ils furent aidés par Hercule, par les digues; qu'auroient-ils pu faire ſans ce ſecours?

Les plus célébres Lapithes étoient Théſée & Pirithoüs. Le premier étoit fils de Neptune; ſelon d'autres, d'Egée & d'Æthra. Neptune & Egée ſont la même choſe, puiſque tous deux déſignent la mer. Αἴθρη, dans Héſychius, déſigne l'hiver ou une tempête, une pluie violente. Nous concevons par-là ce que c'étoit que Théſée, imitateur & com-

pagnon d'Hercule, qui détruiſoit comme lui les monſtres qui ravageoient la Gréce. Θησέυς paroît dérivé de Θὴς, Θητὸς, manœuvre, ouvrier à gages; il déſigne ici le travail des pionniers. Il combattit contre les Amazones auſſi-bien qu'Hercule, c'eſt-à-dire, contre les terreins fangeux & aquatiques; il en épouſa cependant une dont il eut Ἱππολύτος, diſſous par les eaux: dans un autre ſens, ce terme ſignifie déchiré par les chevaux; là-deſſus on a bâti la fable d'Hippolyte, traîné par ſes chevaux effrayés à la vue d'un monſtre marin.

Théſée vainquit le Minotaure dans l'iſle de Crète; Μινώταυρος eſt à la lettre un torrent; ſelon Pauſanias, l. 2, c. 31, le Minotaure étoit auſſi appellé Aſtérion; or Aſtérion eſt une riviere de l'Argolide. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'aller chercher dans l'iſle de Crète la ſcène des aventures de Théſée & du Minotaure.

Il deſcendit aux enfers pour en tirer Proſerpine, c'eſt-à-dire, il cultiva les lieux bas pour en tirer du grain; il enleva & conduiſit avec lui Ariadne, c'eſt l'abondance; Théog. ℣. 947. Il épouſa Phédre, Φαίδρη, la joie: il enleva Hélene; ἑλένη eſt un vaſe & un lieu propre à conſerver les eaux. Il eſt clair que l'on a déſigné ſous ces fables, les effets du travail & du labourage dans la Gréce.

Pirithoüs étoit fils d'Ixion comme les Centaures; πῖρος eſt une riviere d'Achaïe dans Pauſanias; θόος, vîte ou rapide; Πιρι-θόος, courant d'eau rapide: celui-ci épouſa Hippodamie; ἱπποδαμεῖα paroît ſignifier d'abord l'art de dompter les chevaux, mais il exprime plutôt celui d'arrêter les eaux. Le mariage de Pirithoüs nous apprend que ce torrent fut dompté par une chauſſée ou par des foſſés.

Ce fut à ſes noces que commença la guerre entre les Lapithes & les Centaures: ceux-ci étant ivres vouſurent faire violence aux femmes qui étoient du feſtin; on conçoit de quelle eſpéce pouvoient être les femmes des foſſés & des ruiſſeaux; c'étoient des nymphes ou des eaux: quand elles ſont troublées par les torrens, les Poëtes diſent que les nymphes ſont violées par des monſtres. Hercule, Théſée & les autres Lapithes tuerent ou bleſſerent un grand nombre de ces brutaux; ceux qui laverent leur plaies dans l'Anigre, en corrompirent les eaux; ceux qui moururent, furent enterrés dans τάφος, un trou, une foſſe, & cauſerent une infection: les autres ſe retirerent en Arcadie près du mont Pholoë; quelques-uns s'enfuirent juſqu'au promontoire Malea, où Hercule les pourſuivit; c'eſt-à-dire, que dans ces différentes contrées l'on fut obligé d'entrepren-

dre de grands travaux pour dompter les rivieres.

Selon Strabon, il y avoit ſur les confins de l'Etolie une montagne nommée Taphoſſus ou Taphiaſſus, du pied de laquelle il ſortoit une eau épaiſſe & puante. On publia qu'elle venoit de la pourriture des Centaures enterrés ſous cette montagne : voilà toujours la ſource des fables grecques, les qualités ou la figure du pays, l. 9, p. 411.

L'on a déja remarqué ailleurs que la Gréce, pays coupé de rivieres, de torrens, de marais, bordée de mers de toutes parts, n'a été rendue habitable & miſe en culture que par des travaux immenſes; les exploits d'Hercule, de Jaſon, de Théſée, de Perſée, de Bellérophon ne déſignent pas autre choſe; c'eſt le fond de preſque toutes les fables héroïques. Si le lecteur trouve plus claires & plus ſatisfaiſantes les hiſtoires vagues & ridicules que racontent les Mythologues, il eſt le maître de les préférer.

℣. 191. *Le terrible Mars*, &c. Il eſt aſſez étonnant qu'Héſiode ſuppoſe le Dieu Mars repréſenté ſur un bouclier qui va ſervir à à combattre contre lui, & qu'il s'efforcera bientôt de briſer.

℣. 204. *La troupe infinie des Immortels.* Ὅλβος ſignifie abondance & quantité, par conſéquent multitude: il n'eſt donc pas né-

ceſſaire de le corriger par Οἰχλες, comme veut le Clerc.

℣. 227. *Le caſque de Pluton environné des ténèbres de la nuit.* Une propriété de ce caſque étoit de rendre inviſibles ceux qui le portoient; Iliad. l. 5, ℣. 845; voyez auſſi, Théog. ℣. 274, ce que c'étoit que ce caſque prétendu.

℣. 254. *Vouloient ſe raſſaſier de ſang.* Comme les corps paroiſſent livides & vuides de ſang quelques momens après la mort, on a feint que les Parques ſes aſſiſtantes & ſes miniſtres buvoient le ſang des mourans.

℣. 260. *De plus petite ſtature.* On retrouve la même idée dans les Romans de féerie; les fées ſont toujours de petites femmes vieilles & contrefaites, & en général les nains des deux ſexes ſont regardés comme des caracteres malfaiſans.

℣. 270. *Les épaules couvertes de pouſſiere.* Un des ſignes d'affliction ou de déſeſpoir chez les peuples groſſiers & ſauvages, eſt de ſe jetter par terre & de ſe rouler dans la pouſſiere: des épaules couvertes de pouſſiere étoient donc chez les anciens la plus grande marque d'affliction: delà l'uſage dont il eſt ſi ſouvent parlé dans les Ecrivains ſacrés de ſe couvrir la tête de cendres & de pouſſiere pour témoigner une extrême triſteſſe.

℣. 273. *Les uns conduiſoient une nouvelle épouſe.* Cette deſcription eſt encore imitée du Bouclier d'Achille, de même que les trois ſuivantes, du labourage, de la moiſſon, des vendanges, & même l'idée de l'Océan repréſenté autour du Bouclier.

℣. 312. *Un grand trépied d'or.* Les anciens font mention de deux eſpéces de trépieds. Les uns étoient des chaiſes artiſtement travaillées, quelquefois garnies d'or ou couvertes de feuilles d'or; tels ſont ceux que pluſieurs Souverains envoyerent au temple de Delphes pour aſſeoir la Prêtreſſe lorſqu'elle rendoit ſes oracles, avec des inſcriptions où étoient marqués les noms de ceux qui avoient fait ces préſens. Les autres étoient des vaſes pour ſervir à table, appuyés ſur trois pieds & richement cizelés, telles que les anciennes coupes d'or dont on voit encore quelques-unes. C'eſt cette derniere eſpéce que l'on propoſoit pour prix aux vainqueurs dans les anciens jeux ou combats de la Gréce.

℣. 322. *Jupiter même.* Il y a dans le texte *Jupiter Ægiochus.* L'on a vu, Théog. ℣. 10, pourquoi l'on ne doit point entendre par-là Jupiter armé de l'égide. Une preuve que ce n'eſt point là le ſens du terme, c'eſt qu'il n'eſt jamais dit de Minerve ou de Pallas, quoiqu'elle ſoit repréſentée couverte de l'égide.

℣. 325. L'on a dû remarquer que dans pluſieurs des *Travaux d'Hercule*, les Poëtes ſuppoſent qu'il fut aidé par Minerve, c'eſt que l'art d'élever des digues & de détourner les eaux eſt un des plus grands efforts de l'induſtrie des anciens peuples. Mais quel eſt ce Lyngéus l'un des ayeux d'Hercule & d'Iolaüs? Λυγγέυς eſt évidemment dérivé de Λύγος, oſier, faſcine, matiere qui entre ordinairement dans la compoſition des digues deſtinées à retenir ou à détourner le cours des eaux; c'eſt le même que Lynceus mari de l'une des Danaïdes, que nous avons vu, Théog. ℣. 319.

℣. 349. *Hercule prit la parole.* On a cenſuré Homere de ce qu'il faiſoit haranguer des guerriers prêts à ſe battre, Héſiode fait de même; il eſt donc à préſumer que c'étoit la mode de leur temps, quelque ſinguliere qu'elle nous paroiſſe, & l'on ſait qu'en général les Grecs étoient grands harangueurs. Au reſte ces diſcours ſont ſouvent un peu brutaux, & ſe ſentent de la rudeſſe des ſiecles héroïques.

℣. 353. *Je vais à Trachine.* Cette circonſtance paroît d'abord aſſez déplacée; mais il faut faire attention au deſſein qu'Hercule paroît avoir d'empêcher par-là Cygnus, gendre de Ceyx, de combattre contre un ami de ſon beau-pere. Les prétendus voya-

ges d'Hercule à Trachine ſont fondés ſur le nom de cette ville : elle s'appelloit *Heracleæ Trachinia*, c'eſt-à-dire, ville fermée & ſituée ſur une hauteur ; les Grecs imaginerent qu'elle étoit ainſi nommée parce qu'Hercule y avoit ſéjourné ; & l'on a cru la même choſe de toutes les autres villes nommées *Heraclea*.

℣. 359. *Il a éprouvé la force de mon bras.* Ces bravades d'Hercule contre Mars, qui n'y répond pas un mot, ſont un ſpectacle bien ſingulier pour nous ; elles nous montrent quelle idée les Payens ſe formoient de leurs Dieux.

℣. 367. *Les dépouilles ſanglantes qu'il m'avoit laiſſées.* Ceci ſemble contredire le ℣. 336, où Minerve dit à Hercule qu'il ne lui eſt pas permis de s'emparer des armes, ni des chevaux de Mars ; c'eſt qu'on ne dépouilloit les vaincus qu'après les avoir tués ; or Hercule ne pouvoit pas ſe flatter de tuer un Dieu. Il ſuppoſe donc que dans les combats précédens, Mars effrayé de ſes bleſſures, avoit laiſſé à ſon ennemi quelque partie de ſon équipage. Quand on ſoutiendroit que c'eſt une contradiction manifeſte, ce ne ſeroit pas la ſeule que l'on peut reprocher à Héſiode. N'en eſt-ce pas une de ſuppoſer que des Dieux que l'on appelle immortels, ne ſont pas invulnérables ?

℣. 380. *Faiſoient retentir de leurs cris les villes voiſines.* C'eſt une exagération ridicule; mais des Dieux ou des demi-Dieux qui ſe battent, doivent crier plus fort que des hommes.

℣. 384. *Fit pleuvoir du ſang.* Autre imitation d'Homere, Iliad. l. 2, ℣. 459.

℣. 393. *C'étoit le temps*, &c. La circonſtance du temps eſt aſſez inutile à l'action, & n'a été ajoutée que pour avoir lieu de faire une deſcription de l'été : à moins que l'on ne ſuppoſe que le Poëte a voulu nous faire remarquer que les grandes chaleurs qu'il faiſoit alors, rendoient le combat plus fatiguant & plus cruel.

℣. 437. *De même qu'un rocher*, &c. Cette comparaiſon, répétée trois fois dans un eſpace de 65 vers, eſt ſans doute une affectation vicieuſe, que l'on ne pardonneroit pas à un Poëte moderne.

℣. 455. *Minerve détourna le coup.* C'eſt la fonction de Minerve dans tous les combats des Héros : cela ſignifie qu'eſquiver un coup, le parer, le rendre inutile, eſt un tour d'adreſſe de la part des combattans.

℣. 461. *Lui fit une profonde bleſſure.* Si l'on veut ſe rappeller la ſignification abuſive d'Ἄρης, lieu humide & marécageux, & d'Ἡράκλεης, une digue, une chauſſée, on ne ſera pas ſurpris qu'Hercule ſoit toujours vic-

torieux d'Arès, & lui faſſe de profondes bleſſures.

℣. 463. *Le trouble & l'effroi, écuyers du Dieu de la guerre.* Il y a dans le texte *la crainte & la frayeur* qui ſont maſculins en grec; il a fallu leur ſubſtituer deux perſonnages de même genre pour ſoutenir la métaphore.

℣. 472. *Le Roi Ceyx.* Il y a beaucoup d'apparence que ce Roi eſt un perſonnage fabuleux auſſi-bien que Cygnus; ſa généalogie donne lieu de le penſer. Ceyx étoit fils de l'étoile du matin & de Chioné, d'autres diſent de l'aurore; il avoit épouſé Alcyone; ils furent tous deux changés en Alcyons: Cygnus d'ailleurs eſt un oiſeau connu: toutes ces alliances & ces métamorphoſes nous font aſſez ſentir que l'origine de la plupart des fables eſt l'équivoque des noms.

℣. 477. *Les eaux du fleuve Anaurus.* C'eſt une riviere de la Phtiotide; par-là nous comprenons en quelle partie de la Gréce Héſiode ſuppoſe que s'eſt paſſé le combat d'Hercule contre Cygnus. Selon Pauſanias, liv. 1, ch. 27, c'étoit près du fleuve Pénée dans la Theſſalie. Cela nous apprend encore ce que c'étoit que ce Héros prétendu: c'étoit un ruiſſeau ou un torrent dont on arrêta ou dont on détourna les eaux par une digue ou par une écluſe. Les différentes circonſtances

conſtances de la narration d'Héſiode confirment cette explication.

1°. Le nom de Cygnus eſt évidemment le même que celui du cygne, de l'oiſeau qui fait ſa demeure dans les eaux, de l'oiſeau nageur; tel eſt le ſens du terme. C'eſt ſur cette même alluſion qu'eſt fondée la fable d'Ovide d'un certain Cygnus, fils de Neptune, tué par Achille, & changé en cygne; Métam. liv. 12, fab. 3.

2°. Celui-ci étoit fils de Mars, Ἄρης; nous avons vu, Théog. ℣. 922, & ailleurs, que ce nom peut déſigner un lieu humide & marécageux; il eſt aiſé de comprendre qu'un ruiſſeau peut être enfant d'un marais.

3°. Cygnus, ſelon les Mythologues, avoit épouſé Thémiſtonoë, fille de Ceyx; Théog. ℣. 261. Thémiſto eſt une des filles de Nérée, une nymphe marine. La terminaiſon *Noë*, qui vient de Νάω, couler, & qui eſt commune à pluſieurs autres, la déſigne encore mieux. C'étoit une fontaine qui tomboit dans le ruiſſeau Cygnus. Ceyx ſon pere fut ſubmergé dans les eaux, ſelon Ovide, Métam. l. 11, fab. 10, & fut changé en Alcyon avec ſon épouſe Alcyoné: cette derniere étoit un marais, ſelon Pauſanias, liv. 2, ch. 37. Toute cette famille eſt donc de même eſpéce.

4°. Cygnus étoit un brigand qui outra-

geoit & dépouilloit ceux qui conduiſoient des victimes à Delphes. On a vu par pluſieurs exemples que tous les ruiſſeaux ou torrens qui ont fait périr quelques perſonnes dans leurs inondations, ont été changés par les Poëtes en brigands fameux qui tuoient les paſſans & déſoloient les environs.

5°. Enfin le fleuve Naurus ou Anaurus, dans un de ſes débordemens, couvrit entiérement le lieu où couloit auparavant le ruiſſeau Cygnus, d'où Héſiode raconte que ſon tombeau étoit devenu inacceſſible.

La fable du combat d'Hercule contre Cygnus eſt donc une nouvelle preuve de l'explication que l'on a donnée aux différens travaux de ce Héros ou demi-Dieu.

L'explication de la fable de Cygnus nous fait appercevoir l'origine d'une autre plus célèbre. Jupiter, amoureux de Léda, ſe changea en cygne pour avoir commerce avec elle. Léda accoucha de deux œufs; de l'un ſortirent Pollux & Hélene, de l'autre Caſtor & Clytemneſtre. Les deux freres furent de vaillans Athlétes; ils épouſerent Ilaïra & Phœbé, filles de Leucippe. D'autres diſent qu'Hélene étoit fille de Jupiter changé en cygne & de Néméſis fille de l'Océan, changée en oye. On peignoit Caſtor & Pollux montés ſur des chevaux blancs, avec des chapeaux environnés de feuilles de jonc. Les

Caſtor & Pollux.

feux nocturnes qui paroiſſent quelquefois ſur les mâts des vaiſſeaux, étoient nommés Caſtor & Pollux quand on en voyoit deux, & on les prenoit pour un ſigne de beau temps; quand il n'en paroiſſoit qu'un ſeul, on le nommoit Hélene, & il préſageoit la tempête. Chez les Latins, leurs noms & celui d'Hercule étoient une eſpéce de jurement; les femmes prononçoient *Ædcaſtor*, les hommes *Ædepoll*, *Mehercule* ou *Mehercle*.

Les Mythologues hiſtoriens ne ſe ſont pas donné la peine de rendre raiſon de toutes les circonſtances de cette fable; elles ne paroiſſent avoir entr'elles aucune liaiſon, mais elles ſe développeront naturellement par l'explication des noms des perſonnages.

On comprend d'abord que Jupiter changé en cygne eſt un courant d'eau formé par la pluie. Λίδα pour Λέδα, ſignifie, ſelon Héſychius, le ſommet des rochers; il n'eſt pas difficile de concevoir comment une veine d'eau formée par la pluie a eu commerce avec un rocher, a pénétré au travers. Il en eſt ſorti deux œufs, c'eſt-à-dire, deux baſſins ronds ou ovales d'où l'eau s'écouloit. L'un eſt appellé Κάστωρ, c'eſt le nom de la loutre & du caſtor, animaux aquatiques & plongeurs; il eſt analogue à Κάστακτη, nom de

pluſieurs fontaines : on doit ſe ſouvenir que *Lutra* en latin fait la même équivoque, il ſignifie un animal & un bain. L'autre eſt nommé πολυδεύκης, qui coule abondamment, de Δεύω, mouiller, arroſer. Ἑλένη, qu'on lui donne pour ſœur, eſt une eſpece de vaſe, pluſieurs lacs ou rivieres portent le même nom. Les deux freres ſont appellés Διόσκυροι, fils de Jupiter ; la cauſe en eſt ſenſible, ils ſont enfans de la pluie ; tous deux ont paſſé pour de fameux Athlétes, par une fauſſe alluſion d'Ἀθλητὸς avec Ἀθλέω, Ἀντλέω, puiſer & verſer. C'eſt la même équivoque qui a été remarquée dans la fable d'Atlas.

Selon une autre tradition, ou plutôt par une autre équivoque, Jupiter changé en cygne, eut commerce avec Néméſis, fille de l'Océan, changée en oye. Il eſt évident que Νεμέσις en ce ſens eſt dérivé de Νᾶμα, fluide, écoulement d'eau, que ſa prétendue métamorphoſe vient du double ſens de Χήν, une oye & un lieu creux ; c'eſt le nom de pluſieurs rivieres. L'œuf de Néméſis fut dépoſé dans un marais & conſervé par Léda ; tout cela ſe ſuit ; voyez Lilio Gyraldi, Syntag. 5, p. 176.

Caſtor & Pollux épouſerent les filles de Leucippe. Λευκίππος ſignifie de l'eau blanche & un cheval blanc : comme l'eau qui

ſortoit des deux baſſins nommés Caſtor & Pollux, étoit blanche & ſulfureuſe, on en a pris occaſion de repréſenter ces deux Héros montés ſur des chevaux blancs, avec des chapeaux couronnés de jonc. Il n'eſt pas rare de voir pendant la nuit des flammes ſur les eaux ſulfureuſes, & ſans doute il en parut ſur les deux ſources dont nous parlons; dela on a dit que dans une tempête, on avoit vu deux aſtres ſur la tête de Caſtor & de Pollux, & l'on a donné le même nom aux feux nocturnes que l'on voit ſur mer.

Les deux filles de Leucippe qu'on leur fait épouſer, étoient nommées l'une φοίβη, l'autre Ἱλαείρα : ce ſont deux noms de la Lune, ſelon Héſychius; tous deux ſignifient brillante. Il n'eſt pas étonnant que l'on ait donné ces deux épithétes aux feux appellés Caſtor & Pollux. D'ailleurs, παυδ'εύκεις, ſelon le même Héſychius, peut ſignifier très-brillant; Δεύκεις, *fulgens;* & alors il vient de Δαίω; nouvelle raiſon de donner ce nom aux feux follets, & de leur ſuppoſer de telles épouſes.

Ἑλένη ſe confond aiſément avec Ἑλαύνη; un flambeau, un fallot; ainſi Hélene eſt devenue ſœur des feux appellés Caſtor & Pollux.

Il y a bien de l'apparence que l'on fit

ſur ces deux fontaines minérales la même fable que ſur les deux freres Palices de Sicile : on ſuppoſa que leur eau ſulfureuſe avoit la vertu de punir les parjures auſſi-bien que l'eau du Styx ; par-là s'introduiſit la coutume de jurer par leurs noms. Pour celui d'Hercule, il devint une eſpece de ſerment à cauſe de ſa ſignification : *jurer*, *ſerrer*, *fermer*, *jurare*, *aſſerere*, *firmare*, ſont ſynonymes dans leur origine. On le voit par l'uſage de ſe ſerrer mutuellement la main pour confirmer une alliance ou une promeſſe, ſymbole analogue au terme de *ſerment*, & nous avons vu que Ἡρακλὴς exprime *firmiter claudens*. Dans quelques patois du Royaume, on dit encore *ſerrer* pour *fermer* : *ſerrez l'uche*, fermez la porte. Cet uſage du nom d'Hercule ſert à confirmer la ſignification que nous lui avons donnée. Auſſi Varron, *de Linguâ Lat.* l. 4, n. 10, étoit perſuadé que *Sancus*, *Deus fidius*, Caſtor & Hercule étoient le même perſonnage. Il n'en auroit certainement pas eu cette idée, s'il les avoit pris pour des hommes.

REMARQUES
SUR
LES TRAVAUX ET LES JOURS.

CE Poëme peut être diviſé en quatre parties; la premiere qui eſt comme le préambule, contient la fable de Pandore qu'Héſiode a déja racontée, Théog. *v.* 571, & ce que les anciens croyoient ſur les quatre différens âges du monde. Le Poëte fait le détail des maux ſortis de la boîte de Pandore & des miſeres du ſiecle de fer, pour en conclure la néceſſité du travail & de l'économie; ainſi cette eſpece d'épiſode ſe trouve lié à l'objet principal du Poëme. La ſeconde partie eſt comme un recueil de ſentences ou de maximes ſur l'obligation d'obſerver la juſtice, de s'occuper au travail, & ſur les maux que la pareſſe entraîne. Comme ce ſont autant de proverbes ou de manieres de parler communes & populaires, il eſt difficile de leur donner un air d'importance & de dignité dans notre langue. La troiſiéme eſt le détail des travaux & des pratiques de l'agriculture, le tableau de la vie champêtre. Il s'en faut beaucoup que le

Poëte Grec ait traité ſon ſujet avec autant d'agrément que Virgile; celui-ci eſt infiniment ſupérieur par la pompe des vers, par la beauté des images, par le choix des épiſodes; après avoir lu les Géorgiques, Héſiode paroîtra inſipide à la plupart des lecteurs. Mais Virgile en a emprunté quelques traits, il eſt ſatisfaiſant de voir comment il a ſu les embellir. D'ailleurs le Poëte Grec nous fait connoître à quel point l'agriculture étoit parvenue au ſiecle où il vivoit, & l'on voit par ce qu'il en dit, que cet art étoit encore aſſez imparfait. La quatriéme partie eſt une eſpéce de calendrier, ou plutôt une liſte ridicule des jours prétendus heureux ou malheureux: triſte monument de la ſuperſtition grecque, dont malgré la réclamation du ſens commun & de la religion, il ſubſiſte encore des reſtes parmi les peuples groſſiers des campagnes

℣. 1. *Muſes Piérides.* Héſiode a dit; Théog. ℣. 53, que les Muſes étoient nées dans la Piérie. Quelques Critiques ont prétendu que cette invocation des Muſes & de Jupiter n'étoit pas d'Héſiode, parce qu'elle paroît détachée du reſte de l'ouvrage. C'eſt ce qu'il importe peu d'examiner.

℣. 4. *C'eſt le ſouverain Jupiter*, &c. Il eſt à remarquer qu'Homere & Héſiode n'ont point parlé de la fortune; ils attribuent à Jupiter

Jupiter la distribution des biens & des maux. Cette Divinité est une invention des siecles postérieurs & plus révérée des Latins que des Grecs; ceux-ci la confondoient ordinairement avec le Destin ou les Parques; voyez M. l'Abbé Banier, tome 2, page 258, & Théog. ℣. 360.

℣. 17. *Est fille de la Nuit.* Hésiode a dit, Théog. ℣. 225, que la Discorde ou la Rivalité en général est fille de la Nuit, & qu'elle a enfanté le Travail.

℣. 25. *Le voisin est jaloux.* Il est clair que la Rivalité retenue dans les bornes d'une émulation équitable est utile; mais dès que l'excès la fait dégénérer en basse jalousie, elle devient injuste & pernicieuse. Notre Poëte n'a pas assez distingué ces deux passions; peut-être la langue grecque n'avoit pas des termes aussi différens par leur signification que le sont parmi nous *émulation* & *jalousie.*

℣. 39. *A des Juges avides.* On voit par Aristophane & par d'autres monumens que l'office de Juge étoit assez avili parmi les Grecs, & ordinairement exercé par des ames basses & sordides.

℣. 109. *Les habitans de la terre.* Μερόπων. Guiet a remarqué que ce terme traduit ordinairement par *articulatè loquentes*, ou *diversis linguis loquentes*, peut signifier *morta-*

les. Ce ſeroit alors le même que l'hébreu *merapah*, diſſolution, défaillance.

Ibid. *Le ſiecle d'or.* Le judicieux Auteur de l'origine des loix, &c. 1re part. l. 6, c. 4, tome 2, p. 374, a montré par des faits inconteſtables que cette hiſtoire de l'âge d'or ſi ſouvent répétée chez les Poëtes Grecs & Latins n'a aucun fondement, qu'elle eſt évidemment démentie par l'Hiſtoire. Que dans les premiers ſiecles qui ont ſuivi le déluge, la férocité, la violence, l'injuſtice, le brigandage, les crimes de toute eſpece ont regné avec plus d'empire encore que dans les âges ſuivans: que les premiers peuples qui ont habité la Gréce, menoient à peu près la même vie que les Sauvages des forêts de l'Amérique, vie que l'on ne peut enviſager, ni comme innocente, ni comme heureuſe. Le foible de tous les hommes eſt de croire que ceux qui nous ont précédés, valoient mieux que nous, préjugé que les vieillards augmentent par l'affectation de louer ce qui s'eſt fait de leur temps; telle eſt la ſource de ce prétendu âge d'or qui n'a exiſté nulle part: & comme on s'eſt perſuadé que le monde alloit toujours en empirant, il a fallu imaginer cette gradation de ſiecles, dont le dernier eſt toujours moindre que le précédent: mais comme on croit qu'il n'y en peut avoir de pire que celui où l'on vit,

le ſiecle de fer par ce moyen a duré depuis les Poëtes Grecs juſqu'à nous, & durera autant que le monde. Ainſi la prophétie d'Héſiode, ℣. 180, que Jupiter perdra cette nouvelle race d'hommes, ne s'eſt point accomplie & ne s'accomplira point; voyez Théog. ℣. 210. Il eſt vrai néanmoins que l'invention de l'agriculture ſous Saturne rendit ce ſecond âge infiniment moins malheureux que le précédent.

℣. 122. *Démons ou bons Génies.* L'on a déja montré dans le diſcours prélim. ch. 1, §. 6, que ce paſſage ne prouve point le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, qu'il ne s'enſuit point que tous les Dieux des Grecs fuſſent des hommes, que tous les Démons ou Génies fuſſent les ames des morts. 1°. Héſiode diſtingue formellement les Dieux, & en particulier Saturne & Jupiter, de ces hommes de l'âge d'or; il ſuppoſe la puiſſance de Jupiter déja établie, & ſon regne affermi, avant que ces ames ſoient devenues des Génies. 2°. Il met une différence entre les grands Dieux & ces Génies du ſecond ordre qu'il a nommés ailleurs nymphes mélies ou bienfaiſantes. 3°. Il appelle les premiers *les immortels habitans du ciel*, tandis que les ſeconds ſont errans ſur la terre.

℣. 130. *Leur enfance duroit cent ans.*

Rien de si fabuleux que cette description ; l'on ne conçoit pas ce qui peut en avoir donné l'idée à notre Poëte.

℣. 134. *Ils ne pouvoient s'abstenir de l'injustice.* Des hommes élevés dans l'innocence pendant cent ans n'auroient pas dû être si enclins au vice ; il n'y a aucune liaison dans toutes ces imaginations.

℣. 135. *Ils ne vouloient pas honorer les Dieux.* Tout ce que l'on peut conclure de raisonnable de ces paroles, c'est quedans les premiers âges de la Gréce l'idolâtrie n'étoit pas encore établie. On ne connoissoit point alors cette multitude de Dieux & de Génies, que l'on imagina dans la suite : on se contentoit d'honorer un seul Etre suprême, sous le nom de Cœlus, & ensuite sous celui de Saturne.

℣. 140. *Les mortels bienheureux.* Il seroit difficile de dire ce que c'est que ce second ordre de Génies ou d'ames bienheureuses, ni où le Poëte les plaçoit. On ne voit aucuns vestiges de cette croyance dans les autres Auteurs ; c'est une idée particuliere à Hésiode.

℣. 145. *Une race d'hommes sauvages.* Ἐκ μελιάων. Ceux qui traduisent *è fraxinis*, ne font pas attention à la signification de ce terme dans Hésychius ; c'est le même qu'ἄρρυθμος, sans culture, sans éducation,

C'eſt à ce troiſiéme âge d'airain que l'on doit placer les premiers colons de la Gréce, la peinture qu'en fait Héſiode, convient parfaitement à leurs mœurs. Ils ne prenoient aucune nourriture apprêtée, parce qu'ils vivoient de fruits tels que la nature les produit. On les dépeint d'une force prodigieuſe; c'eſt un préjugé & une exagération, de même que leurs prétendues maiſons d'airain. Après leur mort, le Poëte les fait deſcendre dans les enfers; ainſi cette croyance ſur la deſtinée des ames des méchans eſt ancienne dans la Gréce.

℣. 160. *La race divine des Héros.* Les Grecs ne connoiſſoient rien de plus ancien que leurs Héros, que les guerres de Thèbes & de Troye; encore ſont-ce là les temps fabuleux; ce qui a précédé, eſt appellé le temps inconnu: nouvelle preuve que l'âge d'airain ſeul a pu être réel, que les deux autres ſont une imagination creuſe des Poëtes. Un reſte de tradition ſur le premier état de la Gréce, a forcé Héſiode de changer l'ordre qu'il avoit ſuivi d'abord, & de ſuppoſer que les Héros valoient mieux que les hommes de l'âge précédent. Nous avons déja remarqué que ces prétendus demi-Dieux n'étoient cependant rien moins que des perſonnages fort vertueux; le nom de Héros ne ſignifie rien autre choſe que fort & courageux.

v. 162. *Au ſiége de Thèbes & de Troye.* Ce que l'on a dit ſur la Théogonie, ſuffit pour nous faire conclure que ces deux ſiéges ne ſont pas ſi certains que l'on ne puiſſe en douter. Œdipe & ſa famille pourroient bien être des perſonnages en l'air: *Hélene*, qui eſt le nom de la Gréce, a l'air d'être une femme de même eſpece, auſſi-bien que Laomédon & ſa poſtérité. Tous déſignent des lieux particuliers de la Gréce dont on a fait des hommes, & que l'on a tranſplantés en Aſie. On ſait que chez tous les peuples, le ſujet des premieres poëſies & des premiers romans ont été les exploits vrais ou faux des anciens Preux de la nation, qu'au défaut de Héros véritables, on en a créé d'imaginaires.

v. 171. *Les Iſles fortunées.* Les Auteurs qui ont voulu fixer dans la ſuite la ſituation de ces Iſles, ont dit les uns que c'étoit l'Eſpagne, les autres que c'étoient les Canaries. Ils n'ont pas fait attention qu'Homere & Héſiode ne connoiſſoient ni les unes ni les autres, que ces Poëtes ont parlé des Iſles Fortunées ou Champs Elyſées, comme les Sauvages imaginent un *pays des ames*, ſans ſavoir où il eſt. Tantôt on a dit que ces Iſles étoient près de l'Océan, tantôt au milieu, tantôt au-delà, parce qu'elles n'exiſtent nulle part.

Cette tradition ſur le ſéjour des ames des Héros n'étoit pas bien conſtante chez les Grecs; il y avoit dans le Pont-Euxin une iſle Leuca ou Achillée, dans laquelle on croyoit qu'Achille & les Héros tués au ſiége de Troye faiſoient leur demeure; voyez Iphigénie en Tauride d'Euripide, Théâtre des Grecs, tome 3, page 28; Pauſan. liv. 3, ch. 19.

℣. 200. *La Pudeur & la Correction.* Νέμεσις. On a dit, Théog. ℣. 223, que Néméſis eſt la juſtice ou la vengeance divine. Selon les Payens, les Dieux ſe vengeoient ſouvent en portant les hommes au crime, & en les rendant plus méchans; d'autres fois ils les châtioient pour les corriger & les rendre meilleurs. Cette ſeconde vengeance eſt la ſeule qui convienne à la Divinité envers les hommes en cette vie; la premiere eſt un blaſphême. Le Poëte ſuppoſe que les hommes étant également incapables de honte & de correction, ces deux Divinités étoient devenues inutiles ſur la terre.

℣. 202. *J'adreſſe une parabole.* On ne voit pas trop le but de cet apologue, ni quelle liaiſon il peut avoir avec le deſſein du Poëte. C'eſt aux Juges qu'il veut parler, & le diſcours qu'il leur adreſſe, n'eſt pas propre à les prévenir en ſa faveur.

℣. 227. *Rendent leur patrie floriſſante.*

Par le détail des récompenſes temporelles qu'Héſiode promet à la vertu, il ſemble que les Grecs de ſon temps n'ayent eu aucune idée du bonheur qu'elle procure dans l'autre vie; il ne met dans les Champs Elyſées que les ames des Héros, & les Poëtes n'ont ordinairement placé dans les enfers ou dans le Tartare que les ſcélérats fameux par leurs forfaits. Que devenoient les hommes du commun après leur mort? Quel étoit leur état dans le Royaume de Pluton? Rien de clair dans les anciens ſur cet article important. Par la maniere dont Homere fait parler les Héros qu'Ulyſſe rencontre dans les enfers, Achille, Hercule, &c. on voit que ce ſejour ne leur étoit pas fort agréable, & qu'ils regrettoient beaucoup la vie; à plus forte raiſon les morts du commun devoient-ils s'ennuyer dans leur ſombre & triſte demeure. La croyance des enfers ne pouvoit ſervir au commun du peuple qu'à lui faire craindre beaucoup la mort, elle n'étoit d'aucune utilité pour le porter à la vertu.

V. 233. *Du gland pour ſe nourrir.* Il eſt eſt certain que le gland des chênes n'a jamais été une nourriture propre pour les hommes, quoique l'on ait vu quelquefois des malheureux preſſés par la faim en faire rôtir au feu & le manger. Mais les anciens

ont entendu ſous le nom de gland, tous les fruits à coque, les châtaignes, les noix, les noiſettes, les amandes, les piſtaches, les pignons, les ſaligots, la faine, &c. C'eſt ce qui a ſervi de nourriture aux premiers hommes avant qu'ils exerçaſſent l'agriculture.

℣. 240. *Toute une ville eſt la victime*, &c. Selon la croyance des Payens, c'eſt une injuſtice manifeſte que le Poëte attribue aux Dieux. Il eſt contre l'équité naturelle de punir tout un peuple des crimes d'un particulier, ſans faire eſpérer aux innocens ainſi maltraités aucune eſpéce de dédommagement. Selon les principes de la vraie religion qui s'accordent parfaitement avec les plus pures lumieres de la raiſon, Dieu a pu ſans injuſtice punir par des fléaux univerſels les forfaits des particuliers qui demandoient une vengeance éclatante; ceux-mêmes qui n'avoient aucune part à ces crimes, purifiés par les maux temporels des fautes perſonnelles dont aucun homme n'eſt exempt, devenoient par-là plus dignes des récompenſes éternelles, qui ſeules méritent d'être enviſagées dans la pratique de la vertu. C'eſt donc à tort que le Clerc inſinue dans ſa note ſur cet endroit d'Héſiode, que ſouvent les Théologiens ont donné lieu au même reproche que les Payens.

℣. 250. *Les Dieux ont les yeux ouverts.* On ne comprend pas comment les Payens pouvoient redouter la punition divine en bleſſant la juſtice; les Dieux, loin d'en être les vengeurs, donnoient les premiers l'exemple du crime & des paſſions les plus injuſtes. Les belles maximes de notre Poëte doivent donc être enviſagées comme un reſte de lumiere naturelle & un cri de la conſcience qui ſe faiſoit toujours entendre au milieu des erreurs & des extravagances du Paganiſme.

℣. 255. *Ils parcourent l'univers.* Homere l'enſeigne de même, Odyſſ. l. 17, ℣. 485.

℣. 256. *La Juſtice doit ſa naiſſance à Jupiter.* Théog. ℣. 902, il eſt dit que la Juſtice eſt fille de Jupiter & de Thémis.

℣. 260. *Venger ſur les peuples les crimes des Rois.* Voyez ℣. 240 ci-devant.

℣. 271. *Voudrois-je être juſte?* Le Clerc obſerve avec raiſon qu'Héſiode ne témoigne point ici un attachement bien décidé ni bien généreux pour la vertu. Un homme vraiment juſte aime la juſtice pour elle-même, ſans examiner s'il en tirera du profit, ou s'il en reſſentira du préjudice. Il eſt rare que la vertu ſoit heureuſe ſur la terre & qu'elle y jouiſſe de l'eſtime qui lui eſt dûe.

℣. 281. *Jupiter le comble de bienfaits.*

L'expérience ne prouve que trop que ces maximes ſe trouvent ſouvent fauſſes; c'eſt par conſéquent rendre un mauvais ſervice à la vertu de n'y exhorter les hommes qu'en vue de la félicité temporelle. On a ſouvent objecté que Moyſe ne propoſoit point d'autre motif pour engager les Juifs à l'obſervation de ſes loix; mais on auroit dû faire attention qu'il s'agit-là d'une nation toute entiere, de l'état civil & politique de tout un peuple: & il eſt dans l'ordre que ſa proſpérité dépende de ſon exactitude à obſerver les loix. C'eſt autre choſe quand il eſt queſtion des particuliers. Jamais Dieu n'a propoſé la félicité temporelle comme l'unique but que l'homme devoit enviſager dans la pratique de la vertu.

℣. 299. *Des Dieux dont tu es deſcendu.* Il n'y a pas d'apparence qu'Héſiode veuille parler ici de ſes ancêtres; on verra, ℣. 633, qu'ils n'étoient rien moins que de grands perſonnages. Il eſt plus probable qu'il parle de l'origine des hommes en général, & qu'il les ſuppoſe tous deſcendus des Dieux. On peut le conclure du ℣. 108 : *lorſque les Dieux furent nés de même que les hommes.* Il eſt vrai qu'Héſiode n'a indiqué clairement nulle part quelle étoit l'origine des hommes.

℣. 306. *Les travaux les plus avantageux.* Μήτρια. Heinſius a montré que tel eſt le ſens

de ce terme : & Héſychius l'explique à peu près de même.

℣. 327. *Maltraiter un ſuppliant.* Voyez *le Bouclier d'Hercule*, ℣. 85.

℣. 328. *Lui débaucher ſon épouſe.* Il paroît par cette morale que les Payens ſe croyoient obligés d'être plus vertueux que les Dieux qu'ils adoroient, & que leurs mœurs n'avoient aucune relation avec leur religion, ou plutôt que la voix de la nature étoit plus forte en eux que l'empire de la ſuperſtition.

℣. 340. *Ils te chériſſent & te protégent.* On a ſouvent remarqué que les Payens ne demandoient à leurs Dieux que des biens temporels, que c'étoit le ſeul motif du culte qu'ils leur rendoient : *Det vitam, det opes, animum mi æquum ipſe parabo*, dit Horace, en parlant de Jupiter.

℣. 342. *Invite ton ami.* Cet avis, dit le Clerc, eſt aſſez ſuperflu ; perſonne ne s'aviſe de régaler ſes ennemis.

℣. 348. *Si le laboureur voit périr ſon bétail.* Ce préjugé ſubſiſte encore parmi les habitans des campagnes : lorſqu'il ſurvient des maladies à leur bétail, la plupart ſe perſuadent qu'elles ſont l'effet d'un ſortilége, de la malice d'un ennemi ou de la jalouſie d'un voiſin.

℣. 354. *Rien à celui dont tu n'as rien*

reçu. Ces conſeils ne ſont ni louables ni décens, rien n'eſt plus froid ni plus malhonnête; mais il ne faut pas attendre des Payens une morale irrépréhenſible: il étoit réſervé à l'Evangile de nous donner des idées juſtes de la vertu & des préceptes parfaits.

℣. 368. *Du tonneau que tu viens de percer.* Il paroît par-là que les Grecs du temps d'Héſiode connoiſſoient déja l'uſage des tonneaux pour mettre leur boiſſon, quoiqu'ils conſervaſſent ſouvent le vin dans de grands vaſes de terre, & qu'ils ſe ſerviſſent d'outres pour le tranſporter.

℣. 372. *La confiance & la défiance pouſſées à l'excès.* Cette maxime eſt incompatible avec l'avis précédent. N'eſt-ce pas un excès de défiance de ne vouloir point jouer ſans témoins, pas même avec un frere? La défiance exceſſive eſt le défaut ordinaire des ames baſſes & groſſieres; mais elle pouvoit être néceſſaire parmi les Grecs du bas étage, qui n'ont jamais paſſé pour des modeles de probité. Le nom même que les Romains leur avoient donné, montre l'idée qu'ils en avoient: *Graïus*, *Græcus* ſignifient méchant, mauvais; *pica Græca*, pie méchante, pie-griéche.

℣. 376. *Un ſeul enfant ſuffit.* Il a paru néceſſaire de ſuivre en cet endroit la cor-

rection d'Heinſius; la leçon ordinaire ne fait pas un ſens raiſonnable.

℣. 383. *Au lever des Pleïades.* C'eſt-à-dire, vers le milieu du mois de Mai. Il n'eſt pas étonnant que la moiſſon ſe faſſe dans la Gréce beaucoup plutôt que chez nous, le climat eſt beaucoup plus au midi. Dans les provinces méridionales de France, la moiſſon ſe fait en Juin, dans celles du milieu du Royaume, en Juillet, dans celles qui ſont plus au ſeptentrion, en Août. Dans les pays montagneux, la moiſſon eſt encore plus tardive; elle ne ſe fait qu'en Septembre, & quelquefois la neige tombe ſur les grains avant qu'on ait pu les couper. Ainſi, dans la même province, il ſe trouve des contrées où l'on coupe les bleds ſix ſemaines ou deux mois plutôt que dans les autres. Dans le voiſinage des montagnes, une diſtance de deux lieues ſuffit pour mettre dix ou douze jours de différence dans la maturité des grains.

On verra par ce qui ſera dit ci-après, que c'eſt l'agriculture qui a mis les peuples dans la néceſſité de faire les premieres obſervations aſtronomiques, & de ſe régler ſelon le cours des étoiles.

Nous avons parlé de la fable des Pleïades, Théog. ℣. 936.

℣. 384. *Ton labour à leur coucher.* Au

commencement de Novembre. Les semailles sont plus tardives dans les pays où la moisson est plus précoce. Dans les climats tempérés, elle se fait en Octobre après les vendanges; mais dans les pays froids, on est obligé de la faire en Septembre, de peur d'être surpris par les neiges & par les pluies froides de l'automne.

ỳ. 386. *Sur la fin de l'année.* Il est clair par ces paroles que l'année grecque ne commençoit point comme la nôtre après le solstice d'hiver, ni même immédiatement après l'équinoxe du printemps, mais au mois de Mai peu de temps avant la moisson.

ỳ. 391. *Laboure, seme & moissonne sans habits.* Il n'est pas surprenant que dans un climat aussi doux que la Gréce, il fasse encore assez chaud au commencement de Novembre pour que l'on puisse labourer & semer sans habits; à plus forte raison peut-on s'en passer en Mai pendant la moisson. Virgile donne le même avis au laboureur: *nudus ara, sere nudus.*

ỳ. 392. *Il faut faire de bonne heure tous les travaux de Cérès.* La maxime est certaine dans tous les climats par proportion; les laboureurs les plus actifs & les plus diligens sont ordinairement ceux dont la récolte est la meilleure.

ỳ. 427. *Un manche de charrue.* La char-

rue du temps d'Héſiode étoit compoſée; comme elle l'eſt encore aujourd'hui, de trois piéces principales que la verſion latine n'a pas aſſez diſtinguées. 1°. Τύη ou Ἔχετλη, *buris* ou *bura*, le manche: il étoit alors d'une ſeule piéce courbe que le laboureur tenoit de la main droite, tandis que de la gauche il piquoit les bœufs avec un aiguillon. Aujourd'hui il eſt de deux piéces plantées en façon de fourche dont on tient une branche de chaque main: par ce moyen la charrue eſt plus ferme, & l'on peut tracer des ſillons plus profonds; c'eſt une autre perſonne qui conduit & qui chaſſe les bœufs. 2°. Ἔλυμα, *dentale*, le dental ou denteau, comme le nomment les laboureurs; c'eſt la maîtreſſe piéce à laquelle le ſoc eſt attaché, à laquelle tiennent le timon & le manche. On pourroit l'appeller autrement la ſole de la charrue. 3°. Ῥυσὸν, *temo* ou *ſtiva*, le timon auquel les bœufs ſont attelés. Héſiode ne fait point mention du ſoc, *vomis* ou *vomer*, dont on garnit le bout du dental: il eſt d'autant plus probable qu'on ne le connoiſſoit pas encore, que l'uſage de labourer avec des charrues toutes de bois a duré pendant très-long-temps. La Mothe le Vayer raconte qu'il y a eu des peuples prêts à ſe révolter contre leurs maîtres, parce qu'au lieu de ſocs de bois dont ils ſe ſervoient,

on

on leur vouloit faire prendre des ſocs de fer.

Héſiode ne dit rien non plus d'une quatriéme piéce que l'on ajoute à la charrue, & qui en rend l'uſage beaucoup plus commode; c'eſt l'oreille, qui ſert à renverſer la glebe ou langue de terre que le ſoc a coupée. Dans les pays où la terre eſt légere, c'eſt une ſimple planche mobile qui peut s'attacher de côté ou d'autre de la ſole, afin que le laboureur puiſſe l'avoir tantôt à ſa droite & tantôt à ſa gauche, ſelon qu'il eſt néceſſaire de tourner la glebe; autrefois on en mettoit deux: voyez le texte de Virgile ci-après. Dans les contrées où la terre eſt compacte & peſante, l'oreille eſt immobile, attachée ſolidement à la ſole; le laboureur l'a toujours à ſa droite: il eſt donc obligé alors de tracer le premier ſillon dans le milieu de ſon champ, & quand il eſt arrivé au bout, de paſſer de l'autre côté pour tracer le ſecond.

Enfin l'on ajoute à la charrue un *coutre* ou couteau fiché dans le timon, dont la pointe répond à celle du ſoc; il ſert à couper en ligne droite la glebe que le ſoc doit ſoulever & que l'oreille doit renverſer. Virgile ne le nomme point, mais Pline en fait mention. Toutes ces piéces n'ont été imaginées qu'à la longue: les premieres char-

rues n'étoient d'abord qu'un arbre armé du tronçon d'une de ſes branches, aiguiſé en forme de crochet; on atteloit les bœufs à cet arbre, le crochet aigu ſervoit à tracer le ſillon. Dans pluſieurs provinces de France la charrue eſt moins compoſée & a moins de piéces que dans les environs de Paris. Mais de tous les laboureurs il en eſt peu qui cultivent la terre avec autant d'art que ceux de la Brie; ils donnent à leur labour une propreté & un allignement que l'on ne voit point ailleurs.

℣. 430. *Un éleve de Pallas.* On a vu, Théog. ℣. 888, que Pallas ou Minerve préſidoit à tous les arts; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un charpentier ou un charron ſoit nommé ſon éleve.

℣. 432. *Fais deux charrues.* On faiſoit alors deux eſpeces de charrues, dans l'une le manche & le dental étoient d'une ſeule piéce Ἄντυγον: c'étoit un morceau de bois courbé en S auquel on attachoit le timon. Le laboureur tenoit la courbure ſupérieure qui ſervoit de manche, l'inférieure tenoit lieu de dental & de ſoc: Virgile en fait mention, Géorg. liv. 1, ℣. 162, *inflexi primùm grave robur aratri.* Ce ſont les bois ainſi courbés & propres à cet uſage, dont Héſiode conſeille à Perſés de faire bonne proviſion. Virgile donne le même avis,

ibid. *Omnia quæ multò antè memor proviſa repones.*

La ſeconde charrue étoit faite de trois piéces, aſſemblées comme nous avons dit. Comme dans la premiere charrue le manche & le dental étoient la même piéce, *ſtiva*, dans la plupart des Dictionnaires latins eſt pris pour le manche; il paroît que c'eſt mal-à-propos. Varron, liv. 4, n. 31, après avoir parlé du ſoc *vomer*, ajoute: *ſuprà id regula quæ ſtat, ſtiva, à ſtando:* or cette regle immobile ſur le ſoc ne peut pas être le manche; ce ſeroit plutôt le timon ou une autre piéce qui y étoit attachée. Virgile a très-bien diſtingué toutes ces piéces, *Æ.* 169.

Continuò in ſylvis magna vi flexa domatur
In burim, & curvi formam accipit ulmus aratri.
Huic à ſtirpe pedes temo protentus in octo,
Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorſo.
Cæditur & tilia antè jugo levis, altaque fagus;
Stivaque quæ currus à tergo torqueat imos.

Or c'eſt autant le timon que le manche qui ſert à faire tourner les roues de quel côté l'on veut, mais du temps d'Héſiode l'on n'avoit pas encore le ſecret de ſuſpendre la charrue ſur deux roues, invention qui diminue infiniment la fatigue des bœufs

qui la traînent & du laboureur qui la tient. Ce n'eſt donc que dans les ſiecles poſtérieurs que l'on a repréſenté Cérès traînée ſur un char.

℣. 436. *Deux bœufs de neuf ans.* L'on ſuppoſe aujourd'hui que les bœufs à quatre ou cinq ans ſont dans toute leur force; dès qu'ils ont dix ans, ils deviennent plus peſans & moins vigoureux; on les engraiſſe alors pour la boucherie.

℣. 441. *Un jeune homme de quarante ans.* Un homme à cet âge n'eſt plus jeune, & les laboureurs n'attendent pas juſqu'alors à s'exercer à toutes les pratiques de l'agriculture.

℣. 460. *La terre ſeche ou humide.* En attendant que la terre devienne plus propre au labour, on s'expoſe à laiſſer paſſer le temps des ſemailles. Lorſque cette ſaiſon eſt arrivée, il faut labourer la terre en quelqu'état qu'elle ſoit.

℣. 464. *La terre ainſi préparée.* Νεῖος, *novalis*, c'eſt-à-dire, la terre qui a reçu le ſecond labour, appellé par les Latins *iteratio*, qui eſt l'équivalent du grec; il n'eſt point ici queſtion des novales que l'on ſeme pour la premiere fois. Les Latins nommoient le premier labour, *proſcindere*, & les laboureurs ſe ſervent encore du même terme, *rompre* ou *verſer*; parce qu'on ne fait alors

que couper la glebe & la renverſer. Ils appelloient le troiſiéme *tertiare :* Héſiode n'en parle point, parce qu'il eſt inſéparable de la ſemaille. Dans quelques provinces au contraire, *tercer*, c'eſt donner le ſecond labour ; & on le nomme ainſi, parce que les deux autres étant indiſpenſables, c'eſt ce *troiſiéme* que les pareſſeux omettent ſouvent, & qui eſt réellement le ſecond. Les plus ſavans Commentateurs d'Héſiode ont cru devoir faire toutes ces remarques, qui paroîtront minutieuſes à la plupart des lecteurs ; cependant elles ſont néceſſaires pour bien entendre les Auteurs Grecs & Latins.

℣. 465. *A Jupiter terreſtre.* Quoique Jupiter fût principalement le Dieu du ciel, ſouvent les Poëtes étendent ſon empire ſur la terre & même dans les enfers ; c'eſt qu'alors ils le conſidérent comme le ſouverain de tous les Dieux. Jupiter terreſtre eſt donc Jupiter qui fait croître les fruits de la terre par la pluie dont il les arroſe.

℣. 470. *Armé d'un hoyau.* Du temps d'Héſiode, l'on n'avoit donc pas encore inventé la herſe, *occa* ou *tribula*, puiſque, pour recouvrir la ſemence, on ſe ſervoit d'un hoyau ou d'une eſpéce de rateau.

℣. 492. *Au retour du printemps.* Héſiode ne parle point du labour qui ſe fait au prin-

temps pour ſemer l'orge, l'avoine & les légumes; il n'a pour objet que la culture du bled ou du froment, parce que c'eſt la principale.

℣. 499. *Occupé de deſſeins criminels.* C'eſt de tout temps que la fainéantiſe a peuplé l'univers de ſcélérats.

℣. 504. *Le mois Lenæon.* Il répondoit à peu près à notre mois de Janvier.

℣. 553. *De ſombres nuages.* Voyez Théog. ℣. 377, ce qui eſt dit de Borée.

℣. 566. *L'étoile arcturus.* Il ſeroit aſſez inutile de copier les ſavantes diſſertations des Critiques ſur le temps précis où les différentes conſtellations devoient paroître ſur la Gréce au temps d'Héſiode; celle-ci devoit ſe lever vers le 10 de Mars.

Ἀρκτουρος eſt la queue de la grande ourſe, ou plutôt une étoile voiſine de cette conſtellation. Celle-ci étoit nommée Ἄρκτος ou Ἄρκος, Ἕλικη, Καλίστω; ces noms ſignifient tournante. Le premier eſt analogue au latin *arcus*, un demi-cercle: Ἕλικος, *vorticoſus*; le troiſiéme vient de Καλίομαι, *volvor*: on l'appelloit encore Ἅμαξα, le charriot, & c'eſt le nom que lui donnent tous les peuples des campagnes. Comme Ἄρκτος ſignifie auſſi un ours, la conſtellation du charriot eſt ainſi devenue la grande ourſe, pour la diſtinguer de la petite qui en eſt

voiſine & qui tourne comme elle. On prétend que ces deux conſtellations furent ainſi appellées, parce qu'elles déſignent le nord qui eſt le pays propre aux ours. Cette explication paroît un peu tirée.

Hélicé ou Caliſto étoit, dit-on, une compagne de Diane, c'eſt-à-dire, que les étoiles de la grande ourſe paroiſſent ſouvent en même temps que la lune; elles ſont aſſez brillantes pour n'être point effacées par la lumiere de cet aſtre. Hélicé eut de Jupiter un fils nommé Arcas, qui fut le pere des Arcadiens: Junon irritée contre lui & contre ſa mere, les changea en ours. On apperçoit l'équivoque de cette métamorphoſe.

L'Arcadie étoit ainſi nommée à cauſe de ſes montagnes; il y en avoit 76 ſelon Pline; Ἄρκτον eſt une montagne près de la Propontide; Ἄρχος, élevé en autorité. On l'appelloit auſſi Lycaonie, à cauſe du mont Lycæus: Arcas avoit donc pour ayeul Lycaon, parce que celui-ci étoit le nom plus ancien. Les Arcadiens, peuples paſteurs, furent les premiers Grecs qui obſerverent les deux conſtellations nommées Ἄρκος; donc ils en deſcendoient en droite ligne; & ils ſe croyoient auſſi anciens que la Lune. Toutes les autres fables que l'on a débitées ſur les autres conſtellations & ſur les autres

peuples de la Gréce, ſont auſſi ſolidement fondées que celle-ci.

℣. 568. *L'Hyrondelle de Pandion.* L'on ne s'arrêtera point à rapporter la fable de ce prétendu Roi d'Athènes, dont les filles furent changées, l'une en roſſignol, & l'autre en hyrondelle. De l'aveu de M. l'Abbé Banier, il y avoit trois traditions différentes ſur cet événement qui ne s'accordoient, ni ſur les noms des perſonnages, ni ſur le lieu de la ſcène où il étoit arrivé; preuve aſſez certaine que c'eſt une fable où il n'y a rien d'hiſtorique, & que les Poëtes ont forgée ſur un amas confus d'équivoques.

℣. 573. *Aiguiſes alors ta faux* pour la moiſſon. Héſiode ne parle point de la fenaiſon qui précéde la moiſſon par-tout.

℣. 589. *Vin. de Byblos.* Les uns prétendent que ce vin eſt ainſi nommé, parce que le plant en avoit été apporté de Byblos en Phénicie; d'autres parce qu'il croiſſoit ſur une montagne de Thrace de même nom; quelques-uns à cauſe de la vigne qui le produiſoit, dont les ſeps étoient plus tortueux que les autres. Cette diſcuſſion n'eſt pas fort importante.

℣. 590. *Lait de chevre.* Il ſemble qu'Héſiode le préfere au lait de vache, & c'eſt aſſez le goût des peuples de la campagne, parce

parce que le premier eſt plus gras; mais il conſerve toujours la ſaveur propre à la chêvre qui ne paroîtra jamais agréable à beaucoup de perſonnes, pour laquelle même pluſieurs ont une répugnance invincible.

℣. 596. *Mêle trois parties d'eau.* Il falloit donc que ce vin de Byblos fût extrêmement violent, ſi on étoit obligé de le tempérer avec les trois quarts d'eau. Cela paroît contraire à la remarque de le Clerc qui le prend pour un vin léger: mais il faut ſe ſouvenir qu'en général les vins grecs étoient plus forts & plus ſpiritueux que les nôtres, tant à cauſe du climat qui eſt plus chaud, que du ſoin que l'on prenoit d'expoſer pendant pluſieurs jours le raiſin au ſoleil après l'avoir cueilli. Homere, Odyſſ. l. 9, ℣. 197, parle d'un vin de Maronée en Thrace, qui pouvoit porter vingt fois autant d'eau; & ſelon Pline, liv. 14, ch. 4, d'expérience faite, il en pouvoit porter quatre-vingt fois, ou trois fois plus que ne dit Homere. Ils reſſembloient aux vins de liqueur qui nous viennent d'Eſpagne: ils étoient même beaucoup plus forts; par-là même ils ſe conſervoient beaucoup plus long-temps que les nôtres.

℣. 609. *Orion*, ſelon la fable, étoit un grand chaſſeur, rival de Diane, qui fut changé en cette conſtellation. Cette rivalité vient

de ce que la principale étoile d'Orion ſe fait remarquer malgré la lumiere de la lune, & n'en eſt point effacée. Il étoit fils de Jupiter, de Neptune & de Mercure; c'eſt que ſon nom peut faire alluſion à ces trois Divinités. Orion paſſoit pour une conſtellation pluvieuſe: *nimboſus Orion;* il étoit donc fils de Jupiter, Dieu de la pluie, ou de Neptune, Dieu des eaux, ou de Mercure, dont le nom *Hermès* peut ſignifier coulant, comme *Hermus*, riviere d'Ionie. D'autres Mythologues lui donnent une autre généalogie, cela n'eſt pas ſurprenant.

Ibid. *Sirius.* C'eſt la Canicule ou l'étoile de la gueule du grand chien. On donnoit auſſi ce nom au ſoleil & à tous les aſtres, ſelon Héſychius. Σείριαω, *fulguro;* Σείριασις, inflammation. L'on conçoit pourquoi l'on a ainſi nommé l'étoile ou la conſtellation qui annonce les grandes chaleurs. Mais d'où lui a pu venir le nom de chien? d'une pure équivoque. Κύων ſignifie non-ſeulement un chien mais encore l'étincelle que lance le fer brûlant quand on le forge: on appella ainſi l'étoile dont nous parlons, à cauſe de ſa lumiere étincelante; en prenant le terme à contre-ſens, on l'a nommée le chien ou la canicule; *canis* fait à peu près la même équivoque en latin.

Il n'eſt donc pas néceſſaire d'aller cher-

cher la raiſon de cette dénomination dans l'Anubis ou l'aboyeur des Egyptiens, celui-ci eſt ſans doute une énigme bâtie ſur le même fondement que les fables grecques.

℣. 612. *Expoſe-le au ſoleil.* Cette pratique d'expoſer le raiſin au ſoleil pendant pluſieurs jours après la vendange, ſervoit ſans doute à le mûrir davantage, à rendre le vin plus doux & plus ſpiritueux; elle ſuppléoit en quelque maniere à l'uſage que nous avons de le faire cuver. Après cette précaution, on le foulloit aux pieds dans des cuves, & on tiroit le vin; il y a bien de l'apparence que l'on n'a pas connu d'abord l'utilité que l'on tire des preſſoirs.

℣. 615. *Les Hyades.* Ce ſont ſept étoiles qui forment une eſpéce d'V ſur la tête du Taureau; delà eſt certainement dérivé leur nom; mais comme Ὑάδες paroît faire alluſion à Ὗς, ὕος, un pourceau; les Latins les ont nommées *Suculæ*, par équivoque. Enfin comme Ὕω ſignifie pleuvoir, on a imaginé que les Hyades étoient une conſtellation pluvieuſe, & il n'en eſt rien. Ce n'eſt pas le ſeul préjugé aſtrologique qui ſoit fondé ſur une fauſſe étymologie. L'on a fait de ces étoiles autant de Nymphes, ſelon l'uſage, & l'on a dit qu'elles étoient nourrices de Bacchus, dès qu'elles faiſoient pleuvoir; la choſe n'eſt pas douteuſe; il faut

de la pluie pour nourrir le raiſin; & comme on avoit fait les Pleyades filles d'Atlas le puiſeur d'eau, il a fallu le ſuppoſer encore pere des Hyades, à cauſe de la reſſemblance.

℣. 620. *Lorſque les Pleyades ſe ſeront cachées.* Au mois de Novembre; voyez ℣. 384.

℣. 624. *Soutiens-le avec des pierres.* Les premiers vaiſſeaux étoient ſans doute extrêmement légers, comme le ſont encore ceux des Sauvages & de tous les peuples peu habiles dans l'art de la navigation.

℣. 663. *Cinquante jours après le Solſtice.* Le Clerc conjecture avec aſſez d'apparence qu'il y a une lacune en cet endroit. Le temps, qui précéde le ſolſtice d'été, n'eſt pas moins propre à la navigation que celui qui le ſuit. Il faut lire par conſéquent *cinquante jours avant le ſolſtice, & cinquante jours après.*

℣. 678. *On peut encore naviger au printemps.* Au mois d'Avril; il n'eſt pas ſurprenant que dans un temps où les vaiſſeaux étoient ſi légers qu'on pouvoit aiſément les tirer à ſec, où l'on connoiſſoit peu la mer, la navigation ait paru extrêmement périlleuſe dans cette ſaiſon: mais ſi au temps même d'Héſiode, cet art étoit encore ſi imparfait dans la Gréce, comment peut-on ſuppoſer

que trois ou quatre cens ans auparavant, les Grecs ont entrepris des voyages de long cours, des expéditions dans la Colchide, comme Hercule, les Argonautes, & tant d'autres? Ce ſeul paſſage d'Héſiode démontre que ce ſont des fables.

℣. 687. *Quelle mort que de périr au milieu des flots!* On riſquoit alors d'être privé de la ſépulture, malheur que les anciens redoutoient plus que la mort même.

℣. 711. *Punis-le doublement.* C'eſt un très-mauvais avis. Cicéron penſoit au contraire qu'il valoit mieux chercher à regagner un ami que de le perdre & de rompre avec lui pour toujours. *Note de le Clerc.*

℣. 725. *Sans avoir lavé tes mains.* Parmi les préceptes ſuivans, quelques-uns regardent la modeſtie, & ſont utiles, quoique fondés ſur de mauvaiſes raiſons; la plupart ſont des uſages ſuperſtitieux & puériles, dont il ſeroit ſuperflu de montrer en détail le ridicule.

℣. 765. *Obſerve la diſtinction des jours.* Rien de ſi frivole que cette diſtinction de jours prétendus heureux ou malheureux. Peu de perſonnes, ſelon Héſiode, pouvoient en dire la raiſon, ℣. 824. Cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'il n'y en a aucune, & qu'il eſt forcé lui-même de convenir que le même jour eſt tantôt ſiniſtre & tantôt favorable.

L'obſervation ſuperſtitieuſe des jours n'a donc pu être fondée comme toutes les autres pratiques du Paganiſme, que ſur des viſions & des alluſions puériles.

Cette prévention a pu naître en partie, à l'occaſion de pluſieurs événemens que l'on attribuoit aux Dieux & des fables que l'on en racontoit. Les jours où l'on ſuppoſoit que les Dieux avoient réuſſi dans quelqu'entrepriſe, qu'ils avoient remporté quelqu'avantage ſur leurs ennemis, ou qu'ils avoient accordé quelques faveurs aux hommes, étoient des jours heureux, pendant leſquels ces mêmes Dieux étoient en diſpoſition de faire du bien aux mortels; ainſi le ſeptiéme de la lune auquel on croyoit que Latone avoit heureuſement mis au monde Apollon, étoit un jour favorable. Ceux au contraire qui étoient marqués par quelque fâcheuſe aventure arrivée à une Divinité, ou par quelque malheur public, devoient être regardés comme ſiniſtres: alors les Dieux étoient de mauvaiſe humeur par le ſouvenir de ces événemens. On ſe figuroit qu'ils penſoient comme les hommes: ceux-ci conſervent long-temps la mémoire d'une journée où ils auront reçu quelque bienfait ſignalé de la fortune; ils oublient encore plus difficilement celle où ils ont eſſuyé quelque fâcheux revers. Le ſouvenir qui leur en reſte,

ſuffit pour les rendre mélancoliques ce jour-là : il en devoit être de même des Dieux.

La ſeule remarque que l'on peut faire ſur la diſtribution des jours que ſuit Héſiode, c'eſt que les mois des Grecs étoient des mois lunaires de trente jours chacun, comme chez tous les anciens peuples. Ces trente jours étoient partagés en trois dixaines, ce qui occaſionnoit une maniere aſſez ſinguliere de compter. On diſoit le premier quatre, le ſecond quatre, le troiſiéme quatre, pour le quatre, le quatorze & le vingt-quatre; c'eſt comme ſi on avoit dit le quatre de la premiere dixaine, de la ſeconde ou de la troiſiéme.

℣. 766. *Le trentiéme du mois eſt heureux.* Il n'eſt pas étonnant que le dernier jour du mois ait été employé de tout temps à viſiter les travaux des ouvriers & à payer leur ſalaire; c'eſt encore aujourd'hui l'uſage de payer à la fin du mois, ceux que l'on a loués pour un mois : mais ſe figurer qu'on l'a fait ainſi, parce que ce jour eſt plus heureux ou plus favorable qu'un autre pour exercer cette eſpéce de juſtice, c'eſt rêver. Il n'eſt pas moins riſible d'entendre Héſiode conſeiller aux femmes d'ourdir leur toile le même jour que l'araignée ourdit la ſienne, comme ſi cet animal ne travailloit pas

tous les jours, lorſqu'il n'eſt pas contrarié par le vent ou par la pluie.

℣. 772. *Le huit & le neuf ſont favorables.* Virgile eſt de même avis ; Georg. l. 1, ℣. 286. *Nona fugæ melior contraria furtis.*

℣. 800. *Après avoir conſulté le vol des oiſeaux.* L'on a vu dans le Diſcours prélim. ch. 12, §. 8, l'origine de l'opinion qui attribuoit aux oiſeaux la connoiſſance de l'avenir.

℣. 801. *Evite les cinquiémes, ils ſont pernicieux.* C'eſt encore la régle que preſcrit Virgile.

.....Quintam fuge, pallidus Orcus
Eumenideſque ſatæ, tum partu Terra nefando
Cœumque, Japetumque creat, ſævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum reſcindere fratres.

℣. 804. *Du Dieu Orcus.* Voyez Théogonie, ℣. 231. C'eſt le ſerment.

℣. 805. *Au dix-ſeptiéme viſite le bled.* Virgile, *ibid.*

Septima poſt decimam felix & ponere vitem
Et prenſos domitare boves, & licia telæ
Addere.

Il ſeroit inutile de ſuivre ce détail de plus près.

Une réflexion qui ſe préſente naturellement, c'eſt qu'une Religion qui obligeoit ſes ſectateurs à tant de pratiques onéreuſes, qui leur inſpiroit tant de terreurs paniques, qui les aſſujettiſſoit à tant d'obſervations puériles, mettoit les eſprits dans des entraves bien gênantes, n'étoit propre qu'à retenir les hommes dans une enfançe & un aveuglement perpétuels. Nous ne pouvons aſſez bénir le ciel de nous avoir affranchis d'un joug tout-à-la-fois ſi peſant & ſi ridicule, d'avoir enfin rendu les hommes raiſonnables, en les rendant Chrétiens.

Cicéron faiſoit là-deſſus les réflexions les plus ſenſées. *De Divin.* liv. 2, n. 149. « Autant il eſt néceſſaire, dit-il, d'étendre » & d'affermir la Religion par la connoiſ» ſance de la nature, autant il faut déraci» ner la ſuperſtition: ce monſtre toujours » attaché ſur nos pas, nous pourſuit par» tout & nous tourmente: ſi on entend un » devin, ſi un préſage frappe nos oreilles, » ſi on offre un ſacrifice, ſi on éleve les » yeux vers le ciel, ſi on rencontre un aſ» trologue ou un augure, s'il fait un éclair, » s'il tonne, ſi la foudre tombe, s'il arrive » quelque choſe d'extraordinaire qui ait l'air » d'un prodige, & il eſt impoſſible qu'il n'en » arrive pas ſouvent, jamais on n'a l'eſprit

» en repos. Le ſommeil même deſtiné à » être le reméde & la fin de nos travaux » & de nos inquiétudes, devient par les » ſonges, une nouvelle ſource de ſoucis & » de terreurs. L'on y feroit moins d'atten- » tion, l'on parviendroit à les mépriſer, s'ils » ne trouvoient un appui chez les Philoſo- » phes même les plus éclairés, & qui paſ- » ſent pour les plus ſages ».

Graces à l'Evangile & aux ſaines idées qui nous y avons puiſées, les terreurs ſuperſtitieuſes n'ont plus d'empire parmi nous que ſur les eſprits foibles & ſur les perſonnes mal inſtruites. Nous ne pouvons attribuer cet avantage à la Philoſophie, puiſque la plupart des anciens Philoſophes ont été auſſi foibles & auſſi peureux que le vulgaire ignorant. Si les nôtres ſont aujourd'hui plus raiſonnables, ils doivent leurs lumieres à cette même Religion qu'ils attaquent avec tant de fureur: ſans les leçons du Maître divin qui nous a inſtruits tous, ils ſeroient peut-être encore plus inſenſés que ces anciens dont les égaremens nous font pitié.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Et des principaux Perſonnages dont il eſt parlé dans le Diſcours & dans les Remarques ſur Héſiode.

Les Numéros I & II déſignent les volumes, les chiffres ſuivans marquent les pages.

A.

ABADDIR, pierre ou colonne, II, 202.
ABEILLES, on les a cru intelligentes, I, 106.
ABORIGÉNES ou AUTOCHTONES, enfans de la Terre, II, 33.
ACASTÉ, Naïade ou fontaine, II, 150.
ACHÉENS, ancien nom des Grecs, I, 244, II, 85.
ACHELOUS, riviere, II, 141. Hercule lui arrache une corne, 392.
ACHILLE, héros fabuleux, II, 348.
ACMON, premier nom du Ciel & de la divinité, II, 12.
ACRATUS, génie à la ſuite de Bacchus, I, 95.
ACRISIUS, prétendu Roi d'Argos, II, 103.
ACTÆUS, perſonnage fabuleux, I, 239.
ACTÉON, changé en cerf, II, 336.
ADES, nom de Pluton, II, 182.

ADMETE, nymphe des eaux, II, 147, Roi fabuleux, 272.
ADONIS, ou *le Plaisir personnifié*, II, 63.
ADRIA, mer Adriatique, sens de ce nom, II, 351.
ÆACUS, personnage fabuleux, II, 348. Les Æacides sont ses descendans, *ibid.*
ÆETES, prétendu Roi de la Colchide, II, 325.
ÆGIALÉE, Roi fabuleux, I, 253.
ÆGIOCHUS, sens de ce nom, I, 422, II, 420.
ÆGYPTUS, personnage fabuleux, I, 238, II, 127.
ÆMATHION, Roi imaginaire, II, 339.
AELLO, l'une des Harpies, II, 97.
ÆTNA, montagne de Sicile & son volcan, II, 253.
AGANIPPÉ, fontaine, I, 420.
AGAVÉ, fille de Cadmus, II, 336.
AGÉNOR, montagne, II, 328, nom d'Hercule, 365.
AGE D'OR, est une fable, II, 70, 434.
AGLAÉ, l'une des Graces, II, 267, 321.
AGLAURE, est le vent, I, 236, 239.
AGRAULE, fille de Cécrops, I, 236.
AIDONÉE ou ADES, nom de Pluton, II, 182.
AÏUS-LOCUTIUS, I, 62.
ALCÉE, ayeul d'Hercule, II, 360.
ALCESTE, nymphe des eaux ou fontaine, II, 387.
ALCIPPE, fontaine, I, 421, II, 285.
ALCMÉNE, mere d'Hercule, II, 397.
ALCYONE, fille d'Atlas, II, 214, femme de Céyx, 424.
ALECTO, l'une des furies, II, 42.
ALLÉGORIES, nécessité d'y avoir recours dans tous les systêmes, I, 161. Quelles sont celles que l'on doit rejetter, 162.
ALOPE, fontaine, I, 246.
ALPHÉE, riviere d'Elide, fable qu'on en racontoit, II, 139.
AMAZONES, sont des marais, II, 378.
AMBROISIE, nourriture des Dieux, II, 241.

AMES des morts, I, 40.
AMOUR personnifié, II, 8, 66.
AMPHICTIONS, ce que c'étoit que ce tribunal, I, 241.
AMPHION, ruisseau, II, 276.
AMPHITRITE, nom de la mer, I, 177, 182, II, 87.
AMPHITRION, mari d'Alcméne, II, 361, 398.
AMYMONE, fontaine, II, 123.
ANAURUS, riviere de la Phtiotide, II, 424.
ANCHISE, mari de Vénus, pere d'Enée, II, 350.
ANDROMÉDE, fontaine, sa fable, II, 360.
ANIMAUX, pourquoi adorés en Egypte, I, 36, 98, crus animés chez tous les peuples, 103, consacrés aux Dieux, 207, offerts en sacrifice, 208.
ANTÉE, prétendu géant, II, 369.
ANUBIS, dieu d'Egypte, ce que c'étoit, I, 219, II, 297.
APHRODITÉ, nom de Vénus, II, 56.
APOLLON, est le soleil, II, 154, 271, 275; origine de ses noms & de sa fable, 270.
APOSTROPHIA, surnom de Vénus, II, 67.
APOTHÉOSE des Empereurs, I, 70.
AQUILON, vent du nord, II, 157.
ARAXE, fleuve, II, 346.
ARCADIE, d'où vient son nom, II, 455.
ARCTURUS, ou *la grande Ourse*, fable sur cette constellation, II, 454.
ARÉOPAGE, Mars jugé à ce tribunal, I, 241.
ARES, nom de Mars, II, 282.
ARÉTHUSE, fontaine de Sicile, fable qu'on en racontoit, II, 139.
ARGÉ, l'un des Cyclopes, II, 28.
ARGESTÉS, l'un des vents, II, 156.
ARGO, navire, II, 346.
ARGONAUTES, leur voyage fabuleux, II, 341.
ARGOS, fables sur la fondation de cette ville, I, 242; scène de plusieurs autres fables, II, 364.
ARIADNE, l'abondance,

épouse de Bacchus, II, 322.
ARISTOPHANE a raillé les Dieux, I, 157.
ARISTOTE, son opinion sur les Dieux, I, 45.
ARMURE des anciens guerriers, II, 406.
ARTÉMIS, nom de Diane, II, 274.
ASCRA, patrie d'Héſiode, I, 418.
ASIE, nymphe des eaux, II, 151, montagne, 383.
ASTARTÉ, déeſſe des Sidoniens, II, 58.
ASTÉRIE, épouſe de Perſés, II, 162.
ASTRÆUS, mari de l'Aurore, II, 155.
ASTRES diviniſés, I, 199.
ASTROLOGIE, ſon origine, I, 199.
ATHÉNE; *voyez* Minerve.
ATHENES, fables ſur la fondation de cette ville, I, 236, 261.
ATLAS, ſens de ſon nom, II, 208, ſon hiſtoire, 213, les Atlantides ſes filles, *ibid.*
ATROPOS, l'une des Parques, II, 78.
ATTIQUE, origine de ce nom, I, 241, II, 90.
AUGIAS, prétendu Roi d'Elide, II, 374.
AURORE, II, 155, ſes enfans, 338.
AUTEURS ſacrés, nous apprennent l'origine de l'idolâtrie & des fables, I, 31.
AUTONOÉ, fille de Cadmus, II, 336.
AVERNE, lac, II, 93.

B.

BACCHUS Dieu & héros, I, 225, II, 303, ſa fable, 212, ſes noms, 315, épouſe Ariadne ou l'Abondance, 321, nom d'un marais, 337.
BANIER (M. l'Abbé) réfute ſon propre ſyſtême, I, 128.
BELLÉROPHON, trou qui engloutit les eaux, II, 125.
BÉLUS, riviere changée en Roi, II, 366.
BÉOTIE, origine de ſon nom, II, 399.
BERGERS, ont été les premiers muſiciens, I, 427.
BÉTYLES, pierres ou colonnes élevées, II, 202.

Biche aux pieds d'airain, II, 373.
Bœufs de Géryon sont des eaux, II, 113, d'Amphitryon, 371.
Borée, vent du nord, II, 157, ses enfans, 345.
Bosphore, sens de ce nom, II, 113.
Bouclier d'Hercule, sa description, II, 408.
Brasiliens, leur religion, I, 84.
Briarée, géant, II, 239.
Bronté, l'un des Cyclopes, II, 28.
Bubastis, nom de Diane, I, 220.
Busiris, Roi fabuleux, II, 385.
Byblos, (vin de) II, 457.

C.

Cadmus est une montagne & non un homme, II, 310, sa famille, 227, 333, son histoire, 330.
Caducée, bâton de Mercure, II, 296.
Calaïs, enfant de Borée, II, 345.
Calisto, prétendue nymphe, est une étoile, II, 455.
Calliope, l'une des Muses, I, 438.
Callirhoé, nymphe des eaux ou fontaine, II, 110, 148.
Calpé & Abyla, deux montagnes, II, 368.
Calypso, nymphe marine, II, 151, 352.
Campé, gardienne des géans, II, 239.
Casque de Pluton, ce que c'étoit, I, 366, II, 105.
Castor & Pollux, leur fable, II, 426.
Cavales de Dioméde sont des eaux, II, 376.
Caucase, montagne, II, 211, équivoque de ce nom, 235.
Cécrops, incertitude de son histoire, I, 236.
Centaures, sont des torrens, II, 412, leur combat contre les Lapithes, 417.
Céphale, mari de l'Aurore, II, 340.
Cerbere, chien des enfers, II, 119, 386.
Cérémonial du Paganisme, son origine, I, 204.
Céres, déesse du labou-

rage & des moiſſons, II, 172, 268, épouſe Jaſius, 327.
Céto, nom de la mer, II, 83.
Céus, nom du Ciel, II, 18.
Céyx, Roi fabuleux, II, 424.
Chananéens, leur idolâtrie, I, 37.
Chaos, ce que c'eſt, II, 5.
Charrue, comment compoſée, II, 448.
Chars, leur uſage, II, 401.
Chevaux confondus avec les eaux, I, 240, 420, II, 108, 376, coutume de les haranguer, II, 405.
Cheveux conſacrés aux fleuves, II, 146.
Chevre, équivoque de ce nom, I, 423. Chêvre amalthée, II, 200.
Chien, terme équivoque, I, 219, II, 112, 458.
Chimére, montagne & torrent, II, 123, 125.
Chinois, leur religion, I, 76.
Chiron, l'un des Centaures, II, 414.
Chouette, ſymbole de Minerve, II, 259.
Chronos, nom de Saturne, ſes divers ſens, I, 19, II, 24, 39.
Chrysaor, prétendu monſtre, II, 105, 109.
Chrysorrhoas, rivieres qui charrioient de l'or, fable, II, 106.
Cicéron, ſon opinion ſur les Dieux, I, 46, 68, 153.
Ciel, confondu avec la divinité, I, 28, ſa poſtérité, 428, ſa naiſſance, II, 12, ſes noms, 354.
Cimmériens, peuples inconnus aux anciens, II, 352.
Circé, prétendue magicienne, II, 323, 351.
Clio, l'une des Muſes, I, 436.
Cloacina, ſurnom de Vénus, II, 57.
Clotho, l'une des Parques, II, 78.
Clymene, nymphe des eaux, II, 148, 208.
Cœlus, ancien nom de Dieu, I, 18, perſonnifié, II, 12, ſa fable, 34.

Coéus, nom du Ciel, II, 18.
Comédie, son origine, I, 436.
Consualia, jeux à l'honneur de Neptune, II, 108.
Coq consacré à Minerve, II, 265.
Corfou, isle, sa figure, II, 50.
Cornes, divers sens de ce mot, I, 217.
Corybantes ou *Dactyles Idéens*, II, 197.
Cosmogonie ou *naissance du monde*, II, 1, 12.
Crainte, source de polythéïsme, I, 95, 159.
Cranaus, Roi fabuleux, I, 236, 240.
Creté, isle, pourquoi nommée ainsi, II, 198.
Créus, nom du Ciel, II, 18. Crius, le même, II, 19, 155.
Cuivre, connu avant le fer, II, 406.
Cupidon, fils de Vénus, II, 66.
Curetes ou *Dactyles Idéens*, II, 197.
Cybele est la Terre, II, 22, 354.
Cyclopes, prétendus forgerons de Vulcain, II, 27 & suiv.
Cygnus tué par Hercule, II, 425.
Cypre, isle, origine de son nom, II, 62.
Cythere, isle, sens de son nom, II, 62.

D.

Dactyles Idéens, sont des pointes de montagnes, II, 197, 369.
Damasquinure, son antiquité, II, 410.
Danaïdes, puits de l'Argolide, II, 126.
Danube, fleuve, II, 141.
Déjanire, femme d'Hercule, II, 393.
Delphes, ville, origine de son nom, II, 204.
Déluge d'Ogygès & de Deucalion, II, 39.
Démons, Génies ou Intelligences, I, 37, II, 435.
Désanaus, nom d'Hercule, II, 365.
Deucalion, rocher, I, 246.
Diane est la lune, ses fonctions, I, 205, II,

274, Diane Taurique, 278.
Dieu, ſens de ce nom, I, 26, idée qu'en ont eue les Grecs, 18, 26.
Dieux des Payens étoient les différentes parties de la nature, I, 3, & ſuiv. 27, 150, 429, II, 3, 51, 242, 306, leur diſtribution, I, 440, II, 354, Dieux anciens & Dieux nouveaux, I, 272, 440, II, 222, 240, 299, 304, 354, leur combat contre les Titans, II, 246, leurs enfans, II, 307, Dieux locaux, I, 69, 207, 424, Dieux des enfers, II, 355.
Dino, l'une des Grées, II, 99.
Dio ou Céres, II, 172.
Diodore de Sicile, ſon ſentiment ſur les Dieux, I, 139.
Diomède & ſes cavales, II, 377.
Dioné, mere de Vénus, II, 57, nymphe des eaux, 149.
Dis, nom de Pluton, II, 89.
Discorde, perſonnifiée, II, 81.
Divination, ſon origine, I, 193, ſes pernicieux effets, II, 465.
Dius fidius, Dieu des Romains, I, 144, 225.
Doriens, nom des Grecs, I, 246.
Doris, nom de la mer, I, 182, II, 84.
Dorus, perſonnage fabuleux, I, 246.
Dragon des Heſpérides, II, 135, de Cadmus, II, 331.
Dryades, nymphes des forêts, II, 355.
Dynamene, nymphe des eaux, II, 89.

E.

Echidna, monſtre, II, 115.
Edda, livre mythologique des Iſlandois, I, 74.
Edessa, pluſieurs villes de ce nom, II, 365.
Egée, mer, ſens de ce nom, I, 423, montagne de Crète, II, 200.
Egide, bouclier de Minerve, I, 422.
Egypte, équivoque de ce nom, I, 238.
Egyptiens, culte qu'ils

rendoient aux animaux, I, 36, 97, n'ont point adoré les hommes, 133, 223, leur Mythologie, 214, ne ſont point les auteurs de la Religion Grecque, 251.
ELECTRE ou ELECTRA, nymphe des eaux, II, 95, 148.
ELECTRYON, pere d'Alcméne, II, 361, 362.
ELEUTHERE, ville & montagne, I, 433.
EMPEREURS déifiés, I, 70, 96.
ENCELADE ou TYPHON, volcan, II, 255.
ENDYMION, amant de Diane, II, 278.
ENÉE n'a jamais mis le pied en Italie, I, 233, ſa naiſſance, II, 350.
ENFANS, divinités qui préſidoient à l'enfance, I, 65.
ENYO, l'une des Grées, II, 98.
EPHIALTES ou *le Cochemar*, I, 92.
EPIMÉTHÉE, frere de Prométhée, I, 336, II, 210.
ERATO, l'une des Muſes, I, 437, nymphe des eaux, II, 89.
EREBE ou l'OCCIDENT, II, 11.
ERICTHON, I, 261.
ERYSICTHON, I, 261.
ERYTHIE, iſle fabuleuſe, II, 112.
ESCULAPE, Dieu de la Médecine, I, 272.
ESPRITS follets, I, 92.
ETÉOCLE & POLYNICE, perſonnages fabuleux, II, 132.
EUHÉMERE, ſon hiſtoire des Dieux, I, 147.
ETYMOLOGIES, leur uſage eſt indiſpenſable, I, 10, 310.
EUMÉNIDES ou FURIES, II, 42.
EUROPE, nymphe des eaux, II, 151, enlevée par Jupiter, 330.
EURYBIE, nom de la mer, II, 84.
EURYNOMÉ, nymphe des eaux, II, 151, mere des Graces, 267.
EURYSTHÉE, nom de la mer, II, 362.
EUTERPE, l'une des Muſes, I, 435.

F.

FABLES, leur origine, I, 171.

FAUNUS & FAUNA, Dieux des forêts, I, 69.
FÉES ou NORNES, I, 75.
FEMME, comment elle a été formée, II, 237.
FÉTICHES des Négres, I, 35, 81, 289, 293.
FEU dérobé par Prométhée, II, 233.
FILS, enfant, divers sens de ce mot, I, 183.
FLEUVES divinisés, II, 137, pourquoi représentés par des taureaux, 218.
FONTAINES, vertus qu'on leur attribuoit, I, 209.
FORTUNE, adorée chez les Romains, I, 64, inconnue aux anciens Grecs, II, 152, 432, fortune des Dames, I, 63.
FURIES, II, 42.

G.

GALATHÉE, GALAXAURE, GALENÉ, nymphes marines, II, 87, 91, 149.
GANIMÉDE, Échanſon des Dieux, II, 282.
GARGARA, ſommet du mont Ida, II, 198.
GÉANS, ſont des montagnes, II, 32, 34, 43, 388.
GENETYLLIDES ou GENNAÏDES, nymphes qui préſidoient à la naiſſance des enfans, II, 66.
GÉRYON, marais, II, 110.
GLAND, jamais les hommes n'en ont vécu, II, 440.
GLAUCÉ & GLAUCUS, Dieux marins, II, 87.
GLOIRE, fauſſe idée qu'en avoient les anciens, II, 404.
GORGONES, ſont des fontaines, II, 99.
GRACES, II, 267.
GRADIVUS, nom de Mars, II, 283.
GRANIQUE, riviere, II, 142.
GRECS, ont adoré un ſeul Dieu dans les premiers temps, I, 13, 295, différentes époques de leur Religion, 24, changemens arrivés dans leur langue, 176, origine de leurs différens noms, 244.
GRÉES, ſont des rochers, II, 97.
GUERRE des Dieux, II, 240.
GYGÉS, l'un des géans, II, 42.

H.

HARMONIE, fille de Vénus, II, 291, femme de Cadmus, 328.
HARPIES, ſont des ſauterelles, II, 97.
HÉBÉ, déeſſe de la jeuneſſe, II, 281, épouſe Hercule, 394.
HÉCATÉ ou *la Lune*, II, 163, ſes influences, *ibid.*
HÉLENE, perſonnage fabuleux, I, 246.
HELLENES, nom des anciens Grecs, I, 246.
HÉLICON, montagne, double ſens de ce nom, I, 416.
HÉRA ou JUNON, II, 178.
HERCULE, Dieu & héros, I, 225, II, 113, 220, 302, 357, 389, 394, ſa naiſſance, 361, 400, ſes noms, 364, 395, ſes travaux, 368, Hercule furieux, 393.
HERMAPHRODITE, HERMAPOLLON, HERMATHENE, ſens de ces noms, II, 296.
HERMES ou MERCURE, I, 205. Voyez MERCURE.
HÉROS diviniſés, I, 23, 28, leur exiſtence eſt fort incertaine, 224, II, 300, 437, leurs fables ſont une topographie de la Gréce, I, 171, 231.
HÉSIODE, pourquoi on l'a ſuivi, I, 305.
HÉSIONE, fille de Laomédon, II, 382.
HESPÉRIDES, ſont des fontaines, II, 71, 74.
HEURES perſonnifiées, II, 266.
HIPPO, riviere & montagne, I, 240, 420, nymphe des eaux, II, 91, 148.
HIPPOCENTAURES, II, 421.
HIPPOCRENE, ſens de ce nom, I, 419.
HIPPOLYTE, reine des Amazones, II, 377, 379.
HIPPOS, équivoque de ce nom, I, 420.
HOMÉRE blâmé mal à propos, II, 405, 408, 421.
HOTTENTOTS, leur religion, I, 83.
HYADES, conſtellation, I, 200, II, 459.

HYDRE de Lerne, II, 121.
HYPÉRION, nom du Ciel, II, 19.

I.

IDOLATRIE, son origine, I, 4, 31, mal excusée, 38. Idolâtrie moderne, 73, n'est point la premiere religion des Grecs, 13, 168, II, 416, son origine selon quelques Écrivains, I, 286.
ILYTHIE, déesse des femmes en travail, II, 170.
INACHUS, riviere & Roi fabuleux, I, 242.
INDIENS, leur religion, I, 79.
INO, fille de Cadmus, II, 333.
INTELLIGENCES placées dans toute la nature, I, 26.
INVENTEURS des arts n'ont point été déifiés, I, 125.
IO ou INO, marais de Laconie, I, 267.
IOLAUS, compagnon d'Hercule, I, 360, II, 122, 390.
IOLE, femme d'Hercule, II, 390.
ION ou IAVAN, I, 245, nom de riviere dans toutes les langues, I, 178, 278.
IPHICLÉS, frere d'Hercule, II, 361.
IPHIGÉNIE, personnage fabuleux, II, 279.
IRIS, l'arc-en-ciel, II, 96.
ISIS, divinité Egyptienne, I, 219, 260, 266, 267.
ISLANDOIS, leur Mythologie, I, 74, 188.
ISLES fortunées n'ont existé nulle part, II, 438.
IXION, l'un des Centaures, II, 413.

J.

JANIRE ou DÉJANIRE, nymphe des eaux, II, 150, épouse d'Hercule, 391.
JANUS est le soleil, I, 206.
JAPÉTUS est l'argille, II, 20, 208.
JASIUS, mari de Cérès, II, 327.
JASON & les Argonautes, II, 341.
JOCASTE, mere & femme d'Œdipe, II, 132.

Jours heureux & malheureux, II, 461.
Junon, eſt quelquefois la lune, I, 145, pourquoi elle eſt appellée Reine d'Argos, 424, ſes noms, II, 178, ſon mariage avec Jupiter, 279.
Jupiter, Dieu nouveau, I, 16, 21, confondu avec l'air, le ciel, la pluie & le jour, 144, II, 188, ſes noms, *ibid.* ſa naiſſance, II, 197, 200, ſon regne, 225, fait la guerre à ſon pere, 240, pourquoi honoré ſur les montagnes, I, 206.
Juſtice perſonnifiée, II, 442.
Juſtice divine, fauſſe idée qu'en avoient les Payens, II, 403, 441, 443.
Juturna, fontaine célèbre, I, 209.

L.

Labourage, divinités qui y préſidoient, I, 66.
Labours différens, II, 452.
Lachésis, l'une des Parques, II, 78.
Laïus, pere d'Œdipe, II, 131.
Langues anciennes, leur obſcurité, ſource des fables, I, 73, 176, 185, utilité de leur comparaiſon, 277.
Laomédon, Roi de Troye fabuleux, II, 384.
Lapithes, leur combat contre les Centaures, II, 412.
Lapons, leur croyance, I, 75.
Lares, Dieux du foyer, I, 69.
Latone ou *la Lune*, préſidoit à l'enfantement, II, 161.
Laverne, divinité des voleurs, I, 67.
Laurier, propre à provoquer l'enthouſiaſme, I, 428.
Léarque, fils d'Ino, II, 334.
Léda, ſéduite par Jupiter, II, 427.
Lerne, marais, II, 127.
Leucothée ou Ino, II, 333.
Lichas, meſſager de Déjanire, II, 393.
Lion de Némée, II, 132.

LUCINE ou *la Lune*, II, 285.
LUNE, ſes noms, II, 168, 354, ſes influences, 163, 169.
LUTINS, I, 92.

M.

MAÏA, mere de Mercure, II, 291.
MANES ou *Ombres des morts*, I, 195.
MARIAGE, divinités qui y préſidoient, I, 65.
MARS, Dieu de la guerre, II, 282, épouſe Vénus, 290.
MATUTA, la roſée du matin, II, 335.
MÉANDRE, riviere fameuſe par ſes détours, II, 141.
MÉDÉE, princeſſe imaginaire, II, 325, 341.
MÉDUSE, l'une des gorgones, II, 102.
MÉGERE, l'une des furies, II, 42.
MÉLICERTE, ou PALÉMON, II, 334.
MÉLIES, nymphes, II, 44, 355.
MELPOMENE, l'une des Muſes, I, 435.
MEMNON, Roi fabuleux, II, 339.
MEMMIUS, II, 209.
MER, ſa naiſſance, II, 16, ſes noms, 354.
MERCURE, ſes fonctions, I, 205, ſa naiſſance, II, 291.
MÉTEMPSYCOSE, ou *Tranſmigration des ames*, I, 107.
MÉTIS, nymphe des eaux, II, 151, femme de Jupiter, 256.
MÉXICAINS, leur religion, I, 86.
MINERVE, ſa figure, I, 425, ſa fable, II, 259.
MINOS, roi fabuleux, II, 322.
MINOTAURE, monſtre, II, 416.
MNÉMOSYNE, déeſſe de la mémoire, I, 434, II, 22.
MOIS des Grecs, II, 463.
MOMUS, Dieu de la médiſance, II, 71.
MONTAGNES, leur naiſſance, II, 15, ſéjour des nymphes, 16.
MORALE fauſſe des Payens, II, 442, 445, 461.
MUSES, étymologie de ce nom, I, 416, leurs occupations, 418, 422,

422, leur généalogie, 430, pourquoi divinisées, 431, leur patrie, 432, leurs différens noms, 435.
MYSTERES du Paganisme, leur origine, I, 213.
MYTHOLOGIE allégorique, ses désavantages, I, 6, 280. Mythologie historique, système commode, 8, ses difficultés, 112, ses inconséquences, 164, point de milieu entre l'une & l'autre, 283.

N.

NAÏADES ou nymphes des eaux, II, 145, 147, 355.
NATURE crue animée, I, 20, 31, 92, 102, 292.
NAVIGATION peu connue au siecle d'Hésiode, II, 460.
NÉGRES, leur religion, I, 81, 293.
NÉMÉSIS, déesse de la vengeance, II, 81, ou de la correction, 439.
NEPTUNE, Dieu de la mer, II, 184, pourquoi il présidoit à l'équitation, 108.
NÉRÉE, ancien nom de la mer, I, 182, II, 82.
NESSUS, nom de deux rivieres, II, 142, l'un des centaures, 392.
NIL, fleuve divinisé, I, 216, II, 138.
NIOBÉ, sa fable, II, 276.
NOMS, superstition des Romains à l'égard des noms, I, 210.
NORD, ancienne religion des peuples du Nord, I, 74.
NUIT, ses enfans, II, 71.
NYMPHES, Intelligences répandues dans la nature, II, 16, 44. Nymphes marines, I, 182, II, 85. Nymphes mélies, II, 44, 355. Nymphes des fontaines ou Naïades, 145, 147. Nymphes des montagnes ou Oréades, 355.

O.

OCÉAN, sens de ce nom, II, 18.
OCYPÉTÉ, l'une des harpies, II, 97.

ŒDIPE, personnage fabuleux, II, 131.
OISEAUX consultés pour connoître l'avenir, I, 200.
OLYMPE, ciel & montagne, I, 29, 435, II, 6.
OMPHALE, prétendue Reine de Lydie, II, 390.
OPS, nom de la Terre, II, 21.
ORACLES, leur origine, I, 197, celui de Delphes, 198, II, 206.
ORION, constellation, II, 457.
ORITHIE, enlevée par Borée, II, 157.
ORUS, Dieu Egyptien, I, 260.
OSIRIS, est le même que Menés, selon quelques-uns, I, 132, incertitude des Mythologues sur ce point, 214, pourquoi désigné par un bœuf, 217, il paroît que c'est le soleil, 260, confondu avec Bacchus, II, 314.
OTHRYS, montagne sur laquelle campoient les Titans, II, 241.
OURANOS, nom du Ciel, II, 12.
OURSE, (la grande) fable sur cette constellation, II, 455.

P.

PAGANISME, religion mercenaire, II, 242.
PALÆMON, II, 334.
PALICES, deux lacs de Sicile, leur fable, I, 270.
PALLAS, époux de Styx, II, 158.
PALLAS, Minerve, II, 263, sa naissance, 286.
PAN, Dieu des bergers, I, 98.
PANDION, prétendu Roi d'Athènes, II, 456.
PANDORE, I, 339, 380, II, 237.
PANDROSE, fille de Cécrops, I, 239.
PARQUES, II, 77 & suiv. 266, 419.
PARSIS, ou PERSES; GUÉBRES, leur religion, I, 80.
PÉGASE, prétendu cheval, I, 420, II, 106.
PÉLASGES, nom des anciens Grecs, I, 246.
PÉLÉE, pere d'Achille, II, 348.

PÉLIAS, Roi fabuleux, II, 345.
PÉLOPONNESE, origine de ce nom, I, 427.
PÉNATES, Dieux domeſtiques, I, 69.
PÉNÉE, riviere de Theſſalie, II, 143.
PENTHÉE, déchiré par les Bacchantes, II, 336.
PÉPHREDO, l'une des Grées, II, 98.
PERES de l'Egliſe, leur ſentiment ſur les Dieux des Payens, I, 41, 148.
PERSÉE, héros fabuleux, II, 103, 360.
PERSÉIS, nymphe des eaux, II, 150, épouſe du ſoleil, 323.
PERSÉS, la chaleur, mari d'Aſtérie, II, 162.
PERSÉS, frere d'Héſiode, auquel le Poëte adreſſe ſon Poëme ſur les Travaux, I, 378.
PHAETON, fils du ſoleil, II, 340.
PHASE, riviere de la Colchide, II, 141.
PHÉNICIENS, leur religion, I, 122, 146, ne ſont point les auteurs de la Religion Grecque, I, 251, 269.
PHICIUS, montagne, I, 358, II, 129.
PHILLYRE, mere de Chiron le centaure, II, 414.
PHILOSOPHES, leur ſentiment ſur les Dieux de la Fable, I, 42, 141.
PHOCUS, perſonnage imaginaire, II, 348.
PHŒBÉ, la lune, II, 24.
PHORCYS, la pluye, II, 83.
PHORONÉE, Roi d'Argos fabuleux, II, 33.
PIÉRIE, ſéjour des Muſes, I, 433.
PIRENE, fontaine de Corinthe, II, 107.
PIRITHOUS, l'un de Lapithes, II, 415, 417.
PLATON, ſon opinion ſur les Dieux, I, 44.
PLEÏADES, conſtellation, II, 217, 383.
PLEÏONÉ, mere des Pleïades, II, 217.
PLUTARQUE, ſon opinion ſur les Dieux, I, 47.
PLUTO, nymphe des eaux, II, 150.
PLUTON, Dieu des enfers, II, 181.
PLUTUS, Dieu des richeſſes, II, 327.
PO, fleuve, II, 140.

Poesie, ſon pouvoir ſur les anciens peuples, I, 439.
Poetes anciens, leur ſentiment ſur les Dieux, I, 57, 155, leur langage, ſource des fables, I, 27, 135, 159, 181, 187.
Pollux, héros fabuleux, II, 426.
Polydore, fils de Cadmus, II, 333.
Polymnie, l'une des Muſes, II, 435.
Polynice, perſonnage fabuleux, II, 132.
Polythéïsme, ſon origine, I, 102, 292.
Pommes d'or des Heſpérides, II, 75.
Pontus, nom de la mer, II, 17.
Portumnus, Dieu des ports, II, 334.
Priam, prétendu roi de Troye, I, 224.
Procris, femme de Céphale, II, 340.
Prodiges, ſuperſtition des Payens ſur ce point, I, 203.
Proetus, perſonnage fabuleux, II, 104.
Prométhée, II, 210, 221, 230, 234.
Proserpine, fille de Cérès, eſt le grain ſemé, II, 176.
Protée, Dieu marin, II, 86.
Providence, fauſſe idée qu'en avoient les Payens, II, 403; 441, 443.
Pyrrha, femme de Deucalion, eſt un rocher, I, 246.
Pythie, prêtreſſe d'Apollon, I, 198, II, 204.
Python, nymphe marine, II, 147, nom de la ville de Delphes, 204.
Python, prétendu ſerpent, II, 204.

Q.

Quirinus, Dieu tutélaire de Rome, I, 70.

R.

Rediculus, Dieu des Romains, I, 63.
Regnes des Dieux, ſont différentes manieres d'enviſager la divinité, I, 23.
Religion, révolution arrivée dans la religion des anciens peuples, I, 13 & ſuiv.

RHÉA, la Terre, II, 21, 170, 195.
RHODIUS, riviere de la Troade, II, 142.
ROIS anciens, I, 439.
ROMAINS, leurs Dieux, leur Mythologie, I, 61, leur premiere religion, 70.
ROMANS, différence entre nos romans & les fables grecques, I, 187.

S.

SACRIFICES, leur établiſſement, II, 229, 233.
SALMACIS, fontaine célébre, I, 209.
SANCHONIATHON, paſſage de cet Auteur ſur les Dieux, I, 146.
SANCUS ou DEUS FIDIUS, Dieu des Romains, II, 430.
SANGLIER d'Erymanthe, II, 373.
SATURNE, eſt le temps, ſon regne, I, 19, 120, ſes noms, II, 24, ſa fable, 37, 53, n'eſt point le même que Noé, 49, dévore ſes enfans, 193.
SAUVAGES Américains, leur religion, I, 88.
SCAMANDRE, riviere de la Troade, II, 144.
SÉMÉLÉ, mere de Bacchus, II, 311, 337.
SERPENT, ſymbole de la vie, I, 262, & des eaux, qui ſerpentent, II, 102, 115, 122, 371.
SERVIUS, ſon ſentiment ſur les Dieux, I, 142.
SIAMOIS, leur religion, I, 78.
SIÉCLE d'or, eſt une fable, II, 70, 434.
SIMOÏS, riviere de la Troade, II, 143.
SIRIUS ou *la Canicule*, II, 458.
SOLEIL adoré ſous le nom d'Apollon, II, 154, 271, 275.
SOMMEIL & les ſonges divinifés, I, 202, II, 71.
SPHINX, monſtre prétendu, II, 129.
STRYMON, fleuve de Thrace, II, 140.
STYMPHALE, oiſeaux de ce lac chaſſés par Hercule, II, 374.
STYX, fontaine, II, 152, 249.
SUPERSTITION, pouſſée à l'excès chez les Payens, II, 465.

SUPPLIANS, respect que l'on avoit pour eux, II, 402.

T.

TANTALE, marais de Phrygie, I, 247, II, 276.
TARAXIPPUS, prétendu Génie, I, 95.
TARTARE ou *l'Enfer*, sa description, I, 344, II, 7, 248.
TAUREAUX, symboles des fleuves, I, 218. Taureau vaincu par Hercule, II, 376.
TÉLAMON, personnage fabuleux, II, 382.
TEMPLES, leur situation analogue au nom des Dieux, I, 206.
TEMPS personnifié; *voyez* Saturne.
TERPSICHORE, l'une des Muses, II, 435.
TERRE (la), ses noms, II, 21, 354.
TÉTHYS, nom de la mer, II, 21, 87, 137, 145.
THALIE, nymphe marine, II, 88, l'une des Muses, I, 436.
THAUMAS, Dieu des vapeurs, II, 83, 95.
THÉMIS, équivoque de ce nom, II, 22, 265.
THÉOGONIE d'Hésiode, son objet, I, 18.
THÉSÉE, l'un des Lapithes, II, 415.
THESTIUS, Roi fabuleux, II, 372.
TISIPHONE, l'une des Furies, II, 42.
TITANS, ou *anciens Dieux*, I, 19, II, 67, 167, 240, leur combat, 159, 241, ne sont point des hommes, I, 115.
TOISON d'or, II, 344.
TRADITION, premiere source de la religion, I, 17, 57.
TRAGÉDIE, origine de son nom, I, 437.
TRAVAUX, Poëme moins parfait que les Géorgiques, II, 432.
TRÉPIEDS des anciens, II, 420.
TRIDENT de Neptune, II, 186.
TRIPTOLÉME, compagnon de Céres, II, 177.
TRITON, Dieu marin, II, 289.
TROPHÉES, leur usage, II, 405.
TROYE, le siége de cette

Ville paroît être fabuleux, I, 226, II, 383, 438.
TYCHÉ, nymphe des eaux, désigne aussi la fortune, II, 152.
TYPHON, divers sens de ce nom, II, 116, 253.
TYRRHÉNIENS, peuples occidentaux, II, 351.

U.

ULYSSE, héros fabuleux, I, 226, 352.
URANIE, l'une des Muses, I, 437, surnom de Vénus, II, 57, nymphe des eaux, 148.

V.

VAN, usage des Athéniens de placer leur enfans dans un van, I, 261.
VARRON, son sentiment sur les Dieux, I, 144.
VENTS, leur noms, II, 156.
VÉNUS, la beauté, pourquoi surnommée *Pœta*, I, 426, sa naissance, II, 53, ses noms, 56, sa fable, 61.
VESTA, le feu ou le foyer, II, 171.
VIE future, mal conçue par les Grecs, II, 440.
VIRGINIENS, leur religion, I, 85.
VULCAIN, Dieu du feu ou des volcans, sa naissance, II, 287, épouse Aglaë, 321.

Z.

ZÉPHYR, vent du soir, I, 185, II, 156.
ZÉTES, fils de Borée, II, 345.
ZÉUS, *voyez* Jupiter.
ZODIAQUE, ses douze signes sont relatifs aux productions de la nature, I, 99.

Fin de la Table.

ERRATA.

Tome I.

PAGE 2, *ligne* 24, l'hiſtoires, *liſez* l'hiſtoire.
Page 5, *ligne* 27, tel en eſt abrégé, *liſez* tel eſt en abrégé.
Page 185, *ligne* 23, phénomènes, *liſez* phénomène.
Ibid. arrivée, *liſez*, arrivé.
Page 186, *ligne* 8, chez nous, *liſez* chez les Grecs que chez nous.
Page 309, *note* 2, géorg. *liſez* géogr.
Page 250, *ligne* 17, ſon, *liſez*, ſont.

Tome II.

PAGE 104, *ligne* 13, brit, *liſez* bruit.
Page 446, *ligne* 28, de, *liſez* des.
Page 452, *ligne* 4, *ajoutez* Dans le Nivernois & le Bourbonnois, les Laboureurs ſe ſervent encore de charrues ſans roues.